BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
152
NAPOLI

35. 1. 18.

926.

II Suppl. Palet. A. 152.

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

627·217

LE VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mise au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

QUATRIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire;
au Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

L'IMMENSE collection des voyages formeroit une bibliotheque nombreuſe, dont la lecture occuperoit la vie d'un homme. Sur un plan donné par les Anglois, rectifié enſuite par lui-même, M. l'Abbé Prévoſt a réduit à un certain nombre de volumes cette quantité prodigieuſe de relations, plus capables d'effrayer par leur multitude, que d'exciter la curioſité par ce qu'elles ont d'intéreſſant. Mais, outre les défauts du plan, & une extrême confuſion dans les détails, on a encore reproché,

avec raiſon, à l'Hiſtoire de M. l'Abbé Prévoſt, ſes répétitions faſtidieuſes, & ſon exceſſive prolixité. L'ouvrage, d'ailleurs, n'eſt point achevé : il manque à ce Recueil la collection des voyages de terre, c'eſt-à-dire, de toute cette partie de l'ancien monde, où ſe ſont paſſés les événements les plus mémorables. L'état actuel de ces lieux célebres, les révolutions qu'ils ont éprouvées, les reſtes précieux des monuments qui attirent l'attention des voyageurs, euſſent completté cette vaſte compilation. Auſſi eſt-ce par-là que commencent les relations du VOYAGEUR FRANÇOIS; & quand les deux premiers volumes n'auroient d'autre utilité, que de ſervir de ſupplément à l'*Hiſtoire générale des Voyages*. c'eſt un avantage dont le public

pourroit lui ſavoir gré. Mais ſon projet eſt plus étendu. En portant, dans ſes voyages, le flambeau de la philoſophie & de l'obſervation, il y puiſe des connoiſſances utiles, qu'il communique à ſes concitoyens. Tous les objets faits pour exciter l'attention d'un lecteur philoſophe, les loix, les mœurs, les uſages, la religion, le gouvernement, le commerce, les ſciences, les arts, les modes, l'habillement, les productions naturelles, en un mot, la connoiſſance de tous les pays & de toutes les nations de l'univers, en commençant par les peuples de l'Aſie, font la matiere de toutes ſes Lettres. Il ne s'occupe que de ce qui lui paroît mériter une juſte curioſité ; & comme ſon but eſt d'intéreſſer & d'inſtruire, tout ce qui ne produit point ces deux effets,

ne lui ſemble pas digne de ſes remarques. Rarement il entretient ſes lecteurs de ce qui le regarde perſonnellement. Jamais ni les préparatifs du voyage, ni tous ces petits accidents qui arrivent néceſſairement, ſe devinent & ſe ſuppoſent durant une longue route, ne prennent la place d'un récit plus eſſentiel. Ce n'eſt point l'hiſtoire du voyageur qu'il importe de ſavoir ; c'eſt celle des pays où il a voyagé.

LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

PREMIERE LETTRE.

L'Isle de Chypre.

NOs adieux ſont faits, Madame, & vous ignorez où je vais, quelle diſtance doit nous ſéparer, quel temps doit nous réunir. Je n'ai pas cru devoir vous l'apprendre plutôt : vous euſſiez condamné mon projet, & j'y tiens. Né, comme vous, à Marſeille ; inſtruit de bonne heure dans la connoiſſance des langues orientales, j'ai eu ſouvent oc-

caſion de m'entretenir avec ces étrangers que le commerce attire de toutes parts dans notre ville. De-là, Madame, ce deſir extrême de connoître les diflérents climats qu'ils habitent, d'étudier leur eſprit, leurs uſages, leurs loix, leurs arts, leurs mœurs, leur religion, leur commerce; ſpectacle beaucoup plus intéreſſant que celui du port le plus fréquenté. Voilà, Madame, le plan que je me ſuis tracé & que je prétends ſuivre. Nul obſtacle ne croiſe mon projet & tout le favoriſe: c'eſt à vous que je deſtine le fruit de mes remarques. Au lieu de quelques lettres dictées par l'ennui de la ſolitude, & qui, à coup ſûr, vous euſſent ennuyée vous-même, vous aurez des obſervations dignes d'être lues, de quelque maniere qu'elles ſoient écrites.

Un vaiſſeau prêt à partir pour le Levant, favoriſoit mon deſſein; je m'y ſuis embarqué. Notre voyage a été heureux; & ſi je voulois vous décrire une tempête, il faudroit la puiſer dans mon imagination ou dans les romans. Je ne vous parlerai point non plus des corſaires Barbareſques; aucun ne s'eſt montré: en un mot, nous ſom-

mes arrivés paiſiblement à notre premiere ſtation ; c'eſt l'iſle de Chypre, nom qui retrace des idées voluptueuſes. Ce fut là que Vénus ſe réfugia au ſortir de l'onde, & qu'elle tenoit ſa cour pléniere. Les noms d'Amathonte & de Paphos figureront à jamais dans les faſtes de la volupté. A cela près, ces villes ne ſubſiſtent plus que par des ruines, & dans les poëtes.

Selon la tradition du pays, Chypre fut long-temps ſoumiſe à pluſieurs princes différents ; ils furent ſubjugués par les Egyptiens. Ceux-ci perdirent, à leur tour, cette iſle, ſous le régne des Ptolomées. Les Romains la leur enleverent ; il leur en coûta peu pour faire cette conquête, qui leur valut des tréſors immenſes. Le partage de l'empire fit paſſer Chypre au pouvoir des empereurs d'Orient : elle fut enlevée à Iſaac Comnene, l'un d'entr'eux, par Richard I, roi d'Angleterre. Ce prince ne vouloit d'abord que délivrer la Terre-ſainte ; mais ce n'eſt pas la ſeule fois que les héros croiſés n'ont ſoumis & ravagé que des Etats chrétiens.

Après la perte de Jéruſalem, Gui de Luſignan, qui en étoit roi, le devint de toute l'iſle de Chypre. Richard la lui donna : elle paſſa enſuite par différentes mains, entr'autres, dans celles de Charlotte qui en jouit peu ; elle lui fut enlevée par Jacques, ſon frere naturel. On dit que la femme de cet uſurpateur l'empoiſonna, lui & ſon fils. C'étoit une dame Vénitienne, de la famille de Cornaro ; elle vécut enſuite, comme ſimple particuliere, dans les terres de la république de Veniſe, à qui elle venoit de céder la couronne de Chypre. La bonté des vins que produit cette iſle, engagea le Grand-Seigneur à s'en emparer. Peut-être Chypre ſeroit-elle encore aux Vénitiens, ſi un Turc n'eût pas violé un précepte de l'alcoran.

Chypre eſt une iſle d'environ 160 lieues d'étendue ; elle eſt fertile, quoiqu'il n'y ait point de rivieres. Ce défaut eſt réparé par quantité de ſources, pluſieurs petits ruiſſeaux, & ſur-tout par les pluies d'hiver. Que les habitants de cette iſle ceſſent d'être pareſſeux, bientôt ils ſeront opulents ; mais ils ne ſont guères moins efféminés que

leurs ancêtres : c'eſt là, en quelque ſorte, ce qui nous retrace le mieux l'idée de l'ancienne Chypre.

J'en recherchois les monuments ; & je dirigeai d'abord mes pas vers la célebre Paphos, ou plutôt vers la ville qui l'a remplacée ; elle eſt très-agréable & très-vaſte. On voit, aux environs, des colomnes briſées & diſperſées au hazard ; ce ſont des débris du temple de Vénus. Il étoit, dit-on, ſitué à l'endroit même où cette déeſſe aborda la premiere fois, quand elle ſortit des eaux de la mer. On n'offroit que du feu ſur ſes autels ; jamais ils ne furent ſouillés de ſang ; jamais ils ne furent deſſervis que par des prêtres d'une naiſſance illuſtre & même royale, ou par des prêtreſſes d'une beauté raviſſante. Bientôt l'oracle de ce ſanctuaire devint célebre : il ne répondoit guères qu'à des queſtions relatives aux attributs de la Déeſſe ; il n'en étoit que plus ſouvent conſulté.

Si on en croit une ancienne tradition, ce temple fut d'abord un palais conſtruit par Aphrodite, reine d'une beauté exquiſe, & non moins galante que belle ; ſa galanterie fut même por-

tée à l'excès. Elle attiroit à ſa cour quantité de jeunes gens, & accordoit ſes faveurs à tous. Les femmes de ſa ſuite l'imiterent; elles-mêmes furent imitées par beaucoup d'autres; en un mot, le régne d'Aphrodite fut celui du plaiſir & de la débauche. Rien ne prouve mieux combien ſon exemple avoit influé ſur ſes ſujets, que les honneurs qu'on lui rendit après ſa mort: elle fut regardée & adorée comme une divinité. Voilà une Aphrodite, dont on put aiſément faire une Vénus.

Revenons à Paphos. On dit que cette ville fut fondée par Cynire, roi d'Aſſyrie, & gendre de Pygmalion, roi de Chypre: d'autres prétendent qu'elle fut bâtie par Paphos, fils de ce même Pygmalion & de ſa fameuſe ſtatue. Sans doute que cette ſtatue merveilleuſe ne fut autre choſe que quelque belle innocente, un peu trop oppoſée à l'humeur de la vive Aphrodite.

L'ancienne ville d'Amathus eſt célebre par les amours de Vénus & d'Adonis: ils y eurent depuis, un temple dont il ne reſte nuls veſtiges. En revanche, on y voit une égliſe où repoſe le corps d'un S. Jean, patriarche

d'Egypte dans le ſeptieme ſiecle. Le tombeau qui le renferme, eſt magnifique ; & les prêtres me dirent que quand on l'y tranſporta, un évêque dont les os l'occupoient depuis bien des années, en ſortit pour faire place & honneur à ceux du patriarche.

Vénus n'étoit pas la ſeule divinité qu'on adorât dans cette iſle. Apollon y avoit un temple : on en voit encore les débris auprès de Piſcopi, village d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Les habitants diſent que ces ruines proviennent du palais d'un homme qui a enſeigné la muſique ; & vous ſavez qu'Apollon paſſoit pour en être l'inventeur. Le bois qui lui fut conſacré, eſt actuellement une plaine arroſée par un aqueduc. Près de là ſont quelques payſages effrayants, qui retracent le ſouvenir d'un tremblement de terre. Un philoſophe eût riſqué de s'y précipiter, pour les voir de près ; & moi, par une autre ſorte de philoſophie, je me contentai de les voir de loin.

Près de cet endroit eſt le promontoire Curium, aujourd'hui nommé *Capo di Gato*, (Cap de Chat,) pour

faire alluſion aux chats que les prêtres de S. Baſile entretiennent, pour détruire les ſerpents répandus dans les campagnes voiſines. Ces bons prêtres furent excités à cette bonne œuvre, par le don d'un très-beau village.

Voulez-vous ſavoir, Madame, d'où dérive le mot de *Soléciſme?* Vous en trouverez l'origine dans une ville de cette contrée. C'eſt Soglia, autrefois Solos, bâtie ſous les auſpices de Solon. Ce légiſlateur d'Athènes vécut quelque temps à la cour de Philocyprus, roi de Chypre. La capitale de ce prince étoit ſituée ſur des montagnes arides. Solon lui conſeillade la transférer dans une plaine fertile. Son avis fut approuvé; & lui-même ſe vit chargé de préſider à ce changement. La nouvelle ville retint le nom de ſon fondateur. Bientôt la richeſſe & les agrements du pays y attirerent des habitants de tous les cantons : mais ce mêlange en occaſionna dans leur langage; il ſe corrompit au point qu'il a paſſé en proverbe : de-là cette étymologie qu'un ſavant appuieroit par des volumes, & que je me borne à vous indiquer.

Peut-être avez-vous ouï parler de

la fameuſe fontaine d'amour ; je n'y arrivai qu'après avoir cotoyé des montagnes environnées de précipices. Cette fontaine eſt un ruiſſeau qui coule près d'Acamas. Il rend, dit-on, à ceux qui boivent de ſes eaux, la vigueur qu'ils ont perdue, ou il augmente celle qu'ils ont. Ceci reſſemble beaucoup à la fontaine de Jouvence ; mais j'eus aſſez de vertu ou peut-être d'amour propre, pour ne pas y boire.

Nicoſie eſt la capitale de cette contrée : c'eſt la demeure du gouverneur Turc ; c'étoit autrefois celle de toute la nobleſſe Vénitienne qui vivoit dans l'iſle. A en juger par ſes ruines, elle a dû être magnifique ; & ſa défenſe contre les Turcs, prouve qu'elle étoit aſſez bien fortifiée. Ces Barbares s'en étant rendus maîtres, y paſſerent au fil de l'épée plus de vingt mille habitans : les femmes laides & les enfants furent brûlés ſur le même bûcher ; on réſerva les belles femmes pour le ſerrail du Grand-Seigneur, & les principaux citoyens, pour orner le triomphe du général. Il y eut plus de vingt-cinq mille hommes du pays, réduits en captivité & vendus comme eſcla-

ves ; mais aucune des femmes deſtinées pour le ſerrail, n'y arriva. Une d'entr'elles, qui s'étoit fait donner ſecrettement une méche allumée, fit ſauter le navire qui la portoit ; & le même accident fit périr le vaiſſeau où étoit le général Turc. Voilà un déſeſpoir qui tient de l'héroïſme ; reſte à ſavoir ſi, pour s'exempter de l'eſclavage, il eſt permis de noyer tant de gens avec ſoi ; on peut croire que quelques-unes de ces belles captives euſſent préféré le ſerrail à la mort.

Aux environs de Nicoſie, on trouve une petite montagne couverte d'huitres pétrifiées. Je m'amuſai à en ouvrir trois ou quatre ; elles étoient ſi ſerrées, que ce ne fut pas ſans difficulté que j'en vins à bout ; je les trouvai pleines de ſable que je pris pour l'eau de l'huitre pétrifiée, changée en une eſpece de gravier ; la chair de l'animal eſt ſi ſinguliérement conſumée, qu'elle paroît être comme gravée dans l'une & l'autre écaille.

Famagouſte, autre place forte, aſſiégée par les Turcs, ne s'étoit rendue à ſes vainqueurs, que lorſqu'il n'étoit plus reſté de ſouris dans la ville, pour

nourrir les habitants : elle obtint une capitulation honorable ; mais les Turcs la fauſſerent lâchement : ils maſſacrerent la plus grande partie des officiers de la garniſon, & firent écorcher vif le gouverneur. Sa peau ſalée, ſéchée & empaillée, fut portée dans l'arcenal de Conſtantinople : elle en fut enlevée par quelques perſonnes de la famille de ce brave commandant. On dit que cette peau glorieuſe exiſte encore aujourd'hui à Veniſe.

Famagouſte eſt aujourd'hui de très-difficile accès, par la défiance de ſes habitants. Un étranger qui ſeroit ſurpris à regarder cette ville, même de loin, s'expoſeroit à de grands châtiments, qu'il ne pourroit éviter qu'en ſe faiſant Turc. La ſeule circonſtance où il ſoit permis d'y entrer, eſt le temps où le conſul fait ſa viſite au gouverneur ; cérémonie qui n'a lieu qu'une fois par an. J'étois heureuſement alors dans le voiſinage de cette ville : le conſul, qui m'avoit reçu avec diſtinction, voulut bien me permettre d être de ſa ſuite, & d'entrer avec lui à Famagouſte. La ville n'a rien de remarquable que quelques édifices publics, & en parti-

culier la moſquée de ſainte Sophie, qui eſt grande & magnifique. La tour pointue qui la termine, fait un aſſez bel effet.

Les environs de la ville ſont agréables ; le pays eſt riche, & abonde ſurtout en vers à ſoie. Les arbres, dont il eſt orné, ſont preſque tous des meuriers blancs ; mais on raconte que les ſauterelles y font quelquefois un dégât épouvantable. On en a vu, dit-on, dans certaines années, une quantité ſi prodigieuſe, que le ſoleil en étoit obſcurci ; on ajoûte que cet accident dure pluſieurs ſemaines, & que, pendant ce temps-là, elles ravagent tout le pays ; il n'y a alors plus de récolte ; & les productions de la terre ſont devenues la proie de ces inſectes. Dans ces ſortes de calamités, on a recours aux proceſſions & aux prieres. Il arriva un jour, qu'un nombre infini d'oiſeaux ſemblables aux pluviers, dévorerent cette innombrable multitude de ſauterelles ; on crut que le ciel appaiſé les avoit envoyés pour délivrer la terre de ce fléau. Un vent très-violent emporta le reſte de ces inſectes. Le peuple ne douta point que ce ne fût un

miracle ; & depuis ce temps, les Grecs ont une ſi grande vénération pour ces oiſeaux, qu'il n'eſt plus permis de les tuer.

On voit, à peu de diſtance de Larnica, ville aſſez conſidérable, une moſquée où les Turcs prétendent qu'eſt enterrée l'aïeule de Mahomet : c'eſt-là qu'ils viennent invoquer la grand-mere de leur prophête. Ils ne nous apprennent point comment elle fut amenée en Chypre du fond de l'Arabie ; la tradition n'en dit rien, mais la foi Muſulmane y ſupplée.

Celle des Chrétiens s'exerce, non loin delà, ſur un autre objet. On voit à Salines une égliſe grecque, dédiée au Lazare, le même que reſſuſcita Jeſus-Chriſt. Il fut, dit-on, enterré dans l'emplacement de cette égliſe : l'unique preuve qu'on en apporte, eſt le trou qui recéla ſon corps.

Le mont Crocé eſt la plus haute montagne qui ſoit dans l'iſle de Chypre. Sainte Helene en choiſit le ſommet, pour y faire conſtruire une petite égliſe ; elle y joignit des dons ſuffiſants pour entretenir trente perſonnes

employées à la deſſervir. C'eſt un édifice aſſez ordinaire ; mais un morceau de la vraie Croix y attire un concours que la hauteur de la montagne ne rebute point.

La fameuſe Madone de Chekka eſt ſituée dans un canton délicieux. L'air des environs eſt parſemé de roſes, de chevre-feuille & de quantité d'arbriſſeaux d'une odeur aromatique : le couvent eſt bien décoré ; & le *Papa* qui le gouverne, le céde à peine, pour la dignité, à un évêque.

Il y a, ſous le monaſtere, une grotte où l'on trouve une ſource d'eau, qui a l'odeur de la roſe. Les Turcs & les Grecs vont s'y baigner, en boivent, la regardent comme un remede efficace contre pluſieurs ſortes de maladies, & prétendent en avoir éprouvé des effets ſalutaires.

L'iſle entiere n'offre aucun ſéjour préférable à celui de Morſou, ni aucun édifice qui l'emporte ſur ſon égliſe; elle étoit dédiée à S. Mamas, à qui on attribue des actions ſurprenantes, & qui toutes avoient pour but de ne point payer ſon carrache ou ſa part

des impôts. Il avoit, dit-on, toujours un miracle à la main, pour s'en diſpenſer.

Le Lapitho appellé autrefois *Amabilis*, étoit parfaitement bien nommé. C'eſt un agréable payſage où l'on remarque des ruines magnifiques. Je vis enſuite Palécra, lieu où ſe trouvoit autrefois un temple dédié à la Reine d'Amour. Un cadi en fit enlever les dernieres pierres, pour conſtruire une maiſon à ſes maîtreſſes. Ce n'étoit pas en changer abſolument la deſtination: peut-être les croyoit-il des Vénus.

Citréa eſt ſans doute l'ancienne Cythere; elle en conſerve encore tous les agréments extérieurs. C'eſt une ſuite de jardins & de maiſons de plaiſance, arroſés de ruiſſeaux d'eau vive diſtribuée par pluſieurs canaux; mais ces efforts de l'art le cédent encore aux beautés de la nature: elle étale dans ce canton toute ſa parure, toutes ſes graces.

Près de-là eſt un monaſtere ſous l'invocation de ſaint Chryſoſtome. Il eſt bâti ſur une montagne où l'on dit qu'habitoit une Princeſſe, pour ſe mettre en ſûreté contre la violence des Templiers. On ajoute que les Grecs lui doivent la découverte d'une ſource

d'eau, qui a la propriété de guérir toutes les eſpeces de gale & d'ulceres ; elle avoit un chien auquel elle étoit fort attachée : attaqué de cette maladie, le chien communiqua ſon mal à ſa maîtreſſe. Un jour il deſcendit la montagne & alla ſe baigner dans cette ſource ; y ayant trouvé du ſoulagement, il y retourna les jours ſuivants, & l'on s'apperçut qu'il guériſſoit. La Princeſſe voulut eſſayer du même remede, & s'en trouva guérie. Depuis ce temps, cette fontaine eſt très-fréquentée. Les Grecs & les Turcs y ont une égale confiance.

L'ancienne ville de Chypre eſt extrêmement déchue : ce n'eſt aujourd'hui qu'un chétif village environné d'un grand nombre d'édifices ruinés. Ce lieu, autrefois ſi renommé pour ſes belles femmes, a dégénéré ſur ce point, comme ſur le reſte.

A quelque diſtance de-là, eſt une montagne qu'on nomme le *Mont Olympe*. Vénus y avoit un temple ; je trouvai à la même place, les ruines d'une chapelle grecque. C'eſt aux pieds de cette montagne, qu'eſt bâtie la ville de Leſcara, aux environs

rons de laquelle ſe recueille la *ladanum*, plus commun encore dans l'iſle de Crête. La plante qui le porte, eſt preſque ſemblable à la ſauge; & ſes fleurs ſont de la couleur de la roſe. Les feuilles ſe couvrent d'une gomme que produit la roſée, & qui n'a rien de commun avec le *laudanum*: ce dernier eſt une préparation d'*opium*, qui ſe fait de ſept ou huit façons; & cette gomme n'entre dans aucune. Il y a pluſieurs manieres de la recueillir. Les uns ſe ſervent d'une groſſe corde, faite de poil de vache, que deux hommes traînent parmi ces plantes, pour en détacher le *ladanum*, qui couvre bientôt toute la corde; mais il perd beaucoup de ſa qualité, par la grande quantité de terre, de ſable & de petites pierres qui ſe mêlent à cette gomme. D'autres ont une eſpece de fouet, fait de deux liſieres de cuir, dont ils frappent l'arbriſſeau: la gomme qui ſort des feuilles, s'attache aux liſieres; & on les en dépouille avec un couteau, lorſqu'elles en ſont ſuffiſamment chargées.

Pour recueillir le *ladanum*, les payſans de l'iſle de Chypre uſent d'un au-

tre expédient : avant le lever du ſoleil, ils envoient leurs chevres paître parmi les arbres qui produiſent cette gomme : elle s'attache à la barbe de ces animaux ; & après un certain temps, ils coupent cette barbe, l'approchent du feu, & la gomme qui en découle, eſt la plus eſtimée ; on l'appelle *ladanum* vierge : les moines Grecs font cette récolte avec des eſpeces de rateaux.

Le *ladanum* ſe prépare de trois manieres : le plus fin, qui eſt d'un noir luiſant quand il eſt rompu, eſt un peu dur ; mais il s'amollit à la chaleur, s'enflamme aiſément, & eſt d'une odeur douce & agréable. La ſeconde ſorte eſt en petits pains comme le jus de réglisſe ; la derniere & la plus groſſiere eſt tortillée comme de la petite bougie. Cette drogue eſt un excellent balſamique dans les dyſſenteries & l'enrouement : elle reconforte l'eſtomac & les inteſtins ; ſa fumée fortifie également le cerveau, & arrête les fluxions catarrheuſes. Les femmes du pays, Grecques & Turques, en portent de petites boules en guiſe de bouquets.

Les autres productions naturelles de

l'iſle de Chypre ne la diſtinguent preſque point des climats voiſins. Le ſol en eſt bon, & l'aſpect agréable : il eſt coupé de montagnes qui ne ſervent qu'à varier le payſage. Par-tout les yeux trouvent de quoi ſe ſatisfaire ; mais les ſerpents, les aſpics, les tarentules n'y ſont que trop communs. Ceux qui voyagent à pied, portent des bottines, où ſont attachées de petites ſonnettes, qui mettent en fuite ces reptiles venimeux. La morſure de l'aſpic fait périr, dans l'eſpace d'une heure, ceux qui en ſont atteints : le ſeul moyen d'en guérir, eſt de couper la partie mordue.

Voici un de ces phénomenes dont la nature offre peu d'exemples, & qui, par-là, mérite d'être cité. Entre des rochers qui touchent à la mer, on m'avoit dit que je trouverois des os humains pétrifiés ; & j'eus la curioſité de m'y tranſporter. Je m'étois muni de marteaux & de ciſeaux ; & aidés des Grecs qui nous accompagnoient, nous parvînmes à arracher un de ces os ; c'étoit celui de l'avant-bras ; & il étoit comme incorporé dans le roc. J'eus d'abord quelque regret de voir qu'il s'étoit caſſé

en le tirant ; mais par réflexion je m'en conſolai : ce petit accident me fit découvrir la moëlle fort bien marquée, & pétrifiée comme tout le reſte. Je trouvai auſſi des os de différents animaux, & des dents d'une grandeur extraordinaire. C'étoient, diſent les gens du pays, les dents de certains étrangers, nommés *Alains*, qui vouloient envahir l'iſle de Chypre. Ils firent naufrage ; & leurs os furent changés en pierres, par un châtiment de la Juſtice divine. Cette métamorphoſe pourroit être fort naturelle ; mais il faudroit la rapporter à des temps plus reculés. On ajoute que quelques Alains échappés au naufrage, embraſſerent le Chriſtianiſme, & vécurent paiſiblement dans cette contrée ; apparemment qu'ils ſe croyoient libres & exempts de tous impôts. S. Mamas, qui faiſoit des miracles, pour s'en garantir, étoit, dit-on, du nombre de ces Alains convertis.

Il y a ici pluſieurs lacs ſalés, dont les Vénitiens tiroient un produit conſidérable : ce revenu eſt bien diminué entre les mains des Turcs.

C'eſt auſſi dans l'iſle de Chypre que

ſe trouve la pierre amianthe, dont on tiroit de la toile & du papier incombuſtibles : on a perdu le ſecret de la filer ; & les Grecs de ce temps ne ſont pas aſſez induſtrieux, pour renouveller cette ſinguliere découverte. Diſons mieux, Madame : ce qu'on raconte de cette prétendue merveille, n'eſt qu'une fable. Voici à quoi ſe réduit toute cette chimere. Ce lin qu'on croit incombuſtible, n'eſt qu'un ſuc pierreux qui ſe filtre à travers les poroſités de l'amianthe, ſur la ſuperficie de laquelle il eſt attaché, ſerré & entaſſé, à peu près comme le foin l'eſt dans un artichaut. C'eſt une eſpece de bourre filamenteuſe, ſoyeuſe & courte, qui ne peut ſouffrir aucun inſtrument ſans être réduite en très-petites parties, & même en pouſſiere : conſéquemment on ne peut ni la filer ni en faire aucun ouvrage. Ce lin, ou cette mouſſe eſt, en général, d'un blanc un peu ſale ; mais il peut varier ſuivant la nature du terrein & des ſables. La premiere fois qu'on le jete dans un braſier ardent, il devient rouge, mais ſans s'enflammer ; dès qu'on l'en retire, il reprend ſa cou-

leur, excepté qu'il devient toujours plus gris-ſale, juſqu'à ce qu'il ſoit totalement détruit; ce qui arriveroit en peu de temps, ſi on le laiſſoit dans le feu, & qu'on ne l'en retirât pas bien vîte quand il eſt rouge. La pierre amianthe eſt la croûte ſuperficielle des rochers; le lin prétendu incombuſtible croît ſur cette croûte qui eſt dure & compacte. Il n'a ni racines, ni feuilles, ni fleurs, ni graines; cette production tant célébrée par de fameux auteurs, ſur une tradition fabuleuſe, eſt telle que je la repréſente; ce qu'il eſt aiſé de voir par l'inſpection de la matiere même que j'avois ſous les yeux. Il n'eſt donc pas vrai que les Romains fiſſent des draps de cette mouſſe, dans leſquels ils brûloient les morts, pour empêcher que leurs cendres ne ſe mêlaſſent avec celles du bûcher; il n'eſt pas vrai qu'on en faſſe des meches qui durent toujours, & qu'on ne mouche jamais.

Les vins Grecs ſont eſtimés dans toute l'Europe; mais ceux de Chypre paroiſſent avoir la préférence, ſur tout quand ils ſe boivent dans le pays. Ils acquie-

rent par le tranſport un goût de poix, qu'on ne trouve pas dans ceux qui ne ſortent point de l'iſle. Ceux-ci ont un parfum exquis, qui ſe perd en paſſant la mer; j'en ai bu ici qui avoit plus d'un ſiecle. Vous n'en ſerez pas étonnée, Madame, quand vous ſaurez qu'il eſt d'uſage, qu'un pere donne à ſon fils, lorſqu'il le marie, un tonneau de ce vin de cent ans. A meſure qu'on en ôte, on en remet une même quantité; ce qui n'arrive que très-rarement; car ils ſont jaloux de conſerver ce tonneau pour le mariage de leur premier enfant.

On voit, auprès de Paphos, des pierres tranſparentes; les lieux où elles ſe trouvent, ſont appellés *mines de diamants*. Un gouverneur Turc, trompé par ce nom, voulut les faire valoir: il y dépenſa inutilement des ſommes conſidérables, & reconnut ſon erreur. Pour s'en dédommager, il afferma aux Chrétiens ces tréſors imaginaires, à peu près auſſi cher, que s'ils euſſent été réels. Ses Succeſſeurs n'ont rien changé à cet arrangement.

Tout eſt vénal dans cette iſle; on y achete juſqu'au pardon des plus grands crimes: le meurtre y eſt abſous, moyen-

nant un léger tribut par an ; toute fortune d'ailleurs, y eſt incertaine ; delà ce découragement, cette indolence toujours ſuivie de la pauvreté. Les laboureurs ne cultivent qu'un terrein ſuffiſant pour les faire ſubſiſter : ils dédaignent d'amaſſer des richeſſes dont ils ne jouiroient pas, & qu'ils ſeroient contraints d'enfouir. On voit des peres mourir ſans avoir inſtruit leurs enfants du lieu qui recele leur tréſor, parce qu'ils craignent de le déclarer trop tôt : on voit le fils d'un homme riche, réduit par cet excès de précaution, à mendier ſon pain.

L'exercice de la religion Chrétienne eſt libre dans toute l'iſle de Chypre. On y compte un archevêque, deux évêques, pluſieurs couvents & un grand nombre d'égliſes ; quelques-unes ont été changées en moſquées. A l'égard des prêtres, c'eſt le rituel grec qui les dirige. Toute leur ſcience, & même leur religion, conſiſte à obſerver les jours de fêtes, & à s'abſtenir de l'uſage de la viande : ils peuvent ſe marier autant de fois qu'ils deviennent veufs ; & ils uſent de ce privilege. Les moines ſont traités un peu plus ſévérement : ils

ne peuvent être mariés qu'une ſeule fois ; mais on prétend qu'ils ſavent adoucir la rigueur de cette loi. Les évêques ſont ſoumis à la même diſcipline, & l'obſervent à peu près comme les moines.

Le commerce eſt ici bien négligé : il conſiſte, pour l'extérieur, en ſoie, laine, garance, terre d'ombre, carrouge & vin. Ce dernier objet eſt conſidérable : c'eſt la production la plus précieuſe du pays. En voici une autre, dont l'uſage n'eſt gueres moins répandu ; je parle du vermillon. L'iſle de Chypre en offre juſqu'à trois ſortes : il croît ſur-tout aux environs de Paphos. Je doute cependant que Vénus & ſa cour en aient fait uſage.

Preſque toutes les femmes de cette iſle ſont belles ; & toutes, juſqu'aux plus laides, ſont portées à la galanterie ; on peut même dire à la débauche. On voit cependant ici quelques maris jaloux de leurs femmes : ils ne leur permettent de ſortir, que pour aller à l'égliſe ; mais on choiſit ſouvent l'égliſe même, pour décider du ſort des maris. Il s'en trouve d'autres, & c'eſt le plus grand nombre, qui portent l'in-

dulgence juſqu'à épouſer celle qui a le galant le plus riche, préférablement à celle qui n'a que ſa vertu. Au reſte, il en eſt bien peu qui l'aient ; & cette vertu ne tient jamais contre quiconque peut l'acheter.

Les plus jolies femmes de l'iſle de Chypre ne doivent leurs charmes ni à l'art ni à la parure. Leur façon de ſe mettre n'eſt ni magnifique ni élégante. Elles ont ſur la tête un mouchoir de ſoie brune ou griſe, noué ſans arrangement & ſans coquetterie. Plus curieuſes de montrer leurs jambes que leurs bras, elle portent leurs robes courtes, avec de longues manches. Les plus riches ſont vêtues de ſoie, les autres de laine ou de coton. Les hommes laiſſent croître leur barbe, ſe font couper les cheveux, & portent de très-grands chapeaux.

Je finis, Madame, cette Lettre ſans compliment, comme je commencerai les autres ſans cérémonie.

De Nicoſie, le 30 Octobre 1735.

LETTRE II.

LA SYRIE.

LEs lieux que je vais parcourir dans l'Aſie, n'ont pas moins eſſuyé de révolutions, que l'iſle de Chypre. Par-tout, Madame, vous y reconnoîtrez les ravages du temps, & les triſtes fruits de la domination des Turcs, plus deſtructive que le temps même.

Un court trajet nous rendit au port d'Alexandrette. L'air de cette ville eſt ſi mal-ſain, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'y réſiſter durant les grandes chaleurs ; ce qui oblige la plupart des habitants de ſe réfugier dans un village ſitué à quatre ou cinq lieues ſur une montagne. Ils y trouvent ce que la ville ne peut leur offrir, de fort bonne eau, d'excellents fruits & un air ſalutaire.

Je ne tardai pas à prendre la route d'Alep. C'eſt aujourd'hui la plus grande ville de toute la Syrie & de tout l'empire des Turcs, après Conſtantinople & le Caire : un Pacha y commande,

& a toute l'autorité dans les affaires civiles & criminelles ; quant au ſpirituel, c'eſt le Mufti qui en eſt comme le patriarche. Cette ville eſt conſtruite ſur huit petites éminences, & environnée d'un foſſé large & profond ; mais qu'on a métamorphoſé en jardin : la muraille eſt vieille & menace ruine. Il n'en eſt pas de même des édifices qu'elle renferme : quelques-uns ſont magnifiques ; les autres ſont du moins ſolidement conſtruits. Chaque maiſon, outre le rez-de-chauſſée, offre un étage d'ordre attique, avec une galerie : le faîte en eſt plat & pavé de pierres, ou enduit de plâtre. La plupart des habitants font apporter leur lit ſur ces plates-formes, & y couchent pour éviter la chaleur des appartements. On a pratiqué de petites ouvertures aux galeries qui les environnent, afin de pouvoir paſſer d'un bâtiment à l'autre, pour ſe rendre viſite par-deſſus les maiſons. C'eſt l'uſage, dans cette ville, de placer ſur les portes & les fenêtres des paſſages tirés de l'alcoran ou de quelque poëte fameux chez les Turcs : ces portes, ces fenêtres, les plafonds & les panneaux ſont proprement peints, &

quelquefois dorés. Il y a communément dans la cour de chaque maiſon, une petite fontaine environnée d'un peu de verdure ; mais chez les gens d'une certaine conſidération, cette fontaine ſe trouve au milieu d'une ſalle du rez-de-chauſſée, pour y entretenir la fraîcheur : à côté, ſont d'autres pieces pavées groſſiérement, & qui ſervent d'écurie pour les chevaux.

Le mur qui environne chaque maiſon, rend le coup d'œil des rues peu agréable ; elles ſont d'ailleurs étroites, mais propres & bien pavées : les gens dont la profeſſion nuiroit à cette propreté, ſont logés dans les fauxbourgs. Des deux côtés de chaque rue, eſt un parapet d'environ vingt pouces de haut pour la commodité des gens de pied : les baſards ou marchés ſont bordés de boutiques, qui ne peuvent contenir que les marchandiſes, le marchand & un garçon ; les acheteurs reſtent en dehors. Il eſt à remarquer que les portes de ces boutiques ſont encadrées de fer, & que les ſerrures ne ſont que de bois.

Au reſte, cette ville fait un très-grand commerce, parce qu'on y amene de l'Europe & de l'Aſie, par mer & par

terre, toutes ſortes de marchandiſes, & que d'ici on en envoie auſſi par tout le monde.

Les principaux édifices d'Alep ſont les moſquées, & il s'en trouve de magnifiques. Une d'entr'elles renferme un tombeau que les Turcs diſent être celui du prophete Zacharie. Ce tombeau étoit caché par un vieux mur : il en fut retiré par les ſoins du grand Viſir Churly, qui y fit mettre cette inſcription : « Le tombeau de cet hono-» rable perſonnage, le Prophete de » Dieu, Zacharie, (la paix de Dieu » ſoit avec lui,) après avoir reſté » long-temps caché & inconnu, fut » réparé par le commandement du » grand Viſir, ſous le regne de notre » Seigneur le victorieux Sultan Ach-» met Chan, fils de Mahomet Chan, » l'an 1120 de l'égire.

C'eſt auſſi une tradition reçue chez les Turcs, que le château d'Alep fut bâti du temps d'Abraham, & que Zacharie y fit ſa réſidence ; mais ayant voulu empêcher le Prince du pays de répudier ſa femme pour en épouſer une autre, le tyran lui fit couper la tête : cependant il eut ſoin de la faire mettre

dans une urne de pierre, de deux pieds en quarré, avec cette inſcription : » Cette urne renferme la tête du grand » Prophete Zacharie. » Ayant été ouverte pour la premiere fois, il y a près de cinquante ans, on trouva qu'elle ne contenoit qu'une aſſez grande quantité de parfums.

On appelle ici *kans* certains lieux deſtinés à recevoir les voyageurs ; ceux-ci ont la commodité d'y loger & d'y reſter tant que leurs affaires les y retiennent ; ce ſont les ſeules hôtelleries de cette contrée.

Un aqueduc fournit de l'eau à la ville ; & il n'y a qu'une ſeule riviere un peu conſidérable, qui eſt l'Oronte, dans toute la Syrie. L'air d'Alep eſt extrêmement ſubtil, & donne aux étrangers une eſpece de gale, qu'on appelle le *mal d'Alep*. Elle commence par une petite puſtule qui cauſe des démangeaiſons, &, au bout d'un certain temps, devient groſſe comme le bout du doigt. Elle reſte ainſi pendant un an, en ſuppurant continuellement. Cette incommodité a cela d'avantageux, que ceux qui en ſont atteints, n'ont aucune autre maladie à craindre. La nature ſe décharge

de toutes ſes humeurs par cette ſuppuration. Ce mal attaque indifféremment toutes les parties du corps, mais les mains principalement : j'en ai vu qui l'avoient au nez, d'autres à la levre, quelques-uns au menton ; & quoiqu'on quitte le pays, le mal perſévere juſqu'à l'année révolue.

On trouve aux environs d'Alep de vaſtes plaines preſque déſertes, & qui n'exigent aucune deſcription. Il n'en eſt pas de même de la vallée de ſel ; ſon étendue eſt immenſe, & la quantité de ce minéral, prodigieuſe : cependant cette vallée n'a aucune communication avec la mer. La maniere dont on y travaille le ſel, eſt fort ſimple : les enfants le caſſent avec de petites battes, armées de têtes de gros cloux : les hommes le mettent dans des tonneaux ; & ſans aucune autre préparation, ils le portent à Alep pour le vendre.

Il y a autour de cette ville une grande quantité de gibier, qui m'a ſouvent procuré le plaiſir de la chaſſe. Etant un jour à celle du faucon avec quelques Turcs, à qui elle plaît fort, un d'eux lâcha l'oiſeau ſur un canard qui ſe plongea dans la riviere, pour

éviter ſon ennemi. Le faucon ſuivoit toujours, en friſant l'eau, & battant des ailes dans l'endroit où il l'avoit perdu de vue. Le canard, qui ne pouvoit pas toujours demeurer ſous l'eau, revenoit au-deſſus, mais en ſe replongeant auſſi-tôt. Un autre Turc, croyant que le faucon ne pourroit ſeul être maître du canard, lâcha auſſi ſon oiſeau pour prêter du ſecours au premier ; mais celui-ci voyant avec peine qu'un autre vînt lui ravir ſa proie, quitta le canard, & ſe jetta ſur le faucon avec tant de furie, qu'ils ſe ſeroient déchirés l'un & l'autre, ſi on ne ſe fût hâté de les ſéparer.

A meſure qu'on s'éloigne d'Alep, & qu'on s'avance du côté de l'Euphrate, le coup d'œil devient plus ſatisfaiſant. Arrêtons-nous un inſtant auprès du magnifique Monaſtere de S. Siméon : la ſituation en eſt des plus majeſtueuſes, & l'édifice répond à la ſituation. C'eſt le lieu où cet inimitable Stilite vécut d'une maniere ſi extraordinaire. D'abord il paſſa dix ans à ſe mortifier dans une méchante cellule : il monta enſuite ſur une colonne, où il paſſa dix autres années, enchaîné

par le cou ; enfin il fit conſtruire une eſpece de nid de quarante coudées de hauteur, & y demeura encore trente ans. Ce nid n'avoit pas plus de deux coudées de circonférence : c'étoit-là que le Saint paſſoit les nuits à prier ; le jour, il prêchoit ou faiſoit des génuflexions, & en faiſoit en ſi grand nombre, que quelqu'un en compta, ſans interruption, juſqu'à deux mille : il ſe laſſa même de les compter, ſans que le Saint ſe laſſât d'en faire.

Il faut paſſer l'Aphréen, pour arriver à Corus. C'étoit autrefois une grande ville, bien bâtie : on prendroit pour du marbre la pierre qui ſervoit à conſtruire ſes maiſons. Parmi pluſieurs monuments, on remarque les ruines d'un ſuperbe théatre. Cette ville, qu'on nommoit autrefois *Cyrus*, compte entre ſes Evêques le fameux Théodoret. Le payſage des environs eſt extrêmement gracieux : chaque village eſt digne d'arrêter les regards ; mais par de-là, c'eſt un déſert : il faut le traverſer pour arriver à Bambouch, ou plutôt auprès de ſes ruines, qui atteſtent ſon ancienne magnificence. On y diſtingue, entr'autres choſes, les fondements &

une partie des murailles d'un temple qu'on croit avoir été celui de l'Abomination. D'anciens Auteurs nous apprennent que cette Divinité, imaginée par les Sidoniens, avoit un culte à Bambouch. Il faut croire que les ſpectacles des Grecs n'y étoient pas non plus ignorés : tout à côté des ruines de ce temple, on trouve celles d'un théatre.

Vous avez oui parler du vieux de la Montagne, autrement nommé le *Prince des aſſaſſins :* il n'eſt plus queſtion de cette ſouveraineté ; mais les reſtes de cette abominable eſpece ſubſiſtent encore ſous le nom de *Gourdins.*

Antioche fut autrefois la capitale de toute la Syrie ; elle étoit célebre par ſa magnificence, & ne l'eſt plus que par ſes ruines : elle fut le ſéjour de pluſieurs Empereurs, & le premier aſyle du Chriſtianiſme. Cette ville fut priſe ſur les Grecs en 638, par un des Lieutenants du Calife Omar, repriſe par Godefroi de Bouillon en 1097, & conquiſe de nouveau par le Sultan Bundocdari en 1269. Selim I l'arracha aux Sultans d'Egypte, & les Turcs l'ont toujours conſervée depuis. On n'y re-

trouve aujourd'hui ni les traces du palais de Séleucus, ſon fondateur, ni celles du temple de la Fortune, tous deux célebres, & tous deux anéantis.

Séleucie fut autrefois une ville preſqu'auſſi conſidérable qu'Antioche; elle eſt encore plus ruinée aujourd'hui. Le temps n'y a reſpecté aucun monument: il faut en excepter un tombeau de pierre, ſur lequel eſt placée une figure de gladiateur, qui avec le bras gauche ſouleve ſon bouclier, & ſemble, de la main droite, porter un coup de javeline.

C'eſt une tradition populaire, que Job a été enterré ſur la montagne de ſon nom; elle eſt en forme de pain de ſucre, & ſituée au milieu d'une plaine, peu diſtante de Magara. Nous vîmes, parmi les ruines de cette ville, un grand monument taillé dans un rocher de marbre: il a différents appartements, & étoit autrefois orné & ſoutenu par des colonnes que le temps ou les Barbares ont ruinées. Je paſſerai ſous ſilence quelques autres tombeaux & pluſieurs débris anciens qui ont frappé mes regards, en parcourant les environs d'Alep; mais je ne dois point oublier les vertus de certaine pierre qui ſe

trouve dans une des rues de cette ville: elle rend, dit-on, à un homme épuiſé toute ſa vigueur, & à une femme enceinte qui ſouffre, toute ſa tranquillité. Je ſuis loin d'affirmer l'un ou l'autre prodige.

La Syrie eſt un climat fort chaud, ſur-tout durant quatre ou cinq mois de l'année, pendant leſquels il ne tombe aucune pluie; & l'on y dort, comme je vous l'ai dit, ſur le toît des maiſons: l'hiver même eſt mêlé de chaleur au milieu du jour: les fleurs qu'on y voit éclorre dans cette ſaiſon, la confondent avec le printemps.

Ce pays fournit beaucoup de fruits, mais d'une qualité médiocre: celle du vin lui eſt encore inférieure; il excite le ſommeil, & provoque plutôt la ſtupidité que la joie.

Il y a peu de bétail dans toute la Syrie. Nous y remarquâmes une eſpece de chevre, dont les oreilles avoient un pied de long, & une largeur proportionnée; mais ce n'eſt rien en comparaiſon de la queue des moutons Syriens; elle eſt ſi prodigieuſement longue, qu'il la leur faut attacher ſur des planches minces, portées par de petites

roues : il eſt de ces queues qui peſent juſqu'à cinquante livres.

La gazelle & le lievre ſont ici le gibier le plus commun, & le chameau l'animal le plus utile. La gazelle a la tête, la queue & le poil du chameau, le corps de la biche, & le cri des chevres. Par les jambes, qu'elle a plus courtes par devant que par derriere, elle reſſemble au lievre ; auſſi a-t-elle plus de facilité à monter qu'à deſcendre. Dans un terrein uni, ſa légéreté eſt médiocre ; elle tient les oreilles levées au moindre bruit. Cet animal eſt d'un naturel doux, & s'apprivoiſe aiſément. La race des chevaux a dégénéré dans ce pays. On trouve encore dans les montagnes, & parmi les rochers, quelques hyenes : on dit que cet animal ſait parfaitement imiter la voix humaine, & que cet artifice a ſouvent coûté la vie à des voyageurs qui n'étoient pas ſur leurs gardes. Cependant il n'attaque jamais l'homme, ſans y être forcé par la faim : il eſt vrai qu'il n'a pas la même réſerve pour les cadavres & pour les troupeaux.

Il eſt ſans exemple de voir dans ces

contrées un chien attaqué de la rage, & cependant rien de plus commun que d'y voir des loups enragés. Quiconque en eſt mordu, meurt néceſſairement de cette maladie. La morſure des ſerpents, au contraire, n'eſt point dangereuſe; tous fuient devant l'homme, ou ne peuvent lui faire de mal. Ceux même qui ont été mordus de la ſcolopendre & du ſcorpion, en ſont quittes pour un inſtant de douleur.

Je viens, Madame, à la partie qui m'occupera toujours le plus, à celle des mœurs & des uſages. Il faut d'abord vous donner une idée perſonnelle des Syriens : leur taille eſt aſſez réguliere, mais moyenne, & leur embonpoint médiocre : ils ont communément la peau blanche, les yeux & les cheveux noirs : les deux ſexes ne ſont beaux que dans la jeuneſſe. A peine ont-ils atteint l'âge mûr, que la barbe défigure les hommes, & que les femmes paroiſſent vieilles; auſſi marie-t-on les filles dès l'âge de quatorze ans, & ſouvent même plutôt.

Une taille fine eſt regardée comme une difformité chez les femmes de ce pays; elles n'épargnent rien pour de-

venir épaiſſes & graſſes : leurs ceintures ſont légeres, étroites & attachées négligemment ; celle des hommes, au contraire, eſt fortement ſerrée par le milieu du corps : ils paſſent pour n'être ni robuſtes ni actifs ; ils n'en ſont pas moins grands querelleurs, ſur-tout dans le peuple ; mais rarement ils en viennent aux mains : on voit une infinité de diſputes ſe renouveller en un jour, & ſouvent pas un coup porté dans toute l'année.

L'amour préſide encore moins ici aux mariages que parmi nous. Le jour de cette cérémonie eſt la premiere entrevue des époux : c'eſt ordinairement la mere du marié qui négocie cette alliance. Lorſqu'elle a trouvé une fille qu'elle croit devoir convenir à ſon fils, la demande en eſt bientôt faite, le prix fixé, la permiſſion du Cadi ſollicitée & obtenue : il s'agit alors de nommer des parrains de part & d'autre ; leur fonction eſt d'acheter & de vendre la future. Le Maüm, ou Prêtre, demande à l'un s'il veut l'acquérir pour telle ſomme d'argent ; à l'autre, s'il eſt content de la ſomme : ſur l'affirmative, il joint leurs mains ; la ſomme convenue

nue eſt payée, le marché conclu, & la cérémonie terminée par une priere tirée de l'alcoran.

Dès ce moment il eſt libre au jeune homme d'emmener chez lui ſa prétendue ; mais il a toujours ſoin d'en donner avis à la famille, par un meſſager. Elle eſt alors amenée par les parentes de l'un & de l'autre, & conduite dans l'appartement qui lui eſt deſtiné. Il en eſt de ſéparés, où chaque ſexe ſe divertit juſqu'au ſoir : ce moment venu, les hommes habillent le marié, & en donnent avis aux femmes ; on le fait entrer dans la cour de leur appartement ; & il eſt reçu par ſes proches parentes, qui danſent & chantent devant lui, au bas de l'eſcalier de la chambre de ſon épouſe : elle fait la moitié du chemin pour le recevoir ; mais elle n'eſt pas encore entiérement viſible pour lui. Une piece de gaze rouge la couvre du haut en bas ; & ſouvent une feuille d'or, découpée en différentes formes, lui cache le front & les joues : elle eſt reconduite au haut de l'eſcalier par le nouvel époux, qui reſte ſeul avec elle.

La loi des Turcs permet juſqu'à qua-

tre femmes & autant de concubines ; mais comme les premieres s'achetent, il eſt rare qu'on en prenne plus de deux. Il n'en eſt pas de même des autres ; leur nombre eſt ſouvent dix fois plus grand que la loi du prophete ne le permet. Le mari peut répudier ſon épouſe quand il lui plaît, & ſans en dire la cauſe ; il peut auſſi vendre celles de ſes eſclaves, qui ſont ſtériles ; & en général, le ſort de toutes les femmes chez les Turcs eſt un véritable eſclavage.

Une cérémonie eſſentielle, à la mort d'un Turc, ſont les hurlements des femmes ; ils ne ceſſent que quand le corps eſt enterré. C'eſt un autre uſage, dès qu'il eſt enſeveli, d'attacher ſur le milieu du drap un petit morceau de la vieille couverture qui ſervit à Mahomet. Le moment du convoi étant arrivé, quelques officiers & les amis du défunt précedent ſon cercueil, des hommes le portent ſur leurs épaules ; viennent enſuite ſes plus proches parents mâles, & après eux les femmes. Les hommes chantent quelques prieres tirées de l'alcoran ; les femmes jettent des cris lamentables.

Les tombeaux ſont revêtus de pierre, & tournés d'orient en occident : on y place le cadavre ſur le côté droit, de maniere qu'il ne ſoit ni couché ni aſſis : il faut ſur-tout qu'il ait la face tournée vers la Mecque ; & pour empêcher la terre de pénétrer dans le tombeau, on le recouvre avec de longues pierres en travers. L'Iman, qui préſide à la cérémonie, jette la premiere poignée de terre, prie pour l'ame du défunt, & rappelle aux aſſiſtants leur propre fin. Le plus proche parent du mort retourne prier ſur ſon tombeau, le troiſieme, le ſeptieme, le quarantieme jour, & celui de l'anniverſaire. Les femmes vont y jetter des fleurs tous les lundis & les mardis, en demandant au défunt pourquoi il eſt mort, tandis qu'elles n'épargnoient rien pour lui plaire.

Leur deuil conſiſte à prendre des habillements lugubres, & un ajuſtement de tête de couleur de brique ; à quitter leurs bijoux, leurs pierreries, &, dans le cas de la mort d'un mari, à ne les reprendre que douze mois après. Lorſqu'il s'agit d'un pere, le deuil n'eſt que de ſix mois. Une veuve ne peut ſe remarier, qu'après être

reſtée quarante jours dans la maiſon, ſans ſortir & preſque ſans parler ; elle doit ſur-tout marquer beaucoup d'affliction, vraie ou fauſſe.

On compte, dans cette contrée, quatre ſortes de Chrétiens, des Grecs, des Arméniens, des Syriens & des Maronites ou Catholiques Romains. Chaque ſecte y a un évêque & le libre exercice de ſa religion. Les Arméniens, par exemple, ſont ſi exacts à obſerver le jeûne, qu'ils ne le romproient pas même pour ſauver leur vie : ils ſont moins rigides ſur d'autres articles.

L'uſage du voile eſt commun aux femmes Chrétiennes comme aux femmes Turques : il n'y a que quelque différence dans la maniere de le porter. On permet à quelques-unes des premieres, d'aller deux ou trois fois l'année aux jardins : il en eſt d'autres qui n'y entrent jamais ; mais toutes ont la liberté d'aller au bain, à l'égliſe, chez quelque parent & chez leur médecin.

Autre reſſemblance dans les mariages des Turcs & des Chrétiens. Ceux-ci n'ont pas la moindre part dans le choix qu'on fait pour eux ; il a même été arrêté dès leur enfance. Lorſque

le temps de le célébrer approche, les parents du prétendu ſont invités à un feſtin chez le pere de la fille : on y fixe le jour de la célébration. La même compagnie ſe trouve à ſouper chez la future, la veille du jour indiqué ; & les parents du jeune homme retournent enſuite chez lui. Il n'a point paru juſqu'alors, quoiqu'on ait fait ſemblant de le chercher beaucoup : il eſt obligé, ſuivant l'uſage, de ſe cacher ; mais à la fin, on l'amene couvert de ſes plus méchants habits ; & après quelques autres cérémonies auſſi bizarres, il ſe couvre de ſes habits de noces. Vers le milieu de la nuit, ſes parents munis chacun d'un flambeau, & précédés d'une troupe de muſiciens, retournent au logis de la future. On leur en refuſe la porte, pour la forme ; & il ſe fait une eſpece de combat, où ceux-ci remportent une victoire qui n'étoit pas douteuſe. Alors la fille eſt conduite à la maiſon de ſon mari, par deux de ſes ſœurs ou de ſes plus proches parentes ; elle n'y doit pas ouvrir la bouche, quelque choſe qu'on lui diſe, ni lever les yeux, qui que ce ſoit qui entre ; cependant elle les ſalue ;

une femme aſſiſe auprès d'elle, l'inſtruit de leur arrivée & de leur qualité.

L'évêque préſide quelquefois à cette cérémonie, qui differe peu, quant au fond, des mariages d'Europe. Le prélat dîne enſuite ; & lorſqu'il s'eſt retiré, les divertiſſements commencent, pour ne finir que le lendemain ; mais le ſilence de la nouvelle mariée doit durer encore un mois. Pendant tout ce temps, elle ne parle à perſonne, excepté à ſon mari ; encore quelques matrones lui en font-elles un ſcrupule.

Les Maronites permettent aſſez facilement à leurs épouſes de manger avec eux, & même de paroître devant les étrangers ; mais les autres Chrétiens ſont moins indulgens ; leurs femmes ne ſont gueres mieux traitées que leurs domeſtiques ; elles les ſervent à table, n'y prennent jamais place, & ne peuvent recevoir aucun homme chez elles ; j'en excepte toutefois leurs parents, les médecins & les prêtres.

Les funérailles de ces Chrétiens n'ont rien de remarquable. Je paſſe à l'article des Juifs. Il s'en trouve environ cinq mille dans Alep : ils ſont,

comme par-tout ailleurs, mal-propres & mal logés; leurs mariages ont preſque un entier rapport avec ceux des Turcs, excepté que l'on colle les paupieres de la mariée avec de la gomme, & que le mari ſeul a droit de les décoller au temps marqué par l'uſage.

Leurs jeûnes ſont pénibles, mais ils ne ſont pas fréquents. Il eſt peu de Juifs qui n'entreprennent, une fois dans leur vie, de jeûner depuis le ſamedi après le coucher du ſoleil, juſqu'au vendredi ſuivant à la même heure. Peu y parviennent; le plus grand nombre y renonce; & pluſieurs périſſent dans cette pieuſe & inſenſée tentative.

Je reviens à quelques uſages des Turcs d'Alep: leurs repas, j'entends ceux des Turcs aiſés, ſont ordinairement ſplendides, mais peu délicats. Du mouton rôti ou cuit avec des herbes, des pigeons bouillis, de la volaille farcie de riz & d'épices; un agneau entier, garni intérieurement de riz, d'amandes, de piſtaches & de raiſins; tels ſont les principaux mets qui entrent dans leurs feſtins. Ceux qui obſervent leur loi, ne boivent que

de l'eau ; mais tous ſont gros mangeurs ; & leur repas fini, ils en accepteroient un autre, s'il leur étoit offert.

Ils ſont grand uſage du café ; mais ils le prennent ſans ſucre & ſans lait. Tous les hommes & même beaucoup de femmes ſont ici dans l'uſage de fumer du tabac : les gens les plus diſtingués ont des pipes de cinq ou ſix pieds de longueur, & dont les tuyaux ſont garnis d'argent. Un autre objet de débauche, c'eſt l'opium : il bannit la triſteſſe & réjouit les eſprits ; mais au bout d'un certain nombre d'années, il détruit la mémoire, l'imagination & la vigueur : il donne à un homme encore jeune, toute la décrépitude d'un vieillard.

Les cafés ſont abandonnés à la populace. L'amuſement de ceux qui ne peuvent décemment les fréquenter, conſiſte, entr'autres jeux, dans celui des échecs : ils y excellent pour l'ordinaire ; mais ils ne riſquent leur argent à aucun jeu ; & l'exemple des Chrétiens n'a pu les ſéduire.

Ils ont des lutteurs dans leurs fêtes, à la maniere des anciens. Ces athletes ſe frottent d'huile, & combattent ſans

autre habillement qu'une paire de caleçons : ils ne manquent pas de force, mais ils manquent abſolument de grace.

En général, les Turcs ont une ſorte d'averſion pour tout exercice un peu violent. Il s'en faut de beaucoup qu'ils le regardent comme ſalutaire : j'en excepte les Grands, qui s'exercent ſouvent à lancer le javelot. A l'égard du petit peuple, ſon caractere eſt une indolence réelle & une gravité affectée.

Il n'eſt point ici queſtion de carroſſes. Les dames les plus qualifiées marchent à pied, ſoit dans la ville, ſoit lorſqu'elles vont à quelque jardin peu éloigné. Si le voyage eſt long, elles ſont portées par des mules dans une litiere couverte. Les hommes les plus diſtingués vont à cheval dans la ville comme à la campagne ; ils ſont précédés d'un certain nombre de domeſtiques ; & cet uſage a peut-être quelque choſe de plus noble, que de s'enfermer volontairement dans une boëte ambulante.

On dit que les Syriens ont figuré autrefois dans la littérature : cela peut être ; mais rien n'en rappelle le ſou-

venir. On voit ici des négociants, des financiers & des Pachas qui ne ſavent ni lire ni écrire. Il y a cependant à Alep un fort grand nombre de colléges ; mais dans quelques-uns, on n'enſeigne abſolument rien, & dans les autres fort peu de choſe.

Les femmes d'Alep ſe coëffent ſinguliérement. Elles ont ſur le derriere de la tête un grand bonnet de cuivre, auquel eſt attaché un mouchoir de toile, qui pend négligemment ſur l'épaule gauche. Leurs robes de ſoie ont des manches auſſi amples que celles des Cordeliers, qui leur tombent juſqu'à mi-jambes ; un des côtés de leur juppon eſt retrouſſé près du genou ; mais elles ont des caleçons qui deſcendent juſqu'aux ſouliers, qui ſont de bois, & imitent les ſandales de nos Capucins.

Encore un mot des femmes. Les vieilles font teindre leurs cheveux en rouge avec l'henna ; & toutes ſe noirciſſent les ſourcils avec une compoſition qu'on appelle *harrat*. L'henna leur ſert encore à peindre leurs pieds & leurs mains ; ſa couleur devient jaune & déſagréable : cependant l'uſage en

eſt ici univerſel. Un autre méthode eſt de tracer ſur les pieds & les mains des femmes, des roſes & autres figures: la teinture en eſt d'un verd foncé; mais elle change & devient auſſi inſupportable que la premiere. On voit auſſi des vieillards qui ſe noirciſſent la barbe, pour paroître plus jeunes: ces uſages ſont ſuivis par tous les habitants de cette contrée. La différence de religion ne les empêche point de s'accorder ſur ces bagatelles; & ils ne s'accordent pas moins ſur l'attachement aux cérémonies extérieures du culte; mais les uns & les autres en négligent le fond; & on peut leur appliquer à tous, ce que certain Mufti diſoit des Turcs, que pour en faire un portrait véritable, il faut les peindre tout différents de ce qu'ils paroiſſent.

Je ſuis, &c.

D'Alep, le 28 Novembre 1735.

LETTRE III.

SUITE DE LA SYRIE.

JE ne quitte point encore la Syrie, Madame : il me reſte même à vous entretenir de ce qu'elle a de plus curieux & de plus célebre. Je commence par Damas, capitale de tout le pays. Après l'avoir été long-temps d'un royaume de ſon nom, elle fut ſoumiſe par Omar, ſucceſſeur de Mahomet, & priſe ſur les Mamelucs en 1516, par le Sultan Selim I. Depuis ce temps, elle eſt reſtée aux Turcs. Damas paroît n'avoir pas plus de deux milles de longueur : ſes rues ſont étroites & ſes maiſons bâties de briques cuites au ſoleil ; c'eſt moins la pierre qui manque dans ce canton, que l'activité à ſes habitants. Du reſte, chaque maiſon renferme une ou pluſieurs fontaines garnies de marbre, des appartements ſomptueux, dont les plafonds & les panneaux ſont richement peints ou dorés, &, pour l'or-

dinaire, une cour quarrée & fort grande, qu'environne une galerie plus ou moins ornée, mais qui l'eſt toujours beaucoup chez les citoyens opulents. La richeſſe des ornements & la pauvreté de l'édifice offrent le contraſte le plus frappant & le plus bizarre.

Les Turcs ont fait une moſquée de l'égliſe de S. Jean-Baptiſte. C'eſt un édifice conſidérable ; mais nul Chrétien n'y entre : il ne leur eſt pas même permis de le fixer. On y conſerve la tête du ſaint, & quelques autres reliques enfermées dans un lieu particulier. Ce lieu eſt en ſi grande vénération, qu'un Turc laïque qui oſeroit y pénétrer, ſeroit puni de mort. Il régne, à ce ſujet, chez les Muſulmans, une tradition aſſez ſinguliere, c'eſt que Jeſus-Chriſt doit, au jour du jugement, deſcendre dans cette Moſquée, & Mahomet dans celle de Jéruſalem.

Je vous parlerai peu du château de Damas ; c'eſt un bâtiment vaſte, mais ruſtique, qui contribue plus à fortifier la ville, qu'à l'embellir.

Rien de plus délicieux que les environs de cette capitale. Mahomet les ayant apperçus du haut d'une monta-

gne, ne voulut point y deſcendre. Il s'éloigna en diſant : Il n'y a qu'un ſeul paradis deſtiné pour l'homme ; le mien ne ſera pas de ce monde. On viſite ſur-tout, avec une ſorte de reſpect, le champ de Damas. C'eſt une belle & vaſte plaine, où l'on prétend que le premier homme fut créé. Vous ne doutez pas, Madame, que je n'aie voulu la parcourir à mon tour. Je comparois le nouvel Eden, avec l'idée qu'on nous a laiſſée de l'ancien. Je donnois libre carriere à mon imagination. Peut-être, diſois-je, eſt-ce là que le ſerpent fit ſa harangue ; peut-être eſt-ce ici qu'Adam fut ſéduit par Eve. J'aurois voulu appercevoir quelques rejettons de l'arbre dont le fruit a cauſé tant de maux : je cherchois de l'œil ces berceaux où le premier homme & la premiere femme parloient d'amour ſi tendrement, ſi on en croit Milton ; enfin je voyois mal ce qui ſe trouvoit réellement ſous mes yeux, pour m'occuper de ce qui n'y étoit pas.

Non loin du champ de Damas, on trouve un grand hôpital, accompagné d'une moſquée magnifique, & quelques autres bâtiments dignes d'arrêter les

regards. La maiſon d'Ananie, dont il eſt fait mention dans les Actes des Apôtres, exiſte encore. On y voit un autel pour les Chrétiens & un lieu de priere pour les Turcs; c'eſt ce qu'elle offre de plus remarquable. L'endroit où S. Paul ſe repoſa quelque temps après ſa viſion, eſt indiqué par un petit édifice de bois, ou, pour mieux dire, par l'autel que cet édifice renferme.

La ville de Damas eſt entourée de jardins très-vaſtes, mais plantés ſans ordre & ſans art. Un autre point les diſtingue des nôtres, c'eſt qu'on y trouve des fruits. C'eſt auſſi aux environs de cette ville, que ſe voit la montagne ſur laquelle on prétend qu'Abel fut maſſacré par Caïn. Chaque pas que l'on fait dans cette contrée, rappelle à l'eſprit quelque paſſage de l'Ecriture; auſſi m'étois-je muni d'une Bible, à l'exemple de ce voyageur qui viſitoit la Troade l'Iliade à la main.

Je fis connoiſſance avec un médecin François, qui voyageoit par curioſité. Il avoit rendu au Pacha de Damas un ſervice important; cela nous valut la protection de cet officier. Le médecin, que je nommerai déſormais *le Docteur*,

n'avoit point encore vu le Liban, & vouloit viſiter Balbec. Je fus charmé de profiter d'une telle occaſion. Nous partîmes, après avoir pris les précautions qu'exige cette tournée ; & nous ſéjournâmes à Sidonia, ville bâtie par Juſtinien : elle eſt ſituée ſur le ſommet d'un rocher, & n'offre rien de fort remarquable. Il faut en excepter ſes vins, de même qu'un couvent habité par vingt moines Grecs & environ le double de religieuſes. Un ſeul mur les enferme, & aucune clôture ne les ſépare.

Il eſt peu de montagnes plus célébres que celle du Liban : il n'en eſt aucune dont l'Ecriture faſſe auſſi ſouvent mention. C'eſt aujourd'hui la demeure du plus grand nombre des Chrétiens Maronites, c'eſt-à-dire, de ceux qui ſuivent le rit latin : on y voit une multitude de chapelles & une multitude de monaſteres. Je ne m'arrêterai qu'à celui de Canubin, fameux par ſon ancienneté ; c'eſt le ſiége & la demeure ordinaire du patriarche des Maronites. Le bâtiment eſt vaſte, mais peu régulier ; il eſt en partie pris dans le rocher ; & l'égliſe y eſt entiérement pratiquée : elle n'a environ que vingt-cinq pas de

long ſur dix ou douze de large ; peut-être eſt-ce le ſeul endroit dans tout le Levant, où l'uſage des cloches ſoit permis. Les Turcs n'en peuvent ſupporter le ſon ; & ils ne laiſſent ſubſiſter les cloches de Canubin, que parce qu'ils ne ſont point à portée de les entendre.

Les moines de ce couvent ſont au nombre d'environ quarante : ils ſe diſent de l'inſtitut de S. Antoine ; mais ils ſuivent la regle de S. Baſile : leur maniere de vivre eſt très-auſtere ; jamais ils ne mangent de viande ; & les étrangers qui les viſitent, ſont obligés d'imiter leur abſtinence. J'appris que la pauvreté n'entroit pour rien dans cette réforme. Le domaine du patriarche & du monaſtere eſt conſidérable & bien employé : ce qui excede les beſoins des religieux, ſert à pratiquer l'aumône & l'hoſpitalité : ce n'eſt pas là même, l'unique point, qui faſſe ſouvenir que ces bons ſolitaires habitent le berceau de l'égliſe.

On nous conduiſit à la Grotte de ſainte Marine, vierge qui a long-temps vécu parmi les religieux de Canubin. Vous préſumez facilement que ſon ſexe étoit ignoré ; en voici une preuve. Cer-

taine fille de mauvaiſe vie accoucha d'un garçon, & jugea à propos d'accuſer le frere Marin d'en être le pere. Le ſilence du prétendu religieux parut aux autres un aveu de ſon crime : il fut chaſſé de la maiſon, & condamné à nourrir cet enfant qui lui étoit ſi gratuitement attribué. La ſainte obéit ; & ce ne fut qu'après ſa mort, qu'on reconnut ſon innocence & l'excès de ſa charité.

Nous viſitâmes pluſieurs hermitages, & nous en omîmes une plus grande quantité. Le Maronite qui nous guidoit, nous aſſura que le nombre des grottes autrefois habitées, alloit à plus de huit cens. Toutes aujourd'hui ſont inutiles ; & je doute qu'elles redeviennent jamais néceſſaires. Chaque ſiecle a ſes uſages, même en matiere de zele & de piété. On eſt aujourd'hui perſuadé qu'il n'y a pas moins de mérite à ſe rendre utile aux hommes, qu'à les fuir.

Nous parvînmes enfin à la forêt des Cedres. Vous ſavez, Madame, combien ces arbres ſont fameux dans l'Ecriture : ils ont fourni de fréquentes alluſions aux prophetes & aux autres écrivains Hébreux.

Les cedres fleuriſſent dans la neige,

& occupent une partie très-élevée de la montagne du Liban. La groſſeur des plus anciens eſt prodigieuſe ; mais leur tronc principal a peu de hauteur. A cinq ou ſix pieds de terre, il ſe diviſe en cinq ou ſix autres troncs qui, pris à part, formeroient chacun un gros & grand arbre : leur feuillage reſſemble à celui du genievre, qui eſt, dit-on, le cedre de France : il a donc bien dégénéré dans nos climats. Les plus gros cedres du Mont-Liban ſont au nombre de vingt. Nous en vîmes une plus grande quantité de moindres, & encore plus de fort petits. La cime de ces derniers s'éleve en pyramide, comme le cyprès ; au contraire, celle des grands cedres s'élargit & forme un rond parfait : ils ſont les ſeuls qui produiſent du fruit ; & ce fruit reſſemble à la pomme de pin, excepté que la forme en eſt plus groſſe & la couleur plus rembrunie. Ces pommes de cedre contiennent une eſpece de baume épais & tranſparent qui, dans un certain temps de l'année, tombe goutte à goutte : il ſort auſſi du cedre même, une réſine odoriférante. Je ne dois pas oublier un fait qui m'a été certifié ; c'eſt que les rameaux des

plus grands de ces arbres, qui, dans la belle saison, forment une espece de roue ou de parasol, se resserrent à la chute des neiges, dressent leur pointe vers le ciel, & prennent ensemble la figure d'une pyramide : on ajoute que la nature leur inspire ce mouvement, pour les mettre à portée de résister au poids de la neige, qui autrement les accableroit. Je ne vous garantis point cette espece de prodige ; mais on ne paroît pas en douter sur les lieux.

Nous achevâmes de traverser la montagne du Liban ; & après en avoir franchi une autre, qui fait partie de l'Anti-Liban, nous nous trouvâmes dans la plaine de Bocat. C'est à l'une de ses extrémités, qu'est située la ville de Balbec, que nous allions visiter : elle est gouvernée par un Aga, à qui nous remîmes des lettres du Pacha de Damas. Ces deux officiers vivoient depuis quelque temps en bonne intelligence : & nos lettres nous valurent une réception favorable. Nous choisîmes pour logement, la demeure d'un Curé Maronite : car on trouve dans cette ville des Chrétiens Maronites, des Chrétiens Grecs & même des Juifs. Le nombre

des habitants en général, eſt d'environ cinq mille ; mais il fut beaucoup plus conſidérable autrefois : auſſi la meilleure partie de ſon terrein eſt-elle entiérement négligée : j'en excepte une foible portion qu'on a convertie en jardins.

Les amateurs d'antiquités trouvent ici de quoi ſe ſatisfaire : il eſt peu de villes qui offrent des reſtes auſſi magnifiques. Ce qui a fixé d'abord notre attention, fut un bâtiment vaſte & à demi-ruiné, qu'on appelle *le château de Balbec* : ſa forme extérieure eſt celle d'un quarré long : il a pour premiere entrée, un portique dont l'eſcalier eſt entiérement détruit. Ce portique étoit garni d'une colonnade, dont il ne reſte que les piédeſtaux : il contient trois portes qui toutes conduiſent à une cour héxagone ; & de cette cour, on paſſoit à une autre quarrée. Les bâtiments qui entouroient l'une & l'autre, avoient environ quarante-cinq pieds de hauteur ſur cent dix de large & quatre-vingt-cinq de long ; mais les édifices de la derniere ſurpaſſoient les autres en magnificence. Nous remarquâmes ſur-tout les ruines d'un troiſieme bâtiment qui a dû faire le principal corps de ce palais;

il étoit environné de colonnes, dont la groſſeur & la hauteur ſurpaſſoient toutes les dimenſions ordinaires : leur fût étoit compoſé de trois pieces étroitement unies, mais ſans qu'on ait eu recours au ciment ; il n'a même été employé dans aucun des édifices dont j'ai à vous parler : on y ſuppléoit par des barres de fer, pour leſquelles on avoit creuſé des trous dans chaque pierre. Ces barres avoient communément un pied de long ; elles contribuoient à la ſolidité du bâtiment ; & l'on a vu des colonnes briſées dans leur fût, ſans que leurs jointures aient pu être ſéparées.

Il régne, ſous ce vaſte monument, des voûtes qui en rempliſſent toute l'étendue. Nous eûmes l'audace d'en parcourir la meilleure partie. Figurez-vous me voir, Madame, un flambeau à la main, marcher, en chancelant, ſur des décombres ; m'arrêter où le Docteur s'arrêtoit ; écouter ſes obſervations ; lui faire les miennes ; & ne ſortir enfin de ce tombeau, qu'après avoir riſqué mille fois d'y demeurer. Ces voûtes communiquent les unes aux autres, & ſont compoſées de grandes pierres bruttes dans un goût ruſtique.

A quelque distance du palais, est situé un temple moins vaste, mais aussi magnifique & mieux conservé : sa forme est celle d'un quarré long. Il regne, dans tout le pourtour de ses murailles, un péristile composé de quarante colonnes, savoir, douze sur chaque côté, huit sur le derriere, & autant sur le devant du portail. Ce portail offre lui-même deux rangs de colonnes, & trente pieds de profondeur. La hauteur de chaque colonne est de cinquante-deux pieds, & le diametre, de six : l'escalier qui conduisoit au vestibule du temple, est entiérement ruiné. Cet édifice a deux autres escaliers à son entrée : il a cent pieds de profondeur en dedans, & la même largeur que son vestibule, c'est-à-dire, celle de soixante-quinze pieds.

Vous êtes surprise de me voir entrer dans tous ces détails ; mais le Docteur ne nous fit pas grace d'un pouce. Il faut l'avouer ; le temple de Balbec est bien digne de cet excès d'attention : sa magnificence intérieure répondoit à celle du dehors : un double rang de colonnes cannelées, d'ordre corinthien, soutiennent la nef qui est accompagnée

d'une eſpece de chœur & de deux bas côtés. Ces colonnes ſont iſolées & au nombre de douze, c'eſt-à-dire, qu'il s'en trouve ſix de part & d'autre : d'autres colonnes engagées d'un tiers dans le vif du bâtiment, ſont oppoſées à celles de la nef, & offrent les mêmes proportions & les mêmes ornements. Le reſte du mur eſt occupé par des niches deſtinées, ſans doute, à placer les ſtatues des dieux ou des héros de l'antiquité. A l'égard du chœur, ſes ornements répondent à ceux de la nef ; mais il y eſt plus élevé, & l'on y monte par treize degrés de marbre : tout enfin, dans cet édifice, annonce & la magnificence de ſon fondateur & le bon goût du ſiecle où il fut conſtruit.

Un autre point digne de remarque, c'eſt la groſſeur des pierres qui ont ſervi à bâtir les monuments dont je viens de vous parler. On a obſervé que trois pierres ſeules formoient, à l'un des murs du palais, une longueur de plus de cent quatre-vingt pieds, c'eſt-à-dire, que celle de chaque pierre eſt d'environ dix toiſes. On voit encore dans une carriere de marbre, pluſieurs blocs qu'on y avoit taillés, ſans les employer : quelques-uns

ques-uns portent juſqu'à ſoixante-dix pieds de longueur, ſur une largeur & une épaiſſeur d'environ quatorze. Je l'avoue, je ſuis toujours ſurpris que la force ou l'induſtrie humaine ait pu tranſporter au loin de pareilles maſſes.

Il me reſte, Madame, à vous parler d'un ſecond temple, bien moins conſidérable que l'autre : ſa forme eſt circulaire, & ſon diametre d'environ trente-deux pieds. C'eſt une eſpece de dôme partagé en deux étages dans ſa hauteur : il eſt d'ordre Corinthien en dehors ; mais dans l'intérieur, cet ordre ſe trouve mêlé avec l'Ionique. Partout, le fuſt de ſes colonnes eſt d'une ſeule piece ; & il regne une colonnade autour de toute ſa circonférence. La partie inférieure de cet édifice eſt aujourd'hui une égliſe à l'uſage des Chrétiens Grecs : leurs prêtres l'ont dédiée à ſainte Barbe ; ils diſent que ce bâtiment eſt la tour où cette ſainte fut enfermée. Ils ont auſſi, je ne ſais pourquoi, gâté toute l'architecture & la ſculpture du dedans ; elle étoit de marbre, & ils l'ont couverte de plâtre : ce qui prouve que leur goût n'eſt gueres moins déréglé que leur imagination.

Telles ſont les principales antiquités qu'on trouve encore à Balbec. Il eſt ſurprenant que leur date ne ſoit pas mieux connue. L'ordre Dorique & Corinthien qui regnent dans ces bâtiments, prouvent qu'ils furent conſtruits ſous la domination des Grecs, ou même ſous celle des Romains. Le Docteur balança ces deux opinions, ſe détermina pour la derniere, & prouva très-bien qu'Antonin le Pieux étoit le vrai fondateur du principal temple & du palais de Balbec ; mais un Rabbin que nous viſitâmes, nous aſſura que Balbec avoit été fondée par Salomon ; que le palais qui exiſte encore en partie, eſt le même que ce prince fit bâtir pour la fille du roi d'Egypte, qu'il avoit épouſée. Ce palais, ajoutoit-il, n'eſt autre choſe que la maiſon du Liban ou la tour du Liban, qui regardoit Damas, & dont l'Ecriture parle ſouvent.

Pour les Grecs, ils ſoutiennent que Balbec eſt l'ancienne Nicomédie ; ils en apportent pour preuve cette prétendue tour de ſainte Barbe, dont je viens de parler. Il eſt vrai que la Sainte fut martyriſée à Nicomédie ; mais cette ville ſubſiſte encore aujourd'hui aſſez

proche de Conſtantinople ; & la tour où ſainte Barbe fut enfermée, n'a certainement pas été tranſportée à Balbec.

On diſoit autrefois, que Vénus avoit établi ſa cour dans cette ville, qu'elle y diſtribuoit les graces & la beauté. Les femmes de Balbec paſſoient, en effet, pour les plus belles de toute l'Aſie ; elles étoient en même temps les plus galantes. Ce n'eſt pas la même choſe aujourd'hui : leur vertu ſemble s'être accrue aux dépens de leurs charmes ; elles ſont devenues & plus ſages & moins belles. On n'y retrouve pas non plus ce grand nombre d'excellents muſiciens qui, dit-on, s'y voyoient autrefois : tous ces talents ont diſparu avec la beauté des femmes.

Nous quittâmes cette ville, comblés des politeſſes de l'Aga : il nous donna même une eſcorte & des guides qui nous conduiſirent par une route oppoſée à celle que nous avions d'abord ſuivie ; elle offrit de nouveaux objets à notre curioſité ; & nous les cherchions, lorſqu'ils ne ſe préſentoient pas. Je ne vous citerai point tous les lieux que nous viſitâmes. En voici un qui mérite toute la vénération d'un antiquaire ; c'eſt le bourg de Ban. Le Docteur m'apprit

qu'on le croyoit bâti ſur les ruines de la premiere ville du monde: il eſt ſitué dans la région Giobbet, à l'orient de Tripoli. Tout ce pays eſt bien arroſé, bien cultivé & habité par les ſeuls Maronites : quantité d'habitants, hommes & femmes, y parlent encore le ſyriaque ou le chaldéen. Cette langue n'eſt cependant gueres en uſage chez les Maronites que dans le ſervice divin ; la langue vulgaire de tout le Liban eſt l'Arabe. On trouve dans cette même contrée, les reſtes de la ville de Hadet, célebre par la valeur de ſes habitants & par le ſiege qu'elle ſoutint durant ſept années entieres contre les Sarazins.

Non loin delà, ſe trouve un canton délicieux, orné de jardins & de vergers, entre-coupé de ruiſſeaux. La douceur de l'air qu'on y reſpire, y fait régner un printemps preſque continuel. C'eſt-là qu'eſt ſitué le bourg d'Eden, où les Chrétiens orientaux croient que fut autrefois le paradis terreſtre. Si leur opinion eſt vraie, mes recherches auprès de Damas ont été doublement chimériques.

Les habitants du Liban étoient autrefois ſoumis à un prince Chrétien de leur

nation : ſa maiſon étant éteinte, c'eſt le Pacha de Tripoli, qui diſpoſe aujourd'hui de ce gouvernement ; mais il a toujours ſoin d'y nommer un ſeigneur Maronite. J'appuierai peu ſur les mœurs de ces Chrétiens iſolés : ils ſont, pour l'ordinaire, pauvres & ignorants ; mais ils exercent l'hoſpitalité avec zele & envers tout le monde ; vertu qui leur eſt commune avec tous les peuples d'Orient. La pauvreté des Maronites n'eſt pas même univerſelle. Ceux qui habitent certains cantons du Liban, jouiſſent des richeſſes que produit l'abondance. Ces lieux ſont fertiles en bleds, en fruits de toute eſpece, en pâturages, en oliviers, en excellent vin, en mûriers pour les vers à ſoie, &c. Les mûriers, les oliviers, les vignes même offrent par-tout un plan exact, un coup d'œil régulier : la groſſeur des raiſins eſt extraordinaire, & leur qualité admirable. Voici quelque choſe de plus rare encore ; c'eſt que dans cette contrée, on ne connoît, pour ainſi dire, ni la mauvaiſe foi, ni le larcin, ni les procès, ni les peines afflictives, ni ſurtout les délits qui méritent ces ſortes de châtiments. J'ai cherché la raiſon de ce

phénomene, & je crois l'avoir trouvée. Les Maronites ſont des Chrétiens ſéparés de tous leurs ſemblables; ils ont pour voiſins & pour ennemis, les Turcs & les Arabes. Rien n'entretient mieux la concorde & l'équité chez un peuple, que des ennemis injuſtes & puiſſants. Si les Maronites habitoient certains cantons de l'Europe, ils feroient, ſans doute, comme les Chrétiens qui ne craignent ni les Arabes ni les Turcs.

J'oubliois de vous dire que les prêtres Maronites ſont mariés : il en faut excepter les moines. J'ai dîné avec un curé & toute ſa famille qui étoit nombreuſe. Ils ſuivent cependant le rit latin ; mais ils en ont retranché le célibat des prêtres. On dit qu'ils n'en ſont que plus actifs à remplir leurs autres devoirs.

C'eſt à Palmyre, Madame, que je vous écris cette Lettre. Nous y ſommes arrivés depuis quelques jours. Cette ville mérite une relation particuliere ; auſſi fera-t-elle le ſujet d'une autre Lettre que je joindrai à celle-ci.

De Palmyre, ce 17 Février 1736.

LETTRE IV.

SUITE DE LA SYRIE.

JE continue, Madame, à vous promener parmi des ruines. Daignez cependant ne point vous rebuter. Ces débris ſont à peu près les ſeules richeſſes de ces contrées ; mais les poſſeſſeurs de ces tréſors n'en ſont ni moins miſérables, ni moins étonnés du prix que nous y attachons. A peine ont-ils jamais bien enviſagé ces précieux reſtes qui nous attirent de ſi loin, qui nous expoſent, pour les voir, à tant de fatigues & de périls.

Le Docteur me prévint ſur ceux qui nous attendoient, avant que d'arriver à Palmyre. Un vaſte déſert nous ſéparoit de cette ville fameuſe : nous riſquions d'être pillés par des partis Arabes. Il eſt vrai que l'eſcorte que nous donna le gouverneur de Balbec, nous raſſura. Je vous épargnerai le détail de certains préparatifs indiſpenſables ; ils ſe ſuppoſent d'eux-mêmes, lorſqu'il s'agit d'une route pareille à celle que

nous allions ſuivre. Après avoir traverſé les gorges ſtériles de l'Anti-Liban, nous nous arrêtâmes à Cara, village aſſez conſidérable, & moins ruiné que quelques autres qui l'avoiſinent. Il n'eſt point rare de trouver dans ces contrées, des villages ſans habitants, & des habitants qui manquent d'aſyle. Chacun d'eux ne ſeme qu'à proportion de ce qu'il lui faut pour vivre; & quand la récolte manque, il eſt contraint d'aller vivre ailleurs ou de périr de miſere. Le mauvais gouvernement des Turcs eſt la ſource de tous ces abus: il anéantit la population que leur prophete avoit, dit-on, ſi fort à cœur.

Il faut, Madame, avoir une vocation bien décidée, pour ſupporter l'ennui du déſert qui mene juſqu'à Palmyre. C'eſt une vaſte plaine où l'on n'apperçoit que du ſable, ſans y trouver une goutte d'eau. Heureuſement nous en avions fait proviſion, tant pour nous que pour nos chevaux & bêtes de ſomme. Au bout de cette plaine eſt un aqueduc ruiné, qui anciennement conduiſoit l'eau à Palmyre. Pluſieurs tours quarrées qu'on apperçoit enſuite, attirerent mes regards. Le Docteur m'ap-

prit que c'étoit la ſépulture des anciens habitants de cette ville. Ces monuments ſuffiroient ſeuls pour nous donner une très-haute idée de ſon antique opulence ; mais que ſont-ils en comparaiſon de ce que nous vîmes plus loin, c'eſt-à-dire, des ruines de Palmyre même ? Quel magnifique amas de baſes, de colonnes, de chapiteaux, les uns renverſés & accumulés, les autres debout ! Tous ces riches débris ſont de marbre blanc, & les colonnes, d'ordre Corinthien ; elles forment le coup d'œil le plus impoſant, le plus extraordinaire qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Les miſérables cabanes qui ſervent d'aſyle aux modernes habitants de Palmyre, achevent de relever la magnificence de ces ruines anciennes ; jamais il n'y eut de contraſte plus frappant & plus bizarre. Pour vous en former une idée, rappellez-vous, Madame, les chétives maſures qui maſquent honteuſement à Paris le ſuperbe périſtile du Louvre *.

* Dans le temps où écrivoit notre voyageur, on n'avoit pas encore dégagé cette

Ce fut toutefois dans ces cabanes, qu'il nous fallut habiter. Quelques jours de repos nous euſſent été fort ſalutaires ; mais le Docteur étoit encore plus curieux que fatigué : il commença ſes recherches dès le jour ſuivant ; & je l'accompagnai : j'étois bien aiſe de profiter de ſes remarques, & de pouvoir lui faire des queſtions. Ne ſoyez donc point ſurpriſe, Madame, ſi je parſeme cette Lettre de quelques détails ſcientifiques : c'eſt à lui ſeul que vous en ſerez redevable. Je commence par ce qui regarde l'ancien état de Palmyre.

Son origine, nous dit le Docteur, eſt très-incertaine : on croit cependant pouvoir l'attribuer à Salomon, roi des Juifs. Il la fit, dit on, bâtir ſur les lieux même où ſon pere tua le géant Goliath : c'étoit, ſans doute, pour éterniſer le ſouvenir de cette victoire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on trouve dans le premier Livre des Rois, que

---

magnifique colonnade des voiles honteux qui la déroboient à la vue. C'eſt à M. le marquis de Marigny que le public doit le plaiſir de contempler, ſans obſtacle, les beautés de cet admirable édifice.

Salomon bâtit une ville dans le déſert, & la nomma *Tedmor*. On lit, de plus, dans Joſeph, que quelques ſiecles après les Grecs & les Romains avoient donné à cette ville le nom de *Palmyre*; mais que les Syriens lui conſervoient toujours ſon premier nom. Les habitants actuels nous montrerent, entr'autres particularités, le ſerrail de Salomon, le tombeau de ſa concubine favorite, &c. & nous dirent : "Toutes ces choſes „ ont été faites par Salomon, fils de „ David, avec le ſecours des eſprits „.

Cette ville paroît avoir été connue fort tard des Romains & des Grecs; mais c'eſt à eux ſeuls, ſans doute, qu'il faut attribuer la meilleure partie de ſes plus beaux édifices. L'ordre Corinthien qui s'y fait par-tout remarquer, en eſt une preuve : cet ordre étoit ignoré de Salomon & de ſes architectes.

La ville de Palmyre eſt, ou pour mieux dire, fut très-avantageuſement ſituée; ſon ſol eſt fertile, quoiqu'un déſert vaſte & ſablonneux l'environne de toutes parts; il la ſépare, en quelque ſorte, du reſte du monde, ce qui fit qu'elle conſerva très-long-temps ſa liberté. Les Romains & les Parthes briguoient mê-

me ſon alliance, lorſqu'ils vouloient ſe faire la guerre ; mais elle ne fut jamais plus illuſtrée, que ſous la fameuſe reine Zénobie. Cette époque fait trop d'honneur à votre ſexe, pour n'en pas rappeller ici quelques circonſtances.

Zénobie ſe diſoit iſſue du ſang royal d'Egypte, & comptoit Cléopatre au nombre de ſes ancêtres ; mais elle n'hérita point des foibleſſes de cette reine. Jamais femme, au contraire, ne fit voir un courage plus mâle, ni plus d'antipathie pour la molleſſe & le repos ; elle faiſoit ſouvent pluſieurs lieues à pied à la tête de ſes ſoldats ; elle ſuivit Odenat, ſon mari, dans toutes les batailles qu'il livra aux Perſans, aux Goths & aux autres ennemis des Romains dont il avoit embraſſé l'alliance. Les ſervices qu'il leur rendit, le firent aſſocier à l'empire avec Gallien. Cet Odenat étoit né à Palmyre ; mais on ignore ſon rang & ſa famille. Il mourut aſſaſſiné ; & quelques ennemis de Zénobie firent courir le bruit qu'elle avoit conſenti à cette mort, ainſi qu'au meurtre d'un fils qu'Odenat avoit eu d'un premier mariage. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Zénobie ayant pris les rênes

du gouvernement ſous le nom des enfants qu'elle-même avoit eu d'Odénat, ſon premier ſoin fut de rompre avec les Romains : elle attaqua & défit les troupes qu'ils envoyoient contre les Perſans, & cette victoire la mit en poſſeſſion de la Syrie & de la Méſopotamie : elle fit plus, elle s'empara de l'Egypte, qu'elle regardoit comme ſon patrimoine ; elle y joignit la meilleure partie de l'Aſie mineure ; mais elle ſuccomba ſous la fortune & les efforts d'Aurélien. Cet Empereur l'ayant vaincue dans deux batailles, vint l'aſſiéger juſques dans Palmyre, ſa capitale. Aurélien lui fit faire quelques propoſitions d'accommodement : elle les rejetta avec hauteur, avec mépris ; mais ayant été faite priſonniere, toute ſa fierté ſe démentit ; elle porta même la foibleſſe juſqu'à trahir ſes plus zélés partiſans, & entr'autres le célebre Longin, Auteur du Traité du Sublime, dont Boileau nous a donné la traduction. Elle l'accuſa de lui avoir dicté la lettre qui avoit ſi fort irrité l'Empereur. Ce Prince le fit mourir ; mais on doit ajouter que le Rhéteur mourut en héros, tandis que l'héroïne ſe détermina à vivre en eſclave.

Zénobie consentit à servir d'ornement au triomphe d'Aurélien : elle se maria ensuite aux environs de Rome, & eut des enfants qui vécurent dans l'oubli, comme elle-même y vivoit alors : ainsi cette Reine, qui se vantoit d'être issue du sang de Cléopatre, ne la prit cependant pour modele, ni durant sa vie, ni à sa mort. Il est temps de revenir à l'état actuel de Palmyre.

Cette ville est, d'un côté, commandée par une file de montagnes ; & de l'autre, elle commande à une vaste plaine. On voit sur ces montagnes quelques restes de monuments funebres, qui donnent une idée magnifique de ce qu'ils furent autrefois. Un des plus grands avantages de Palmyre, est l'abondance de ses eaux ; elles fertilisent son terroir, tandis que tout ce qui l'environne est aride & inculte.

Je le répete, Madame ; on ne peut envisager les superbes ruines de Palmyre sans être ému, sans éprouver un subit enthousiasme, un mêlange d'étonnement & d'admiration. C'est particuliérement ce que je ressentis à l'aspect d'un temple du Soleil, dont, à quelques ruines près, l'ensemble subsiste

encore. On a prétendu que la disposition des colonnes de cet édifice & de quelques autres, jointe aux entablements qu'on y suppose avoir été & qui n'y sont plus, ont été la source où Perrault a puisé l'idée de son péristile. Je n'en sais rien, non plus que ceux qui ont hasardé ce fait : il ne paroît même y avoir nul rapport direct entre aucun monument de Palmyre & cette façade admirable. Les anciens n'ont jamais employé la double colonne qui produit un si bel effet au Louvre ; peut-être même n'ont-ils jamais connu les voûtes plates, dont la forme est si agréable, & la construction si ingénieuse.

Quoi qu'il en soit, la magnificence du temple du Soleil prouve que les Palmyréniens avoient une grande vénération pour cet astre. On dit que cet édifice ayant été fort endommagé par les soldats Romains, dans le temps qu'Aurélien prit la ville, cet Empereur assigna, pour le réparer, trois cents livres pesant d'or, tirées des trésors de Zénobie, & dix-huit cents livres pesant d'argent, qui devoient être levés sur le peuple, sans compter les bijoux de la couronne ; mais les Turcs, moins dévoués au soleil

qu'à la lune, moins partiſans des arts que des armes, ont depuis fait de ce temple une place forte; ils l'environnerent en partie d'un foſſé, & ſubſtituerent une tour quarrée à ſon principal portique.

Un autre monument digne d'être comparé au premier, eſt un mauſolée qui a maintenant plus de 1750 ans d'antiquité. Une inſcription que le Docteur m'expliqua, porte qu'il fut bâti par Jamblique, fils de Mocimus, pour ſervir de ſépulture à lui & à ſa famille: c'eſt donner une haute idée de l'opulence de ce particulier. Il paroît d'ailleurs que le principal ſoin des habitants de Palmyre étoit d'orner & d'embellir leur ville. Ce qui étonne, c'eſt de n'y rencontrer aucuns reſtes, ſoit d'un théatre, ſoit d'un cirque, ou de quelqu'autre endroit deſtiné aux jeux publics. On ſait quel étoit le goût des Grecs & des Romains pour ces ſortes de ſpectacles; on ne peut gueres douter qu'ils n'aient eu lieu à Palmyre. Pourquoi donc ne reſte-t-il aucune trace des monuments qui leur furent conſacrés? Sans doute, Madame, qu'il en étoit de cette ville comme de notre capitale. Suppoſez-la,

pour quelques inſtants, réduite au même état que Palmyre, on y verroit des ruines qui immortaliſeroient & notre architecture & la magnificence de nos Rois; mais quels veſtiges pourroient faire ſouvenir qu'on eût jamais repréſenté à Paris Cinna, Armide, le Miſanthrope? Ne croiroit-on pas plutôt que cette ville, qui entretient régulièrement trois grands ſpectacles, n'auroit jamais eu que des jeux de paume?

Je demandai au Docteur quelle avoit pu être la ſource des richeſſes de Palmyre, ſituée, comme elle l'étoit, au milieu d'un déſert? Il m'apprit que cette ſituation avoit été la cauſe même de ſon opulence. On ne peut douter, ajouta-t-il, que ce ne fût la grande route pour aller aux Indes, avant que les Portugais euſſent découvert le Cap de Bonne-Eſpérance: c'étoit donc néceſſairement un ſéjour très-fréquenté. Joſeph dit quelque part que l'abondance d'eau qui ſe trouvoit dans ce lieu, tandis que les environs en étoient dépourvus, fut ce qui détermina Salomon à faire bâtir ſur ce terrein préférablement à tout autre; en un mot, le déſert étoit pour Palmyre une ſource de richeſſes, & un gage de ſûreté.

C'eſt auſſi par cette raiſon qu'il ſubſiſte encore à Palmyre un ſi grand nombre de ruines : il n'y a, dans les environs, aucune ville où l'on ait pu les employer à d'autres uſages. Ces ruines occupent un eſpace d'environ trois milles : je doute que ce terrein ait renfermé toute la ville dans ſon état le plus floriſſant : il y a apparence qu'elle couvroit un canton de terre voiſin d'environ dix milles de circuit. Les Arabes nous apprirent qu'on ne ſauroit y creuſer en aucun endroit, ſans y trouver des fondements & des débris. On apperçoit ſur le ſommet d'une des plus hautes montagnes qui avoiſinent Palmyre, un vieux château, peu digne, en apparence, d'exciter la curioſité ; mais celle du Docteur s'excite encore à moins. Il oſa franchir un chemin difficile & eſcarpé ; j'imitai ſon exemple, & nous arrivâmes aux pieds de cet édifice, qui n'a rien que de très-ordinaire. Ce château n'eſt qu'une eſpece de fort, qu'on nous dit avoir été bâti par un fils de l'Emir Facardin, tandis que ſon pere étoit en Europe. Le foſſé de cette fortereſſe eſt à ſec, de même qu'un puits qu'on avoit creuſé dans le roc. Après avoir examiné

ce trou, (car il falloit bien examiner quelque choſe) nous ſongeâmes à redeſcendre; & je le fis ſi mal-adroitement, que le pied m'ayant gliſſé, je roulai preſque juſqu'au bas de la montagne: ce ne fut pas ſans m'être meurtri en divers endroits: je me trouvai même hors d'état de regagner à pied notre cabane; il fallut m'y tranſporter.

Le mal que je m'étois fait me procura quelques jours de repos, après quoi je me trouvai en état de me livrer à de nouvelles fatigues. Le Docteur, qui m'avoit aſſez réguliérement tenu compagnie, avoit cependant achevé toutes ſes recherches; mais il les recommença très-volontiers, & autant par goût que par complaiſance.

Il me conduiſit à la ſource du principal ruiſſeau qui arroſe ce canton: elle ſort du pied des montagnes, & fournit un canal d'eau vive d'un pied de profondeur ſur trois de large; mais au bout d'un petit eſpace, il ſe perd dans le ſable, ce qui n'arrivoit pas au temps de la ſplendeur de Palmyre: on voit même, par une ancienne inſcription gravée ſur un autel conſacré à Jupiter, que le ſoin de ce ruiſſeau étoit alors

confié à certains officiers qu'on éliſoit par les ſuffrages du peuple.

Indépendamment de ce ruiſſeau, & de deux autres à peu près d'égale force, la ville étoit encore fournie d'eau, par un aqueduc aujourd'hui ruiné. On prétend qu'il remontoit juſqu'aux montagnes de Damas, c'eſt-à-dire, à plus de quarante lieues. Il offre quelques inſcriptions que le Docteur ne put lire, à cauſe de leur vétuſté. Au ſurplus, Madame, les inſcriptions ne ſont point rares à Palmyre; elles ſont même, pour l'ordinaire, accompagnées d'une traduction grecque, ce qui en facilite l'explication; car il ne reſte ici aucune tradition du langage Palmyrénien: les habitants actuels ne connoiſſent que l'Arabe. Il ſeroit donc à ſouhaiter que quelque ſavant parvînt à découvrir au moins les premiers principes de cette langue, aujourd'hui entiérement oubliée *.

* M. l'Abbé Barthelemy n'avoit pas encore publié cette découverte fameuſe, qui lui a procuré à ſi juſte titre l'eſtime de tous les ſavants de l'Europe, qu'il méritoit déja par ſes connoiſſances profondes de l'antiquité.

Il me reſte à vous parler de la fameuſe vallée de ſel, qui fournit de cette denrée Damas & les villes circonvoiſines. La nature en fait ſeule tous les frais : le terrein eſt imprégné de ſel à une profondeur conſidérable ; & il ſuffit de le creuſer d'environ un pied, pour que l'eau de pluie qui s'y loge forme un ſel très-blanc & très-pur. Cette vallée eſt ſituée à trois ou quatre milles au ſud-eſt de Palmyre : c'eſt, dit-on, dans cet endroit que David vainquit les Syriens.

Tel eſt à-peu-près, Madame, le réſultat de mes recherches dans ce canton ſi célebre & ſi peu fréquenté. Nul autre ſéjour n'eſt plus propre à nous donner une véritable idée du goût & de la magnificence des Anciens ; mais en même temps, quel contraſte entre ces reſtes ſurprenants de grandeur, & les miſérables cabanes qui les environnent, entre les ſujets de Zénobie & les modernes habitants de ces ruines !

Les premiers copioient de grands modeles, ſoit dans leurs vertus, ſoit dans leurs vices : ils imitoient les Egyptiens dans la magnificence de leurs bâtiments & dans la méthode d'embaumer les

corps ; ils portoient le luxe auſſi loin que les Perſans, leurs voiſins ; ils devoient aux Grecs la connoiſſance des lettres & des arts. Le Traité de Longin ſur le Sublime, ouvrage né parmi eux, prouve quels progrès ils avoient faits en littérature. On ſait d'ailleurs que Zénobie étoit très-ſavante ; elle poſſédoit pluſieurs langues, telles que la grecque, l'égyptienne, la latine, &c. Elle traduiſoit même le latin en grec, & a compoſé un Abrégé de l'hiſtoire d'Alexandrie & du Levant ; elle étoit, en un mot, digne éleve de Longin, qui eſt lui-même digne d'avoir des diſciples dans tous les ſiecles.

Quant aux Arabes qui habitent aujourd'hui les ruines de Palmyre, leur grand avantage eſt de vivre dans un climat fort ſain, d'y reſpirer un air très-pur ; auſſi les deux ſexes y jouiſſent-ils d'une ſanté robuſte : on n'y connoît preſque point les maladies. La nourriture des moins pauvres d'entr'eux conſiſte en chair de mouton & de chevre : ce fut auſſi la ſeule dont nous fîmes uſage, & la meilleure qu'ils puſſent nous offrir. J'ai dit que les anciens habitants de Palmyre imitoient le luxe

des Perſans : leurs triſtes ſucceſſeurs ont auſſi une ſorte de luxe ; ils pendent à leur nez & à leurs oreilles des anneaux d'or ou de cuivre, ſelon leurs facultés ; ils ſe peignent les levres en bleu, les yeux & les ſourcils en noir, le bout des doigts en rouge. Les hommes & les femmes y ſont d'une taille avantageuſe & bien priſe ; ils ont le teint baſané, mais les traits réguliers & agréables. Les femmes y ſont voilées comme dans tout le Levant ; elles n'y ſont cependant pas abſolument ſcrupuleuſes. Rien n'eſt moins difficile que d'écarter leur voile : c'eſt une preuve qu'elles m'ont laiſſé faire plus d'une fois.

Le voiſinage de Jéruſalem nous invitoit à ne pas différer le voyage de la Paleſtine, & augmentoit le deſir extrême que j'ai toujours eu de viſiter ce pays à jamais mémorable par les prodiges de la Toute-puiſſance ; mais une occaſion favorable de voir l'Egypte, avec deux Anglois qui nous preſſerent de les ſuivre au grand Caire, nous fit remettre à un autre temps le voyage de cette capitale de la Judée. Ces Anglois étoient deux ſavants de Cambridge, que la curioſité avoit attirés dans ces

contrées. Ils avoient avec eux un artiſte habile, qui deſſinoit tous les monuments que ces pays offrent à la recherche des voyageurs. Nous fûmes auſſi charmés de profiter de leurs lumieres, qu'ils parurent ſatisfaits de notre ſociété. Nous ſavions qu'ils devoient nous quitter au grand Caire, parce qu'ils avoient déja parcouru toute l'Egypte dans un premier voyage qu'ils y avoient fait avant que de venir à Palmyre; mais comme la route de cette ville au Caire eſt rude & difficile, nous trouvions un grand avantage à la faire avec des gens qui, par les meſures & les arrangements qu'ils avoient pris, pouvoient nous la rendre moins déſagréable.

Je ſuis, &c.

De Palmyre, ce 13 Mars 1736.

LETTRE V.

L'ÉGYPTE.

ENFIN, Madame, nous voici en Egypte, dans ce pays ſi fameux autres, ſi fertile en petites idoles & en grands édifices, en prétendus ſages & en ſoi-diſans magiciens. J'avois lu toutes les merveilles que M. Boſſuet, M. Rollin, M. de Maillet, & tant d'autres, ont publiées ſur cette contrée & ſes anciens habitants : j'eſpérois vérifier une partie de ces éloges ; mais quel changement ! quelle étrange métamorphoſe ! En parcourant les bords du Nil, on eſt ſans ceſſe prêt à demander : où ſont les Egyptiens ? où eſt l'Egypte ?

Ce fut au Caire que nous nous arrêtâmes d'abord, & que nous nous ſéparâmes de nos Anglois. Le Docteur avoit des lettres pour le conſul de France ; & j'en avois pour un banquier, chez qui nous logeâmes ; car il n'y a point d'auberges dans cette grande ville, ni même dans toute l'Egypte.

On y trouve, il eſt vrai, des kans; comme dans preſque tout le Levant; mais ce ſont des lieux où le voyageur doit apporter & ſon lit & les uſtenſiles de cuiſine, & les mets dont il veut faire uſage. Le Caire eſt un compoſé de trois villes éloignées l'une de l'autre d'environ un mille: c'eſt ce qu'on nomme *le vieux Caire; le Caire proprement dit;* & *le port* appellé *Bulac.* On dit que le vieux Caire eſt ſitué à la place de l'ancienne ville de Babylone ſur le Nil; elle avoit été fondée par quelques captifs qui, s'étant échappés de Babylone ſur l'Euphrate, ſe réfugierent en Egypte, & obtinrent du gouvernement la permiſſion de s'y établir: ils bâtirent cette ville, à laquelle ils donnerent le nom de celle qu'ils avoient quittée.

Le Caire, autrefois renommé pour ſa magnificence, fut long-temps le ſéjour des Califes. C'eſt à préſent celui d'un Pacha envoyé par le Grand-Seigneur. Cette ville s'eſt accrue ſucceſſivement; & voici comme on raconte l'origine du nom qu'elle porte aujourd'hui. Il y a quelques ſiecles que l'Egypte étoit gouvernée par une princeſſe de la plus grande beauté. Le Calife qui

régnoit en Afrique, en devint amoureux ; il la demanda en mariage, & ne put l'obtenir. Il prit le parti qui lui parut le plus court ; ce fut de conquérir la princeſſe & tous ſes états ; elle & ſa capitale furent obligées de ſe ſoumettre : mais comme le Calife avoit beaucoup d'averſion pour le ſéjour des villes, ce prince fit environner de murs la vaſte plaine où campoit ſon armée : on y bâtit en peu de temps de magnifiques palais, un grand nombre de maiſons & pluſieurs moſquées. Tout cela réuni avec ce qui exiſtoit déjà de l'ancienne ville, fut nommé *El-Cahera*, terme arabe qui, dit-on, ſignifie *la Victorieuſe*. Depuis on a traduit El-Cahera par le Caire, & même le Grand-Caire, à cauſe du nombre de ſes habitants. Vous voyez, Madame, que ſi l'amour a cauſé la ruine de certaines villes, d'autres, en revanche, lui doivent leur exiſtence. Le Grand-Caire vaut bien l'ancienne Troye.

Les maiſons du Caire ſont preſque toutes bâties ſur le même plan, & ont fort peu d'apparence à l'extérieur. Toutes, en général, du moins celles des Grands, ont deux ſalons, l'un pour ſervir à l'ordinaire, l'autre pour les jours

de cérémonie. Les femmes ont auſſi chacune un ſalon ; mais leurs appartements ne communiquent point avec le reſte de la maiſon : l'entrée en eſt toujours fermée ; la clef toujours entre les mains du maître. Quand les femmes veulent donner ou recevoir quelque choſe, elles font uſage d'une eſpece de tour, tel qu'il y en a dans nos couvents de religieuſes ; par ce moyen, elles ne peuvent ni voir ni être vues. Vous voyez, Madame, que les maris ne ſont pas moins jaloux en Egypte qu'en Aſie, ni les femmes moins eſclaves.

Une des choſes qui me frappent le plus dans cette ville, ſont les portes placées à l'extrêmité de preſque toutes les rues ; elles ſe ferment dès que la nuit approche : c'eſt un frein pour les vagabonds & les gens mal-intentionnés. Il y a de plus, un corps de Janiſſaires qui fait ici les mêmes fonctions que le guet à Paris, & s'en acquitte preſque auſſi-bien.

La véritable magnificence du Caire conſiſte dans ſes moſquées. Parmi celles que nous viſitâmes, j'en remarquai une appartenant au corps des Arabes : la ſculpture, les dorures & juſqu'aux pein-

tures méritent d'être vues ; les murs ſont garnis d'inſcriptions arabes, écrites en caracteres d'or : ils ſont en même temps revêtus, juſqu'à la hauteur de huit pieds, du plus beau porphyre verd & rouge. On dit que cet édifice fut bâti par un Viſir, uniquement pour offrir au Sultan qui régnoit alors, le ſorbet, à ſon retour de la Mecque.

Il y a une autre moſquée à une demi-lieue du Caire, qui eſt en grande vénération chez les Mahométans ; ils diſent qu'Omar, leur premier Calife, en arrivant dans l'endroit où ce temple a été conſtruit en ſon honneur, y laiſſa l'empreinte de ſon pied ſur le marbre : le bâtiment n'offre rien, d'ailleurs, que de très-ordinaire. On eſt cependant étonné d'y voir un corridor de colonnes antiques, ſi mal arrangées, que dans beaucoup d'endroits les chapiteaux ſervent de piédeſtaux, & les piédeſtaux de chapiteaux.

Les Chrétiens ont auſſi leurs égliſes au Vieux-Caire ; on y fait voir une grotte où la Vierge ſe repoſa, dit-on, de ſes travaux lorſqu'elle ſe retira en Egypte. Cette opinion eſt ſi bien établie, que les religieux de la Terre-ſainte paient

une certaine ſomme, pour avoir le privilege de dire la meſſe dans cette grotte.

Le château du Caire, bâti par Saladin, offe quelques reſtes de grandeur, qui ſont dans le plus triſte délabrement: on y voit d'aſſez beaux morceaux en moſaïques, peints en des temps où l'on ne connoiſſoit encore la peinture ni en France ni en Italie.

Le nom ſeul des greniers de Joſeph excitoit ma curioſité. Je voulus voir ces monuments que je croyois fort antiques, & qui ne ſont que l'ouvrage d'un Pacha qui portoit le nom du patriarche miniſtre. Ce ſont pluſieurs cours quarrées entiérement découvertes. Le bled n'y a d'autre abri que des paillaſſons: il eſt vrai qu'il pleut rarement en Egypte. Le puits de Joſeph, bâti par le même Pacha, mérite peut-être un peu plus d'attention que ſes greniers; il a été creuſé dans le roc. Il eſt vrai que la pierre en eſt ſi molle, que cette opération n'y a pas dû être bien difficile: on y a même pratiqué un eſcalier aſſez large pour y faire deſcendre des bœufs; & en effet, ils y deſcendent, quoique ſa profondeur totale ſoit d'environ deux cents ſoixante-ſeize pieds. Je

tiens ce calcul du Docteur, qui eut le courage de le vérifier. Pour moi, je n'eus celui de le ſuivre que juſqu'au milieu de cette eſpece de précipice, c'eſt-à-dire, à cent quarante-ſix pieds de profondeur : on y voit un baſſin où l'eau eſt amenée du fond, au moyen d'une machine à roues.

Je vous fais grace de beaucoup de menus détails. Si jamais le Docteur fait imprimer ſes Mémoires, il en uſera, ſans doute, moins ſobrement. Je penſe ſur-tout qu'il n'oubliera pas de vous parler de la multitude infinie d'aveugles que l'on rencontre au grand Caire; c'eſt, pour ainſi dire, la maladie épidémique de cette ville; c'eſt celle du moins qui y regne le plus univerſellement. Elle vient, à ce qu'on prétend, de la chaux dont les maiſons ſont bâties. Les vents violents qui regnent dans ce pays, en détachent les parties les plus ſubtiles; & la vue en eſt ſenſiblement affectée; pluſieurs la perdent entiérement; d'autres en reçoivent des atteintes moins dangereuſes, mais qui le deviendroient inconteſtablement, ſi l'on ne prenoit la précaution de s'en garantir. Le Docteur, plus attentif que moi, a ſu ſe pré-

ſerver de ce péril, que je n'aurois pas évité s'il ne m'en avoit averti.

La curioſité qui nous avoit conduits en Egypte, n'avoit pas le Caire pour unique objet. Nous réſolûmes de viſiter l'ancienne Memphis, ou pour mieux dire, les lieux où l'on prétend qu'elle fut ſituée; car il n'en reſte, pour ainſi dire, nuls veſtiges. C'eſt actuellement un ſimple village placé ſur la rive occidentale du Nil, vis-à-vis du Caire. Entre l'un & l'autre eſt l'iſle de Rhodda: on y voit un édifice qui, au moyen d'une colonne graduée, ſert à marquer tous les jours les progrès de l'accroiſſement ou du décroiſſement du Nil. Des crieurs publics l'annoncent au peuple à différentes heures. On prétend que ce fut dans cette iſle que Moïſe fut expoſé par ſa mere, & ſauvé par la fille de Pharaon.

Le village qui a ſuccédé à Memphis, ſe nomme *Gize* ou *Giſeh*. Il n'a rien qui puiſſe faire ſouvenir de ſon ancienne ſplendeur. Ce qui le diſtingue le plus, eſt le voiſinage des pyramides. A ce nom ſeul, Madame, je crois voir redoubler votre attention. Les pyramides ſont réellement la principale merveille de l'Egypte; & ce n'eſt qu'en Egypte

qu'on trouve de ces ſortes de merveilles. Les plus conſidérables ſont ſituées à deux ou trois lieues du village de Gize : leur diſtance de l'une à l'autre eſt d'environ quatre cents pas ; & le Docteur me fit obſerver avec enthouſiaſme, que leurs quatre faces répondoient exactement aux quatre points cardinaux, au nord, au ſud, à l'orient & à l'occident.

Toutes ces pyramides n'ont aucuns fondements artificiels ; c'eſt la nature ſeule qui en a fait tous les frais. La plaine où elles ſont ſituées, eſt un roc applani avec le ciſeau ; & cette plaine a une lieue de circonférence : elle eſt à l'abri des inondations du Nil ; ce qui ne vous ſurprendra point quand vous ſaurez qu'elle eſt élevée de quatre-vingt pieds au-deſſus des terres que ce fleuve arroſe : mais ce qui étonne, c'eſt d'y voir quantité d'huitres & de coquillages pétrifiés ; on en trouve juſques ſur les pyramides. Je demandai au Docteur quelle pouvoit en être la cauſe ? Il parut embarraſſé de la queſtion, & ſe rejeta ſur le déluge. Mais, repris-je auſſi-tôt, les pyramides ſont donc plus anciennes que le déluge ? Elles ont donc pu réſiſter à ſa force ? Autres

queſtions auxquelles le Docteur ne répondit pas.

Vous avez, ſans doute, lu, Madame, quelques deſcriptions de ces maſſes énormes : c'eſt une raiſon qui me diſpenſe de trop appuyer ſur certains détails. Je vous dirai en gros, que les deux plus élevées de ces pyramides ont cinq cents pieds de hauteur perpendiculaire : l'étendue de leur baſe eſt proportionnée à cette élévation ; je dis proportionnée, eu égard à la forme des pyramides ; ce qui ſuppoſe cette étendue très-conſidérable. Nous nous étions fait accompagner de quelques Arabes qui nous ſervoient de guides : ils nous enſeignerent les moyens de monter & de deſcendre dans ces tombeaux giganteſques ; (car les pyramides ne ſont autre choſe que des tombeaux.) Il falloit, pour cela, & du courage & de l'agilité. Le Docteur avoit eu d'ailleurs la précaution de ſe munir de deux échelles de corde, une pour lui, l'autre pour moi ; elles nous furent d'un très-grand ſecours. Vous en jugerez, Madame, par le détail qui va ſuivre.

Nous entrâmes par une ouverture qui étoit reſtée fermée durant bien des ſie-

cles : c'eſt un paſſage d'environ cent pieds de profondeur, garni du plus beau marbre blanc : il a perdu une partie de ſon éclat par la fumée des bougies & des flambeaux dont les curieux ſont obligés de s'éclairer, pour pénétrer dans l'intérieur de l'édifice. Nous eûmes la précaution de tirer quelques coups de piſtolet, pour obliger les chauves-ſouris à déguerpir ; elles y ſont en ſi grand nombre, qu'il ſemble que ces ſuperbes monuments n'aient été élevés que pour elles. Il en ſortit une quantité prodigieuſe qui nous volerent au viſage, & qui manquerent d'éteindre nos flambeaux. Nous vîmes pluſieurs nids que les piſtolets & notre approche leur avoient fait abandonner.

Cette unique entrée nous mena à cinq autres conduits qui aboutiſſent tous au même point, c'eſt-à-dire, à deux chambres, l'une placée au milieu de l'édifice, l'autre au-deſſous : ils ſont également revêtus de marbre, & ont environ trois pieds & demi en quarré. Le marbre en eſt ſi uni, qu'il a fallu y pratiquer de petits trous, pour y fixer les pieds ; autrement il ſeroit impoſſible de s'y ſoutenir. Ces difficultés ſont

cependant peu de choſe en comparaiſon de celles qui s'offrent enſuite : il faut encore paſſer, ou plutôt grimper trois autres canaux plus droits & plus gliſſants que les premiers, pour arriver à la chambre de deſſus; elle eſt entiérement revêtue de marbre granite. Du côté gauche eſt un tombeau de même matiere, d'environ huit pieds de long ſur quatre & demi de profondeur. Il paroît avoir été couvert autrefois : on en peut juger par la forme de ſes bords; mais le couvercle ne ſubſiſte plus, & le tombeau eſt abſolument vuide. C'eſt une piece de marbre très-bien creuſée, mais ſans aucun ornement; elle ſonne comme une cloche quand on frappe deſſus avec une clef. Nous vîmes auſſi au nord & au ſud de la chambre, deux petits conduits, dont nous ne pûmes meſurer la profondeur perpendiculaire; elle étoit bouchée par des pierres que des curieux y ont ſans doute jettées, pour ſonder juſqu'où cette profondeur pouvoit s'étendre. Le Docteur me fit part de ſes conjectures ſur l'uſage de ces deux trous. Selon lui, (& il parloit d'après quelques autres,) les pyramides étoient non-ſeulement deſtinées

à receler, après ſa mort, le corps du prince qui les avoit fait conſtruire; elles devoient encore ſervir de tombeau à pluſieurs ſujets zélés, qui vouloient bien s'y enterrer tout vivants avec lui. Il faut ſuppoſer que chacun d'eux, en entrant, s'étoit pourvu d'un cercueil pour lui-même. Quant à leur maniere de ſubſiſter, la voici. L'un de ces deux conduits étoit deſtiné à leur faire paſſer leurs aliments, par le moyen d'une corde, à laquelle étoit attachée une caiſſe, ou peut-être un panier. L'autre avoit un uſage tout-à-fait contraire.

Il s'agiſſoit de deſcendre dans la chambre baſſe, ce qui ne pouvoit ſe faire que par une eſpece de puits ſans degrés. L'uſage eſt d'y deſcendre & d'y monter, comme font les Savoyards dans nos cheminées. Jugez, Madame, combien une telle opération devenoit embarraſſante pour le Docteur & pour moi. Ce fut-là ſur-tout que nos échelles de corde nous ſervirent; mais que trouvâmes-nous dans cette chambre inférieure? des pierres, des décombres, & au bout d'une iſſue fort étroite, une niche ſans ſtatue. Tandis que le Docteur en meſuroit les dimenſions,

je m'occupois de toute autre choſe : j'admirois la ſingularité du goût qui me faiſoit venir de ſi loin m'enſevelir, pour quelques moments, dans cette vaſte ſépulture ; & parodiant la réflexion d'un certain doge de Gênes à Verſailles, ce qui m'étonnoit le plus dans les pyramydes, c'étoit de m'y voir. Nous ſortîmes de là avec autant de peine que nous en avions eu à y entrer.

Le Docteur, que les difficultés ne rebutoient pas, voulut voir les dehors de la pyramide, & nous y montâmes par des eſpeces de degrés qu'on a pratiqués en la bâtiſſant. Nous parvînmes juſqu'à la moitié de la hauteur, où nous trouvâmes une petite chambre, qui ſemble n'avoir été faite que pour ſervir à ſe délaſſer. Nous arrivâmes enfin ſur la plate-forme qui termine tout l'édifice : de-là nous découvrîmes le Caire, le Nil, & une grande étendue de pays. Quand il fallut deſcendre, nous trouvâmes les marches ſi étroites, que je frémis encore du riſque que nous courûmes. Cette deſcente ſe fit à reculons, n'oſant regarder ni d'un côté ni de l'autre ; & enfin, après bien

des craintes & des inquiétudes, je me trouvai en bas, très-content, très-aiſe d'en être quitte pour la peur. Le Docteur, qui s'étoit muni de corde, meſura ſa largeur d'un coin à l'autre de la pyramide, & trouva que la diſtance étoit de ſept cents quatre pieds, & par conſéquent de trois cents cinquante-deux du centre aux extrêmités. Il n'eſt donc pas vrai, comme l'ont dit pluſieurs voyageurs, qu'une fleche tirée horizontalement depuis la plate-forme, ne paſſeroit pas la derniere marche d'en-bas. Sans être un très-bon tireur, l'arc porte ordinairement à plus de cinq cents pas; il y en a qui vont juſqu'à mille. Quant à la hauteur de la pyramyde, nous l'avions meſurée d'en-haut, en laiſſant tomber la corde qui fut reçue par un de nos guides; cette hauteur n'eſt que de ſix cents pieds.

Nous ne fûmes point tentés de viſiter les autres pyramides: leur conſtruction intérieure doit être à-peu-près la même; & d'ailleurs toutes ne ſont pas ouvertes. Les quatre principales ſont ſituées ſur la même ligne: la troiſieme a cent pieds d'élévation de moins que les deux premieres, & cent pieds de

plus que la quatrieme ; elles ſont entourées de quantités d'autres pyramides bien moins conſidérables, & en partie ruinées.

J'avoue, Madame, que ces monuments donnent une très-grande idée de la puiſſance des Egyptiens ; mais ils prouvent encore mieux l'eſclavage où ce peuple étoit réduit. Les rois d'Egypte, avec des oignons & du pain d'Olyra, parvinrent à élever des édifices dont la conſtruction épuiſeroit tous les tréſors de la France. Ils vexerent leurs ſujets, pour avoir l'honneur d'entaſſer des montagnes de pierre & de lutter contre la nature, en déplaçant des rochers pour les tranſporter ailleurs. Les pyramides devoient ſervir de tombeau au monarque qui les faiſoit élever. Avec cette précaution, il eſpéroit pourrir quelques années plus tard, & cela valoit ſans doute bien la peine de fatiguer des millions d'hommes.

C'eſt auſſi dans ſes environs que ſe trouve la fameuſe ſtatue du Sphinx ; elle n'a que le cou & la tête hors de terre, & ces ſeules parties ont vingt-ſept pieds de hauteur. Jugez, Madame,

quelle devoit être celle du coloſſe entier. Il a un trou au dos, par lequel on dit que les prêtres deſcendoient dans un appartement ſouterrein. Quelques curieux ont découvert qu'il avoit auſſi un trou à la tête; & c'étoit-là, ſans doute, l'organe des oracles que le Sphinx étoit ſuppoſé rendre.

On apperçoit auprès des grandes pyramides, les ruines de quelques temples; car il ſemble que chacune d'elles ait eu le ſien. On préſume que ces ruines faiſoient partie de l'ancienne Memphis, & que les pyramides avoient été enclavées dans cette capitale de l'Egypte: peut-être auſſi n'en formoient-elles que le cimetière. L'opinion la plus vraiſemblable, eſt qu'elle fut conſtruite à l'entrée de la plaine des Momies. Les ruines prodigieuſes qui ſe voient en cet endroit, autoriſent cette conjecture. D'un côté, elle s'étendoit vers la gauche du Nil; de l'autre, elle touchoit au fameux lac Moëris.

Ce lac, aujourd'hui nommé *lac de Caron*, parce qu'on prétend que c'étoit dans cet endroit que ce célebre nocher paſſoit les corps morts, pour les porter dans les pyramides ou dans

la plaine des Momies, moyennant une ſomme très-modique. Ce lac, dit-on, fut fait de main d'homme, & creuſé ſous le regne du roi Moëris, dont il porta d'abord le nom : il reſſembloit à une petite mer, pour ſon étendue & ſa profondeur. Les eaux du Nil s'y rendoient de la haute Egypte, par un canal très-profond & très-large ; & eu égard à ſa ſituation plus baſſe, ce lac ne pouvoit jamais tarir : non ſeulement ſes eaux ſervoient à porter l'abondance juſques dans le ſein de Memphis, elles en rendoient encore le ſéjour plus délicieux ; elles entretenoient l'air dans une température d'autant plus agréable, que les chaleurs exceſſives ſont très-longues & très-fréquentes dans ce pays. Pour jouir encore mieux de cette fraîcheur délicieuſe, les rois d'Egypte avoient fait conſtruire un palais au milieu du lac même. Pluſieurs grands de leur cour, & même quelques particuliers, avoient également obtenu la permiſſion d'y bâtir : on y avoit, de plus, élevé des temples, des obéliſques & d'autres monuments ; c'étoit, en un mot, une ſeconde Memphis, peut-être moins vaſte, mais auſſi ma-

gnifique & plus agréable que la premiere : on en découvre encore les ruines dans les temps de ſéchereſſe, c'eſt-à-dire, lorſque l'accroiſſement du Nil a été peu conſidérable. La ſurface des eaux du lac ne ſauroit baiſſer de cinq à ſix coudées, ſans laiſſer voir une eſpece de ville qui cauſe l'étonnement & l'admiration des ſpectateurs. Il ſeroit à ſouhaiter que ce lac pût être, comme autrefois, deſſéché & nettoyé; que d'antiquités curieuſes & inſtructives n'y découvriroit-on pas ! Mais le canal, qui ſervoit à vuider ſes eaux & à les conduire juſqu'à la mer, n'exiſte plus, ou ne peut plus être d'aucun uſage. C'étoit, dit-on, vers le mois de Février, que ſe faiſoit autrefois l'ouverture des écluſes. Dès que les eaux étoient baiſſées d'une toiſe, on publioit une permiſſion générale de pêcher au filet. Cette pêche duroit un mois entier; elle étoit ſi abondante, qu'elle ſuffiſoit à la nourriture du peuple de la plus grande partie de l'Egypte, attiré dans cette ſaiſon à Memphis par les plaiſirs & la curioſité.

De retour au Caire, nous prîmes, deux jours après, la route d'Alexan-

drie, que nous voulions viſiter. Nous examinâmes, chemin faiſant, une partie du Delta. C'eſt une iſle que forment, en ſe ſéparant, les deux bras du fleuve, depuis le Caire juſqu'à la Méditerranée : on l'appelle *le Delta*, parce qu'elle a la forme d'une lettre grecque qui porte ce nom. A l'égard d'Alexandrie, on la diſtingue par deux villes, l'ancienne & la nouvelle : ni l'une ni l'autre ne répondent à la célébrité que cette ville eut autrefois ; elle fut fondée par Alexandre le Grand : c'eſt ce que ſon nom indique encore aujourd'hui ; & c'eſt preſque là tout ce qui lui reſte de ſon ancienne magnificence. Des bâtiments à la Turque ont ſuccédé à ſes chef-d'œuvres d'architecture Grecque & Romaine.

Vous avez, Madame, oui parler de la fameuſe tour du Phare : c'eſt actuellement un lourd château, ſurmonté d'une lanterne, dont l'emploi devroit être d'éclairer les vaiſſeaux durant la nuit : il ne lui manque, pour le faire, que d'être entretenue & allumée.

Vis-à-vis de ce château, eſt un bâtiment à-peu-près de même eſpece : il eſt nommé *le petit Pharillo*, pour

le diſtinguer de l'autre, qui porte le nom de *grand*. Tous deux ſont placés à l'entrée du port, & lui ſervent de défenſe : le dernier a très-mal remplacé un ſuperbe édifice conſtruit par Ptolomée : c'étoit le même qui renfermoit cette fameuſe bibliotheque, ſi nombreuſe dans un temps où les livres étoient ſi rares. Les Turcs, qui croient que l'alcoran peut ſuppléer à tous les livres, ont fait de la bibliotheque de Ptolomée une eſpece de citadelle.

Ce qu'Alexandrie offre aujourd'hui de plus remarquable, eſt l'obéliſque de Cléopatre, la colonne de Pompée, & les citernes. Ces dernieres ſont bâties ſous les maiſons, & ſoutenues par deux ou trois voûtes portées ſur des colonnes ; elles reçoivent l'eau du Nil, par un canal pratiqué à cet effet : on tire enſuite cette eau, à l'aide de quelques machines ; on la charge ſur des chameaux, pour l'emporter où elle devient néceſſaire. Le nombre des citernes ſuffiſoit à peine autrefois pour l'uſage des habitants de cette ville ; aujourd'hui la plupart deviennent ſuperflues. Alexan-

drie n'eſt plus, à tous égards, que l'ombre de ce qu'elle a été.

L'obéliſque de Cléopatre eſt encore debout & entier : le nom qu'il porte, & les magnifiques ruines qui l'environnent, font préſumer que le palais de cette reine, connu auſſi ſous le nom de *palais de Céſar*, en étoit peu éloigné. Vous ſavez ſans doute, Madame, ce qu'on entend par un obéliſque ; c'eſt une grande piece de marbre à quatre faces, & qui ſe termine en pointe : il y en a de plus ou de moins élevés : celui de Cléopatre eſt un des plus grands qui ſe trouvent en Egypte. Il y avoit des hiéroglyphes gravés ſur ſes quatre faces ; le temps en a détruit la meilleure partie : l'autre s'eſt toujours bien conſervée ; mais elle ne ſert qu'à perpétuer les regrets de nos ſavants. Les hiéroglyphes ſont pour eux des énigmes impénétrables, & je doute que jamais aucun Œdipe réuſſiſſe à en percer l'obſcurité.

Un monument plus conſidérable, & peut-être encore plus digne de l'attention des curieux, eſt la fameuſe colonne de Pompée ; elle porte ce nom, ſans qu'on ſache bien ſi elle a été éle-

vée en l'honneur de ce Romain célebre, ou en celui de Titus ou d'Adrien, qui l'un & l'autre voyagerent en Egypte. Selon le calcul du Docteur, (& on peut s'en fier à lui) toute la hauteur de la colonne eſt de cent quatorze pieds; le fût ſeul a quatre-vingt-huit pieds neuf pouces de haut, & neuf pieds de diametre: il eſt de marbre granite rouge, & d'une ſeule piece; le chapiteau eſt d'un autre morceau de marbre, & le piédeſtal d'une pierre griſe, qui reſſemble aſſez au caillou pour la dureté & le grain: il y a dans les fondations un vuide occaſionné par la hardie tentative d'un Arabe. Cet homme étoit perſuadé que la colonne couvroit un tréſor immenſe: il réſolut de la faire ſauter; mais le baril de poudre à canon qu'il employa à cet uſage, ne déplaça que quelques pierres; le ſurplus, qui forme environ les trois quarts de la fondation, n'en fut point ébranlé. Telle eſt, Madame, la deſtinée des plus belles choſes; elle dépend, pour l'ordinaire, des moindres incidents. Si cet Arabe eût été auſſi bon ingénieur qu'il étoit avide de richeſſes, un des plus beaux mo-

numents de l'antiquité n'exiſteroit plus actuellement.

Les murs qui formoient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie, ne ſont détruits qu'en partie, & ont, pour l'ordinaire, vingt pieds d'épaiſſeur ſur trente à quarante de haut : ils ſont flanqués de tours qui different ſouvent entr'elles, ſoit pour la forme, ſoit pour les dimenſions. Les Turcs ont placé dans les embraſures différents morceaux de colonnes, qui de loin paroiſſent être autant de canons tout pointés. On peut dire que, dans l'état où ſont les choſes, une telle artillerie eſt analogue à la fortereſſe.

Nous viſitâmes auſſi deux égliſes, celle de S. Marc & celle de ſainte Catherine. Rien de plus obſcur & de plus ſale que ces édifices : on montre dans le dernier, avec beaucoup de vénération, un morceau de colonne, ſur lequel on prétend que ſainte Catherine eut la tête tranchée. Ce n'eſt pas tout ; on voit ſur ce fragment quelques taches rouges, que les dévots du canton aſſurent être des taches de ſon ſang : il a miraculeuſement conſervé ſa couleur depuis tant de ſiecles. Non loin

loin de là eſt la cabane de la ſainte ; mais cette cabane ne paroît avoir aucune iſſue, & n'a l'air que d'une éminence formée par les ruines de la ville : on en cite encore une autre de même étendue. L'égliſe de S. Marc a également ſes pieux tréſors ; on y fait voir une vieille chaire de bois qui a, dit-on, ſervi à cet évangéliſte, premier évêque d'Alexandrie ; mais le culte qu'on lui rend à Veniſe, l'emporte infiniment, pour la magnificence, ſur celui qu'il reçoit dans ſa ville épiſcopale.

Vous préſumez bien que le Docteur voulut voir juſqu'aux grottes ſépulcrales ; elles commencent où les ruines de l'ancienne ville finiſſent, & s'étendent à une grande diſtance le long du bord de la mer ; elles ſont très-nombreuſes & toutes creuſées dans le roc : leur grandeur, en général, ſuffit pour contenir deux corps poſés à côté l'un de l'autre : leur hauteur dépend de la nature du rocher : elles n'offrent, d'ailleurs, aucune ſorte d'ornement ; toutes ont été ouvertes, & toutes ſont vuides : c'eſt le fruit de l'avidité des Arabes qui eſpé-

roient y trouver des richeſſes cachées.

Quelques voyageurs parlent d'un temple ſouterrein, ſitué à trente ou quarante pas de la côte, vis-à-vis de la preſqu'iſle qui forme le port. Nous réſolûmes de le viſiter; mais, après l'avoir parcouru, nous jugeâmes que c'étoit un tombeau & non un temple. Il faut, pour le bien voir, ſe munir de flambeaux: on y entre par une petite ouverture faite ſur le penchant d'une colline; on marche, en deſcendant, l'eſpace de vingt pas; enſuite on arrive à un ſallon quarré, aſſez grand, dont le plafond & les quatre côtés ſont abſolument unis. Le pavé eſt couvert de ſable & d'ordures: mais ce n'eſt point là le temple; une autre allée y conduit. Nous arrivâmes enfin dans un édifice rond, dont le haut eſt taillé en forme de voûte: il a quatre portes oppoſées les unes aux autres; mais une ſeule ſert d'entrée: chacune des trois autres forme une eſpece de niche, qui deſcend plus bas que ce temple ſouterrein. Ces niches ſont délicatement taillées dans le rocher, & aſſez grandes pour contenir un corps mort. On peut donc regar-

der ce prétendu temple, comme le lieu de la ſépulture de quelque perſonnage d'importance, peut-être même de la famille royale. Une allée, qui paroît devoir conduire à d'autres édifices de cette nature, ne tient pas ce qu'elle promet: les paſſages ont été bouchés par la longueur des temps; ils ſont devenus inacceſſibles, comme le deviendra, ſans doute, le lieu que nous venons de viſiter, comme le deviendront tant d'autres bâtiments de la même eſpece.

Mais c'eſt aſſez vous parler d'objets funebres. Venez parcourir avec nous quelques grottes plus agréables; ce ſont des eſpeces de bains que la nature a pratiqués dans de petits enfoncements du rivage. L'art paroît auſſi avoir ſecondé la nature; on a formé, dans quelques-unes, des retraites charmantes, & d'où, ſans être apperçu, on voit tout ce qui ſe paſſe dans le port: quelques-unes offrent même encore des appartements & des bancs ménagés dans le roc, où l'on eſt à ſec; en un mot, à l'aide du ciſeau, on a fait des lieux de plaiſance de ces grottes naturelles.

Je terminerai cette Lettre par ce qui concerne la nouvelle Alexandrie ; j'en dirai peu de choſe, & cependant je dirai tout. Cette ville, autrefois ſi célebre par l'étendue de ſon commerce, n'eſt plus aujourd'hui qu'un ſimple lieu de débarquement. Ses habitants, autrefois ſi riches & ſi nombreux, ne forment à préſent qu'une troupe de miſérables, condamnés à vivre dans une dépendance ſordide & ſervile ; ſes plus ſuperbes temples ont été convertis en moſquées peu conſidérables, ſes palais traveſtis en groſſieres maſures ; la réſidence de ſes anciens Souverains eſt devenue la priſon des eſclaves. C'eſt donc avec juſtice qu'on a comparé la moderne Alexandrie à une orpheline, qui n'a d'autre héritage que le nom reſpectable de ſon pere.

Je ſuis, &c.

D'Alexandrie, ce 9 Avril 1736.

LETTRE VI.

SUITE DE L'EGYPTE.

IL faut, Madame, plus d'une Lettre, & même plus d'une longue Lettre, pour détailler ce qui regarde l'Egypte. Ce pays, je le répete, n'offre gueres que des ruines; mais ces ruines ſont nombreuſes, & dignes de l'attention des curieux: ce ſont des diamants enfouis ſous des monceaux de pouſſiere: il eſt difficile de paſſer auprès, ſans être tenté d'y fouiller.

Notre ſéjour à Alexandrie finit avec nos recherches ſur l'état actuel de cette ville. Nous reprîmes la route du Caire, & ne la reprîmes point ſeuls. Deux François, que nous avions vu débarquer à Alexandrie quelques jours auparavant, ſe joignirent à nous. L'un n'avoit gueres que vingt ans; l'autre en avoit à peu près cinquante. Je croyois celui-ci le pere de l'autre; je me trompois: c'étoit, comme nous l'apprîmes depuis, le jeune marquis de C . . . . qui voyageoit avec ſon

gouverneur : ils avoient une suite assez nombreuse ; précaution utile, quand on voyage, soit en Asie, soit en Afrique : ainsi nous regardâmes cette rencontre, comme un surcroît d'agrément & de sûreté.

La liaison est bientôt faite entre personnes du même pays, qui se retrouvent à huit cents lieues de leur patrie. Nous avions, de plus, le même objet, les mêmes goûts ; nouvelle raison pour ne point nous séparer.

Le marquis réunit à l'extérieur le plus intéressant un esprit vif & agréable, un caractere liant & fait pour la société : il est plus instruit qu'on ne semble pouvoir l'être à son âge, & aussi modeste que s'il ne savoit rien. La nature l'a mis à portée de jouer plus d'un rôle : il a de quoi briller à la cour, dans le grand monde & dans les cercles moins nombreux : on voit qu'il sait s'accommoder aux temps & aux circonstances : peut-être à Paris seroit-il ce qu'on appelle *un élégant*, *un agréable* ; sur les bords du Nil, c'est un observateur, un philosophe. M. de S . . . . . son Mentor, paroît être un galant homme, un homme

inſtruit, mais grand diſputeur. Je prévois que le Docteur & lui ſeront ſouvent aux priſes, & je m'en réjouis d'avance : ou ces ſortes de diſcuſſions inſtruiſent ceux qui en ſont témoins, ou elles les amuſent.

Le marquis ne voyageoit point *incognito*. Le conſul de France le préſenta au Pacha du Caire, qui le reçut avec tous les égards dûs à ſa naiſſance. Nous profitâmes de l'occaſion, le Docteur & moi, pour être préſentés nous-mêmes à cet officier Turc ; & nous eûmes notre bonne part dans ſes politeſſes orientales. Il nous donna une eſcorte pour retourner aux pyramides, je dis retourner ; car nous y accompagnâmes le marquis & ſon gouverneur : c'étoit plutôt une démarche de complaiſance que de curioſité ; mais nous attendions le moment de faire tous enſemble le voyage de la haute Egypte, c'eſt-à-dire, Madame, de remonter le Nil juſqu'à ſes cataractes, dont tant d'hiſtoriens & de voyageurs parlent avec admiration. Je vous détaillerai, par la ſuite, en quoi conſiſtent ces prétendues merveilles.

De retour au Caire, nous diſpoſâ-

mes tout pour notre nouveau départ. Le Pacha nous avoit donné ſix Janiſſaires, pour nous eſcorter : nous y joignîmes un homme qui avoit déja accompagné quelques curieux dans un pareil voyage : il connoiſſoit parfaitement les lieux que nous allions parcourir : il étoit d'ailleurs en état de nous ſervir d'interprete. A l'égard d'une barque, il nous fut aiſé d'en trouver une. On accorda au reis, ou patron, tout ce qu'il demandoit ; moyen ſûr d'être bientôt d'accord, même avec un Arabe.

Notre premiere pauſe fut à Sakkara, petite ville où ſe fait le commerce des momies. Le lieu d'où on les tire, eſt une plaine, ou, pour mieux dire, un rocher très-plat, d'environ trois ou quatre lieues de diamêtre : il renferme des eſpeces d'appartements où les momies ſont, pour l'ordinaire, placées debout, dans des caiſſes de ſycomore, bois qui a, dit-on, la vertu de ne jamais ſe corrompre ; mais les Arabes mettent en pieces toutes les caiſſes qui tombent ſous leur main : leur but n'eſt cependant pas d'enlever les cadavres qu'elles renferment ; ils n'en

veulent qu'à certaines petites idoles en or, qu'on enſeveliſſoit autrefois avec les morts de diſtinction.

C'eſt auſſi dans ces environs, que ſe trouve une ſépulture encore plus curieuſe : on la nomme *le labyrinthe des oiſeaux*, parce que ce lieu forme en effet un labyrinthe, & qu'on y enterroit autrefois des oiſeaux que les Egyptiens regardoient comme ſacrés : ils les embaumoient comme des corps humains. On deſcend dans ce labyrinthe par une ſeule ouverture ; mais bientôt on rencontre de longues allées, qui communiquent les unes aux autres, & s'étendent de tous côtés ; elles ſont garnies, de part & d'autre, de quantité de petites niches avec des pots de terre, qui renferment les oiſeaux embaumés. Le plumage de quelques-uns a conſervé toute la variété & la vivacité de ſes couleurs ; mais ils ſe réduiſent en pouſſiere, dès qu'on y porte la main. Il a fallu bien des efforts & du temps, pour achever ce labyrinthe : il eſt entiérement creuſé dans le roc, & ſi vaſte, qu'on riſque de s'y égarer ; auſſi avions-nous eu la précaution de nous munir d'une ficelle, comme le fit autrefois

Théſée, pour deſcendre au labyrinthe de Crète.

On trouve, dans le voiſinage de Sakkara, pluſieurs pyramides auſſi élevées que les plus grandes de Memphis. Nous apprîmes qu'il ſeroit difficile de les viſiter, leurs canaux étant engorgés de ſable; d'ailleurs, ce n'eût été qu'une répétition de ce que nous avions déja vu. J'en dirai autant des pyramides de Dacjour, que nous apperçûmes le jour ſuivant, après nous être rembarqués. La plus méridionale eſt d'une très-belle apparence; elle n'eſt cependant bâtie que de briques cuites au ſoleil.

Je ne vous parlerai d'Eſchmend-ell-Arab, village ſitué ſur les bords du Nil, qu'à cauſe de la conſtruction particuliere de ſes maiſons. Le faîte de chacune eſt terminé par un colombier; ce qui forme, à une certaine diſtance, un coup d'œil agréable. Depuis ce village juſqu'à la premiere cataracte, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace de cent quarante-deux lieues, on obſerve exactement cette façon de bâtir; elle eſt preſcrite à certains cantons par une loi expreſſe; & quiconque prétend s'y ſouſ-

traire, ne peut ni ſe marier ni tenir ménage. Voici la raiſon d'une loi qui doit vous paroître ſinguliere. La fiente des pigeons eſt le ſeul engrais des terres : on garde ſoigneuſement celle des autres animaux, pour la brûler ; c'eſt avec la ſuie qui en provient, que ſe fait le ſel armoniac.

Nous fîmes une ſeconde pauſe à Schechabald, anciennement Arſinoé : c'eſt la capitale de la baſſe Thébaïde ; elle offre un grand nombre de ruines magnifiques, placées aux pieds des montagnes & ſur le bord du Nil. Ce qui m'a le plus frappé, ſont trois grandes portes, dont l'une eſt ornée de colonnes d'ordre Corinthien, cannelées : on n'y remarque point de ces maſſes énormes, que les Egyptiens employoient dans leurs bâtiments. Ce ſont des pierres d'une grandeur moyenne, telles qu'on en trouve dans la conſtruction de nos monuments François. A l'égard des maiſons, elles paroiſſent avoir été conſtruites de briques, qui ſont encore aujourd'hui auſſi rouges que ſi on ne faiſoit que de les fabriquer. Ce canton eſt un des plus

délicieux de toute l'Egypte ; il produit de lui-même des oliviers, dont la culture ne ſe fait, dans les jardins d'Alexandrie, qu'à force d'artifice.

Faïume eſt une ville aſſez conſidérable, & peu éloignée des reſtes d'Arſinoé. Ses habitants ſont encore renommés pour leur adreſſe à diſtiller l'eau roſe, à faire de belles nattes pour les chambres, bien d'autres ouvrages, &, en particulier, des ſacs de cuir, pour porter de l'eau : on y voit un petit couvent de Cordeliers, dont les religieux paſſent pour médecins, & ſont fort conſidérés, à la faveur de ce titre. Non loin de là on trouve le village de Neſle, qui n'eſt connu que par l'infâme métier de ſes habitants, il conſiſte à faire des eunuques.

Notre guide nous apprit qu'à quelque diſtance de là, on apperçoit les reſtes du fameux labyrinthe. Vous aurez lu quelque part, Madame, qu'il fut bâti dans le temps que l'Egypte étoit diviſée en douze gouvernements, & ſoumiſe à pareil nombre de rois. Ce lieu contenoit douze grands palais

où s'assembloient ces Princes, pour régler toutes les affaires de l'Etat. On dit qu'il renfermoit trois mille chambres ; que tout l'édifice étoit taillé dans la pierre, sans qu'on eût employé aucun bois à sa construction ; qu'aucun étranger, une fois entré, ne pouvoit en sortir sans le secours d'un guide, & que le célebre labyrinthe de Crète n'en étoit qu'un diminutif. Il y avoit, au surplus, deux sortes d'appartements, ceux d'en-haut & ceux d'en-bas : c'est dans ces derniers, qu'étoient déposés les corps des Souverains qui avoient fondé ce palais. Ce qu'il y a de particulier, c'est que les crocodiles jouissoient du même avantage après leur mort. Voici, dit-on, le motif de cette singularité. Un des anciens rois du pays s'étant trouvé poursuivi par ses propres chiens, couroit risque d'en être dévoré & mis en pieces : il prit le parti de se plonger dans le fameux lac Moëris, qui est peu éloigné du labyrinthe. Un crocodile qui se trouva là fort à propos, prêta son dos au monarque, & le porta sur le rivage opposé. Le roi, par reconnoissance, ordonna qu'on lui rendît les honneurs

divins. Il donna à la ville d'Arſinoé, qu'il faiſoit bâtir alors, le nom de *Ville des crocodiles :* il fit plus ; il voulut que ces animaux trouvaſſent, comme lui-même, une ſépulture dans le labyrinthe. Il ne nous fut pas poſſible de pénétrer dans cet ancien édifice, ruiné par le temps.

En continuant à remonter le Nil, nous apperçûmes les montagnes d'Abuffolde : ce ſont des rochers hauts & eſcarpés. Il y a, en pluſieurs endroits de ces rochers, des échos ſi diſtincts, qu'ils répétent juſqu'à la moindre ſyllabe. On voit auſſi ſur le bord de la riviere, un nombre de grottes qui ont ſervi de retraites à de pieux hermites ; elles en ſervent aujourd'hui à une troupe de brigands.

Je vous épargnerai, Madame, les menus détails ; mais je dois vous parler d'un village nommé *Scheh-Haridi ;* c'eſt le nom d'un prétendu ſaint Mohométan, qui a ici ſon tombeau. Les Arabes aſſurent qu'après ſa mort, Dieu, par une grace particuliere, le métamorphoſa en ſerpent, qui ne doit plus mourir. Ce n'eſt pas tout ; ce ſerpent guérit les maladies, & accorde

des faveurs à tous ceux qui implorent ſon ſecours par des ſacrifices convenables: il ſait diſtinguer les perſonnes; &, en général, il eſt plus ſecourable pour les riches que pour les pauvres. Si l'un des premiers tombe malade, le ſerpent lui fait poliment offre de ſe faire tranſporter chez lui: il eſt plus difficile, quand il s'agit de quelques particuliers indigents. Outre une promeſſe ſolemnelle de le récompenſer de ſes peines, il faut lui envoyer, pour ambaſſadrice, une fille vierge. On prétend qu'il ſe connoît à la vertu des femmes, & que ſi celle de la ſolliciteuſe qu'on lui envoie, avoit reçu le moindre échec, le ſerpent irrité deviendroit inexorable: ſi, au contraire, elle eſt telle qu'il l'exige, alors il s'élance à ſon cou, & ſe repoſe voluptueuſement ſur ſon ſein. Dans cet état, il eſt porté en triomphe, & au bruit des acclamations, dans la maiſon du malade crédule & dévot. Les Arabes aſſurent que la guériſon ſuit toujours la premiere viſite de ce merveilleux médecin. Ils ajoutent que quand ce ſerpent ſeroit coupé par morceaux, il ſe réuniroit à l'inſtant, parce qu'il doit jouir d'une vie éternelle. Les

Chrétiens n'en croient rien ; mais ils ſont perſuadés que ce prétendu ſaint eſt le diable. Une tradition qui ſubſiſte parmi eux, acheve de les confirmer dans cette opinion ; elle porte que ce fut dans ce lieu, que l'ange Raphaël bannit le démon Aſmodée.

Nous nous entretenions, chemin faiſant, de la ſplendeur de l'ancienne Thèbes. Après pluſieurs jours de navigation, nous arrivâmes à Luxor ; ville qui l'a bien foiblement remplacée. Les ruines de cette cité fameuſe occupent un eſpace de plus de trois lieues quarrées ; elles s'étendent juſqu'à Carnac, qui n'eſt maintenant qu'un pauvre village, mais entouré de ſuperbes débris : il eſt ſitué à la gauche du Nil, & Luxor à la droite : on voit par-là, que le Nil traverſoit la ville de Thèbes.

Cette ville avoit cent portes ; & quelques auteurs diſent qu'en un beſoin, elle pouvoit faire ſortir dix mille combattants par chacune. On lit, dans M. Rollin, la deſcription d'un palais ſuperbe, qui fit autrefois partie de cette ville. Quatre allées à perte de vue, bornées de part & d'autre par des Sphinx d'une maniere auſſi rare, que leur gran-

deur étoit remarquable, ſervoient d'avenues à quatre portiques, dont la hauteur étonnoit les yeux. Une ſale, qui apparemment faiſoit le milieu de ce ſuperbe palais, étoit ſoutenue par ſix vingt colonnes, ayant chacune ſix braſſes de groſſeur, hautes à proportion, & entre-mêlées d'obéliſques que tant de ſiecles n'avoient pu abatre. La peinture y avoit étalé toutes les richeſſes de ſon art; &, ce qui ne doit pas moins étonner, c'eſt que les couleurs ſe ſoutenoient encore parmi les ruines de ce ſuperbe édifice, & n'avoient rien perdu de leur vivacité. Le même hiſtorien ajoute qu'il y a grande apparence que ce ſomptueux bâtiment étoit le temple de Memnon, & que c'eſt-là, ſans doute, qu'étoit placée la ſtatue de ce héros tué par Achille au ſiege de Troyes. Ne ſoyez point ſurpriſe, Madame, de m'entendre citer M. Rollin & d'autres auteurs; nous ſommes munis de leurs ouvrages. Pour bien ſaiſir l'état actuel d'un pays, il faut le comparer avec ce qu'il fut autrefois.

Ce que nous vîmes par nous-mêmes, des reſtes de Thèbes, ne dément point les anciennes deſcriptions

qu'on en a faites. Je fus ſur-tout frappé de la majeſté d'un temple, le même, ſans doute, qui vient d'être décrit plus haut : il ſuffiroit ſeul pour donner la plus magnifique idée de l'architecture Egyptienne. Une muraille ſert de clôture à deux des côtés de ce temple ; les deux autres ne ſont fermés que par des colonnades : il devoit y avoir vingt-une colonnes de chaque côté ; il n'en reſte en tout que trente-deux : toutes ſont couvertes d'hiéroglyphes, dans leſquels on a incruſté les plus vives couleurs, parfaitement bien conſervées juſqu'à ce jour. Le portique de ce grand édifice eſt ce qu'on peut imaginer de plus impoſant : la cour elle-même paroît avoir été autrefois entourée d'une galerie ; on en voit encore les reſtes. Je ne m'arrête point à parler du grand nombre de pilaſtres qui ſont encore debout : quelques-uns ſont ſurmontés de blocs de pierres, & ornés d'hiéroglyphes ; mais j'apperçus deux autres pilaſtres iſolés, & trop éloignés l'un de l'autre, pour avoir été couverts. Nos deux érudits jugerent que c'étoit-là le lieu où avoit pu être élevée la ſtatue vocale de Memnon. Elle devoit, di-

ſoient-ils, avoir été découverte & en plein air : cette ſituation lui devenoit néceſſaire pour recevoir les premiers rayons du ſoleil. Vous ſavez, Madame, que quand cette ſtatue en étoit frappée, elle rendoit un ſon harmonieux & articulé. Si le fait eſt réel, comme toute l'antiquité l'aſſure, notre illuſtre Vaucanſon eût trouvé un digne rival dans l'inventeur de cette ſtatue.

Quoi qu'il en ſoit, on trouve, aux environs de ces deux pilaſtres, un fragment de coloſſe renverſé & à demi enterré : on n'en peut pas découvrir aſſez, pour juger quelle a dû être ſa véritable attitude : la partie ſupérieure manque, & ſemble en avoir été ſéparée par violence : ſon piédeſtal eſt entier & chargé d'hiéroglyphes inexplicables pour nous. Quant au coloſſe, il ſemble avoir été d'un ſeul morceau de marbre granit noir. On croit que c'étoit-là cette ſtatue ſi célebre : mais pour avoir pu rendre un ſon, quand les rayons du ſoleil frappoient deſſus, il falloit néceſſairement qu'elle fût creuſe ; & celle-ci nous parut être maſſive.

Je vis dans ce temple trois grandes figures avec des emblêmes qu'aucun de nous ne put expliquer : entr'elles eſt placé un arbre verd ; un homme eſt aſſis au côté droit, & tient dans ſa main un inſtrument, avec lequel il ſemble ſe défendre contre une petite figure ovale, couverte de caracteres hiéroglyphiques. Cette figure lui eſt offerte par une femme debout, au côté gauche de l'arbre : le même homme accepte le préſent ; derriere lui eſt une figure qui a ſur la tête une mitre, & qui lui tend la main. Le gouverneur du marquis prétendit pieuſement, que ces figures faiſoient alluſion à la chute d'Adam & d'Eve.

Je ne dois pas, Madame, paſſer ſous ſilence deux monſtrueux coloſſes, ſitués à peu de diſtance du temple de Memnon. L'un repréſente un homme ; l'autre, une femme : du reſte, leurs dimenſions ſont égales. Chacune de ces ſtatues peut avoir cinquante pieds, depuis la baſe de ſon piédeſtal juſqu'au ſommet de la tête ; elles ſont aſſiſes ſur des pierres de quinze pieds de haut, & qui ont à peu près le même diametre. A chaque côté des

deux pierres, eſt placée une figure qui fait ornement. Ces deux ſtatues coloſſales ſont compoſées de pluſieurs blocs d'une ſorte de pierre graveleuſe & grisâtre : elles ont la poitrine & les jambes couvertes d'inſcriptions grecques & latines ; on en voit d'hiéroglyphiques ſur les piédeſtaux. On prétend qu'elles avoient été gravées pour rendre témoignage, que la voix de Memnon s'étoit fait entendre. Tous ces ornements ſont ſitués aux environs de Carnac, ſur la gauche du Nil ; ils ſont encore plus nombreux de l'autre côté. L'œil eſt étonné de la quantité prodigieuſe de périſtiles, de portails & autres édifices qu'il apperçoit confuſément épars le long des deux rivages du Nil, & dans une étendue immenſe de terrein.

De Luxor juſqu'à la premiere cataracte, on rencontre quelques villes aſſez conſidérables, mais dont l'ancien nom eſt plus célebre que celui qu'elles portent aujourd'hui : telle eſt, entr'autres, Suaen, autrefois Sienne. Nous viſitâmes, dans les environs, une petite iſle que les anciens nommoient

Eléphantine. Un vaſte monument s'y fait remarquer : l'enceinte de cet édifice forme une eſpece de cloître ſoutenu par des colonnes : il a, dans ſes quatre coins, des murailles ſolides, & n'eſt porté, dans toute ſa largeur, que par une ſeule colonne placée au milieu. L'intérieur de ce bâtiment a quatre-vingt pieds de long ſur vingt de large : on l'appelle *le temple du ſerpent Knuphis.*

Je ne parle pas des ruines de Sienne ; elles ſont magnifiques, ainſi que beaucoup d'autres que je paſſe ſous ſilence : mais j'ai promis d'appuyer un peu plus ſur les caracteres du Nil. Nous ne parvînmes à les viſiter, qu'après beaucoup de fatigues, & même de dangers. Il fallut plus d'une fois courir aux armes ; cependant nous n'en vînmes jamais à un combat effectif ; & j'avoue que l'objet en eſt par lui-même aſſez peu digne. Tout le merveilleux des cataractes conſiſte en des rochers de granit, qui traverſent le Nil en deux endroits, & ſur leſquels ſes eaux ſont contraintes de paſſer. La chute de la premiere cataracte eſt d'environ trois

pieds de haut ; celle de la ſeconde eſt un peu plus baſſe. Les Anciens racontent que les cataractes faiſoient, en tombant, un bruit ſi horrible, que ceux qui habitoient aux environs, en devenoient ſourds : cela nous a paru exagéré.

Un peu au-deſſus de la grande cataracte, on voit l'iſle de Giéſiret-ell-Heiſt ; c'eſt la Phile des Anciens. Parmi une foule d'antiquités admirables, on diſtingue le temple d'Iſis, monument des plus ſuperbes ; il eſt preſque entiérement ſur pied : on y voit auſſi un autre temple qui, quoique plus petit, n'eſt pas moins digne d'attention. Nos deux ſavants nous apprirent que c'étoit-là le temple de l'Epervier.

Nous fîmes quelque ſéjour à Deïr ou Deri, ville de Nubie, ſituée à deux cents vingt lieues du Caire, entre la premiere & la ſeconde cataracte. On ne ſubſiſte, dans ces contrées, qu'à grands frais ; & l'on n'en ſort qu'après avoir été vivement rançonné. Toute cette partie de l'Egypte s'eſt ſouſtraite à la domination des Turcs ; & d'ailleurs les Turcs eux-mêmes ne

ſont ſouvent pas plus ſcrupuleux que les Arabes.

Enfin notre petite ſociété prit de nouveaux arrangements pour retourner au Caire. Nous fîmes, en revenant, quelques obſervations qui nous étoient d'abord échappées. Nous viſitâmes, entr'autres lieux, le célebre couvent de S. Antoine, premier inſtituteur de la vie cénobitique. On n'entre dans cette maiſon, qu'en eſcaladant les murs, c'eſt-à-dire, en ſe faiſant monter avec le ſecours d'une corde. Voici comment cela ſe pratique: il ſort de l'ouverture d'une guérite fort élevée, une corde qui, d'un bout, pend juſqu'à terre; l'autre bout eſt paſſé dans une poulie, & attaché, dans l'intérieur de la clôture, à une grande roue. Quelques religieux ſe placent dans cette roue, pour la faire tourner; & à meſure qu'elle tourne, la corde extérieure monte avec le pélerin qui s'y trouve attaché. Nous fûmes tous introduits de cette maniere, l'un après l'autre. Les moines ſont obligés de recourir à cette précaution, pour éviter l'irruption des Arabes. L'enceinte de ce couvent peut avoir cinq

cinq cents pas de circonférence ; elle enferme tout à la fois les bâtiments & les jardins : il ne ſubſiſte plus qu'environ quarante cellules ; les autres ſont tombées en ruine. On dit que, du temps de S. Antoine, elles étoient au nombre de trois cents, & toutes habitées.

Entre le Nil & la mer rouge, on voit régner une chaîne de montagnes depuis la Nubie juſqu'au Caire. Le côté qu'elle préſente au Nil, eſt ſi eſcarpé, ſi uni, qu'on le prendroit pour un mur élevé de main d'hommes ; elle n'offre qu'un ſeul paſſage, encore n'eſt-il compoſé que de quelques ſentiers très-rudes & fort étroits. C'étoit dans ces montagnes, que ſe trouvoient autrefois ces émeraudes ſi vantées, qui paſſoient pour les plus belles du monde, & étoient auſſi les plus dures. Cette mine s'eſt perdue depuis peu ; & l'hiſtoire qu'on débite ici à ce ſujet, m'a paru très-ſinguliere.

Cette mine précieuſe étoit au pouvoir d'un Emir, dont le petit Etat ſe trouvoit ſitué dans ces montagnes. L'Emir étoit en même temps poſſeſſeur de la plus belle femme de toute l'Egypte.

Un ſeul de ces objets eût ſuffi pour exciter la cupidité d'un Turc. Le Pacha du Caire voulut s'emparer de l'un & de l'autre ; il noircit l'Emir auprès de la Porte, & marcha contre lui avec toutes les troupes que le Grand-Seigneur entretient en Egypte. L'Emir ſe défendit ; mais, près d'être écraſé, il réſolut d'enterrer avec lui le ſecret de la mine qui cauſoit en partie ſon malheur ; ce ſecret étoit connu de peu de perſonnes : il les détermina toutes à mourir ; ce qui fut effectué. La princeſſe elle-même voulut être du nombre : elle s'empoiſonna ; & l'Emir périt les armes à la main, après avoir terraſſé & immolé ſon perſécuteur.

Je ſens, Madame, qu'il eſt temps, pour vous comme pour moi, que j'arrive au Caire. J'ai parcouru dans cette Lettre, un trajet de plus de cinq cents lieues, en comptant nos courſes particulieres ſur les bords du Nil : je n'ai cependant pas tout dit, car il y avoit trop à dire ; mais ce que j'ai cité ſuffira pour vous donner quelques notions de ce que fut autrefois l'Egypte, quant au local, & de ce qu'elle eſt encore aujourd'hui. Je réſerve pour une troi-

ſieme Lettre, ce qui concerne ſon gouvernement, ſes productions, les mœurs de ſes habitants, leur caractere, leurs uſages : tous ces objets méritent bien, ſans doute, autant d'attention que des palais en ruines & des coloſſes mutilés.

Je ſuis, &c.

Du Grand-Caire, ce 30 Juin 1736.

LETTRE VII.

SUITE DE L'ÉGYPTE.

LEs Egyptiens ont eu les mêmes prétentions que les Chinois, & tant d'autres peuples, ſur l'ancienneté de leur monarchie : ils en faiſoient remonter l'origine à plus de cent mille ans. C'eſt trop, ſans doute ; mais il paroît certain que, de tous les pays, l'Egypte eſt celui qui s'eſt le plutôt policé, celui qui eut le premier une forme de gouvernement réglé & politique, celui enfin où le gouvernement monarchique ſemble avoir d'abord pris naiſſance. *Fils des anciens rois*, étoit le nom qu'on donnoit aux rois d'Egypte ; mais le regne d'une grande partie de ces Souverains eſt pour nous couvert de ténebres impénétrables. De même qu'aucune famille ſur la terre ne connoît ſon premier auteur, aucune nation ne peut ſavoir ſa premiere origine. Ménès paſſe pour le plus ancien de ces princes ; il fut en même temps légiſlateur,

& avoit, dit-on, rédigé ſes loix par écrit, peut-être ont-elles ſubſiſté auſſi long-temps que la monarchie qu'il avoit fondée.

Rien de plus conſtant que les Egyptiens dans la forme de leurs uſages, de leurs loix, de leur gouvernement; ce qui ne veut pas dire que, depuis Ménès, aucun autre légiſlateur n'ait étendu & perfectionné les loix que le premier avoit établies. L'inſtitution d'un culte religieux étoit très-ancienne en Egypte, & le pouvoir des prêtres fort étendu; ils formoient le premier ordre de l'Etat, reſtoient attachés à la perſonne du Souverain, l'aidoient de leurs conſeils, avoient l'inſpection de la monnoie, des poids, des meſures; &, qui plus eſt, préſidoient à la levée des impôts: leurs richeſſes étoient immenſes; & Moïſe nous apprend qu'ils tenoient tout de la libéralité de leurs Souverains. Iſis, ſœur & veuve d'Oſiris, leur donna en propre environ le tiers de l'Egypte. Iſis en fut récompenſée par la vénération que les prêtres inſpirerent pour elle à ſes peuples, même après ſa mort. Son exemple fit loi dans tous les points; elle avoit épouſé ſon frere: il fut per-

mis aux Egyptiens de l'imiter. Les peuples marquerent depuis beaucoup plus d'obéiſſance aux reines qu'aux rois ; & même, parmi les particuliers, les hommes, en ſe mariant, promettoient d'être en tout ſoumis à leurs femmes. A ſurplus, les loix du mariage étoient d'une très-ancienne date : on les attribue à Ménès. La polygamie n'étoit point alors permiſe en Egypte ; & on puniſſoit très-ſévérement l'adultere : cette punition conſiſtoit à donner mille coups de verges à l'homme, & à couper le nez à la femme.

J'ignore ſi on plaidoit beaucoup en Egypte ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il en coûtoit peu pour plaider. Le roi fourniſſoit à l'entretien des juges ; & il n'y avoit point d'avocats. L'Egypte étoit diviſée en trois claſſes, en prêtres, en ſoldats, en laboureurs & artiſans : par cette même raiſon, les terres, dans chaque province, étoient partagées en trois parties égales, affectées aux trois différents états qui diſtinguoient les habitants. Les loix pénales, c'eſt-à-dire, les loix contre les criminels, étoient très-ſéveres. L'homicide volontaire étoit puni de mort : on dé-

cernoit le même ſupplice contre quiconque, pouvant ſauver un homme qu'on vouloit tuer, ne l'avoit pas fait : on avoit même encore pris d'autres précautions pour la ſûreté des citoyens & des étrangers. Quand un de ceux-ci, ou des premiers, périſſoit, ou par aſſaſſinat, ou par quelqu'autre accident, la ville la plus prochaine du lieu où ſon corps avoit été trouvé, étoit obligée de lui faire les plus ſomptueuſes funérailles. Mais ce qui a le plus diſtingué les anciens Egyptiens de tous les autres peuples, c'eſt l'habitude où ils étoient de juger les rois après leur mort. Quand un de ces princes avoit mal gouverné, on le privoit de la ſépulture ; punition terrible chez ce peuple, qui n'admettoit l'immortalité de l'ame, qu'autant que le corps ſeroit conſervé en ſon entier, & en état de la recevoir une ſeconde fois : delà cet uſage d'embaumer les corps & de les inhumer dans des lieux cachés ; delà auſſi la conſtruction des pyramides. J'ai déjà dit qu'elles n'étoient que des tombeaux également propres à réſiſter aux efforts du temps & aux entrepriſes des hommes ; preſque toutes ſubſiſ-

tent dans leur entier ; & la plus grande partie n'ont pas encore été ouvertes.

Les uſages des anciens habitants de l'Egypte avoient quelque choſe de ſingulier, ſouvent même de contradictoire : par exemple, dans certaines provinces, on n'oſoit tuer les moutons, & l'on mangeoit les chevres, ailleurs on révéroit les chevres, & on mangeoit les moutons. Arſinoé adoroit le crocodile, & Héracléopolis l'ichneumon, ennemi déclaré de cet amphibie. Dans toute l'Egypte, on regardoit les porcs comme des animaux immondes, & l'on pouvoit cependant les immoler à Bacchus & à la Lune : alors il étoit permis d'en manger, mais pour ce jour-là ſeulement. Enfin, Madame, un Egyptien n'oſoit ni ſe ſervir d'aucun meuble qui eût appartenu aux étrangers, ni manger avec eux ; & il ne faiſoit nulle difficulté de manger avec les animaux. On terminoit les feſtins par une pratique bien ſinguliere. Un homme apportoit dans la ſale un cercueil qui renfermoit une figure de bois, longue d'environ trois pieds, repréſentant un cadavre ; il la

montroit à chacun des conviés, en leur disant : " Buvez & donnez-vous du „ plaisir ; car c'est ainsi que vous serez „ après votre mort. „ Plus d'un poëte Latin & François s'est attaché à paraphraser cette idée.

L'habillement des Egyptiens étoit fort simple : celui des hommes consistoit en une tunique de lin, bordée d'une frange qui leur venoit jusqu'aux genoux ; ils avoient par-dessus une espece de manteau fait de laine blanche : tout ce qu'ils portoient sur leur corps, étoit lavé à chaque fois qu'ils s'en servoient. Les femmes faisoient un grand usage de bijoux, d'étoffes précieuses & de parfums. L'entretien des reines étoit des plus dispendieux : on leur avoit donné, uniquement pour leurs parfums & leurs habits, le revenu de la pêche du lac Moëris ; ce qui faisoit, par jour, environ mille écus de notre monnoie. Les femmes d'Egypte avoient beaucoup d'empire sur l'esprit de leurs maris ; avantage qu'elles devoient à leurs agréments, plutôt qu'à la décence de leur conduite. Les Egyptiens étoient d'une humeur douce & civile ; mais ils avoient dès-lors comme

aujourd'hui, la réputation d'être intéreſſés & peu ſûrs dans le commerce. Leurs plaiſirs conſiſtoient en fêtes, en cérémonies religieuſes, & ſur-tout en proceſſions. C'étoit à Bubaſte, que ſe célébroit la fête de Diane. Les hommes & les femmes s'embarquoient en grand nombre ſur un même bateau. Ceux-là jouoient de la flûte; celles-ci des caſtagnettes: elles faiſoient ſouvent arrêter le bateau, appelloient les femmes de chaque lieu qui bordoit le rivage, leur diſoient des injures, des obſcénités, & commettoient mille autres indécences. Arrivé à Bubaſte, on ſe livroit à des excès d'un autre genre, plus dignes de Vénus que de la chaſte Diane.

Soumiſe d'abord par quatre ou cinq conquérants de l'Aſie, enſuite par Alexandre, depuis par les Romains, l'Egypte devint enfin le partage des empereurs d'Orient: elle leur fut arrachée par les ſucceſſeurs de Mahomet, paſſa encore dans d'autres mains, & fut de nouveau ſubjuguée par Sélim I, empereur des Turcs, le même qui eut la cruauté de faire pendre Tomumpay, dernier Soudan d'Egypte. Depuis cette époque, ce royaume n'a plus changé

de maître : il eſt gouverné par un Pacha qui fait ſa réſidence au Grand-Caire, & qui a, dans ſon diſtrict, vingt-quatre Beys, ou gouverneurs, qui ſont eux-mêmes très-puiſſants. Celui de Girge, capitale de la haute Egypte, entretient, pour l'ordinaire, trente mille chevaux, & poſſede de très-grandes richeſſes. Il eſt cependant rare que ces Beys, ſi puiſſants, n'aient pas d'abord été de ſimples eſclaves de leurs prédéceſſeurs. Cette dignité n'eſt pas héréditaire ; c'eſt le Pacha qui y nomme : être fils du Bey eſt une raiſon pour ne jamais lui ſuccéder. Quand un de ces officiers déplaît au gouvernement, on promet en ſecret ſa place à quiconque voudra ſe défaire de lui. C'eſt à ceux qui l'approchent que l'on a recours ; & on leur tient exactement parole ; auſſi n'a-t-on pas de peine à les déterminer. Voici cependant un exemple qui mérite d'être cité ; il prouve que la bonté dans un ſupérieur influe quelquefois juſques ſur l'ame de ceux qui l'environnent.

La tête de certain Bey de Girge avoit été miſe à prix ; mais il s'étoit fait aimer de ſes peuples, au point qu'ils l'euſſent défendu contre le Grand-Seigneur lui-

même ; il portoit la confiance juſqu'à rendre de fréquentes viſites au Pacha du Caire. Il eſt vrai que ſon eſcorte étoit nombreuſe, & que cette confiance avoit l'air d'une inſulte ; cependant il mourut fort âgé, & de mort naturelle.

La milice d'Egypte eſt diviſée en pluſieurs claſſes : la plus diſtinguée eſt celle des Janiſſaires. Sélim, qui avoit inſtitué cette milice, ne jugea pas à propos d'entretenir une armée navale en Egypte ; on n'y avoit ni marins ni vaiſſeaux de guerre. Il y a, dans chaque ville un peu conſidérable, un Cadi ou juge qui décide les procès : il y a de plus, au Caire, un grand maître de la police, appellé *Huali* ; ſon inſpection s'étend ſur les marchés publics, & ſur les poids & les meſures. Il a droit de faire punir ſur le champ ceux qu'il trouve en contravention : il ſe promene ſouvent par la ville, même durant la nuit, & ſe fait toujours accompagner par cinquante exécuteurs. Cette maniere de marcher a quelque rapport avec celle des grands prévôts de nos armées.

Pour ce qui eſt des matieres de religion, c'eſt un Muphti, & les docteurs de la loi, qui en décident. Ils jugent

toutes les cauſes ſpirituelles ; ils ont même, comme ailleurs, quelque part dans le gouvernement ſéculier ; ils prennent, comme ailleurs, facilement parti dans les factions qui s'élevent, s'attachent toujours à celle qui eſt la plus forte, & l'abandonnent auſſi-tôt qu'elle a perdu ſa ſupériorité.

Je dois dire un mot des Arabes qui occupent une p. rtie de la haute Egypte. Leurs princes ſont reſtés en poſſeſſion, & ſouverains de leur pays, depuis la conquête de Sélim. Il en eſt d'autres qui ſont tributaires du Grand-Seigneur ; mais ce tribut ne ſe paie qu'une fois. Quand un pere meurt, le fils qui lui ſuccede eſt obligé de payer une certaine ſomme au Pacha ; cela s'appelle acheter les terres du pere décédé. Les Arabes des environs du Caire ſont entiérement ſoumis aux Turcs. Chaque tribu a ſon chef, & vit ſous des tentes. Ont-ils envie d'habiter certains cantons ? (ce qui ne ſe fait guere que pour un an) ils obtiennent la liberté de cultiver, pendant ce temps, certaine portion de terre qu'on leur aſſigne : de-là, ils vont occuper un autre canton, pour l'abandonner bientôt après.

Outre les Egyptiens proprement dits, les Arabes & les Turcs, l'Egypte eſt encore habitée par des Chrétiens & par des Juifs ; mais les Juifs ſont obligés de porter un turban bleu & un habit violet, pour les diſtinguer des autres : cette nation n'eſt pas plus libre dans ce pays-ci que dans le nôtre.

Les Egyptiens actuels different preſqu'en tous points de leurs premiers ancêtres. Ceux-ci étoient laborieux, actifs, induſtrieux, éclairés, formant & effectuant les plus grandes entrepriſes. Ceux de nos jours n'ont hérité que de leur fourberie & de leur ſuperſtition. Rien de plus crédule que ce peuple : il ajoute foi aux taliſmans, aux charmes, à toutes les puérilités qu'on appelle *magie*. Si on loue l'enfant d'un Egyptien en ſa préſence, & qu'on oublie de le bénir, il ne manque pas de ſoupçonner auſſi tôt quelques mauvaiſes intentions ; & pour empêcher les effets du charme, il a recours à quelques cérémonies ſuperſtitieuſes, telle, entr'autres, que de jeter du ſel dans le feu. C'eſt d'Egypte que nous viennent la plupart de ces aſtrologues ambulants, réduits, pour

vivre, à tromper la populace : leurs prédéceſſeurs tromperent & firent même trembler nos ſouverains & leurs miniſtres.

L'habillement des Egyptiens n'a preſque point changé : il eſt à-peu-près, quant à la forme, ce qu'il étoit du temps de Séſoſtris. C'eſt une robe, ou plutôt une eſpece de chemiſe à manches larges, attachée autour de la ceinture : l'étoffe en eſt, pour l'ordinaire, de drap bleu : le petit peuple porte par-deſſus une robe d'étoffe de laine brune. Les gens les plus diſtingués ont une longue ſimare de drap, de la même couleur que la robe ; mais leur habit de cérémonie eſt une chemiſe blanche, aſſez ſemblable aux ſurplis de nos eccléſiaſtiques.

L'habit des femmes differe peu de celui des hommes, excepté qu'il eſt plus court, & que les vêtements de deſſous ſont de ſoie ; leurs manches ſont longues & pendantes : elles ont ſous leurs habits une chemiſe de gaze, qui traîne juſqu'à terre ; leurs cheveux ſont relevés en rond ſous un bonnet court de laine blanche : elles mettent par-deſſus un mouchoir brodé. On regarde comme une grande indécence

dans une femme, de laiſſer voir tout ſon viſage : il faut, pour le moins, qu'elle ſe couvre la bouche & un œil, & ſe rende ridicule pour être honnête ; cette méthode eſt de tous les temps.

Pour les femmes publiques, (& il y en a ici grand nombre) elles marchent à viſage découvert, & portent à leur nez des anneaux, auxquels ſont attachés des grains de verres ; c'eſt pour elles une parure qui d'ailleurs les diſtingue : ce qui ſur-tout les fait reconnoître, c'eſt l'uſage où elles ſont d'aller dans les rues danſant, chantant & jouant quelquefois de certains inſtrumens de muſique : le plus ſouvent elles vont ſe placer & s'aſſeoir ſur le bord du grand chemin. Il faut que cet uſage ſoit bien ancien dans plus d'un pays. Vous avez lu, Madame, dans l'Ecriture, que Thamar voulant habiter avec ſon beau-pere Juda, parvint à ſon but, en l'attendant au bord du grand chemin, ſous l'extérieur d'une courtiſane ; mais il paroît qu'alors ces ſortes de femmes ſe voiloient auſſi le viſage ; autrement la mépriſe de Juda eût été bien volontaire.

Les femmes, j'entends celles qui ſe reſpectent, jouiſſent ici de peu de li-

berté ; elles ont cependant la permiſſion de ſe rendre viſite, & ces viſites durent quelquefois des journées entieres : leur plus grand plaiſir alors eſt de changer d'habillement, & de ſe traveſtir de différentes manieres. La plus grande marque d'attention qu'une femme puiſſe donner à celle qui la viſite, c'eſt de lui préſenter un grand nombre d'habits, pour mettre plus de variété dans ſes déguiſements.

Les Egyptiennes ont leurs bains particuliers ; elles peuvent s'y raſſembler à certaines heures : quelquefois ces bains les aident à tromper leurs ſurveillants. Elles y entrent avec leurs habits ordinaires, en ſortent avec d'autres qu'elles y font porter ſecrettement, & rentrent de nouveau, ſans avoir été reconnues. Elles peuvent auſſi, lorſqu'il y a des réjouiſſances publiques, ſortir de chez elles, & entrer où bon leur ſemble, ſoit le jour, ſoit la nuit. Elles ſavent d'ailleurs, ſans parler & ſans mettre la main à la plume, aſſigner un rendez-vous, & faire une déclaration auſſi-bien qu'une Françoiſe qui a toute liberté. Elles mettent ſéparément, dans un mouchoir, du ſel, du pain, du fro-

ment, du bois, de la paille, &c. La maniere de nouer le mouchoir, & chacune des choſes qu'il renferme, ont leur ſignification particuliere : c'eſt, pour l'amant, un langage très-intelligible, & toujours entendu. J'ai même eſſuyé quelques-unes de ces invitations ; je n'y comprenois rien d'abord : j'appris enſuite à démêler le myſtere ; mais vous ſentez, Madame, qu'il me fallut toujours faire ſemblant de n'y rien comprendre. Au reſte, les filles ſont ici beaucoup plus réſervées que les femmes, & peut-être plus qu'en aucun lieu du monde. Il eſt vrai que de fortes raiſons les y obligent. En ceſſant d'être ſages, elles riſquent de n'être jamais mariées, ou même de perdre la vie, ſi, le jour de leur mariage, elles ne donnent des preuves non équivoques de leur ſageſſe.

Il n'y a aucunes voitures couvertes en Egypte. Les femmes de diſtinction voyagent ou ſe promenent à cheval : elles ont toujours à leur ſuite pluſieurs filles eſclaves, aſſiſes ſur des ânes : c'eſt même la ſeule monture dont les femmes qualifiées & autres puiſſent ſe ſervir au Caire. Une prédiction ancienne porte que cette ville ſera un jour priſe

par une femme à cheval ; &, par cette raiſon, il eſt défendu au ſexe de s'en ſervir : précaution puérile, & qui prouve que les Turcs ne ſont guere moins ſuperſtitieux que les Egyptiens. Ceux-ci ſont envieux & malins à l'excès, auſſi méfiants envers leurs compatriotes qu'envers les étrangers : ils ont le plus grand reſpect pour leurs ſupérieurs. Chez eux, un fils n'oſe pas s'aſſeoir devant ſon pere, ſur-tout en public, ſans en avoir été prié pluſieurs fois. C'eſt un uſage où les François s'éloignent le plus des Egyptiens. Une autre vertu, & preſque la ſeule que pratiquent ces derniers, c'eſt l'hoſpitalité ; encore en doivent-ils la connoiſſance aux Arabes, qui eux-mêmes n'en connoiſſent & n'en pratiquent aucune autre ; mais j'aurai occaſion de vous entretenir plus particuliérement de cette nation & de celle des Turcs.

Ceux-ci ont, en Egypte, des derviches de pluſieurs eſpeces : on en peut diſtinguer deux ou trois ſortes. Les uns vivent en communauté, & y menent une vie retirée & fort auſtere ; d'autres, en prenant le nom de *derviches*, reſtent dans le ſein de leur famille, &

exercent la profeſſion de leurs peres, à-peu-près comme on voit en France certains particuliers affiliés à certains ordres. La troiſieme claſſe voyage par le pays : ils demandent, ou plutôt ils exigent qu'on leur faſſe l'aumône ; & dès qu'ils ont ſonné de leurs cors, il n'eſt plus permis de la leur refuſer. Nos religieux mendiants n'uſent point de cette méthode impérieuſe ; ils ont recours à la perſuaſion, qui, pour l'ordinaire, leur réuſſit également.

Enfin, Madame, les Turcs d'Egypte ont une ſinguliere vénération pour les idiots ; ils les regardent comme des ſaints. J'ai vu de ces miſérables ſe promener tout nus dans les rues, ou ſe placer, dans cet état, à la porte d'une moſquée ; &, ce qui n'eſt pas moins ſurprenant, j'ai vu des femmes leur baiſer les mains, & d'autres parties que la décence ne permet pas de nommer.

Les Juifs ont pluſieurs ſynagogues en Egypte, & ſur-tout au Caire : on en compte juſqu'à trente-ſept dans cette ville, une, entr'autres, qui a plus de ſeize cents ans d'antiquité : on y conſerve deux anciens manuſcrits des loix, & un de la Bible. Les Juifs prétendent

que celui-ci a été écrit de la main d'Eſdras, qui, n'ayant oſé, par reſpect, y placer le nom de Dieu, trouva, le lendemain, toutes les lacunes remplies, ce ſaint nom y ayant été tracé par une main inviſible. On conſerve ce manuſcrit dans une niche couverte d'un rideau, & placé à dix pieds de hauteur. Un grand nombre de lampes brûlent continuellement devant elle; & il n'eſt pas plus permis de toucher à cette niche, qu'il ne le fut autrefois de porter la main à l'arche d'alliance. Quant aux uſages des Juifs, ils ſont à-peu-près les mêmes que par-tout ailleurs.

Il y a de deux ſortes de Chrétiens en Egypte, les Grecs & les Cophtes. Ceux-ci ſont les plus nombreux & les plus puiſſants. Je vous ai dit que S. Marc eſt regardé comme le premier évêque d'Alexandrie. Les proſélytes qu'il avoit faits, ſe retirerent à Coptus & dans les lieux circonvoiſins. On croit que c'eſt de-là qu'ils ont retenu le nom de *Cophtes*. Ils ont un patriarche demeurant à Alexandrie, où réſide auſſi celui des Grecs. Ces deux partis ſont ſchiſme avec l'égliſe Romaine, ſans, pour cela, être plus d'accord entr'eux. Quant à

leurs cérémonies, elles ſont à-peu-près ſemblables. On prétend que le langage cophte eſt l'ancien égyptien fort corrompu. C'eſt dans cette langue que les liturgies des Cophtes ſont écrites : il n'y a que quelques-uns de leurs prêtres qui ſachent les expliquer ; la plupart des autres ne ſavent pas même les lire. Ils apprennent leurs longs offices par cœur, à force de les entendre répéter. L'épître & l'évangile ſe liſent en deux langues, en cophte & en arabe. Les jours de grandes fêtes, on récite des leçons en chaire ; & tous les ans, le patriarche fait une courte exhortation. A l'égard des prêtres, leur ignorance les diſpenſe de prêcher.

Quoique l'égliſe d'Alexandrie ſoit ſéparée de celle de Rome, elle s'accorde avec elle dans les principaux points de la religion. Elle admet les mêmes ſacrements, & en même nombre que nous ; elle croit la tranſſubſtantiation, l'invocation des ſaints, le culte des images ; elle reconnoît la primauté du pape, &c. mais elle a des coutumes qui lui ſont particulieres, & qu'elle fonde ordinairement ſur quelques raiſons ou de l'écriture, ou de l'évangile, ou de la tra-

dition, qui leur apprend que S. Marc en a uſé de même. Ils ne font le ſigne de la croix qu'avec un doigt ſeulement ; ils ôtent leurs ſouliers en entrant dans l'égliſe ; ils n'ont que l'uſage des cloches de bois. Parmi leurs différents carêmes & les jeûnes qu'ils ont en grand nombre, celui qu'ils appellent *le jeûne d'Héraclius*, a été ſinguliérement inſtitué. Pour obliger cet empereur, qui avoit promis ſauve-garde aux Juifs de la Paleſtine, à rétracter ſa parole, parce qu'ils s'étoient joints aux Perſans pour faire mourir les Chrétiens, ils s'obligerent, pour eux & pour toute leur poſtérité, de jeûner pour lui une ſemaine entiere juſqu'à la fin du monde ; ce que le prince ayant accepté, il fit maſſacrer tous les Juifs de la Paleſtine : ce jeûne ridicule s'obſerve encore actuellement.

Les Chrétiens d'Alexandrie ont retenu l'uſage de la circonciſion pour les filles ; mais ils n'ont pas celui du calice de ſuſpicion pour les femmes. Les maris, qui les ſoupçonnoient d'adultere, leur faiſoient avaler de l'eau ſoufrée, dans laquelle ils mettoient de la pouſſiere & de l'huile de la lampe de l'égliſe : ils prétendoient que ſi la femme étoit

coupable, elle ſouffroit des douleurs inconcevables dans les entrailles, & que par-là on connoiſſoit la vérité. Cet uſage peut avoir donné lieu à la comédie de la *Coupe enchantée.*

La coutume de n'adminiſtrer le baptême qu'une fois l'an, ſavoir, le vendredi ſaint, eſt encore abolie dans cette égliſe, depuis qu'un enfant que ſa mere apportoit en cette ville pour ce ſujet, étant tombé malade en chemin, fut baptiſé avec du lait & du ſang de cette femme, qui craignoit de le voir mourir ſans baptême. Aujourd'hui on baptiſe indifféremment en tout temps.

Peu de Chrétiens ont moins de reſpect pour les égliſes & y reſtent plus long-temps que ceux d'Egypte : ils y paſſent toutes les nuits qui précedent les dimanches & les fêtes. Pour les jours qui ſuivent ces nuits, ils les emploient à ſe tranquilliſer ou à ſe divertir : ils ſont ennemis mortels des Chrétiens Grecs, & ne traitent pas mieux les Chrétiens d'Europe. Si l'on adminiſtre l'extrême-onction à un Cophte, le prêtre oint en même temps toutes les perſonnes qui ſont préſentes, afin que le malin eſprit ne puiſſe pas prendre poſſeſſion d'elles.

Ils

Ils s'abſtiennent, comme les Juifs, de manger du ſang, & de tous les animaux étouffés : leur confeſſion eſt générale, comme dans la primitive égliſe : ils ont l'habitude de ſe faire ſouvent des croix ſur les bras avec de la poudre. Quand on leur demande s'ils ſont Chrétiens, ils montrent ces croix. C'eſt, en effet, la meilleure preuve qu'ils donnent de leur doctrine. Ils ſont perſuadés que l'ame va au ciel au bout de quarante jours ; cependant ils prient pour les morts long-temps après ce délai. Ils n'ont point d'images gravées, ſi ce n'eſt un crucifix ; mais ils ont des tableaux, devant leſquels ils ſe proſternent. Ils baptiſent, confirment & communient les enfans, quarante jours après la naiſſance, ſi c'eſt un garçon, & vingt-quatre, ſi c'eſt une fille. Pour les communier, le prêtre leur met le bout de ſon doigt dans la bouche, après l'avoir trempé dans le calice rempli de vin conſacré. On marie les jeunes gens à ſept ou huit ans ; mais ils n'habitent enſemble qu'à douze. La circonciſion eſt en uſage parmi ces Chrétiens, comme parmi les Turcs & les Juifs.

Le dimanche eſt ici obſervé avec une

attention rigoureuſe : il en eſt de même des jours d'abſtinence & de jeûne. Cette abſtinence conſiſte principalement à ne manger ni œufs, ni lait, ni beurre, pas même de l'huile, & à ſe priver de manger juſqu'à midi, quelquefois plus tard: leurs temps de jeûne ſont très-longs & très-fréquents. Le jour du vendredi ſaint ils s'abſtiennent de toute nourriture pendant vingt-cinq heures. Ils s'y prennent ſinguliérement pour obtenir du patriarche la permiſſion de manger des œufs en carême : ils l'élevent dans une chaire, & le prient de leur accorder cette permiſſion ; il la refuſe ; & on ajoûte, s'il veut qu'on le jette par terre. Cette queſtion ſe répete juſqu'à trois ou quatre fois : enfin le patriarche accorde ce qu'on lui demande, comme s'il craignoit que la menace ne fût effectuée. Les Cophtes ont moins de peine pour obtenir la permiſſion de répudier leurs femmes & de ſe remarier : on prétend même, qu'en cas de refus du patriarche, un ſimple prêtre ne laiſſera pas d'adminiſtrer ce ſacrement ; & ſi les prêtres le refuſent, ils ont recours au Cadi. Cette coutume eſt pratiquée par les Chrétiens dans toute la Turquie ; auſſi

rien de plus commun parmi eux, que le divorce public ; je dis public, parce qu'en France, où ce divorce n'eſt pas connu, il en exiſte un autre non moins réel, & encore plus ſouvent pratiqué.

On vient de m'interrompre ici, Madame, pour me faire voir la ſuite d'une gageure qui me rappelle les paris des Anglois pour la courſe des chevaux. Celui dont je vais vous parler, eſt fort commun parmi les crocheteurs Egyptiens. Deux d'entr'eux ont gagé, il y a quelques jours, à qui porteroit plus long-temps une outre remplie d'eau & de ſable, du poids de cent trente livres, ſans ſe repoſer, ſans quitter un moment ſon fardeau, ſans s'appuyer dans aucun endroit, ſans même pouvoir porter la main contre un mur, ou contre la terre. La gageure étoit de dix piſtoles. Le premier a porté ſon outre ſoixante-cinq heures de ſuite ; on l'a vu pendant tout ce temps-là marcher nuit & jour par la ville, précédé d'un tambour, & ſuivi de la populace. Il mangeoit en marchant : &, pour s'empêcher de dormir, il prenoit beaucoup de café. Comme pluſieurs de ceux qui le ſuivent, ont parié les uns pour lui, les autres pour ſon

adverſaire, ils obſervoient attentivement s'ils ne manqueroient point à quelqu'une des conditions. Son antagoniſte eſt entré dans la lice huit jours après, & a porté le même fardeau pendant ſoixante-ſept heures, parce que la gageure étoit pour ſoixante & douze; mais l'outre a crevé avant les trois jours expirés. Cependant on l'a déclaré victorieux; & le prix lui eſt adjugé. Ses camarades, & ceux qui ont parié pour lui, le promenent par toute la ville, revêtu d'un caftan de la garde-robe du Pacha: & il n'y a point de perſonnes diſtinguées par leur rang ou par leurs richeſſes, qui ne lui faſſent quelque gratification. Ces ſortes de paris ont du moins cela d'avantageux pour ceux qui les font, que ſoit qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, ils donnent une grande idée de leur force; & les marchands les emploient plus volontiers que d'autres, quand il s'agit de porter loin des fardeaux fort peſants; au lieu que les Anglois ne retirent de leur victoire que le prix de la gageure.

Mais je reviens à mon ſujet. On voit en Egypte la plupart de nos animaux domeſtiques, tels que les chevaux, les

ânes, les mulets : on y voit auſſi des chameaux & des tigres. Les déſerts de la Thébaïde offrent encore une autre ſorte d'animal ſauvage; c'eſt la gazelle, qui ne ſe nourrit, dit-on, que de la roſée qui tombe la nuit ſur ſon poil. Mais l'animal qui fait le plus de ravage en Egypte, eſt l'hippopotame; il prend naiſſance dans l'Ethiopie, & deſcend, le long des bords du Nil, dans la haute Egypte : il déſole les campagnes, mange ou détruit les bleds de Turquie; mais ſur-tout il fait la guerre aux hommes : il les foule aux pieds, les étouffe avec ſes jambes, qui ſont fort groſſes & fort courtes, & boit ſeulement leur ſang. Un homme debout dans le ventre de cet animal, ne pourroit, dit-on, lui toucher le dos avec ſa main. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'il eſt très-difficile à tuer : il n'a qu'un très-petit endroit au front où il puiſſe être bleſſé; le reſte de la peau a deux doigts d'épaiſſeur & réſiſte à la balle. On dit que cet animal a la voix terrible & fait trembler la terre, lorſqu'il mugit. Les Nubiens aſſurent qu'on n'en a jamais pris un en vie.

Le Nil produit à peu-près les mêmes

eſpeces de poiſſon qui ſe rencontrent dans d'autres rivieres. Ce qui le diſtingue le plus, eſt le crocodile, animal vorace & particulier à ce fleuve ; ſes œufs reſſemblent à ceux d'une oie : il les enterre dans le ſable à la profondeur d'un pied : ſes petits courent à l'eau l'inſtant d'après leur naiſſance : il en a, dit-on, un ſoin tout particulier : il n'eſt pas moins ſoigneux de ſa conſervation ; jamais il ne s'éloigne du fleuve ; & il le regarde toujours, quand il eſt à terre : il y rentre au moindre danger, mais aſſez lentement & en diſparoiſſant peu-à-peu : on dit cependant qu'il peut courir fort vîte. Pour le prendre, on contrefait les cris de quelque animal, à certaine diſtance : le crocodile ne manque pas d'accourir au bruit ; alors on lui enfonce dans le corps un crampon auquel eſt attachée une corde : on le laiſſe ſe replonger dans le fleuve, où il perd tout ſon ſang ; enſuite on le retire ſur le rivage ; on lui met une perche dans la gueule, & on lie enſemble ſes deux mâchoires ; ce qui ſuppoſe qu'il eſt encore vivant. On prétend qu'il ne peut ſe ſaiſir d'un homme qui nage : ſi, au contraire, il le rencontre debout ſur le rivage, il

s'élance deſſus, l'attrape avec ſes pates de devant, ou tâche de le renverſer d'un coup de ſa queue. Cet animal a la vue très-perçante : il voit même les objets qui ſont derriere lui, par le moyen d'un canal qui communique depuis le derriere de ſa tête juſqu'à ſon œil. Il ne paroît pas que le crocodile puiſſe être détruit par le rat de Pharaon : c'eſt le nom d'un petit animal à-peu-près de la taille d'un furet, qui, à ce que certaines gens croient, entre dans le corps du crocodile & lui ronge les entrailles ; mais il y a plus d'apparence qu'il ne s'attache qu'à détruire ſes œufs, qu'il a ſoin de déterrer. Il eſt rare que ces animaux deſcendent juſqu'au Caire ; ce que les religieux d'un couvent placé au-deſſus ne manquent pas d'attribuer à la protection de S. Antoine.

Il y a une autre eſpece de crocodile. Celui-ci eſt entiérement terreſtre ; il vit & ſe cache dans les grottes & les cavernes des montagnes voiſines du Nil. On le nomme *worale* : ſa longueur eſt de quatre pieds ſur huit pouces de large ; ſa langue eſt fourchue, & il la darde comme les ſerpens ; mais il n'eſt point dangereux : il manque de dents, & ne

vit que de mouches & de petits lézards: il dort auſſi long-temps que dure l'hiver.

Les médecins, dit-on, font grand cas des viperes de cette contrée. Il y en a de deux ſortes; l'une aſſez ſemblable aux viperes qui ſe trouvent ailleurs; l'autre qui a des cornes pareilles à celles du limaçon, avec cette différence, qu'elles ſont d'une nature de corne. Toutes les deux eſpeces ſont jaunâtres, & de la couleur du ſable dans lequel vivent ces reptiles : au ſurplus, leur morſure, ni celle du ſerpent, ni même celle du ſcorpion, ne ſont pas ici fort dangereuſes. Les Arabes les touchent avec la même aſſurance que ſi c'étoit des fleurs; ils les careſſent & les portent dans leur chemiſe : il ſe trouve même ici des gens qui dévorent le ſerpent tout crud : ils diſent qu'il eſt beaucoup meilleur en hiver qu'en été. Selon eux, il échauffe trop dans cette derniere ſaiſon; c'eſt-là le ſeul défaut qu'ils y trouvent. A l'égard de la ſalamandre, autre reptile très-commun dans la haute Egypte, ſa piquûre eſt abſolument mortelle. Je finirai la liſte de ces objets dégoûtans, par les chauves-ſouris d'Egypte. Celles qu'on y trouve, ſur-tout

celles qui habitent les vieux bâtimens, ſont extrêmement grandes : quelques-unes ont deux pieds de long, depuis le bout d'une aîle juſqu'à l'extrêmité de l'autre.

L'Egypte ne produit point de faiſans ; mais on y voit un grand nombre de perdrix différentes des nôtres pour la couleur : on y voit auſſi beaucoup de cailles, de beccaſſes, de beccaſſines & de becfigues. Les étangs y ſont fréquentés par une infinité de canards & d'oies ſauvages. Ces dernieres ne reſſemblent point à celles qu'on voit en Europe. Quant aux canards, on emploie ici une ſinguliere méthode pour les attraper. Un homme ſe couvre la tête avec une citrouille vuidée : il marche dans l'eau, & arrive, par ce moyen, juſqu'à ces oiſeaux aquatiques. Ceux-ci ne s'effarouchent point à la vue d'une citrouille ; ils l'attendent, & laiſſent ainſi au chaſſeur la facilité de les ſaiſir par les pates. L'autruche eſt également très-commune en Egypte. Les Arabes en tirent une huile qu'ils regardent comme une drogue très-précieuſe : elle eſt bonne, dit-on, pour la paralyſie, les rhumatiſmes, & même pour toutes les

tumeurs froides. Il y a différentes manieres de s'en ſervir : tantôt on l'applique comme un onguent ; quelquefois on la fait prendre comme une médecine. Les Arabes la vendent fort cher & en vendent beaucoup ; choſe qui paroît prouver en ſa faveur, & qui ne prouve pas plus que le débit de tant d'autres ſpécifiques imaginaires.

Il n'y a point d'endroit dans le monde où il y ait autant de poulets qu'au Grand-Caire ; comme on y fait couver les œufs ſans poules, on y voit éclore ſept ou huit mille pouſſins tout à la fois. On ſe ſert pour cet effet, de fours échauffés à un degré convenable. On y met ſur des nattes autant d'œufs que l'on veut avoir de poulets ; mais il ne doit y en avoir que deux rangs, les uns ſur les autres, ou quelquefois trois dans l'endroit le plus chaud. Le vingtieme ou le vingt-deuxieme jour au plus tard, les poulets ſont éclos : ils ne mangent rien le premier jour ; mais le ſecond, ils commencent à prendre de la nourriture ; & avec les ſoins qu'on y apporte, ils réuſſiſſent preſque toujours.

Vous ſavez, Madame, que les Egyptiens adoroient pluſieurs ſortes d'oiſeaux. Celui pour qui ils eurent plus de vénération, fut l'Ibis, appellé aujourd'hui *belſory*. C'eſt un très-bel oiſeau; il eſt, de plus, très-utile: on dit qu'il délivre le pays d'un grand nombre de ſerpens que la terre produit, quand les eaux ſe ſont retirées. Il y a auſſi une eſpece de grand faucon brun, ayant l'œil très-brillant & très-beau; il n'eſt ni ſauvage ni oiſeau de proie: on le voit très-ſouvent confondu parmi les pigeons, & vivre paiſiblement avec eux. Les anciens Egyptiens adoroient, dans cet oiſeau, le Soleil ou Oſiris, dont l'éclat & le brillant de ſes yeux leur ſembloit être l'emblême. Ils lui avoient bâti pluſieurs temples magnifiques, un, entr'autres, dans l'iſle de Phile, aujourd'hui Giéziret. Ce temple ſubſiſte encore preſque entier: on dit que les Turcs eux-mêmes ne tuent jamais ces ſortes d'oiſeaux. Ils ont auſſi une eſpece de vénération pour les chats, animaux qui eurent également leur part dans l'ancien culte des Egyptiens. On portoit alors le zèle ſi loin, à cet égard,

qu'un ſoldat revenant de faire la guerre dans un pays étranger, ſe chargeoit de chats & de vautours, quoiqu'il manquât ſouvent du néceſſaire. En un mot, ſi un pere de famille eût vu ſa maiſon embraſée, il l'eût laiſſé brûler, il eût même oublié ſes enfans, pour s'attacher à ſauver ſon chat. On voit même encore aujourd'hui plus d'un hôpital fondé en faveur de ces animaux; &, par un contraſte aſſez bizarre & aſſez injuſte, le chien, cet animal ſi fidele, ſi rempli d'attachement pour ſon maître, n'éprouve ici que de mauvais traitements. On en trouve un grand nombre dans les rues des villes; mais jamais ils n'entrent dans les maiſons. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ſont, en quelque ſorte, diviſés par peuplades qui ne ſe mêlent point: chacun reſte dans le canton où il eſt né; & ſi quelqu'un d'entr'eux veut tranſgreſſer cette loi, & paſſer d'une république à l'autre, il eſt reçu de maniere à lui ôter l'envie de revenir.

Il eſt inutile, Madame, de vous rappeller que l'Egypte fut autrefois extrêmement fertile en grains de pluſieurs eſpeces; elle l'eſt beaucoup moins au-

jourd'hui, faute de culture. Une des choſes qu'on y priſe le plus, c'eſt l'eau du Nil; & en effet, elle m'a paru délicieuſe, quoique peut-être un peu douce. Pour en boire plus ſouvent & avec plus de plaiſir, les Turcs provoquent leur ſoif, en mangeant du ſel: ils diſent que ſi Mahomet eût goûté de cette eau, il eût demandé à Dieu la grace de ne point mourir, afin d'en pouvoir toujours boire. Un Egyptien éloigné de ſon pays, & qui doit y retourner, ne parle que du plaiſir qu'il aura de ſavourer l'eau du Nil. Quand un étranger revient en Egypte, après avoir été long-temps abſent, on lui applique ces paroles qui ſont paſſées en proverbe: Quiconque a bu une fois de l'eau du Nil, doit en boire une ſeconde. Ces eaux ſont d'ailleurs la ſource des plus grandes richeſſes du pays: c'eſt leur débordement qui le fertiliſe. Les habitants aſſurent qu'elles commencent à s'élever, tous les ans, le même jour, qui eſt le 18 ou le 19 de Juin. Le Grand-Seigneur ne peut exiger aucun tribut, que l'eau ne ſoit montée juſqu'à une certaine hauteur indiquée par le Mekkias, dont je vous ai parlé; c'eſt

alors un préſage d'abondance. Le peuple ſe livre à de grandes acclamations de joie. On fait une figure de terre de la grandeur d'un homme, & on la précipite dans l'eau : on y jettoit autrefois une jeune fille ; & ſa mort étoit un tribut de reconnoiſſance qu'on payoit au fleuve. L'uſage moderne eſt moins barbare, quoique peut-être auſſi ridicule. En voici un autre qui n'eſt que ſingulier ; c'eſt celui que les Egyptiens emploient pour traverſer le Nil. Deux hommes ſont aſſis ſur une botte de paille, tandis qu'une vache les précede à la nage. L'un d'eux tient d'une main la queue de la vache ; de l'autre, il dirige une corde attachée aux cornes de l'animal : en même temps, l'autre homme placé derriere le premier, gouverne avec une petite rame. Il eſt encore, pour traverſer ce fleuve, quelques autres moyens auſſi bizarres & auſſi efficaces que le premier. Mais, dit avec raiſon un de nos grands poëtes,

Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.

M. de Voltaire, tout grand qu'il eſt, n'eſpéroit pas, ſans doute, voir citer ſes ouvrages au bord du Nil. Ce

pays, qui n'a peut-être jamais produit aucun poëte, ne me paroît pas devoir jamais être à portée de goûter les nôtres. Nous nous diſpoſons à le quitter inceſſamment, pour aller en Barbarie. Ainſi, Madame, je vais me rapprocher de vous; mais ce ſera pour m'en éloigner encore; car, des côtes d'Afrique, nous comptons nous embarquer pour les iſles de l'Archipel. Ce ſont toujours les occaſions qui nous déterminent; & nous en trouvons une très-favorable, qui nous conduit à Tripoli. Quand on voyage par curioſité, on eſt indifférent ſur la route qu'on doit ſuivre, pourvu qu'on arrive toujours à ſon but.

Je ſuis, &c.

Du Grand-Caire, ce 20 Juillet 1736.

LETTRE VIII.

LES ETATS BARBARESQUES.

IL s'agit, Madame, de faire actuellement un tour en Barbarie. J'ai promis de vous épargner les détails peu intéreſſants ou qui ſe ſuppoſent d'eux-mêmes. Il faut mettre de ce nombre certains préparatifs indiſpenſables, certains arrangements domeſtiques, beaucoup plus eſſentiels pour ceux qui voyagent, que pour ceux qui liſent. Notre ſociété étoit toujours la même; & il y avoit été réſolu, tout d'une voix, de parcourir les côtes d'Afrique, c'eſt-à-dire, les royaumes de Tripoli, de Tunis, d'Alger, de Maroc, &c. en un mot, les Etats Barbareſques.

Les Romains, à l'exemple des Grecs, traitoient de Barbares toutes les nations étrangeres; auſſi, quand ils eurent entiérement ſubjugué cette partie de l'Afrique, appellée *la Mauritanie*, le nom en fut changé en celui de *Barbarie*; nom que conſerve encore

parmi nous cette patrie d'Annibal.

L'état de Tripoli eſt peu conſidérable, & ne figurera, dans cette Lettre, que comme un lieu de paſſage, pour arriver à Tunis. Tripoli, capitale du royaume de ce nom, eſt ſituée ſur la côte de la Méditerranée; elle ſe diviſe en vieille & en nouvelle ville. Celle-ci eſt très-peuplée, quoique d'une grandeur médiocre. Les murs qui l'environnent, ſont flanqués de tours pyramidales, & munis de gros canons. La vieille ville eſt preſque entiérement ruinée : cependant elle conſerve encore certaines marques de ſon ancienne ſplendeur. J'admirai ſurtout un certain arc de triomphe, dont malheureuſement près de la moitié eſt enterrée dans le ſable. Tout l'édifice eſt de marbre blanc : le ciment ni la chaux ne ſont entrés pour rien dans ſa conſtruction. Les marbres qui le compoſent, ſont aſſis ſur des platines de plomb, & liés avec des crampons de fer; ils ont environ cinq à ſix pieds d'épaiſſeur en quarré. Il y a encore un autre motif pour préſumer que ce monument ne ſera pas ſitôt détruit; c'eſt la ſuperſtition des ha-

bitants. Ils disent qu'un prince ayant voulu en ôter quelques pierres, il se fit un tremblement de terre épouvantable, & qu'il survint ensuite une pluie de sable qui ensevelit les ouvriers. C'est à-peu-près ce qu'on raconte de ceux qui ont voulu rebâtir le temple de Jérusalem.

Les religieux Franciscains ont à Tripoli une très-belle église; & ils en jouissent paisiblement : leur maison renferme aussi un hôpital, où l'on reçoit les esclaves Chrétiens, lorsqu'ils sont malades. Un hôpital est d'un grand secours à Tripoli, la peste y étant plus fréquente qu'ailleurs, & y faisant, pour l'ordinaire, de très-grands ravages. Tout cet état est gouverné par un Dey, sous la protection du Grand-Seigneur, auquel il paye un tribut annuel. C'est en partie par le commerce d'étoffes de soie, & par ceux du safran, que subsiste cette république. Le safran se tire de la montagne de Garion, située au midi de la ville; c'est-là qu'il croît plus beau & meilleur qu'en aucun autre lieu connu : mais la principale richesse des habitants vient de leurs pirateries. En 1681, M. du Quesne fut chargé par

Louis XIV, de châtier ces corſaires. Le Grand-Seigneur ménagea, en faveur de cette nation, un traité qu'elle rompit bientôt après : elle en fut punie par le maréchal d'Eſtrées, qui bombarda & déſola la ville.

Les principales villes du royaume de Tripoli ſont, Capez, Elhama & Ougela. La premiere eſt grande & bien fortifiée, mais preſque déſerte : elle fit grande figure, du temps des Romains ; ſon nom étoit alors Tacape, & celui du fleuve qui la traverſe, Triton : il prend ſa ſource dans un déſert ſablonneux, & ſe jette dans la Méditerrannée, au deſſus de cette ville ; ſes eaux ſont ſi chaudes, que, pour les boire, il faut les laiſſer repoſer pendant une heure. La chaleur de l'eau dont s'abreuvent les habitants d'Elhama, eſt encore plus exceſſive. Il faut l'expoſer vingt-quatre heures à l'air, pour la rendre potable. Aux environs d'Ougela, eſt un pays déſert, mais renommé par une pétrification totale d'arbres, de plantes, de fruits, d'animaux, & même d'hommes. C'eſt de-là que furent apportées en France, à M. de Pontchartrain, pluſieurs branches de pal-

mier & d'olivier, avec leurs feuilles & leurs fruits, le tout parfaitement pétrifié, & ſans avoir changé de couleur. On les lui préſenta avec des rameaux de mêmes arbres, non pétrifiés; & l'on ne pouvoit les diſtinguer des autres, que par le toucher & la peſanteur. C'eſt encore dans le royaume de Tripoli qu'a été trouvée la belle ſtatue de marbre d'une Veſtale, qui eſt aujourd'hui dans la galerie de Verſailles.

Toute la marine de ce petit état conſiſte en un vaiſſeau & cinq ou ſix petites galiotes. On dit que de tous les Etats Barbareſques, celui de Tripoli eſt le plus exact obſervateur des traités; ſans doute, parce qu'il eſt le plus foible.

Nous continuâmes notre route, mais toujours ſans nous éloigner des bords de la mer. Peut-être, Madame, eſt-il à propos de vous retracer l'image de notre petite caravane; elle n'étoit compoſée que de gens à nous, & d'un guide pour la diriger. Ainſi figurez-vous cet homme dévançant nos pas, huit domeſtiques les ſuivant, & occupés à conduire quelques mulets & deux cha-

meaux chargés de bagage & de proviſions ; M. de S ..... diſputant avec le Docteur ; moi cauſant amicalement avec le marquis, & ce même Docteur jettant ſur nous, de moment à autre, un regard pour demander notre approbation ; vous aurez alors une idée complette de notre façon de voyager.

Il faut, pour arriver aux frontieres de Tunis, traverſer un déſert affreux ; on n'y trouve ni bois ni eau. Le canton qui ſuit, n'eſt guere plus facile à parcourir : les villages ſont ſéparés par un lac ou par des ſables mouvants. Les caravanes riſqueroient d'être englouties dans ces ſables, ſans quelques troncs de palmiers, plantés de diſtance en diſtance, pour diriger leur marche. On voit dans ce lac beaucoup d'eſpeces d'iſles, une entr'autres, qui eſt aſſez grande & couverte de dattiers. On dit qu'ils furent plantés par une armée d'Egyptiens, qui ſe nourrit enſuite du fruit de ces arbres.

Nous parvînmes, non ſans peine, à Gaſſa, ville bâtie dans un lieu ſolitaire, au milieu des montagnes. Le paſſage des environs eſt très-agréable ;

il eſt arroſé par trois fontaines qui ſe réuniſſent, & forment un ruiſſeau que les habitants ſe partagent entr'eux, pour arroſer leurs plantations. Les murs des maiſons de la citadelle ont été conſtruits des débris de l'ancienne magnificence de cette ville : on y voit beaucoup d'autels & des colonnes de marbre granite : c'étoit une des principales villes du royaume de Jugurtha.

Je me borne, Madame, à jetter un coup d'œil ſur les lieux les plus célebres qui s'offrent ſur mon paſſage. On trouve à Jemme un grand nombre d'antiquités, entr'autres, un vaſte amphitéatre. C'eſt dans cette ville que Gordien fut élu empereur ; & nos deux ſavants parurent s'accorder à dire que cet amphitéatre étoit ſon ouvrage. Il en eſt digne par ſa magnificence : les dehors ſubſiſtent en leur entier ; l'intérieur eſt un peu endommagé. Depuis cette ville juſqu'à dix à douze lieues en avant, on ne voit que ruines magnifiques ; tel eſt, en particulier, un bel arc de triomphe d'ordre Corinthien : il eſt compoſé d'une grande arcade & de deux autres plus petites à côté. Pour

y arriver, on paſſe ſous un vaſte portique du même ordre, auprès duquel ſe trouvent trois temples ruinés, mais qui laiſſent encore appercevoir des reſtes de magnificence. Médéa, petit port de mer, en offre un très-grand nombre. Je ne vous en parle toutefois, que parce qu'il y avoit aux environs, la tour ou maiſon de campagne d'où Annibal s'embarqua, après s'être ſauvé de Carthage. Avant que d'arriver à Tunis, nous viſitâmes auſſi pluſieurs villes, qui toutes méritent l'attention des curieux antiquaires, mais dont le détail pourroit à la fin fatiguer la vôtre.

Nous voici donc à Tunis, autre capitale qui donne ſon nom à un royaume; elle eſt ancienne, & fut tour-à-tour poſſédée par les Carthaginois, les Romains & les Vandales. Ces derniers la ſaccagerent; les Arabes l'inonderent enſuite, & après eux, les Maures chaſſés d'Eſpagne par Ferdinand & Iſabelle. Un des princes de cette race, détrôné par l'audacieux Barberouſſe, fut rétabli par l'empereur Charles-Quint. Dès-lors, cet état devint tributaire des Eſpagnols, ſur qui Sélim II l'enleva.

Depuis ce temps, il eſt reſté ſous la protection du Grand-Seigneur & le gouvernement d'un Dey. Ce royaume a quatre-vingt dix lieues de long, ſur environ ſoixante-dix de large : il eſt diviſé en huit provinces, qui toutes enſemble forment deux diſtricts, celui d'été & celui d'hiver. On les nomme ainſi, parce que le Dey aſſigne chacune de ces ſaiſons pour faire ſa viſite dans le diſtrict qui en porte le nom. C'eſt le circuit d'hiver que nous avions à-peu-près parcouru, en allant à Tunis. Nous nous propoſâmes de viſiter également celui d'été ; mais auparavant nous voulûmes connoître la capitale.

Tunis eſt ſituée dans une belle plaine, & forme un quarré long d'environ une lieue de tour : elle a trois fauxbourgs qui, avec la ville, comprennent, dit-on, plus de vingt mille maiſons habitées. On voit au milieu de la ville une grande place environnée de boutiques : celles des parfumeurs reſtent ouvertes juſqu'à minuit. Il eſt rare que les maiſons aient plus d'un étage, & plus rare encore, qu'elles ſoient bien meublées : on n'y voit ni chaiſes ni tapiſſeries; on y remarque ſeulement quelques peintures à la moſaïque,

moſaïque, & certains chiffres Arabes. Quant à la forme extérieure des maiſons, tous les toîts ſont plats & en terraſſe, ſelon la coutume des Orientaux; coutume bien préférable à celle que le climat ou une vieille routine nous fait encore ſuivre en France.

Les murailles de Tunis ont ſoixante pieds de hauteur, & ſont flanquées de pluſieurs tourelles. Un des principaux ornements de cette ville eſt une ſuperbe moſquée, avec une tour fort élevée & d'une belle architecture. La citadelle eſt très-vaſte, & bâtie ſur une éminence, à l'oueſt de la ville. C'eſt un ouvrage de Charles-Quint, &, après lui, de don Juan d'Autriche, ſon fils naturel; mais cet édifice menace ruine. On voit auſſi dans Tunis une place qui a conſervé le nom de cet empereur. Ce fut là que campa ce monarque, lorſqu'il prit la ville.

Tunis a pluſieurs petites écoles, & même pluſieurs grands colléges. L'Alcoran y tient lieu de tous les livres; & la religion Muſulmane, de toutes les ſciences. La plûpart des moſquées y jouiſſent de revenus conſidérables; elles renferment des dignités qui répondent

à celles de nos chapitres, avec la différence qu'il eſt raiſonnable d'y mettre. Il n'y a ni dans la ville, ni aux environs, aucun moulin, ſoit à vent, ſoit à eau, point de fontaines, point de puits, aucun ruiſſeau : on n'y boit que de l'eau de citerne ou de celle d'un puits qu'il faut aller chercher bien loin. En récompenſe, les vergers qui avoiſinent la ville ſont très-amples, très bien cultivés & peuplés d'arbres à fruits, de citronniers, d'orangers, &c. On chauffe les fours & les bains de cette capitale avec du maſtic, du myrte, du romarin & d'autres plantes aromatiques; ce qui parfume l'air & corrige l'influence des vapeurs qui s'élevent des marais voiſins. Le lac ou le golfe, ſur lequel Tunis eſt bâtie, a trois lieues de longueur ſur deux de large : il communique à celui de la Goulette, mais par un canal ſi étroit, qu'une galere ne peut y paſſer. Le palais du Dey eſt ſitué à quatre milles de Tunis. On prétend qu'avec les bains & tous les logements qui en dépendent, ce palais ſeul a une lieue de tour. Nous n'en viſitâmes qu'une foible partie; encore fallut-il attendre un jour d'audience publique. Les ſouverains Orien-

taux ne laiſſent pas pénétrer dans leur palais avec la même facilité que ceux d'Europe.

Après quelques jours de repos, nous reprîmes nos obſervations : nous allâmes, à quelque diſtance de Tunis, viſiter le ſanctuaire de Seydydoude ; c'eſt le tombeau d'un Saint très-révéré des Maures. On y remarque trois morceaux contigus d'un pavé de moſaïque, travaillé avec beaucoup de ſymmétrie & de proportion : il offre des figures de chevaux, d'arbres, d'oiſeaux & de poiſſons. Le fond en eſt beau, les couleurs en ſont bien ménagées. Le cheval y eſt repréſenté dans une attitude noble & fiere : les oiſeaux ſont des faucons & des perdrix ; les poiſſons repréſentent le mulet & la dorade ; les arbres, des palmiers & des oliviers : tous ces objets ſont imités avec beaucoup de naturel. Eſt-ce l'ouvrage des Sarrazins, comme l'aſſuroit le Docteur? Eſt-ce un prétoire Romain, comme le ſoutenoit M. de S ? . . . C'eſt-ce que j'ignore, & ce dont nos ſavants ne purent convenir entr'eux ; mais deux ſavants peuvent-ils convenir de rien ?

A quelques lieues plus loin, eſt l'an-

cienne Aquilaria. On voit, dans ſes environs, une montagne creuſée avec beaucoup de ſoin. Depuis le niveau de la mer juſqu'à la hauteur de trente pieds, elle eſt ſoutenue par des piliers & des arcades qu'on a laiſſé ſubſiſter à deſſein. Dans certains endroits, elle eſt percée d'outre en outre, & de maniere que l'air y paſſe librement : ce ſont les carrieres qui avoient ſervi à bâtir l'ancienne Carthage, & preſque les ſeules marques viſibles que Carthage ait exiſté.

En effet, Madame, à peine apperçoit-on quelques traces de cette ancienne rivale de Rome. Il ne ſubſiſte ni arc de triomphe, ni morceaux curieux d'architecture, qui puiſſent en rappeller le ſouvenir : il faut même avoir préſentes les anciennes deſcriptions qu'on en a faites, pour ſe rappeller ſa ſituation. Carthage étoit bâtie ſur trois montagnes aſſez élevées ; elle s'étendoit juſqu'à Sak-Karah, où l'on voit encore quelques canaux ſi ingénieuſement pratiqués, que l'eau s'y introduit par filtration. Ces aqueducs la conduiſoient dans les réſervoirs de Carthage, à travers une ſuite de montagnes & de vallées, & dans une étendue de plus de

ſoixante milles. Tous ces réſervoirs étoient contigus, & communiquoient de l'un à l'autre : leur grandeur étoit d'ailleurs égale ; ils avoient chacun cent pieds de long, vingt de large & trente de profondeur : ce ſont là les ſeuls monuments échappés à la deſtruction générale ; c'eſt tout ce qu'on peut dire aujourd'hui ſur cette ville qui a exercé la plume de tant d'écrivains, & mis Rome à deux doigts de ſa perte.

Nous recherchâmes auſſi les reſtes d'une autre ville moins conſidérable que l'ancienne Carthage, mais célebre par le ſuicide de Caton. Vous devinez bien, Madame, que je veux parler d'Utique ; mais ce ne fut que par conjectures que nous nous arrêtâmes à Biſerte. Les veſtiges d'une foule de bâtiments ſuperbes, de quelques citernes magnifiques, & d'un grand aqueduc, nous firent préſumer que Biſerte étoit autrefois Utique ; au ſurplus, nous fûmes enchantés des payſages qui avoiſinent cette ville : ils forment une ſuite de plantations d'oliviers, & des boſquets des plus rians.

Nous viſitâmes quelques autres villes dont je vous épargnerai la deſcription ; elles ſont partie du diſtrict d'été, qui

en contient un plus grand nombre que celui d'hiver : le ſol y eſt d'ailleurs plus abondant, le peuple plus affable & plus gai. On prétend que, de tous les Africains, ce ſont là ceux dont le commerce eſt le plus facile & le plus doux : il en faut dire autant des habitants de Tunis. On peut attribuer cette douceur de caractere à celle du climat. L'air qu'on reſpire dans celui-ci, eſt très-pur & très-ſain : rarement la peſte y fait-elle ſes ravages, tandis qu'elle déſole ſi ſouvent les autres Etats de Barbarie. Le terroir y eſt d'ailleurs très-fertile ; mais les Maures ſont pareſſeux, & ſurtout découragés par la tyrannie des Turcs. Ces derniers ne leur permettent point de cultiver au-delà d'une certaine quantité de terres, c'eſt-à-dire, autant qu'il en faut pour les faire ſubſiſter. Les Maures entendent fort peu l'agriculture ; à peine marquent-ils les ſillons avec la charrue : ils ſe ſervent indifféremment de bœufs, de mulets ou de chameaux pour la conduire ; ils prennent très-peu de ſoin de leurs beſtiaux, les nourriſſent mal, & ne les mettent jamais à couvert, même dans le temps le plus rude. Il eſt vrai qu'ils regardent

comme un crime énorme, de ſurcharger un chameau : à cela près, ils l'emploient à une infinité d'uſages, & en retirent les plus grands ſervices. Rien de plus docile & de plus doux que ces animaux. Un enfant peut les charger & les conduire en toute ſûreté : ils portent le double de la plus forte mule, & ſont de très-petite dépenſe ; un chameau peut même ſupporter la faim & la ſoif durant plus de huit jours de ſuite.

Les chevaux de Barbarie ſont connus dans toute l'Europe : ils ſont petits, mais vigoureux, & conſervent leur force durant vingt-cinq à trente ans : ils ſurpaſſent, à cet égard, les chevaux Eſpagnols ; mais ils n'en ont ni le port ni la vîteſſe. Les beſtiaux, la volaille & le gibier propres pour la table, ne ſont point rares ici ; mais ils n'ont point la même qualité que chez nous. A Tunis, le bœuf n'eſt bon que ſix mois de l'année ; le mouton a l'odeur forte. Pour ce qui eſt du veau, les Maures n'en font aucun uſage : ils trouvent ſurprenant que les Chrétiens tuent cet animal avant ſon parfait accroiſſement ; temps, diſent-ils, où il fournit une quantité de viande bien plus conſidé-

rable. Ce raiſonnement n'eſt pas d'un convive délicat : je ne le crois cependant ni barbare ni inſenſé.

Le pain qu'on mange à Tunis, eſt blanc & fait de fleur de farine. Il eſt pour les gens aiſés une ſorte de mets dont ils font ſouvent uſage ; c'eſt une confection d'herbes, fort chere, mais ſi propre à réjouir l'imagination, que quiconque en a mangé une ſeule once, eſt gai le reſte du jour, & ne redoute aucun péril. Quant au peuple, il uſe de farine d'orge, pétrie & cuite dans de l'eau & du ſel. Pour la manger, il la détrempe enſuite dans de l'huile & du beurre. Les plus pauvres vivent encore plus mal : leur nourriture eſt un mêlange de farine d'orge crue, d'eau & d'huile, qu'on mêle enſemble, & dans lequel on met du jus d'orange & de citron : c'eſt un manger très-rafraîchiſſant & très-ſain, mais peu agréable : j'en parle d'après l'expérience ; j'ai voulu moi-même goûter de tous ces différents mêts.

Les Maures penſent tout autrement que nous à l'égard des jardins : les leurs ne ſont que des enclos d'arbres, ſans allées ni compartiments. Ils diſent

que la peine de planter eſt aſſez grande, ſans y joindre encore celle qu'exige l'élégance & la ſymmétrie. Il y a près de Tunis & de Biſerte quelques vignes qui produiſent de bon raiſin blanc. Les Turcs le vendent aux eſclaves Chrétiens : ceux-ci en font du vin, & enſuite le revendent fort cher aux Turcs & aux Maures, à qui leur loi défend d'en boire.

Les Tuniſiens commercent avec pluſieurs nations de l'Europe, & ſur-tout avec la France : ils en tirent des draps, du vermillon, du ſucre, du poivre, du girofle, du vin, de l'eau-de-vie, du papier, du fer, de l'acier, des quincailleries, &c. Ils donnent, en échange, du bled, de l'huile, des fêves, des lentilles, de la cire, de la laine, des cuirs & du maroquin. Tout bâtiment Européen qui entre dans la rade de Tunis, arbore ſon pavillon & ſalue de trois coups de canon le château de la Goulette, s'il n'eſt que vaiſſeau marchand ; mais ſi c'eſt un vaiſſeau de guerre, la Goulette commence par le ſaluer ; &, ſur le champ, on a ſoin de renfermer tous les eſclaves. La raiſon, c'eſt que ſi l'un d'eux trouvoit le moyen

de ſe ſauver ſur ce vaiſſeau, on ne ſeroit point en droit de le réclamer.

Deux des principales branches du commerce des Tuniſiens ſont les caravanes de Salé & de Gadèmes. Cette derniere ville n'a que deux rues, mais d'une longueur prodigieuſe. La maniere dont ſes habitants commercent avec les Négres leurs voiſins, eſt ſinguliere. Les uns & les autres ſe rendent à une montagne de la Nigritie, & reſtent chacun de leur côté. Les Gadémois s'avancent juſqu'au milieu de la montagne, y étalent leur marchandiſe, & ſe retirent. Les Négres s'avancent à leur tour, examinent ce qu'on leur apporte, & placent ſous chaque choſe la quantité de poudre d'or qu'ils ſont diſpoſés à en donner; après quoi, ils retournent à leur poſte. Ceux de Gadèmes reviennent une ſeconde fois; & ſi la poudre d'or laiſſée par les Négres, leur paroît équivalente au prix qu'ils ont marqué ſur leurs marchandiſes, ils prennent la poudre & laiſſent ces dernieres: ſi, au contraire, cette poudre leur paroît inſuffiſante, ils n'y touchent point, & s'en retournent de nouveau. Les Négres ne manquent pas

d'y faire l'addition convenable, & n'emportent les marchandiſes, que quand la poudre a été elle-même enlevée. Que penſez-vous, Madame, de cette maniere de négocier entre deux nations qu'il nous plaît d'appeller Barbares ?

Le royaume de Tunis eſt peuplé de Turcs, de Maures, de Juifs & de Chrétiens. Les Turcs forment, en quelque ſorte, le plus petit nombre, & ne ſont même que le rebut de leur nation : cependant ils tiennent celle des Maures aſſervie. Ceux-ci habitent les villes, ou vivent ſous des tentes. Les Juifs occupent, dans Tunis, un quartier ſéparé : on fait monter leur nombre à neuf ou dix mille. Il eſt une autre eſpece d'habitants qui jouiſſent des mêmes priviléges que les Turcs ; ce ſont les renégats Chrétiens : leurs talents les élevent très-ſouvent aux premiers emplois de l'état, & juſqu'à la dignité de Bey. A l'égard des Chrétiens, ceux qui ne ſont pas eſclaves, habitent un fauxbourg ſitué à quelque diſtance de la ville : aucun d'eux ne paroît dans les rues, après cinq heures en hyver, & huit heures en été. S'ils ſe montroient plus tard, ils s'ex-

poſeroient aux inſultes & aux outrages de la canaille. Cette loi parut très-dure au marquis : il réſolut de l'enfreindre, & me fit promettre de l'accompagner. J'y conſentis, non ſans avoir héſité ; mais je ne voulois ni le laiſſer douter de mon courage, ni qu'il s'expoſât ſeul dans un pays où nous n'avions point de connoiſſances. Nous ſortîmes ſans bruit, & accompagnés de quelques domeſtiques : nous parcourûmes aſſez paiſiblement une partie de la ville. On nous regardoit avec ſurpriſe, mais on ſe taiſoit. Je m'apperçus cependant qu'on nous ſuivoit déja de loin, & qu'on ne tarderoit point à nous ſuivre de près. Le marquis n'en doutoit pas non plus ; ce qui parut aſſez peu l'inquiéter. Nous nous tînmes ſur nos gardes & gagnâmes la grande place. J'ai dit qu'elle étoit entourée d'une infinité de boutiques. Nous entrâmes dans pluſieurs, avec auſſi peu d'intention, que le font ſi ſouvent à Paris les dames & les petits-maîtres. Nous fîmes, comme eux, quelques emplettes inutiles. Nous ſongions à regagner notre demeure. Dans l'inſtant, nous vîmes nos domeſtiques attaqués par pluſieurs Maures. Ceux-ci

ne vouloient que les balloter ; mais les nôtres les accueillirent d'une maniere très-vigoureuſe : ils firent en même temps voir quelques piſtôlets qui écarterent cette canaille. Nous nous joignîmes à eux, & dans la même attitude : c'étoit rendre l'affaire encore plus grave. Quelques Turcs accoururent, en nous menaçant par de grands cris. Nous étions réſolus de ne pas les ménager plus que les Maures. J'étois en même temps très-inquiet du péril où le marquis s'alloit jetter : je n'étois pas non plus ſans inquiétude pour moi-même. Il y avoit déja quelque temps que cette ſcene étoit commencée, lorſqu'un tumulte encore plus grand me fit juger que la cataſtrophe approchoit : je frémis, je l'avoue. Quant au marquis, il menaçoit de caſſer la tête à quiconque s'oppoſeroit à ſon paſſage : il tenoit alors un piſtolet d'une main & ſon épée de l'autre. Je fis ce que je lui voyois faire. Au même inſtant, une troupe de Turcs bien armés s'avance en ordre, avec un Aga à la tête. Le peuple ſe diſſipe, & nous nous trouvons délivrés par ceux que nous avions cru voir venir fondre ſur nous. C'étoient M. de S..... &

le Docteur qui, nous voyant abſents, & inſtruits des périls où nous allions nous expoſer, étoient allés ſolliciter ce ſecours : ils l'avoient obtenu à la recommandation du conſul de France. Le marquis récompenſa les ſoldats, & même l'officier ; car un Turc, de quelque rang qu'il ſoit, ne refuſe jamais un préſent ; ſouvent même il l'exige.

Au reſte, Madame, nous n'avions eu à faire qu'à la populace de Tunis. Ceux qu'on peut y appeller *les honnêtes gens*, y ſont très-polis & très-doux. Les femmes y ſont belles & bien parées ; elles ſe couvrent le viſage, quand elles ſortent. Ces peuples, comme les Mahométans d'Egypte, tiennent pour ſaints les fous qui courent les rues : ils ont auſſi une extrême vénération pour les longues barbes. Ceux qui en ont peu, leur paroiſſent des cerveaux foibles, abſolument incapables de régir & d'entendre les grandes affaires. J'aurai ſujet de m'étendre encore plus par la ſuite, ſur les mœurs générales de Barbarie : Alger & Maroc vont m'en fournir l'occaſion. J'eſpére que ces deux états donneront auſſi matiere à quelques détails particuliers, même ſur cet

objet. Nous n'enviſageons tous ces peuples, que comme autant de pirates; nous les jugeons tous, les uns d'après les autres; mais pluſieurs nations peuvent avoir le même but, & différer cependant beaucoup entr'elles, ſoit dans leurs vertus, ſoit dans leurs vices. L'Europe en fourniroit plus d'un exemple.

Je ſuis, &c.

A Tunis, ce 5 Août 1736.

LETTRE IX.

SUITE DES ETATS Barbareſques.

L'ETAT d'Alger touche à celui de Tunis ; & nous ne ſortîmes de l'un, que pour entrer dans l'autre. Je perſiſte, Madame, dans la méthode que je me ſuis preſcrite, de n'offrir à vos yeux que ce qui peut fixer votre attention.

Je vais donc vous conduire d'une ſeule traite juſqu'à Bonne, ſituée à plus de vingt lieues de Tunis. C'eſt, dit-on, l'ancienne Hyppone : on voit du moins, dans ſes environs, les ruines d'un édifice, qu'on dit être celles de la cathédrale de S. Auguſtin, avec une fontaine & des figures qui portent ſon nom. Il faut y joindre encore une ſtatue de marbre mutilée, devant laquelle les matelots François & Italiens ne manquent jamais de ſe proſterner, en invoquant le ſaint évêque : ce ſont-là les ſeules preuves que

Bonne ſoit ſa ville natale & épiſcopale.

Delà nous paſſâmes à Conſtantine, qui donnoit autrefois ſon nom à toute une province. C'étoit la réſidence des rois Arabes : ſes magnifiques reſtes nous donnent une haute idée de ſon ancienne ſplendeur. On prétend qu'elle en dut la plus grande partie à une fille de l'empereur Conſtantin, qui la fit rétablir & embellir ; delà auſſi le nom qu'elle porte, & qui a ſurvécu à ſes monuments. Le diſtrict de Conſtantine eſt très-étendu, & peuplé par un grand nombre de tribus Arabes parmi leſquelles il y en a une dont le commerce, dit-on, conſiſte à proſtituer ſes femmes & ſes filles au premier venu.

Après bien des fatigues, nous arrivâmes à Alger. Cette ville donne ſon nom à tout le royaume qui en dépend ; mais on ignore d'où ce nom lui vient à elle-même. Ce royaume fut poſſédé ſucceſſivement par les Romains, qui le garderent environ quatre cents ans ; par les Vandales, qui en chaſſerent les Romains, & qui, à leur tour, en furent chaſſés par les Grecs. Ceux-ci conſerverent cette conquête un peu plus

d'un ſiecle, & ſe virent contraints de l'abandonner aux Arabes, qui la garderent encore moins de temps. Les Africains ſecouerent le joug, & obéirent enſuite ſucceſſivement à différentes familles nées parmi eux ; mais ils furent de nouveau ſoumis par les deſcendants de ces mêmes Princes Arabes, à qui ils l'avoient été autrefois. Ces derniers, pour empêcher que l'Afrique ne ſortît déſormais des mains de leur race, partagerent ce pays en pluſieurs royaumes, ſubdiviſés en provinces, ſous le gouvernement de différents chefs. Le royaume d'Alger fut diviſé en quatre parties, & ſoumis à un pareil nombre de Princes. Ils ſe ſoutinrent tant qu'ils vécurent en paix ; & ce qui doit vous ſurprendre, Madame, c'eſt qu'ils y vécurent durant pluſieurs ſiecles : ils s'en laſſerent à la fin, s'attaquerent, s'entre-détruiſirent. Quelques-uns ſe virent contraints d'appeller à leur ſecours les Eſpagnols, qui, de leurs libérateurs, ſe firent bientôt leurs maîtres : ils le devinrent également d'Alger. Cette ville eut recours au fameux corſaire Barberouſſe, qui la délivra du joug Eſpagnol, mais pour lui en impoſer un

plus tyrannique, un plus ſanguinaire: ce fut lui qui, à force de perfidies & de meurtres, après s'être fait roi d'Alger, établit la forme de gouvernement qui ſubſiſte encore. La maniere dont périt cet uſurpateur, mérite d'être rapportée.

Pourſuivi par les troupes que Charles-Quint avoit envoyées en Afrique contre lui, & qui étoient bien ſupérieures aux ſiennes, il crut pouvoir arrêter les Eſpagnols, par un ſtratagême digne d'un corſaire opulent. Il joncha le chemin d'or, d'argent, de bijoux & de vaiſſelle précieuſe: il eſpéroit gagner aſſez de temps, pour mettre la riviere d'Huexda entre lui & ceux qui le pourſuivoient. Des Africains & des Turcs n'euſſent pas, ſans doute, réſiſté à cette amorce: elle ne put ralentir la courſe des Eſpagnols: ils foulerent aux pieds le tréſor qui s'offroit à eux, atteignirent l'arriere-garde de l'ennemi, & la taillerent en pieces. Barberouſſe, qui étoit déja de l'autre côté de la riviere, la repaſſe avec ce qu'il avoit de troupes, & combat en déſeſpéré: il eſt tué avec tous ſes ſoldats.

La mort de Barberouſſe ne délivra point Alger de la tyrannie des Turcs:

ils élurent à ſa place Chérédin, ſon frere. Celui-ci s'apperçut bientôt que ſon gouvernement étoit odieux aux Algériens : il mit ſes Etats ſous la protection de Sélim I, empereur de Conſtantinople. Ce prince ne laiſſa à Chérédin que la dignité de vice-roi, & lui envoya deux mille janiſſaires bien armés. Une foule de malfaiteurs, ou d'autres Turcs, ſans reſſource chez eux, paſſerent du Levant à Alger. Ils formerent enfin un corps aſſez nombreux, pour ſubjuguer entiérement les Maures & les Arabes. Les Turcs ſeuls & les renégats Chrétiens peuvent être admis dans l'armée. On appelle de ce nom un corps d'environ douze mille hommes, en quoi conſiſte la force, le ſoutien & la défenſe de ce royaume. Le Dey, ou ſouverain, les Beys, ou gouverneurs des provinces, les commandants des armées, les ſecrétaires d'état, les capitaines de vaiſſeaux, en un mot, tous les officiers, tant civils que militaires, ſont compris dans ce nombre. Le Dey n'eſt plus, comme les premiers ſucceſſeurs de Barberouſſe, un ſimple vice-roi ; c'eſt un ſouverain très-abſolu, qui diſtribue les récompenſes

& les châtiments, ordonne les armements & les expéditions militaires, nomme à toutes les charges, régit toutes les affaires du royaume, ſe fait rendre compte, & n'en rend à perſonne. Il doit être élu par la voix unanime de l'armée; & le moindre ſoldat peut aſpirer au titre de *ſouverain*. L'empereur Turc eſt cependant toujours réputé le protecteur des Algériens; mais il ſe mêle fort peu de leurs affaires; à peu près comme le roi de France protege la république de Geneve, & la laiſſe ſe gouverner ſelon ſes uſages & ſes loix.

Il n'y a aucune auberge ni dans la ville d'Alger, ni dans tout le royaume. Nous logeâmes chez le conſul, qui nous prodigua les diſtinctions & les offres de ſervice. Il nous fut très-utile à bien des égards : il nous accompagna dans toutes nos recherches, & nous épargna plus d'une inſulte dans un pays où tout ce qui n'eſt pas Turc, eſt expoſé aux mépris & aux outrages d'une ſoldateſque effrénée.

Alger eſt bâtie ſur la pente d'une montagne, & s'étend vers le port, en forme d'amphithéatre: ſes murailles ſont conſtruites, en partie, de pierres de

taille, & en partie de briques ; elles ſont environnées d'un foſſé large & profond : ſes rues vont preſque toutes en penchant, ſuivant l'aſſiette de la ville ; elles ſont ſi étroites, qu'à peine deux hommes peuvent y paſſer de front. C'eſt, dit-on, pour garantir les paſſants de l'extrême ardeur du ſoleil. Au ſurplus, les maiſons d'Alger ſont bâties de briques & de pierres : leur forme en général eſt quarrée ; preſque toutes ont une grande cour, autour de laquelle régnent quatre galeries ſoutenues de colonnes. Sur ces galeries eſt une terraſſe qui ſert à différents uſages, même à former un petit jardin : on peut s'y promener, &, qui plus eſt, parcourir, de terraſſe en terraſſe, toute la ville, ſans être obligé de mettre une ſeule fois pied à terre : les cheminées ſont conſtruites de maniere qu'elles reſſemblent à de petits dômes placés à chaque angle des terraſſes ; elles ſont ornement, tandis que chez nous, elles dégradent l'extérieur des plus beaux édifices. Celui qui l'emporte ſur tous les autres, eſt le palais du Pacha : il eſt ſitué au milieu de la ville & entouré de deux belles galeries placées au-deſſous l'une de l'autre ; elles

ſont ſoutenues par deux rangs de colonnes de marbre. Après ce palais, eſt celui du Dey : on peut citer auſſi les bâtiments qui ſervent de caſernes aux ſoldats Turcs non mariés ; car ceux qui le ſont, n'y peuvent être admis ; ils logent ailleurs, à leurs propres frais : au contraire, les premiers y ſont ſervis avec grand ſoin, par des eſclaves, aux dépens du gouvernement. Ces eſclaves ont auſſi leurs caſernes ; c'eſt ce qu'on nomme *bagnes* : ce ſont de grands bâtiments ſous la direction d'un gouverneur & de pluſieurs officiers ſubalternes, qui ont chacun leurs fonctions particulieres. Ils ſont obligés de rendre au Dey un compte fréquent du nombre des eſclaves & des dépenſes faites pour leur entretien.

J'aurois déja dû vous parler des moſquées : on en compte dix grandes & environ cinquante petites ; les unes & les autres offrent peu de magnificence : il y a de plus, à Alger, un très-grand nombre d'écoles publiques pour les enfants, & trois Colléges pour les jeunes gens qui veulent s'inſtruire dans les ſciences qu'on peut enſeigner en Barbarie. Je n'ai pu vérifier ni la nature

des leçons, ni les progrès des éleves.

La ville n'eſt pourvue d'aucune ſource d'eau fraîche ; & la ſéchereſſe rend très-ſouvent les citernes inutiles ; mais on y a ſuppléé par le moyen d'un aqueduc élevé à quelque diſtance de la ville, qui ſert à remplir un vaſte réſervoir, &, en même temps, fournit de l'eau a plus de cent fontaines ou tuyaux, à chacun deſquels eſt attachée une cuillier pour l'uſage public. Il eſt permis à tout particulier, libre ou eſclave, d'y boire : il régne même alors, entre les uns & les autres, une ſorte d'égalité : chacun eſt obligé d'attendre ſon tour, ſans donner aucune marque d'impatience. Il faut en excepter les Turcs : ceux-ci boivent dès l'inſtant de leur arrivée. Il faut auſſi en excepter les Juifs, mais dans le ſens oppoſé : un Juif ne peut boire ni en préſence d'un Maure, ni en préſence d'un eſclave Chrétien. Les tombeaux des Deys & des Pachas ſont en dehors, & proche d'une des portes de la ville : ils ont dix à onze pieds de haut, & s'élevent en forme de dôme. Six d'entr'eux ſe touchent circulairement : ce ſont les tombeaux d'autant de Deys qui furent tous

ſucceſſi-

ſucceſſivement élus & maſſacrés le même jour.

J'oubliois de vous parler des bains chauds qui ſe trouvent à Alger ; ils y ſont en grand nombre, & à un prix très-modique : cependant rien de plus propre & de mieux entretenu, j'ajouterois même, de mieux orné que ces ſortes d'endroits ; rien auſſi de plus ſouvent fréquenté. La loi des Turcs les oblige à des ablutions réitérées ; & la nature du climat impoſe la même néceſſité à ceux qui ne ſont point Mahométans.

Nous fîmes, c'eſt-à-dire, toute notre ſociété, différents voyages dans quelques villes qui dépendent d'Alger. Ce royaume eſt diviſé en trois gouvernements que les Turcs nomment celui du Levant, celui de l'Oueſt, celui du Midi. Chaque gouvernement eſt ſoumis à un Bey, qui l'eſt lui-même au Dey d'Alger. Il y a peu de villes murées, & d'édifices d'une certaine importance dans tout le royaume. Les nombreuſes tribus de la campagne menent une vie errante : on les diſtingue par *Adouars* ou campements. On nomme ainſi un certain nombre de familles

qui se réuniſſent & logent ſous des tentes. Ces campements changent de lieu & de ſituation, ſuivant les ſaiſons & la commodité de l'agriculture & du pâturage.

Je vais, Madame, vous parler tout de ſuite du voyage que nous fîmes à Fez & à Maroc. Ces deux villes ſont ſituées à environ douze lieues l'une de l'autre : chacune d'elles eſt capitale d'un royaume, & ſoumiſe au même Souverain. Fez eſt diſtinguée en vieille & en nouvelle ville ; c'eſt le vieux Fez qui mérite le plus d'attention, il a neuf milles de circonférence ; la forme des maiſons eſt à-peu-près la même qu'à Alger. Chez les plus riches habitants, les cours ſont ornées de fontaines, de grands baſſins de marbre, entourés d'orangers & de citronniers qui, d'un bout de l'année à l'autre fourniſſent du fruit. La riviere ſe diviſe en ſix branches, fournit de l'eau à toutes les maiſons de la ville, à trois cents ſoixante-ſix bains, fait tourner un pareil nombre de moulins à la fois, tandis qu'un égal nombre de fours eſt journellement occupé à cuire du pain. J'admirai la ſtructure de la grande moſquée ; elle eſt très-

noble & très-majeſtueuſe : on en doit dire autant de celle du college ; & ce qu'il eſt ſur-tout eſſentiel de ne pas oublier, c'eſt que ce college barbare poſſede une très-grande & très-précieuſe bibliotheque.

Maroc eſt preſque deux fois auſſi étendu que Fez ; mais il eſt plus vaſte que peuplé : ſon château, qui eſt en même temps le ſerrail du Souverain, a, dit-on, une lieue de tour ; il paſſe pour être le plus beau de toute l'Afrique : on a pratiqué, dans quelques-unes de ſes chambres, de grands viviers, & au-deſſus, des plafonds couverts de glaces ; de ſorte qu'on croit voir nager dans ces glaces les poiſſons qui nagent en effet dans le vivier : mais des ouvrages plus étonnants ſont les aqueducs qui conduiſent l'eau à Maroc, durant l'eſpace de plus de quarante milles.

Je conſultai nos ſavants ſur l'ancienne hiſtoire de Fez & de Maroc ; ils m'apprirent que ces deux royaumes étoient compris dans l'ancienne Mauritanie, qui tenoit ce nom des Maures, ſes premiers habitants. Ce pays fut preſque toujours ſoumis à un deſpotiſme

abſolu. Cela étoit dès le temps que les Romains y porterent leurs armes ; cela eſt encore plus poſitif de nos jours. On nourrit ces peuples dans l'opinion que tous ceux qui meurent, ou par ordre ou par la propre main du monarque, peuvent compter ſur une place diſtinguée dans le paradis. Au ſurplus, cette partie de l'Afrique éprouva à-peu-près les mêmes révolutions que les autres, c'eſt-à-dire, qu'elle fut ſubjuguée ſucceſſivement par les Romains, les Goths, les Sarazins, les Arabes, &c. La race des princes qui la gouvernent encore de nos jours, offre les plus grands exemples de tyrannie & de cruauté. Abdala, un d'entr'eux, immola dix de ſes freres à ſes ſoupçons & à ſes craintes. Muley Iſmaël, un de ſes ſucceſſeurs, ſe piquoit de rendre juſtice ; mais il le faiſoit d'une maniere auſſi bizarre que cruelle. Pluſieurs de ſes Négres ayant volé à un fermier une couple de bœufs qui faiſoient toute ſa fortune, celui-ci s'en plaignit au Souverain. Iſmaël fit paſſer tous les Négres devant le fermier, & tua ſur le champ tous ceux que ce dernier reconnut & accuſa ; mais enſuite il le tua lui-même, pour

le punir de la perte qu'il venoit de lui cauſer. Un autre Abdala, non moins cruel que le premier, avoit formé le projet de faire punir le général des Négres : celui-ci abandonné des ſiens, ſe réfugie dans une moſquée, y prend les habits du prétendu ſaint qu'on y révere, &, ſous cette enveloppe, ſe laiſſe tranquillement conduire devant Abdala. Ce prince baiſe reſpectueuſement l'habit qui le couvre, enſuite il ordonne qu'on l'en dépouille, lui plonge ſa lance dans le ſein, & demande une coupe pour boire de ſon ſang : mais ſon premier miniſtre, bien digne d'un tel maître, s'y oppoſe; il lui repréſente combien cette action eſt au-deſſous de ſa dignité ; en même temps il le prie de lui laiſſer avaler ce ſang, qui ne déshonoroit pas un ſujet. Atrée ne fut certainement pas plus cruel qu'Abdala, & ne trouva point pour le ſeconder de pareils miniſtres.

L'empire de Maroc eſt très-étendu ; le pays eſt agréablement mêlé de plaines & de montagnes ; ſa fertilité eſt extrême ; il donne trois récoltes tous les ans, & peut, dit-on, produire cent fois plus que les habitants ne peu-

vent conſommer ; mais la meilleure partie des terres reſte ſans culture. On ne permet point l'exportation du bled au-dehors ; & l'on en conſerve ſous terre de quoi nourrir tout le pays durant cinq ans. Ce climat eſt d'ailleurs fertile en quantité de productions naturelles, ou denrées précieuſes, en vin, en miel, en cire, en ſoie, en laine, en coton, en gingembre, en ſucre, en indigo, &c. Les vallées produiſent d'excellents fruits ; & les montagnes abondent en mines de cuivre : c'eſt une des principales branches du commerce de Maroc avec les Européens. Les Juifs ſont les facteurs de ce commerce ; le profit qu'ils y font eſt immenſe. Vous n'en douterez point, Madame, quand vous ſaurez qu'ici les Juifs ſont auſſi induſtrieux, & encore plus frippons qu'en tout autre lieu de la terre.

Ces Juifs deſcendent de ceux qui furent obligés de fuir de l'Eſpagne & du Portugal ; ils retiennent encore la langue de ces deux royaumes. Les autres habitants ſont les Béréberes ou Barbares, les Arabes, les Maures, les Négres, les Renégats. On regarde les

Béréberes comme les anciens habitants du pays ; ils vivent dans des huttes ſur les montagnes, & n'ont jamais été entiérement ſubjugués ; ils n'ont varié ni dans leurs coutumes ni dans leur langue. On dit que cette langue eſt celle des anciens Carthaginois. Les Arabes ont également conſervé leur langage & leurs anciennes coutumes durant l'eſpace de près de deux mille ans ; ils deſcendent des conquérants de l'Eſpagne, les mêmes qui la ſoumirent en trois ans, & la garderent durant ſept ſiecles. Ces Arabes vivent ſous des tentes & errent d'un canton à l'autre ; ils ſont diviſés par races ou par Adouars, dont l'ancien eſt ordinairement le chef. Un Adouar eſt un aſſemblage de quarante ou cinquante tentes élevées en rond. Une race, ſelon qu'elle eſt devenue nombreuſe, aura quelquefois juſqu'à cinquante Adouars ; ils ſont là avec leurs femmes, leurs enfants & leurs beſtiaux ; & après avoir conſommé tous leurs fourrages, ils levent leurs tentes, & vont établir leur camp dans un autre endroit : ils ſont par bandes cinq ou ſix mille hommes, ſous un com-

mandant qui les fait marcher à la guerre, ſelon les ordres qu'il en reçoit de l'empereur. C'eſt la meilleure cavalerie du pays.

Les Maures deſcendent, comme les Arabes & les Juifs, de ceux qui furent chaſſés d'Eſpagne; ils habitent les côtes maritimes. Les Négres font une très-grande figure dans cette contrée, depuis le regne de Muley Iſmaël, prince qui les favoriſoit beaucoup. Quant aux Renégats, ils ſont en petit nombre, mais peut-être les plus ſcélérats de tous: leur apoſtaſie les fait mépriſer des Maures, qui regardent tout changement de religion comme une tache, même dans quiconque renonce à la ſienne pour prendre la leur.

C'eſt à Maroc & à Fez, que les eſclaves Chrétiens ſont les plus maltraités: ils ſeroient dans le cas d'envier le ſort de ceux de Tunis & d'Alger: leurs travaux ſont énormes; à peine ont-ils le temps de manger leur pain, & en ont-ils ſuffiſamment pour ſe ſoutenir: il n'eſt point rare de les voir accouplés à des charrettes avec des ânes & des mulets: la nuit, on les deſcend dans des cachots ſouterreins,

que l'on recouvre enſuite d'une trape de fer. Plus l'eſclave paroît être en état de payer une groſſe rançon, plus le traitement qu'il éprouve devient rude. Cette rançon ne conſiſte pas toutefois en argent : les rois de Maroc n'en reçoivent plus des étrangers, depuis que les Eſpagnols tromperent un d'entr'eux avec des pieces faites de cuivre.

Les Maures, qui forment la plus grande partie des habitants de ces deux royaumes, ſont communément vifs, ſpirituels, ingénieux ; mais ce n'eſt gueres que juſqu'à l'âge de vingt ans. Ce qu'on nomme, parmi nous, l'âge mûr, eſt pour eux un temps de décrépitude : ils deviennent alors ſtupides & nonchalants. Une qualité eſſentielle dans une femme Maureſque, eſt l'extrême embonpoint ; c'eſt à quoi l'homme qui les recherche, fait le plus d'attention ; & c'eſt pour ſe procurer cette eſpece de mérite, qu'elles uſent avec excès des viandes les plus ſucculentes : on a même vu de petites filles y ſuppléer, en ſe nourriſſant de la chair de jeunes chiens & de jeunes chats. Les Maures ne mangent d'autre viande que

celle des bêtes qui ont été tuées par un homme de leur nation. Celui-ci préſente la gorge de l'animal du côté de la Mecque ; & après avoir dit : „ Mon Dieu, voilà une victime que „ je vais vous immoler ; je vous ſup- „ plie que ce ſoit pour votre plus gran- „ de gloire que nous la mangions „ : il lui coupe la gorge.

Cette nation a quelques proverbes qui décelent aſſez bien ſon caractere : tel eſt, en particulier, celui-ci qui exprime l'avarice des Maures : Vinaigre donné eſt meilleur que miel acheté. Ils diſent, un cheval, une femme, un livre, pour exprimer les objets qui leur paroiſſent les plus néceſſaires.

Voilà, Madame, ce qui m'a le plus frappé dans les mœurs & les uſages des Maroquins, qui, d'ailleurs, reſſemblent aſſez aux autres habitants de l'Afrique. Mais je reviens aux Algériens, ſur leſquels vous trouverez, ſans doute, que j'ai gliſſé un peu trop légérement. Ils ſont, en général, très-œconomes, & amis de la tempérance : le roi en donne lui-même l'exemple. Une des principales fonctions de ce prince, eſt de rendre la juſtice à ſes ſujets ; cela

ſe fait ſans écritures, ſans frais & ſans appel. On ne voit ici ni avocats, ni procureurs, ni même aucune eſpece de ſolliciteurs; il n'y a non plus aucuns dépens à rembourſer ou à payer. Si le plaignant eſt convaincu d'avoir porté une accuſation fauſſe, ou fait une demande illégitime, il eſt puni de cinq cents coups de bâton; moyen plus ſûr que les dommages & intérêts, pour prévenir d'injuſtes chicanes.

Les loix criminelles ne ſont pas moins expéditives que les loix civiles. Un voleur, ou un meurtrier, pris ſur le fait, eſt conduit devant le Dey, & ſur le champ livré au ſupplice. Les banqueroutes frauduleuſes ſont ici punies de mort; ce qui ſe pratique rarement chez certaines nations policées. C'eſt auſſi l'uſage à Alger, d'empriſonner les débiteurs après l'expiration du terme qui leur a été accordé: mais en même temps le Dey exhorte les créanciers à uſer d'indulgence: il leur rappelle pluſieurs paſſages de l'alcoran, qui portent que, lorſqu'un débiteur eſt pauvre & inſolvable, la dette doit être remiſe; qu'il faut même le ſoulager par des aumônes. Il faut l'a-

vouer, Madame, de telles pratiques font honneur à cette nation barbare, & en feroient à celles qui la qualifient de ce nom.

Ce n'eſt pas non plus l'uſage de quitter ſes occupations, & de louer des places pour voir donner la mort à un de ſes ſemblables. Un criminel qui a reçu ſa ſentence, marche ſans fers & ſans menottes vers le lieu de l'exécution : il eſt ſuivi d'un ſeul officier, & à peine remarqué par le peuple. Il y a auſſi quelque différence entre le guet d'Alger, & celui de nos villes. Cette garde eſt reſponſable des vols qui ſe commettent, & paie ſur le champ ; ceux même qui avoient leurs portes devant les magaſins ou la maiſon qui a été volée, ſont mis à mort. En un mot, les Algériens ont l'avantage, aſſez rare par-tout ailleurs, d'être bien gardés dans leur maiſon, & promptement ſecourus, s'ils ſont attaqués au-dehors.

Les Marabous, ou prêtres de ce pays, y ſont très-reſpectés : ils n'ont cependant aucune juriſdiction eccléſiaſtique ; ils influent encore moins ſur les affaires d'état. Les Turcs Algériens

les obſervent de près, parce qu'autrefois ils uſurperent la ſouveraineté & la rendirent héréditaire dans leur corps. Au ſurplus, ce royaume eſt, comme celui de Maroc, habité par différentes nations, par les naturels du pays, par les Maures, par les Arabes, par les Juifs, par des Turcs, & enfin par des Chrétiens.

Les Maures de la campagne ont quelque rapport avec les Arabes : comme eux, ils errent en familles, & forment des tribus ſéparées : ils ſont ſi experts à découvrir la nature d'un terroir, qu'ils choiſiſſent toujours les plus propres aux productions de chaque ſaiſon : une ſeule tente renferme ſouvent deux ou trois branches de la même famille. Un moulin portatif, compoſé de deux pierres, quelques vaiſſeaux de terre, forment une partie des ameublements de ces cabanes. Une autre tente, & quelquefois la même, renferme tout à la fois les chevaux, les ânes, les vaches, les chevres, les chiens, les chats & la volaille. Tout l'habillement des hommes conſiſte dans une piece de drap blanc fort groſſier ; elle eſt d'environ quatre à cinq aunes,

& ſert à les envelopper depuis la tête juſqu'aux talons : quelques-uns plus aiſés portent un manteau ; ils le conſervent, pour l'ordinaire, toute leur vie. Ils ont pour méthode, quand la pluie les ſurprend, de plier avec ſoin ce précieux manteau, de le poſer ſur une pierre, & de s'aſſeoir nuds par-deſſus ; de ſorte que leur corps garantit le manteau de la pluie, au lieu d'en être eux-mêmes garantis par le manteau.

Les Maures marient leurs enfants très-jeunes ; il n'eſt pas rare d'y voir des filles être meres avant onze ans, quelquefois beaucoup plutôt. Celui qui recherche une fille en mariage, doit en quelque ſorte l'acheter ; auſſi eſt-il d'uſage de lui demander : combien vous coûte la mariée ? Ce ſont les parents de la femme qui lui font cette queſtion, à quoi il a coutume de répondre : toute femme ſage & vertueuſe n'a point de prix. Arrivée devant ſa tente, les compagnes de la jeune future lui préſentent un bâton ; elle le prend & l'enfonce dans la terre auſſi avant qu'elle peut, en diſant, que comme ce bâton ne pourra être arraché que par force, rien

auſſi que la force ne pourra la ſéparer de ſon époux.

Les Arabes qui habitent le mont Atlas & les plaines voiſines, vivent, dit-on, avec plus d'élégance que les Maures. Ils ſont redevables de cette eſpece d'opulence à leur commerce avec les villes de Tunis & de Fez. Pluſieurs d'entr'eux s'occupent auſſi de l'agriculture & de la chaſſe des bêtes ſauvages; d'autres cultivent l'aſtronomie & la poéſie: ils chantent leurs amours, leurs chaſſes & leurs combats. Un poëte célebre eſt aſſuré d'une récompenſe honorable de la part du Cheque. On nomme ainſi le chef de chaque tribu. Les Cheques s'occupent eux-mêmes à compoſer des vers & à garder leurs troupeaux: ils comparent leur maniere de vivre à celle des anciens patriarches; ce qui eſt vrai. Leurs meilleures pieces de vers ſont raſſemblées en un corps; & on les fait apprendre par cœur aux enfants; c'eſt-là une des parties eſſentielles de leur éducation.

A l'égard des Juifs, ils ſont très-nombreux, & ſur-tout extrêmement mépriſés dans ce royaume: il ne leur

eſt pas permis d'habiter parmi les Mahométans, quoiqu'on accorde ce privilege à toutes les autres nations. Leurs femmes ſont obligées d'aller le viſage découvert, pour les diſtinguer des Mahométanes, qui ne ſortent jamais que voilées.

Je vous ai déjà parlé des Turcs; ils ſont tous ſoldats, & regardés comme nobles : ils ſuccedent, ſelon leur rang, aux emplois & aux dignités de ce royaume. Les renégats Chrétiens jouiſſent des mêmes privileges : dès l'inſtant qu'ils profeſſent ouvertement le Mahométiſme, ils entrent en paie, & y peuvent aſpirer aux plus hauts emplois, même à la dignité de Dey. Pour ce qui eſt des eſclaves, ils ne ſont toujours ici que trop nombreux; ceux qui en poſſedent une trop grande quantité, les louent, ſoit aux Turcs, pour aller en mer, ſoit aux étrangers qui viennent s'établir dans les villes. On a tort de croire, en Europe, que les Algériens aient recours aux promeſſes, aux menaces, aux mauvais traitements, pour déterminer leurs eſclaves à embraſſer le Mahométiſme.

Ils redoutent, au contraire, leur apoſtaſie : elle mettroit leurs eſclaves hors d'état d'être rachetés par les peres de la Merci, ou leur ôteroit l'envie de ſe racheter eux-mêmes. Au reſte, Madame, toutes les religions ſont ici tolérées : tous les étrangers, tant eſclaves que libres, y ont leurs prêtres & leurs égliſes : mais quant aux femmes Turques, très-peu d'entr'elles ont quelque idée de religion. On regarde comme une choſe très-indifférente, qu'elles prient ou ne prient pas ; qu'elles aillent à la moſquée, ou qu'elles reſtent chez elles. On leur perſuade qu'elles ne ſont faites que pour contribuer aux plaiſirs des hommes ; & elles ſe le perſuadent très-facilement d'elles-mêmes.

Les Algériens n'ont ni concert, ni jeu, ni aucun ſpectacle public ou particulier : ils ne connoiſſent point les jeux de hazard ; il ne leur eſt pas même permis de jouer de l'argent aux jeux de combinaiſon, tels que les échecs & les dames : ils n'ont que peu ou point de vaiſſelle d'argent. Leurs cuillers ſont de bois, & on ne

s'y ſert point de fourchettes ; on ne s'y ſert pas même de table. Les mêts ſont placés ſur une natte qui s'enleve après le repas : les autres ameublements ſont très-ſimples, même parmi les gens les plus riches. La plus belle chambre n'eſt ornée que d'un tapis, ſouvent même que de nattes de jonc ou de feuilles de palmier. Les tapiſſeries, les chaiſes, les glaces, les bureaux, les buffets, les tableaux, toutes ces inventions du luxe en ſont proſcrites. Les femmes ne ſe peignent point le viſage, comme nos dames Françoiſes ; mais elles ſe noirciſſent les cheveux & les ſourcils, & ſe teignent le bout des doigts d'un aſſez beau bleu. Tout cela eſt affaire de fantaiſie, & peut-être ne gagnerions-nous pas à comparer les nôtres avec celles des femmes Africaines.

Voilà, Madame, tout ce que j'ai à vous dire ſur cette contrée. Notre caravane s'occupe à délibérer ſur la route que nous devons ſuivre : peu m'importe, pourvu qu'elle me mette à portée de voir & de vous apprendre des choſes nouvelles. Il y en a une

qui vous intéreſſera peu ſans doute, mais qui nous touche vivement le Docteur & moi. Nous allons nous ſéparer du Marquis & de M. de S***. Ce dernier n'eſt point en état de ſoutenir une plus longue route: ſa ſanté, qui s'affoiblit chaque jour, l'oblige à prendre, avec ſon éleve, le chemin de Marſeille.

Je ſuis, &c.

A Maroc, ce 28 Août 1736.

LETTRE X.

LA GRECE.

NOUS étions incertains ſur la route que nous devions tenir en quittant les côtes d'Afrique. Nous voulions voir la Grece, & les iſles principales de l'Archipel ; mais pour ne point faire pluſieurs fois le même chemin, je ſouhaitois de commencer par les côtes d'Albanie, dans le golfe même de Veniſe, & de voir de ſuite les différentes iſles qui bordent les rivages de Macédoine, de l'Epire & de la Morée, autrefois le Péloponneſe. On nous avertit que trois vaiſſeaux Turcs, qui devoient charger dans différents ports, alloient juſqu'à Dulcegno, ville commerçante dans la haute Albanie. Nous fîmes prix avec celui des capitaines qui nous parut le plus honnête homme : il promit de ſe prêter, autant qu'il ſeroit poſſible, à notre curioſité.

Nous partîmes avec un vent favorable, laiſſant à notre droite l'iſle de

Candie, que les anciens appelloient l'*iſle de Crète*, célebre dans l'hiſtoire par les cent villes ſuperbes qu'on dit qu'elle renfermoit, & dans la fable, par la naiſſance de Jupiter. Nous voguâmes avec aſſez de bonheur dans la mer de Sapience; mais quand nous fûmes à la hauteur de Corfou, à quelque diſtance du golfe de Veniſe, il s'éleva un vent nord-eſt, qui nous retint pluſieurs jours à l'ancre : il ne commença à s'appaiſer que vers la fin du quatrieme jour ; & nous arrivâmes heureuſement à Dulcegno. Cette ville, appellée autrefois *Ulcinium*, eſt petite, mais riche & commerçante : les vaiſſeaux Italiens viennent y charger quantité de grains, de bois & de cuirs. A quelques milles de là eſt le golfe de Drin, plus connu ſous le nom de *golfe d'Apollonie*, où cette ville, fondée par les Corinthiens en l'honneur d'Apollon, étoit ſituée : c'eſt-là que Céſar & Pompée débarquerent ; le premier, pour opprimer ſa patrie ; l'autre, pour la défendre. J'allai à Durazzo ou Dyrrachium, qui n'eſt aujourd'hui qu'un village ruiné & couvert de marécages : il doit ſa célébrité à Ciceron, qui s'y retira pendant ſon exil.

Nos vaiſſeaux mirent bientôt à la voile, & nous mouillâmes à Sazéno, d'où l'on découvre les monts Acrocérauniens, appellés *de la chimere*. Ces montagnes, ſi ſouvent frappées de la foudre, dans les écrits des poëtes, ſont habitées par des deſcendants des anciens Macédoniens, qui, quoiqu'environnés de la puiſſance Ottomane, ont toujours ſu ſe maintenir dans l'indépendance. Il y a ſi peu d'hommes libres ſur la terre, que le plus petit état qui jouit de ce privilege, mérite d'être remarqué. Ces mêmes montagnes qui diviſent la mer Adriatique de la mer Ionique, ſont ſituées dans l'Epire, ce royaume fameux d'où ſortit le plus vaillant des Grecs. Pyrrhus, fils & ſucceſſeur d'Achille, y donna auſſi des loix; & ſa couronne paſſa à Hélénus, fils de Priam, à qui il avoit fait épouſer la veuve d'Hector. Ce pays fut, dans la ſuite, gouverné par un autre Pyrrhus qui porta la guerre en Italie, & fit craindre aux Romains le ſort des Troyens, leurs ancêtres.

Nous débarquâmes dans l'iſle de Corfou, appellée par les anciens *Corcyre* & *Phæacie*. C'eſt ici, diſois-je,

en y abordant, qu'Ulyſſe fut jeté par la tempête que Neptune excita, pour plaire à Calypſo, dont ce roi d'Ithaque avoit mépriſé les faveurs, & qu'il fut ſi bien reçu par Arſinoüs. La ville de Corfou eſt la capitale de l'iſle qui, des Romains & des Grecs, paſſa ſous la domination des Vénitiens: elle eſt aſſez grande & bien fortifiée. Le quartier appellé *Palæopoli*, ou *la vieille ville*, eſt couvert de ruines de marbre, qui atteſtent la magnificence de l'ancienne Corcyre. Près de là eſt une petite plaine riante & fertile, entre-coupée de pluſieurs ruiſſeaux. Un Caloyer, ou moine Grec, avec qui je m'entretenois de l'antiquité de cette ville, & qui, contre la coutume de ces ſortes de religieux, étoit paſſablement inſtruit, me dit qu'il croyoit que les fameux jardins d'Arſinoüs, ſi vantés dans Homere, étoient dans ce lieu. Cette conjecture, peut-être bien fondée, me rappella l'aventure de Nauſicaa, fille de ce prince, qui, en allant blanchir ſon linge à la riviere, rencontra l'infortuné roi d'Ithaque, nouvellement échappé du naufrage. L'iſle de Corfou a environ cent vingt milles de circuit;

ſon terroir eſt montueux vers le midi ; il y vient peu de grains, mais des oranges, des citrons & du vin en abondance ; le miel & l'huile y ſont ſurtout eſtimés ; & les habitants en font un grand débit. Les Vénitiens envoient à Corfou des gouverneurs & des magiſtrats, qu'ils changent tous les ans. La ville a un archevêque, qui eſt toujours un noble Vénitien. Les Grecs n'y ont point d'évêque, mais ſeulement un archiprêtre, qui préſide à leur égliſe.

Nous laiſſâmes Sainte-Maure, autrefois Leucade, petite iſle où l'on trouve une fortereſſe & pluſieurs villages. Elle a été célébrée par un temple dédié à Apollon, près duquel étoit un rocher, où les Leucadiens avoient coutume de précipiter tous les ans un criminel, pour détourner les malheurs dont ils pouvoient être menacés. C'eſt de ce même rocher, que les amants déſeſpérés ſe précipitoient dans la mer ; ce qui fit nommer ce précipice *le ſaut des amoureux*.

J'obſervai, en paſſant, les promontoires d'Actium & de Nicopolis, où ſe donna, entre Auguſte & Marc-Antoine,

toine, cette bataille navale, qui décida de l'empire du monde. Je me figurois la malheureuſe Cléopatre, ſaiſie d'épouvante à la vue des vaiſſeaux Romains, fuir, à force de rames, vers les rivages du Nil, ſuivie de ſon foible amant qui l'adoroit encore. Ce fut Auguſte qui, en ſigne de ſa victoire, fit bâtir, près de la ville d'Actium, celle de Nicopolis, dont il ne reſte plus aujourd'hui que des ruines, non plus que de la ville d'Actium. Il voulut auſſi qu'on célébrât, avec plus de magnificence qu'auparavant, les jeux Actiatiques, inſtitués en l'honneur d'Apollon.

L'iſle, ou plutôt le rocher appellé *Val-du-Compere*, entre Sainte Maure & Céphalonie, étoit cette célebre Ithaque où regna le ſage Ulyſſe. Il ne falloit rien moins que les reſſources d'un prince auſſi adroit, pour faire ſubſiſter des hommes dans un lieu, à peine aujourd'hui capable de nourrir les chevres qui l'habitent.

Nos marchands chargerent quantité de raiſins de Corinthe à Céphalonie, puis à Zanthe, qui n'en eſt pas éloignée. Céphalonie eſt une iſle deux fois plus

grande que celle de Corfou, mais bien moins peuplée & plus ſtérile : il y a quelques villages & une fortereſſe dont les habitants font un commerce conſidérable de ces raiſins ſi vantés, qui ne venoient autrefois que dans les environs de Corinthe : on en recueille bien plus à Zanthe qu'à Céphalonie, eu égard à la grandeur de l'iſle.

Zanthe, autrement dite Zacinthe, peut contenir quarante à cinquante villages, habités par les Grecs & par les Turcs ; ceux-ci ſont les maîtres d'une citadelle bien fortifiée, qui commande à tout le pays. Ce n'eſt plus cette Zacinthe couverte de forêts, comme parle Homere : avec le temps, on a défriché tout ce terrein ; & le bois eſt preſque la ſeule choſe dont manquent aujourd'hui les habitants. Outre les raiſins de Corinthe, Zanthe produit encore quantité de melons, de pêches, de figues, d'olives, en un mot, toute ſorte d'excellents fruits. Non loin de là eſt la petite iſle de Dulichium, différente d'Ithaque, dont elle n'eſt diſtante que de huit milles ; elle étoit du domaine d'Ulyſſe, auſſi-bien que Céphalonie & Sainte-Maure. Ce prince y avoit un

palais, dont on montre encore quelques reſtes.

Nous continuâmes notre route le long des iſles Strophades, où les harpies, pourſuivies par Zétès & Calaïs, fils de Borée, ſe réfugierent autrefois. J'interrogeai quelques Turcs qui avoient été dans ces iſles, pour ſavoir ce qu'on diſoit des harpies; mais je n'en pus tirer aucun éclairciſſement : l'un d'eux me dit que, ſans doute, je voulois parler des moines Grecs, qui en ſont les ſeuls habitants. Je ſouris de ſa bonne foi, & ne pris point la peine de viſiter ces iſles.

Le lendemain, nous laiſſâmes à gauche Sphactérie, où les Athéniens remporterent une victoire ſur les Spartiates, puis le Cap de Sapience, dont nous n'oſâmes approcher de crainte des corſaires; & enfin le promontoire de Ténare, aujourd'hui le Cap Matapan, où ſont pluſieurs gouffres, que les poëtes prenoient pour les portes de l'enfer; c'eſt par-là qu'ils firent deſcendre Hercule pour en tirer le chien Cerbere. On y débite encore une fable preſque ſemblable; mais on a ſubſtitué le diable à Cerbere, & S. Michel à Hercule.

La vue de Cérigo ou l'iſle de Cythere, cet agréable pays de Vénus, diſſipa les idées ſombres que nous avoit données le Ténare. Helene, cette beauté qui mit en feu une partie de l'Aſie, naquit auſſi dans cette iſle. Vous vous attendez ſans doute, Madame, de voir ici quelque riante deſcription d'un pays que vous vous figurez le plus beau de la terre. J'ai cru, comme vous, que la nature l'avoit enrichi de ſes dons les plus rares; cependant Cythere ne nous parut de loin qu'un amas de montagnes ſtériles & déſertes. Cependant un homme qui avoit pénétré dans l'intérieur de l'iſle, aſſura qu'elle contenoit des vallées délicieuſes, fertiles en vignes & en oliviers. Elle a deux ports qui ſont d'une grande reſſource pour les vaiſſeaux marchands contre les corſaires, qui infeſtent ſouvent les mers du midi de la Grece.

Depuis Zanthe, nous avions eu pluſieurs fois occaſion de faire une deſcente dans la Morée, qui eſt l'ancien Péloponneſe. Je me déterminai enfin à y pénétrer avec le Docteur; & le capitaine du vaiſſeau nous fit débarquer à l'extrêmité du golfe Laconique, autre-

ment dit de la Colochine, à l'endroit le plus proche de Miſitra. Nous avions pris un Grec à Durazzo, pour nous ſervir de guide. Nous marchâmes la premiere journée par une plaine fertile & bien cultivée. Nous avions à notre droite l'Eurotas, ce fleuve fameux, ſur les rivages duquel les anciens Spartiates s'endurciſſoient aux travaux.

Le Docteur m'apprit que Lacédémone, où eſt aujourd'hui la ville de Miſitra, fut fondée par Lacédémon, fils de Jupiter & de Taigete. Vous ſavez que Lycurgue, un de ſes rois, ſe rendit recommandable par la ſageſſe des loix qu'il y établit : il vivoit à-peu-près dans le temps que Romulus fondoit l'empire de Rome. Sparte fut redevable de ſa grandeur à ce légiſlateur habile : elle devint bientôt la rivale d'Athenes, & commanda long-temps à toute la Grece. Miſitra contient près de quinze mille ames, dont il n'y a que peu de Turcs : elle eſt défendue par un château bâti ſur le haut du rocher où étoit la citadelle de Sparte. Le peu de veſtiges qui reſtent des monuments qui décoroient cette ancienne ville, ſont des colonnes briſées, des

corniches, des chapiteaux épars dans la campagne : on reconnoît cependant encore la forme du théatre & du Dromos. Le premier avoit deux cents cinquante pas dans ſa plus grande ouverture ; les murs étoient de belles pierres de taille, & les gradins de marbre. En face du théatre, ſont pluſieurs débris de colonnes & de murailles de briques, qu'on nous dit être les reſtes du tombeau de Pauſanias. Là étoit auſſi la colonne où l'on avoit gravé les noms des trois cents Spartiates qui perdirent la vie à la défenſe des Thermopiles : on nous fit voir cette colonne dans une égliſe de la ville, où elle a été tranſportée depuis : le Dromos étoit un cirque où la jeuneſſe s'exerçoit à la courſe & à manier les chevaux ; c'étoit peut-être là auſſi que les jeunes filles danſoient nues, & s'exerçoient à la lutte en préſence des jeunes garçons.

Nous partîmes de Miſitra pour aller à Napoli, ou l'ancienne Nauplium. La ville d'Argos, qui porte encore aujourd'hui le nom qu'elle avoit dans l'antiquité, eſt ſituée de l'autre côté du golfe. Je vis, chemin faiſant, la petite plaine où combattirent les trois cent

Spartiates commandés par Léonidas. En arrivant à Napoli, par la route de Sparte, on apperçoit une élévation couverte de ruines : ce ſont les reſtes d'Argos, capitale des Etats d'Agamemnon. Nous pourſuivîmes notre route vers Mycenes, qui eut pour ſon fondateur Perſée, le libérateur d'Andromede : on l'appelle aujourd'hui *Agios-Adrianos*. Entre cette ville & Argos, étoit la ville & la forêt de Némée, où Hercule tua un lion furieux. Les Argiens alloient tous les ans célébrer des jeux & des combats appellés *Néméens*, en l'honneur de ce héros. Les Argiens paſſoient pour le peuple de la Grece le plus paſſionné pour la muſique. J'ai trouvé que le même goût s'eſt conſervé chez eux juſqu'à ce jour. Dès que le travail eſt fini, on voit tous les habitants à la porte de leurs maiſons, ou ſur le bord de la mer, chantant quelques chanſons mélancoliques, qu'ils accompagnent d'une lyre aſſez ſemblable à celle des anciens. Mycenes paſſa depuis ſous la domination des rois d'Argos, & enſuite ſous celle des Lacédémoniens. La nouvelle ville, qui la remplace, n'a rien qui ſoit capable

d'attirer les curieux : je ne fus guere plus content de Corinthe.

Cette ville, autrefois l'ornement de la Grece, & la capitale de l'Achaïe, n'eſt plus qu'un gros village ſitué entre la mer Ionique & la mer Egée. L'ancienne Corinthe avoit environ onze milles de circuit : on croit qu'elle fut fondée par le brigand Syſiphe, fils d'Eole : ayant été ruinée depuis, elle fut rebâtie par un certain Corinthus, fils de Pélops. Les Romains la ſaccagerent & la réduiſirent en cendres : grand nombre de ſtatues d'or, d'argent, d'airain, furent fondues dans l'embraſement ; ces différents métaux mêlés enſemble, formerent une eſpece de cuivre très-précieux, qu'on appella depuis *métal de Corinthe*.

Des tas de maiſons conſtruites ſans proportion & ſans ordre, ont pris la place des édifices ſomptueux qui embelliſſoient cette ville ſuperbe. Les habitants, au nombre de quatorze à quinze cents, ont preſque tous de grands jardins plantés d'orangers & de citronniers. Leur territoire produit de l'orge, du froment, des olives & du vin, dont ils tirent un très-gros revenu. Nous

vîmes, ſur une éminence, une douzaine de colonnes qu'on nous dit être les ruines d'un ancien temple. La citadelle eſt à une petite lieue de la ville, ſituée ſur un rocher élevé, d'où l'on découvre le mont Cythéron, où fut expoſé le malheureux Œdipe. On apperçoit auſſi du même lieu les ſommets du Parnaſſe & de l'Hélicon. Ces montagnes ſont des tréſors pour la Botanique, comme elles le furent autrefois pour la poéſie. Il y a deux petits forts à droite & à gauche de la citadelle; chacun a ſa garniſon & ſon Aga, ou commandant particulier. La fontaine de Pyrene eſt vers l'endroit le plus haut du rocher; ſes eaux ſont claires & abondantes: on dit que le cheval Pégaſe ſe rafraîchiſſoit ſur ſes bords, lorſqu'il fut pris par Bellérophon, qui s'en ſervit pour combattre la Chimere. Vous ſavez, Madame, qu'on avoit entrepris de percer l'iſthme de Corinthe, qui n'a que deux lieues de largeur d'une mer à l'autre. J'ai vu, du côté du golfe de Lépante, la foſſe qu'on avoit commencé à creuſer à ce deſſein, & dont il reſte encore des veſtiges conſidérables.

Nous paſſâmes, en allant à Mégare, par un chemin étroit qui a, d'un côté, les monts Scyroniens, de l'autre, un précipice profond que la mer couvre de ſes eaux. Ce paſſage eſt le lieu où ſe tenoit le fameux brigand Scyron, qui fut tué par Théſée. Mégare, qui ſe vante d'avoir eu pour fondateur un fils d'Apollon, nommé *Mégarée*, n'eſt pas en meilleur état que Corinthe : elle a du moins cet avantage qu'elle n'a pas changé de nom, comme la plupart des autres villes ; & le célebre Euclides, qui y prit naiſſance, ſuffiroit ſeul pour l'immortaliſer. Je ne vis rien dans ſes ruines qui piquât ma curioſité, quoique cette ville fût autrefois une des plus floriſſantes de la Grece.

On compte quatorze milles de Mégare à Lepſina, autrefois Eleuſis, du nom d'un de ſes rois, nommé *Eleuſine*. Le Docteur, qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de citer des traits de la fable, me dit que c'eſt dans cette ville qu'aborda la déeſſe Cérès, lorſqu'elle cherchoit ſa fille Proſerpine que Pluton lui avoit enlevée. Le prince lui fit un accueil favorable ; & la déeſſe, par reconnoiſſance, facilita les couches

de ſa femme, & ſervit elle-même de nourrice à l'enfant nommé *Triptolème*. Elle lui apprit, dans la ſuite, l'art d'enſemencer les terres, & lui aida à perfectionner le labourage. Les Eleuſiens éleverent un temple magnifique à Cérès, & inſtituerent en ſon honneur des fêtes appellées *Theſmophores*, où de jeunes vierges portoient ſur leurs têtes des corbeilles pleines d'épis. Il n'y a plus d'habitants à Lepſina ; la crainte des corſaires les a fait déſerter : cela ne m'empêcha pas d'aller voir les belles ruines de marbre dont la campagne eſt couverte, ſur-tout dans l'endroit où étoit placé le temple de Cérès. Les friſes, les corniches de marbre ſont entaſſées les unes ſur les autres : l'ordre Dorique eſt confondu avec l'Ionique ; des bras, des jambes de ſtatues ſont mêlés avec des chapiteaux & des baſes de colonnes. Je remarquai un buſte de marbre blanc, qui faiſoit probablement partie de la ſtatue de la déeſſe ; elle portoit ſur la tête un panier, autour duquel ſont gravés pluſieurs épis de bled. Le viſage eſt entiérement défiguré : une longue chevelure attachée avec un ruban, couvre

l'épaule gauche. On diſtingue ſur ſa poitrine une tête de Méduſe entre deux rubans. Le tout eſt parfaitement bien travaillé, & digne du fameux artiſte Praxitele, qu'on croit en être l'auteur.

Nous nous hâtâmes d'avancer vers Athènes, qui piquoit le plus notre curioſité, & qui étoit, à proprement parler, l'objet de mon voyage. Aucune ville dans l'univers ne s'eſt acquis plus de réputation par la gloire des armes, par la ſageſſe de ſes loix, par ſon goût pour les arts, par le nombre preſqu'infini de grands hommes en tous genres, qu'elle a produits. C'eſt-là que le Docteur eut occaſion d'étaler toute ſon érudition. L'antiquité de la ville d'Athènes eſt des plus authentiques. La fable en attribue l'origine à Pallas: l'hiſtoire lui donne pour fondateur Cécrops. Théſée & Codrus, ſes ſucceſſeurs, la rendirent une des villes les plus floriſſantes de la Grece; elle fut gouvernée enſuite par des Archontes, auxquels ſuccéda le gouvernement populaire: cette république conſerva longtemps, ſur toutes les autres, une ſupériorité marquée; & l'on vit ſortir de ſon ſein preſqu'autant de héros que de

ſavants. Depuis les conquêtes des Romains, ſes habitants dégénérerent peu-à-peu des vertus de leurs ancêtres : la perte de la liberté entraîna celle des arts & des ſciences ; & ſon ſort a ſuivi celui de tant de grandes villes que la fureur des Turcs a entiérement détruites. On trouve néanmoins encore quelques veſtiges de ce qu'elle fut autrefois ; & le peu de ruines, qui en reſtent, ſont autant de marques de ſa gloire & de la barbarie de ſes vainqueurs.

La nouvelle Athènes eſt ſituée aux mêmes lieux que l'ancienne ; mais elle occupe un bien moindre eſpace. La citadelle eſt bâtie ſur un roc eſcarpé, au haut d'une colline qui peut avoir douze cents pas de circonférence : on y montoit, il y a quelques années, par trois ſuperbes portiques, ſur leſquels on remarquoit pluſieurs grouppes de figures en bas-reliefs. Je ne doute point que ce ne fuſſent ces beaux propilées ou veſtibules, dont la conſtruction coûta plus de vingt mille talents. En montant quelques pas, on trouvoit un temple de la Victoire, à droite du chemin qui mene à celui de Minerve ;

il ſervoit d'arſenal aux Turcs, auſſi-bien qu'un autre grand édifice qui étoit vis-à-vis : les colonnes de l'un & de l'autre, qui ſubſiſtent encore, ſont d'ordre Ionique, cannelées, & ornées de bas-reliefs fort délicats.

Nous arrivâmes au temple de Minerve, un des plus beaux monuments anciens en ce genre : il avoit été conſervé par les Turcs, qui en avoient fait leur principale moſquée ; mais il fut ruiné par une bombe, en 1687 ; & nous n'eûmes pas le bonheur de le voir en ſon entier, comme pluſieurs voyageurs avant nous. La bombe fit ſauter l'intérieur de l'édifice, & un côté des colonnes : trois autres rangs de colonnes ſubſiſtent encore en entier ; & c'eſt ſans doute un des plus beaux monuments d'antiquité qu'il y ait dans l'univers. Ce temple étoit de marbre blanc, aſſez ſemblable à un parallélogramme ; ſa longueur, d'orient en occident, étoit de deux cents vingt pieds, ſur près de cent de largeur ; quarante-huit colonnes Doriques, hautes de quarante-deux pieds, formoient tout autour une galerie ſuperbe : le fronton du portail étoit orné de belles figures qui repréſentoient

l'entrée de Minerve dans Athènes. On y remarquoit le char de la déeſſe, traîné par des chevaux d'une beauté & d'une délicateſſe dignes des Praxiteles & des Myrons. L'intérieur de l'édifice préſentoit un double rang de colonnes marbre, qui formoient une eſpece de galerie : les murailles étoient conſtruites de même matiere, & enrichies de peintures & de moſaïque. On avoit gravé ſur la friſe le fameux combat contre les Centaures, des ſacrifices, des proceſſions, des pompes triomphales. Le dais de l'autel qui ſervoit aux Chrétiens, étoit ſoutenu ſur quatre colonnes de porphyre bien travaillées. Ce temple étoit fort obſcur ; mais il devoit l'être bien davantage avant que les Grecs euſſent pratiqué dans le chœur une ouverture, par où la lumiere entroit dans le corps du bâtiment. J'ai obſervé la même choſe dans tous les temples des payens, que le temps nous a conſervés : ſans doute que cette obſcurité étoit requiſe pour la célébration de leurs myſteres.

Mon empreſſement & ma curioſité étant, pour ainſi dire, en balance parmi tant d'objets qui me reſtoient à

parcourir, je demandai à voir ces lieux célebres où avoient paru jadis, avec tant d'éclat, les Sophocles, les Euripides, les Socrates & les Platons. Nous deſcendîmes à travers quantité de ruines précieuſes & de colonnes de marbre, au milieu deſquelles les Turcs ont conſtruit des baraques & des corps-de-gardes. Le théatre de Bacchus joint les murailles de la citadelle, & eſt appuyé ſur la pente de la colline. La nature & l'art avoient fait de ce lieu une ſcene brillante & majeſtueuſe, large de près de deux cents cinquante pieds; le lieu de l'orcheſtre en a plus de cent; les gradins occupoient le reſte. On ne voit plus que le trait de l'enceinte de ce ſuperbe théatre, le plus ancien de l'univers. C'étoit-là que ſe repréſentoient les pieces des Eſchyles, des Sophocles, des Euripides. Les Romains imiterent les Grecs dans ce genre de magnificence; & les Italiens modernes ont au moins marché de loin ſur les traces des Romains. De toutes les nations qui ont cultivé avec ſuccès l'art dramatique, les François ſeuls paroiſſent avoir négligé la beauté des théatres & des ſalles de ſpectacles, eux qui

ont ſurpaſſé toutes les autres nations par les chefs-d'œuvre de leur ſcène.

Un autre monument plus entier que le théatre de Bacchus, eſt celui que l'on appelle *la lanterne de Démoſthene.* C'eſt une petite tour de marbre, où l'on dit que ce grand orateur s'exerçoit à l'étude de l'éloquence ; elle n'a gueres que ſeize pieds & demi de circuit, & eſt couverte d'un dôme taillé en écailles. Six colonnes cannelées de dix pieds & demi de haut, avec leurs chapiteaux, ſoutiennent cette belle guérite : les figures, qui ſont ſur la friſe, m'ont paru avoir quelque rapport avec les travaux d'Hercule. Ce précieux monument, dont le travail eſt d'une délicateſſe admirable, a le malheur d'être renfermé dans un hoſpice de capucins François, dont l'ignorance & la barbarie, plus diſtinctive que le temps & la guerre, l'ont extrêmement endommagé. L'un d'eux en a caché la moitié entre des murailles, dans l'intérieur de la maiſon. Un autre avoit fait couvrir de plâtre tous les basreliefs. Un ſeigneur Anglois a eu la patience d'ôter le plâtre lui-même, & de les nettoyer de ſa main, de peur qu'un ouvrier mal-adroit ne les endommageât.

Il eſt une autre tour auſſi de marbre,

de figure octogone, où ſont gravés les huit vents principaux, un ſur chaque face, du côté préciſément qu'il ſouffle. Schiron, ou le nord-oueſt, eſt repréſenté couvert d'un manteau, avec des bottines aux jambes : il tient à la main une urne renverſée. Zéphyre a la figure d'un jeune homme : il a les jambes & l'eſtomac nuds, & porte des fleurs dans le devant de ſa robe. Borée a les traits d'un vieillard farouche ; il ſe cache le viſage d'un pan de ſon manteau : ces vents & les cinq autres ſont de grandeur naturelle ; & quand leurs noms ne ſeroient point écrits ſur la friſe, il ſeroit aiſé de les reconnoître aux attributs différents que leur a donnés la main de l'artiſte. L'intérieur de la tour eſt ſombre & miſérable. Une douzaine de religieux Grecs vont y célébrer leur office, qui eſt fort plaiſant ; ils ſe rangent tous autour de leur ſupérieur, & ſe mettent à tourner chacun ſur leurs pieds, à une égale diſtance du centre qui tourne pareillement. Ils diſent que cette cérémonie leur vient des anciens Athéniens, qui vouloient repréſenter par-là le ſyſtême du monde. La couverture de la tour eſt compoſée de vingt-quatre morceaux de marbre égaux, qui ſe réuniſ-

ſent en pointe. Ne ſeroit-ce point pour indiquer les vingt-quatre vents? Au reſte, cet ouvrage étoit digne d'un peuple auſſi éclairé que les Athéniens; & il eût ſuffi ſeul pour tranſmettre à la poſtérité la gloire de la premiere ville de la Grece. L'architecture m'a paru, en général, aſſez groſſiere; mais les bas-reliefs ſont de toute beauté, & les têtes ſur-tout, admirables.

Du côté de la porte d'Eleuſis, ſont les reſtes d'un veſtibule ſuperbe, qui faiſoit partie d'un portique. Il avoit cent vingt-cinq pas de long, c'eſt-à-dire, environ une ſtade; ſon circuit étoit de cinq cents pas. La plus apparente de ces ruines eſt un pan de murailles, orné par-devant de colonnes de marbre.

Non loin de là, hors des enceintes de la ville moderne, étoit le temple que les Athéniens éleverent en l'honneur de Théſée, après qu'il eut défait le taureau de Marathon; c'eſt maintenant une égliſe de S. George, où les Grecs vont quelquefois dire l'office. Autour de l'édifice regne un beau portique ſoutenu ſur des colonnes de marbre d'ordre Dorique. La voûte eſt faite auſſi de grandes pieces de marbre, en forme de poutres, ornées de ſculpture.

Des deux côtés de la façade du veſtibule, en dedans & en dehors, ſont repréſentés les principaux exploits de Théſée. Ici ce héros précipite dans la mer le brigand Scyron ; là il courbe avec effort un arbre auquel il attache Scynnis, autre brigand fameux, qui faiſoit ſouffrir ce ſupplice aux paſſants : on le voit, d'un autre côté, victorieux des Amazones, enlevant leur reine Hyppolite ; & à quelque diſtance, il paroît accompagné des filles de Minos : il donne la main à Ariadne, & jette ſur ſa ſœur les plus tendres regards. Le combat des Centaures & des Lapithes, l'expédition des Argonautes, ſon voyage aux enfers avec Pirithoüs ne ſont point oubliés. Ces ſculptures ſont toutes de main de maître ; & le temps ne leur a preſque rien fait perdre de leur beauté & de leur fineſſe.

Les ſavants ont bien ici à regretter, Madame : l'Académie, le Muſée, l'Odéum, ces auguſtes ſanctuaires des Muſes, ne ſont plus que des amas de ruines, dont la vue imprime encore une ſorte de vénération. Nous viſitâmes le Stadium, où ſe célébroient les jeux de toute l'Attique : on ne voit plus que la place de ce cirque, qui a cent vingt-cinq pas de long ſur vingt-ſix de large.

Le mont Hymette eſt encore renommé pour ſes abeilles : le miel qu'elles compoſent, eſt d'un goût délicieux ; ſa couleur eſt jaune comme l'or.

Nous ne voulûmes point quitter Athènes, ſans avoir vu le Pirée : le chemin, qui y conduit, conſerve des fondements de la muraille qui joignoit le port à la ville. Le baſſin pourroit bien contenir cinquante de nos vaiſſeaux, s'il n'étoit en partie comblé de décombres : il s'appelle à préſent *Porto-Lione*; nom que les mariniers Italiens lui ont donné, à cauſe d'un beau lion de marbre, qu'on apperçoit de loin, au fond du port.

On compte à Athènes près de quinze mille habitants, preſque tous Grecs. Leur habillement differe peu de celui des Turcs : ils ne portent, pour la plupart, ſur la tête, qu'une calotte rouge; leurs veſtes ſont courtes & étroites; & ils n'ont point d'autre chauſſure que des bottines, ordinairement de couleur brune ou noire : les femmes ſont grandes & ont la peau fort blanche, ſortent rarement en public ; & quand on en rencontre quelqu'une, on eſt obligé de lui laiſſer libre le côté de la rue où elle eſt, & de lui tourner le dos. Le

principal commerce de cette ville ſe fait en huile, cuirs, ſavon, poix-réſine, & en vin qui eſt fort eſtimé.

Il fallut enfin nous réſoudre à quitter un pays qu'avoient habité autrefois tant de perſonnages fameux, qui, ſoit par leurs exploits mémorables, ſoit par leurs ouvrages immortels, ont mérité l'eſtime & la vénération de toute la terre. Nous allâmes d'abord à Salamine, patrie de Solon, & nous prîmes la droite du chemin d'Eleuſis, par une plaine couverte d'oliviers. Après deux heures & demie de marche, nous arrivâmes au canal qui ſépare Salamine du pays d'Athènes. Cette iſle fut long-temps un ſujet de conteſtation entre les Athéniens & ceux de Mégare, qui s'en diſputoient à l'envi la poſſeſſion. Mais enfin les derniers furent contraints de céder, & de ſonger à la défenſe de leur propre ville. En approchant de Salamine, nous vîmes à droite le fameux rocher Kéras, ſur lequel Xerxès fit placer un trône d'argent, pour faire la revue de ſon armée navale. Ce prince ſe flattoit d'emmener captifs tous les peuples de la Grece; mais Thémiſtocle confondit ſon orgueil; & le combat de Salamine apprit aux Perſes ce qu'ils avoient à

craindre d'une nation victorieuſe des forces réunies de l'Aſie. Le principal village de l'iſle, & l'iſle entiere s'appellent actuellement *Coulouri* : des mazures, des hameaux, des bourgades ſont les reſtes de ce fameux royaume de Télamon, pere d'Ajax & de Teucer.

Non loin de Salamine, eſt l'iſle d'Ægine, ainſi appellée du nom d'*Ægina*, maîtreſſe de Jupiter, qui en eut Æaque, roi de cette iſle, & depuis l'un des juges des enfers. Le golfe où ſont ſituées ces deux iſles, & quelques autres plus petites, s'appelle *golfe d'Ægine*. Sur l'un des deux promontoires qui forment ſon embouchure, on voit dix-neuf colonnes fort élevées, qui ſont les débris d'un temple de Minerve : c'eſt de là qu'eſt venu le nom de *Cap-Colonne*, qu'on donne à ce promontoire ; l'autre, qui eſt du côté de la Morée, s'appelle le *Cap-Schilli*. Il y a dans cette iſle une ſi grande quantité de perdrix rouges, que, tous les ans au printemps, les habitants ſont obligés, par ordre des magiſtrats, d'aller à la campagne pour chercher leurs œufs, & les caſſer avant qu'ils ſoient éclos, de peur que la trop grande multitude de ces oiſeaux ne mît la famine dans le pays,

en dévorant le bled qui y croît en abondance. Ægine a produit beaucoup de grands hommes; car on prétend qu'Achille, Patrocle, Ajax & Néoptolème y ont pris naiſſance; mais dans la ſuite on n'y vit plus que des ſujets médiocres; & c'eſt ce qui donna lieu à ce proverbe ſi connu dans la Grece: *Ægine a mis au monde ſes meilleurs enfants les premiers.* On l'appliquoit à ceux qui, faiſant paroître de beaux commencements, dégénéroient inſenſiblement, & finiſſoient par s'abâtardir.

Nous retournâmes ſur nos pas, & nous avançâmes vers la capitale de la Béotie, qui n'eſt qu'à une journée & demie d'Athènes. Thèbes eut pour fondateur Cadmus, fils d'Agénor, roi des Phéniciens; elle fut aggrandie par Amphion qui, ſelon les poëtes, en bâtit les murailles aux ſeuls ſons de ſa lyre. Alexandre le Grand la détruiſit de fond en comble; & excepté les deſcendants du poëte Pindare qui étoit né dans cette ville, & dont ce prince eſtimoit les ouvrages, tous les Thébains furent paſſés au fil de l'épée. Thèbes fut auſſi la patrie d'Hercule, de Bacchus, & de deux fameux capitaines Pélopidas & Epaminondas. La

ville

ville eſt aujourd'hui réduite à l'ancienne fortereſſe appellée *Cadmeïa*, où nous vîmes encore de vieilles tours & quelques reſtes de murailles, une, entr'autres, que les gens du Cap nous dirent avoir été laiſſée par Alexandre, lorſqu'il fit démolir tout le reſte. Thèbes, autrefois ſi grande, ne contient plus que trois ou quatre mille ames, & n'a de remarquable qu'une belle fontaine qui pouvoit être la Dircé des anciens, célébrée dans les écrits de Pindare. Je quittai à regret cette illuſtre patrie d'Amphion & d'Epaminondas.

Nous arrivâmes le lendemain à Livadia, petite ville qui fait un commerce conſidérable de riz, de bled, & d'étoffes de laine. Le jour ſuivant, nous laiſſâmes ſur la gauche l'Hélicon; & à quelques milles de là, nous nous trouvâmes au pied du Parnaſſe, où j'eus la curioſité de monter : le chemin en eſt raboteux & eſcarpé. Je parvins cependant juſqu'au ſommet des deux croupes ; & quoique le terrein ſoit par-tout aſſez ſec, on y trouve de petites plaines plantées de pins qui rendent ce ſéjour agréable & ſolitaire. La célebre fontaine de Caſtalie eſt dans

l'enfoncement que forment les deux croupes ; l'eau en eſt fraîche & délicieuſe. Je me repoſai quelque temps ſur ſes bords, réfléchiſſant ſur cette foule de malheureux auteurs qui profanent ces lieux auguſtes qu'ont habités les Homeres, les Anacréons, les Virgiles, les Corneilles, les Miltons, les Racines, les Voltaires.

Je continuai ma marche juſqu'au village de Caſtri, où étoit ſituée la fameuſe Delphes; elle fut fondée par un fils de Neptune, nommé *Delphus*. Les Grecs l'appelloient *le nombril de la terre ;* & Pindare dit que Jupiter ayant lâché deux aigles de même vîteſſe, & en même temps, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, ils ſe rencontrerent tous deux à Delphes. Les oracles qu'y rendoit Apollon, par la bouche d'une prophéteſſe, en firent une des villes les plus riches du monde. On y accouroit de tous les pays ; & ceux qui conſultoient la prêtreſſe, faiſoient au temple des préſents conſidérables. Parmi les ruines qui ſont en petit nombre autour de Caſtri, je vis quelques tas de marbre, qui ne purent me donner aucune idée des beaux édifices qui étoient autrefois dans ce lieu.

Nous nous rendîmes de là à Salona, & enſuite à Lépanthe ; cette ville, anciennement appellée *Naupactus*, étoit une des plus fortes places de l'Ætolie. En effet ſa ſituation eſt fort avantageuſe, étant bâtie autour d'une petite montagne, au ſommet de laquelle eſt la fortereſſe : il y a à Lépanthe pluſieurs beaux jardins de cédres, de citronniers & d'orangers. Hors de la ville, eſt une fontaine délicieuſe qui ne le céde point à la ſource de Caſtalie ; il ne lui manque que d'avoir été célébrée par les poëtes. Le commerce de Lépanthe ſe fait en bled, en riz, en huile & en tabac, qui ſont les principales productions du pays. Le jour même de notre départ de cette ville, nous arrivâmes à Patras, après avoir paſſé le golfe de Lépanthe dans une barque.

Patras ou Aroë étoit une ville conſidérable avant les conquêtes des Mahométans : elle étoit embellie de pluſieurs temples fameux, tels que ceux de Minerve, d'Atys & de Cybele, de Vénus, de Diane & de Bacchus Calydonien. Je n'y trouvai de curieux que les jardins où croiſſent les plus beaux

citrons du monde & quantité de grenadiers, d'orangers & de cédres. Le village de Calata, à quelques lieues de Patras, étoit cette Calydon des anciens, près de laquelle on raconte que Méléagre tua le ſanglier furieux qui déſoloit le pays, & dont il donna la hure à la belle Athalante. Cette préférence, comme vous ſavez, irrita tellement les oncles de Méléagre, qu'ils enleverent cette hure à ſa maîtreſſe. Le jeune vainqueur punit cet affront par la mort de ſes oncles; mais ils furent vengés par leur ſœur, mere de Méléagre, qui jetta au feu le tiſon auquel étoit attachée la vie de ſon fils.

La même barque, qui nous avoit amenés de Lépanthe à Patras, nous conduiſit à Zanthe, où nous nous repoſons depuis quelques jours, & d'où nous ne tarderons pas à partir pour viſiter d'autres lieux.

Je ſuis, &c.

A Zanthe, ce 5 Octobre 1736.

LETTRE XI.

SUITE DE LA GRECE.

DEPUIS notre départ de Zanthe, j'ai déja parcouru tant de pays, Madame, qu'il n'eſt pas poſſible d'en voir un plus grand nombre en ſi peu de temps. Je ſuis actuellement à Négrepont, capitale de l'Eubée ; & j'en partirai bientôt, pour voir encore d'autres iſles de la Grece. Sans vous ennuyer par un détail circonſtancié de ce qui s'eſt paſſé chaque jour de mon voyage, je vais vous expoſer, en peu de mots, ce que j'ai trouvé de plus remarquable.

L'iſle de Rhodes fut la premiere où nous débarquâmes ; elle eſt à vingt milles de la terre ferme d'Aſie, & peut avoir cent quarante milles de circuit ; elle changea pluſieurs fois de nom & de maîtres ; elle fut d'abord appellée par les Grecs *Ophiuſe*, pour exprimer la quantité prodigieuſe de ſerpens dont elle étoit infeſtée : on la nomma enſuite *Aſtérie*, *Corimbie*, *Macarie* &

Rhodes. On dit même que ce fameux coloſſe, qui paſſoit pour une des ſept merveilles du monde, lui fit donner le nom de *Coloſſa*. Vous ſavez, Madame, ce que c'étoit que cette ſtatue énorme : elle avoit ſoixante & dix coudées de haut, & étoit ſi prodigieuſe, qu'un homme eût eu peine à embraſſer un de ſes pouces. Charès, excellent ſculpteur, employa douze années à la faire ; & elle coûta des ſommes immenſes : elle étoit poſée ſur la mer, ayant les jambes ſur chacun des côtés du port ; enſorte qu'un navire pouvoit paſſer deſſous à voiles déployées ; mais elle ne dura que cinquante-ſix ans debout : un tremblement de terre la renverſa & la fracaſſa. Vers le milieu du ſeptieme ſiecle, un Soudan d'Egypte étant venu contre les Rhodiens, fit emporter ce qu'il trouva des débris de ce coloſſe, & en chargea neuf cens chameaux : nous ne vîmes donc plus que la place qu'il occupoit.

La ville de Rhodes eſt la capitale de l'iſle. Phoronée, roi d'Argos, en fut le fondateur plus de ſept cens ans avant Jeſus-Chriſt. Les Sarraſins la poſſédérent juſqu'à ce que les chevaliers

de S. Jean de Jéruſalem s'y établirent au quatorzieme ſiecle, & prirent le nom de *chevaliers de Rhodes*. L'hiſtoire eſt pleine des exploits de ces religieux militaires; & vous n'ignorez pas, Madame, les ſiéges fameux qu'ils ſoutinrent contre les Turcs : ils repouſſerent Ottoman qui vint les aſſiéger avec cent mille hommes; mais ils ne purent réſiſter à la fortune de Soliman II. qui les ayant attaqués avec une fois plus de monde & quatre cens vaiſſeaux, les força enfin, après ſix mois du ſiége le plus opiniâtre & le plus mémorable dont l'hiſtoire faſſe mention.

Rhodes eſt ſituée ſur un côteau près du rivage de la mer, & environnée d'une double enceinte de murailles défendues par pluſieurs tours & baſtions qui la rendent preſqu'imprenable. Les Turcs n'ont rien changé aux fortifications; & ils n'ont fait que convertir les principales égliſes en moſquées. On voit encore l'ancien palais du grand-maître, qui ſert comme de château à la ville haute, ſur laquelle il domine. C'eſt un grand édifice bâti de belles pierres de taille. Il ſemble encore en

ſon entier, & en bon état par dehors; mais en dedans il eſt tout délabré par la négligence des Turcs, qui laiſſent tout dépérir. Ce palais ne ſert plus aujourd'hui que de priſon pour les gens de qualité, dont la conduite a déplu à la Porte Ottomane.

Il y a une porte du côté de la mer, pour entrer dans la ville appellée *la porte S. George*, où ſont encore, en pluſieurs endroits, des inſcriptions gravées ſur la pierre. Il y en a une, entr'autres, qui apprend que cette porte & les tours qui l'accompagnent, ont été bâties par le grand-maître Pierre d'Aubuſſon. On voit à côté la tête d'un dragon, attachée à une chaîne. Elle eſt preſque de la même groſſeur & de la même figure que celle d'un bœuf, & a des cornes à-peu-près de même; mais ſon muſeau eſt plus court & plus pointu. C'eſt, dit-on, l'image de la tête du dragon qui fut tué par un chevalier François dont l'hiſtoire eſt ſi connue, & qui fut depuis grand-maître de l'ordre. Nous ne vîmes rien d'ailleurs dans la ville de Rhodes & dans les environs, qui méritât une attention

particuliere. Je conjecturai ſeulement qu'à la place d'une bourgade de l'iſle, avoit été autrefois la ville de Lindes, patrie d'Ariſtophane. Mon goût pour ce poëte comique me fit trouver du plaiſir à conſidérer les lieux où je me perſuadois qu'il avoit pris naiſſance. C'eſt, Madame, un ſentiment que j'éprouvois fréquemment dans les iſles de la Grece. En me voyant ſous le même ciel, je croyois reſpirer le même air, & me ſentois preſqu'inſpiré du même génie que ceux dont j'avois admiré les écrits. Le terroir de Rhodes eſt très-fertile, & abondant en pâturages : il produit quantité d'orangers, d'oliviers, & autres arbres toujours verds ; l'air y eſt tempéré, & n'eſt ſujet à aucun nuage ; c'eſt ce qui faiſoit croire aux anciens que cette iſle étoit conſacrée au ſoleil.

En paſſant de Rhodes à Candie, nous vîmes l'iſle de Scarpanto, appellée anciennement *Carpatus*, d'où eſt venu le nom de *Carpathienne* à cette partie de la Méditerranée qui tire vers l'Egypte. Cette iſle contenoit autrefois quatre villes qui ne ſont plus que des villages. On y voit encore des

carrieres de marbre ; & le pays eſt aſſez fertile. Si on en croit la fable, Japet, fils du Ciel & de la Terre, engendra dans cette iſle quatre fils qu'il eut de la nymphe Aſie ſa femme ; ſavoir *Heſpenes*, *Atlas*, *Epiméthée* & *Prométhee*. D'autres veulent que Protée ait régné dans le même lieu, & que c'eſt à cela que Virgile fait alluſion dans ces vers du quatrieme livre des Géorgiques, où il parle de ce dieu marin. Scarpanto n'eſt habitée que par des Grecs ; il n'y demeure point de Turcs, à la réſerve du Cadi qui la gouverne ; encore n'y fait-il pas ſon ſéjour ordinaire, ſe contentant d'y venir ſeulement tous les trois mois une fois, pour connoître les différents qui naiſſent entre les inſulaires, exercer ſur eux la juſtice, & punir les coupables. Il s'en retourne enſuite à l'iſle de Rhodes, où il ſe tient ordinairement. Quoiqu'il ſoit un des moindres officiers de l'Empire, il ne laiſſe pas d'exercer une cruelle tyrannie ſur ces pauvres habitants. Quand il arrive que les galeres de Malthe viennent aborder dans leur iſle, ils ſont dans de grandes inquiétudes pour cacher & défendre

leur gouverneur ; car ils ſont obligés de répondre de ſa perſonne au Grand-Seigneur, ſous peine de la vie ou de la perte de leur bien & de leur liberté.

L'iſle de Candie, qui fut autrefois un des plus floriſſants royaumes de la Gréce, ſous le nom de l'*iſle de Créte*, eſt peu de choſe aujourd'hui ; c'eſt-là que régna d'abord le vieux Saturne, pere de Jupiter, & enſuite Jupiter lui-même, dont la fable a fait un dieu. Vous ſavez, Madame, ce que les poëtes, pour embellir cette hiſtoire, ont raconté ſur la naiſſance & l'éducation de ce jeune prince. Les habitants de Créte étoient encore groſſiers & ſauvages ; mais Rhadamante & Minos, fils & ſucceſſeurs de Jupiter, ſurent les civiliſer, & mériterent, par la ſageſſe de leurs loix, de préſider, après leur mort, au tribunal des enfers. Ce furent ces mêmes loix qu'emprunterent des Crétois, Sparte & les autres villes de la Grece. Les Romains les prirent des Grecs, & les autres peuples des Romains ; ainſi la Créte peut ſe glorifier d'avoir donné des loix à toute la terre. Métellus fut le premier qui la ſoumit à la puiſſance Romaine : elle

paſſa depuis ſous la domination des empereurs de Conſtantinople, qui la donnerent au marquis de Montferrat; celui-ci la vendit aux Vénitiens, ſur qui les Turcs s'en ſont emparés. Des cent villes qu'il y avoit jadis dans cette iſle fameuſe, à peine en trouve-t-on trois aujourd'hui; encore ſont-elles délabrées, & dans un pitoyable état. Rhétimo & Damaſta ſont, après la capitale, les plus conſidérables.

Candie fut bâtie ſur les ruines d'une ancienne ville appellée *Héraclée*. Son port étoit de quelque importance avant l'invaſion des Turcs; mais à préſent il eſt comblé à un point, que les petits bâtiments ont peine à y entrer. L'intérieur de la ville eſt un objet de deuil & de triſteſſe: on ne voit par-tout que des édifices ruinés, des murailles nues, & prêtes à s'écrouler. Il ſemble que les Turcs ſe plaiſent à voir les ravages qu'ils ont cauſés eux-mêmes, pendant pluſieurs années d'un ſiége ſanglant & opiniâtre: ils n'ont réparé que les bréches des fortifications, ſans s'embarraſſer que le reſte tombe en ruine. Les campagnes d'alentour ſont fertiles & abondantes; leurs richeſſes principales

consiſtent en froment, en oliviers, & en vins excellents.

Rhétimo eſt plus petite que Candie, mais plus agréable. Sa ſituation eſt fort avantageuſe, étant bâtie ſur une bordure de rochers, qui s'avance fort loin dans la mer. Elle eſt entourée de murs; mais ſa principale fortification eſt le rocher même ſur lequel elle eſt poſée. Une ſeule ſource fournit abondamment de l'eau à toute la ville. Le pays où eſt ſituée Rhétimo, eſt en partie couvert de rochers, & en partie planté de jardins délicieux où croiſſent, ſans ordre, des orangers, des limoniers, des cerifiers, & des cannes de ſucre. Les vignobles y étoient autrefois en grande réputation; ils ont dégénéré depuis que les Turcs en ſont les maîtres.

Damaſta n'a rien de plus remarquable que Rhétimo: elle eſt de même environnée, d'un côté, de plantations qui produiſent beaucoup d'huile & de ſucre, & de l'autre, de rochers arides & ſtériles.

N'ayant encore rien vu dans l'iſle de Crête, dont j'euſſe lieu d'être ſatisfait, je voulus viſiter ce fameux mont Ida, dont les Poëtes ont tant parlé. Nous

marchâmes long-temps par un chemin difficile & montueux, tantôt ſur des collines eſcarpées, tantôt dans des creux & des précipices où nous courions, à chaque pas, riſque de perdre la vie. Nous n'étions pas encore à moitié de nos fatigues : un vallon ſpacieux s'offrit à notre vue ; mais quelqu'agréable que fût le coup d'œil des côteaux d'alentour, qui forment un amphithéatre naturel, quand on m'apprit que ce que nous voyions n'étoit que des prolongements du mont Ida, & que nous étions bien éloignés du terme, je faillis à laiſſer là mon entrepriſe; mais l'ardente curioſité du Docteur me fit reprendre courage ; & après avoir traverſé la vallée, nous grimpâmes à travers les rochers & les neiges, à l'exemple des chevres ſauvages dont ces montagnes ſont remplies. Je les voyois ſuſpendues au-deſſus de nos têtes ; & j'avois peine à croire qu'elles puſſent non-ſeulement ſe ſoutenir, mais courir encore avec une agilité ſurprenante. Nous nous reposâmes quelque temps dans un couvent, dont la ſtructure gothique eſt aſſez réguliere. Les Calovers, ou moines qui l'habitent, ſont gras &

des mieux nourris. Nous marchâmes encore une journée entiere, & nous nous trouvâmes enfin au pied du mont Ida. Tout ce que nous avions vu juſqu'alors de précipices, étoit peu de choſe, en comparaiſon de ceux que nous avions devant nous. Il nous reſtoit près de trois lieues de marche, pendant leſquelles il nous falloit gravir le plus ſouvent ſur des ſables & des rochers nuds. Je ne ſais trop comment je pus venir à bout de ſurmonter tant d'obſtacles. Je fus moi-même ſurpris de me trouver au ſommet; & pour les choſes du monde les plus curieuſes, je n'euſſe pas voulu recommencer. Jugez, Madame, ſi j'eus lieu de regretter mes peines, quand, après avoir porté partout mes pas & mes regards, je ne vis ni grotte, ni fontaine, ni rien de ce qui peut récréér l'imagination. De quelque côté que je me tournaſſe, je n'appercevois que des neiges, des ſables, des rochers, & des chevres d'une maigreur extraordinaire. C'eſt donc là, diſois-je, cette fameuſe montagne où Jupiter demeura ſi long-temps caché. Une pareille retraite étoit digne du maître des dieux; & je ne penſe pas qu'aucun

mortel eût entrepris de le découvrir. Nous oubliâmes bientôt ce que nous avions ſouffert, lorſque nous fûmes près de deſcendre ; cette effrayante route nous eût abſolument rebutés, ſans la néceſſité où nous nous trouvions de la faire. Nos conducteurs nous firent voir de loin, comme pour nous encourager, les ruines de l'ancienne Gortyne, à quelques milles du mont Ida ; c'en fut aſſez pour nous faire ſurmonter les difficultés d'un voyage ſi pénible. Nous arrivâmes dans la plaine où étoit ſituée cette ancienne ville, la plus riche & la plus grande de l'iſle. On en attribue la fondation à Taurus qui, ſous le nom de Jupiter, enleva Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie. Je croirois plus volontiers qu'elle fut fondée par Gortyne, fils de Rhadamante, roi de Créte. Quoi qu'il en ſoit, elle étoit bien fortifiée ; & lorſqu'Annibal, après la défaite d'Antiochus par les Romains, la choiſit pour ſon aſyle, il n'eut point lieu de s'en repentir. Les ruines de cette ville ſont les plus belles que j'aie encore vues ; ce ne ſont pas ſeulement des corniches, des baſes, des chapiteaux de colonnes de marbre ;

on voit encore quantité de morceaux de jaſpe, de porphyre & d'autre matiere précieuſe, revêtus d'ornements & de reliefs d'un goût exquis. Je remarquai, entr'autres fragments, deux colonnes de marbre granite, longues de plus de dix-huit pieds, & taillées chacune d'une ſeule pierre. Près de là eſt le reſte d'une arcade qu'on juge, à ſa beauté, avoir été l'entrée de quelque ſomptueux édifice : il n'eſt pas poſſible de dire la quantité de morceaux de ſtatues & de colonnes dont toute la plaine eſt couverte. Tous ces ouvrages étoient parfaitement travaillés ; & ce qui en reſte, ſuffit pour faire connoître la délicateſſe & le génie des artiſtes qui s'y ſont employés.

Après avoir admiré long-temps ces auguſtes débris, j'allai voir le labyrinthe. Ne croyez pas, Madame, que je veuille parler ici du fameux ouvrage que Dédale conſtruiſit avec tant d'habileté, qu'il eut peine lui-même à en ſortir, & où, ſans l'invention merveilleuſe par laquelle il ſe fraya un chemin dans les airs, il eût été la premiere victime de ſon art. La plûpart des hiſtoriens, qui ont parlé du labyrinthe de

Créte, nous le repréſentent comme un édifice merveilleux, bâti ſur le modele du labyrinthe d'Egypte, où l'art ſeul de l'ouvrier ſe faiſoit admirer. Le temps l'a entiérement détruit ; & il y a déja pluſieurs ſiecles, au rapport des habitants, qu'il n'en reſte aucune trace. Le labyrinthe qu'on voit aujourd'hui à Candie, n'eſt donc pas celui où Théſée, conduit par le fil d'Ariadne, tua le fruit monſtrueux des amours de Paſiphaë. Vous en jugerez vous-même, Madame, d'après ce que je vais vous dire.

Nous deſcendîmes avec des flambeaux dans le creux d'une montagne remplie d'une infinité de ſouterreins obſcurs & étroits. L'ouverture eſt baſſe & raboteuſe ; c'eſt l'ouvrage de la nature ; & l'art ne paroît pas y avoir contribué. Ce pouvoit être anciennement une ſimple grotte qui parut propre à creuſer pluſieurs routes, à moins que vous n'aimiez mieux croire, comme moi, que ce ſont les anciennes carrieres, d'où l'on tira les pierres pour bâtir la ville de Gortyne, qui n'en eſt pas éloignée. En avançant quelques pas, on arrive dans une eſpece de ſalon dont les murailles, taillées dans le roc, préſentent

une agréable variété de pierres & de marbres de diverſes couleurs. Le plafond eſt garni d'une grande quantité de petits glaçons pétrifiés, qui font un effet merveilleux. Ce ſalon, qui eſt fort étendu, conduit par une pente aiſée, dans une multitude d'allées & de rues qui s'entre-coupent les unes les autres. Si je n'avois pas eu avec moi des guides, j'avoue que je n'aurois jamais ſu quelle route je devois prendre : elles ſe croiſent en tant de manieres, & forment un ſi grand nombre de tours & de détours, qu'après avoir fait beaucoup de chemin, on eſt ſurpris de ſe trouver au même lieu d'où l'on eſt parti. Je ne pouvois me laſſer d'admirer les différentes couches ou veines de terre, qui ſemblent avoir été poſées en certains endroits pour le plaiſir de la vue. Dans les allées où le ſol étoit apparemment trop tendre, on a fait des murailles avec les pierres qu'on avoit tirées des parties plus dures & plus ſolides de la montagne. Nous parvînmes, à l'extrémité du labyrinthe, dans deux grandes ſalles où nous nous repoſâmes. Je vis, ſur les murs, quantité de noms qu'on y a gravés avec la pointe d'un

couteau, ou de quelqu'autre inſtrument Je n'en fus cependant certain qu'en les examinant de près ; car pluſieurs de ces noms excédoient le rocher, & paroiſſoient avoir été relevés en boſſe : mais j'en vis quelques-uns qui étoient creux ; & c'étoient ceux dont la date étoit plus récente ; les autres étoient remplis, & plus ou moins ſaillans, à proportion de leur ancienneté. Je compris alors que cet effet étoit produit par une eſpece de minéral que nous nommons *ſpar*, & qui flotte dans toute eau. Cette matiere pénetre avec les gouttes d'eau, s'en ſépare enſuite imperceptiblement, & s'attache aux murailles & aux voûtes, où elles forment, avec le temps, une croûte dont les inciſions faites ſur le rocher facilitent l'accroiſſement.

Tout ce chemin ſouterrein eſt d'environ deux mille pas. On y découvre de côté & d'autre, à la lueur des flambeaux, une infinité de nids de chauves-ſouris qui s'y retirent pendant le jour. Ils pendent aux voûtes, bâtis les uns contre les autres, en forme de pyramides renverſées. Ils ont la plûpart plus de cinq pieds de long, & ſont diviſés en pluſieurs

cellules, où ces oiſeaux nocturnes viennent ſe nicher. La fiente, qui tombe deſſous, s'éleve en haut, comme une autre pyramide, touche en pluſieurs endroits aux nids qui ſont ſuſpendus aux voûtes, & occupe avec eux une partie du chemin; mais le paſſage reſte libre & ouvert des deux côtés. Les chauves-ſouris ne font aucune peine à ceux qui paſſent, pourvu qu'on ne touche point à leurs nids; car alors elles ſortent en foule, éteignent les flambeaux avec les aîles, rempliſſent la caverne de cris; & volant de côté & d'autre, avec impétuoſité, elles font trembler les plus aſſurés. Le ſeul parti qu'il y ait à prendre alors, c'eſt de ſe coucher ventre à terre, & d'y demeurer ſans mouvement, juſqu'à ce que ces animaux ſoient rentrés dans leurs nids.

Pour revenir, Madame, à l'ancien labyrinthe dont l'hiſtoire fait ſi ſouvent mention, il eſt certain qu'il devoit être bien différent de cette multiplicité de caveaux ténébreux, où l'art paroît n'avoir eu preſqu'aucune part. J'aime mieux croire que les Crétois ayant trouvé dans ces ſouterreins quelque reſſemblance avec un monument qui avoit fait autre-

fois l'honneur de leur pays, ont un peu aidé à la nature, pour conſerver le nom nom & l'image du fameux labyrinthe.

L'iſle de Créte a plus de deux cents mille pas, dans ſa plus grande étendue d'Orient en Occident, & près de cinquante milles de largeur. Elle eſt arroſée d'une infinité de fontaines & de rivieres qui la rendent d'un grand rapport, ſur-tout en vins excellents, que ceux du pays appellent *malvoiſie*. Il y a auſſi beaucoup de ſucre, de miel, de cire; & il y croît les plus beaux cyprès du monde. On n'y voit aucune eſpece d'animaux nuiſibles ni venimeux; les femmes ſeules y ſont à craindre : on prétend que ſi elles bleſſent un homme avec les dents, la plaie eſt ſans remede. Cette anecdote jointe à quelques autres de ce genre, me perſuade que les armes du ſexe dans ce pays, ne ſont ni les prieres, ni les ſoupirs, ni les larmes.

De l'iſle de Candie nous partîmes ſur un petit bâtiment que nous avions loué à deſſein, pour avoir la commodité de débarquer où bon nous ſembleroit, & faire le tour des Cyclades. On leur a donné ce nom, qui veut dire

circulaires, parce qu'elles ſont, pour ainſi dire, rangées autour d'un centre, qui eſt Délos. Les iſles qui ſont hors de cette eſpece de cercle du côté de Candie, & vers les côtes d'Aſie, ſont auſſi compriſes ſous ce nom, quoique les anciens les aient appellées *Sporades*, qui ſignifie *éparſes çà & là*.

Je m'arrêtai d'abord à Santarini ou Santorin, grande iſle de l'Archipel, qui ne me donna pas une bien haute idée des autres. Au rapport d'Hérodote, cette iſle étoit autrefois un pays délicieux, & ſe nommoit *Calliſte*, à cauſe de ſon extrême beauté. Elle eſt étrangement déchue aujourd'hui de cet état: au lieu d'un terrein gras & fertile, on ne trouve qu'un vaſte rocher, qui produit à regret de quoi nourrir à peine ſes habitans. Aux riantes prairies, aux payſages agréables ont ſuccédé des ſables arides, & d'affreux précipices. L'entrée de cette iſle a la forme d'un croiſſant, qui ſeroit le plus grand & le plus beau port du monde, ſi les vaiſſeaux pouvoient y trouver ancrage. Entre les deux promontoires qui ſont les cornes du croiſſant, ſont quatre petites iſles formées

par des volcants, au commencement de ce ſiecle : l'une d'entr'elles naquit d'une éruption ſubite dans un lieu où la mer étoit auparavant ſi profonde, qu'on n'en pouvoit trouver le fond. Après des mugiſſements horribles & des agitations violentes qui répandoient au loin la terreur & l'effroi, la mer lança de ſon ſein des tourbillons de flamme & de bitume, qui déroberent aux yeux la clarté du jour. On vit enſuite, avec étonnement, ſur la ſurface de l'eau, une montagne ſolide, qui s'accrut inſenſiblement par quantité d'éruptions ſemblables. Cette iſle nouvelle n'étoit d'abord qu'un amas de pierre-ponce, inégal & raboteux ; mais le ſoleil l'anima, pour ainſi dire ; & le limon de la terre s'étant joint aux minéraux calcinés dont elle étoit compoſée, elle devint capable de culture : c'eſt ce que nous raconta un vieillard qui, en 1707, avoit été témoin oculaire de ce que je vous écris. Je ſerois tenté de croire que Santorin elle-même s'eſt reſſentie ſouvent de ces éruptions de la mer ; & c'eſt peut-être là ce qui a produit en elle de ſi grands changements. Cette terre, toute ingrate qu'elle eſt, a près de huit mille

mille habitans, tous Grecs, qui vivent miſérablement. La montagne de Saint-Etienne me parut mériter, par les ruines dont elle eſt couverte, une attention particuliere. Je ne ſçais point le nom de la ville qui y étoit ſituée; mais elle doit avoir été riche & magnifique, à en juger par quantité de morceaux de colonnes de granite, & par leur emplacement.

J'allai de-là à Policando, iſle preſqu'auſſi grande, & plus agréable que Santorin : elle eſt, comme celle-ci, formée d'un ſeul rocher; mais ce rocher eſt très-fertile. En certains endroits il eſt couvert de quelques pouces de terre, où croiſſent d'abondantes moiſſons; en d'autres, où il y a moins de terre, les vignes viennent à l'envi & produiſent d'excellens raiſins. On nous parla d'une grotte que les curieux ont coutume de viſiter; je m'y rendis à travers des précipices & des roches pendantes, toutes prêtes à nous écraſer. Cette caverne eſt tapiſſée de congélations en forme de cryſtaux, les unes de figure pyramidale, les autres cylindriques; & quelques-unes ſont couvertes d'une eſpece de dorure qui

éblouit les yeux. La plûpart cependant ſont d'un noir luiſant, dont l'aſpect n'eſt pas déſagréable.

Je ne fus pas auſſi content de l'iſle d'Argentiere. Ce nom lui fut donné, il y a quelques ſiécles, à cauſe de quelques mines d'argent qu'on y découvrit; mais ſon véritable nom étoit *Cimolus*, qui veut dire *craie*, parce que cette matiere fait le ſol de cette iſle. Les inſulaires n'emploient point d'autre ſavon dans leur leſſive; ils s'en ſervoient autrefois pour blanchir leurs étoffes; & l'on en faiſoit auſſi uſage dans la médecine. On aſſure que les femmes & les filles du pays ſe proſtituent aux étrangers pour une ſomme très-modique, & que les peres & les meres en ſont eux-mêmes le marché. Je ne trouve dans cette iſle que des montagnes brûlées, un terrein pierreux, & un ſeul village dont les habitans meurent de faim.

Mélos, à préſent Milo, eſt un vaſte amas de pierre-ponce & de minéraux pétris en quelque ſorte par l'eau de la mer qui s'engouffre deſſous, en pluſieurs endroits, & la rend propre à être cultivée. Je ne doute pas que du

tems que les Phéniciens la poſſédoient, elle ne fût très-fertile ; & ſi ſon ſol eſt devenu ſi aride, on doit l'attribuer aux matieres calcinées dont la mer a couvert la ſurface de l'iſle : malgré cela, elle produit du coton, du bled & du vin. La capitale qui porte auſſi le nom de *Milo*, eſt bâtie toute en pierres de ponce qui, quoique ſpongieuſes & fort légeres, ſont pourtant de bon uſage. Les rues y ſont d'une mal-propreté & d'une puanteur inſupportables. Cette ville eſt célebre dans l'antiquité pour ſon alun & pour ſon ſoufre ; l'un & l'autre y ſont encore très-communs. Le ſoufre ſe voit en bloc ſur les montagnes, & paroît de loin, comme autant de gros diamans qui jettent de l'éclat. Il y a auſſi dans cette iſle, des ſources d'eau chaude très-ſalutaires. Je trouve dans les auteurs anciens que je porte avec moi, & qui me ſervent comme de bouſſole dans mes courſes, que Milo fut appellée *Mellida*, à cauſe de l'abondance de miel qu'elle produit. Cette iſle ſe glorifie d'avoir donné la naiſſance au plus ſage des Grecs, à Socrate qui ne reconnoiſſoit qu'un ſeul

Dieu, & au philoſophe Diagoras qui n'en reconnoiſſoit point.

Après avoir quitté Milo, je m'approchai de l'Attique, & fis voile vers Cranaë, ou l'iſle d'Helene, quoique le patron de notre bateau m'aſſurât qu'il n'y avoit rien de curieux à y voir; mais le Docteur & moi ne voulions nous en rapporter qu'à nous-mêmes; & mon deſſein étoit de viſiter juſqu'aux rochers les plus déſerts. Pour vous, Madame, je me flatte que vous vous accoutumerez inſenſiblement à ces idées de ſtérilité & de ſolitude : je tâcherai cependant de vous épargner, le plus qu'il me ſera poſſible, des dégoûts & des ennuis que j'ai éprouvés dans ce voyage. L'iſle de Cranaë paroît n'avoir jamais été habitée; peut-être eſt-ce ce qui la fit choiſir par Pâris, lorſqu'il s'enfuit de la Gréce, avec Helene qu'il avoit enlevée. Ce prince, dit-on, s'y arrêta, & y jouit, pour la premiere fois, de ſa conquête.

En face de Cranaë, eſt l'iſle appellée par les anciens *Cythnos*, & par les modernes *Thermia*, à cauſe de ſes bains chauds. Elle eſt encore auſſi fer-

tile qu'elle l'étoit autrefois. Le ſol n'eſt ni pierreux ni ſec, comme celui des iſles voiſines. Les campagnes ſont couvertes de moiſſons, & les côteaux de vignobles moins eſtimés, à la vérité, que ceux des terreins plus arides. Il y vient quantité de meuriers dont les habitans tirent un profit conſidérable, par le grand nombre de vers à ſoie qu'ils nourriſſent. Mais le principal commerce ſe fait en miel & en cire. On nous fit voir les ruines d'une ancienne ville qu'on nomme *Hebreo-Caſtro* : elles ſont d'une beauté & d'une magnificence ſinguliere. Parmi les marbres dont la terre eſt couverte, nous apperçûmes quantité de bas-reliefs & de tronçons de ſtatues qui me parurent avoir été fort précieuſes. Il ſemble que les barbares auteurs de ces ravages, craignant qu'on ne voulût rejoindre un jour les parties éparſes de ces chefs-d'œuvres, aient pris la précaution de les mutiler. Thermia, capitale de l'iſle, eſt paſſablement grande, & preſque toute peuplée de Grecs.

Syra n'eſt guères moins fertile que Thermia : elle a vingt-cinq milles de longueur ; & quoique couverte de ro-

chers, on y trouve néanmoins des campagnes qui fourniſſent de riches récoltes. Ces rochers ont cela de ſingulier, qu'ils ſemblent toujours prêts à s'écrouler, tant ils ſont eſcarpés & perpendiculaires. La capitale qui donne ſon nom à toute l'iſle, eſt ſituée à un mille de la mer, ſur le ſommet d'une petite montagne : on diroit de loin qu'elle eſt ſuſpendue ſur les flots. Entre la ville & le port, qui eſt d'une grande étendue, ſont les ruines de Sciros, ancienne capitale de l'iſle, où Achile fut élevée à la cour de Nicomede. Les Dolopes, fameux corſaires, ont habité cette iſle, peuplée aujourd'hui par pluſieurs monaſteres de moines grecs. Théſée y mourut après avoir été chaſſé d'Athènes ; & elle a été la patrie de Phérécide, qui paſſe pour un des ſept ſages de la Grece.

Tiné, autrefois Tenos, au nord de Syra, eſt une iſle fort grande, qui a environ ſoixante milles de circuit. Les ſerpens y ſont en grand nombre ; & c'eſt ce qui lui fit d'abord donner le nom d'*Ophiuſe*, comme je l'ai dit de la ville de Rhodes. Le pays eſt très-fertile, les meuriers, les grenadiers, les vignes

y croiſſent à plaiſir, & ſont d'un bon rapport aux habitans qui aiment le travail & la fatigue. Il y vient auſſi du bled & d'autres grains en abondance. La ville de Tiné étoit ſituée ſur le bord d'une baie qui lui ſervoit de port ; il ne reſte aujourd'hui que la fortereſſe & un bourg qui porte le nom de *San-Nicolo*. Cette fortereſſe eſt ſur le lieu le plus élevé de l'iſle ; & ſa ſituation avantageuſe fait toute ſa force. Il y a pluſieurs années, m'a-t-on dit, qu'en creuſant près de la ville, on trouva un temple de Neptune ; mais je n'ai rien vu qui pût vérifier cette découverte.

Quelqu'agréable qu'eût été à mes yeux le ſéjour de Tiné, je ne fus point maître de ma ſurpriſe, en approchant d'Andros. Cette iſle préſente l'aſpect le plus enchanteur. Figurez-vous une vaſte & large baie, ſéparée en deux par un promontoire qui s'avance dans la mer. Ce promontoire qui fait partie de la ville, eſt couvert de bâtimens & de jardins, dont le coup d'œil champêtre & riant invite les paſſagers à s'arrêter. De l'autre côté de la ville, eſt une vallée délicieuſe & fertile. Tout le terrein de l'iſle, en général, abonde

en fruits de toute eſpece. Les grenadiers, entr'autres, & les limoniers y croiſſent en abondance ; ce ne ſont par-tout que des jardins & des vergers que mille petits ruiſſeaux fertiliſent. Le plus bel endroit eſt derriere une haute montagne, au village d'Arne. Pluſieurs hameaux environnés de palmiers le compoſent, & ſemblent autant de ſollitudes enchantées. La ſoie qu'on y travaille eſt des plus eſtimées & des plus fines. Andros n'eſt pas moins remarquable par ſes antiquités, que par la beauté de ſon territoire. Les plus curieuſes ſont celles de Baléopolis, ville grande & magnifique autrefois. La quantité de colonnes, de baſes, de chapiteaux qu'on trouve à l'endroit où étoit la citadelle, jointe à la tradition des habitans, nous fit croire que ce pouvoient être les veſtiges d'un temple de Bacchus. On nous montra près de-là une ſource dont on dit que l'eau a le goût de vin pendant le mois de Janvier. L'opinion a ici, je crois, beaucoup de force. Une ſource d'eau auprès d'un temple du dieu du vin ne ſatisfaiſoit point ſes adorateurs : ils lui ont attribué une propriété qui flattoit plus leur imagination que leur goût.

Zia eſt la Cée ou Céos des Anciens, qui a donné naiſſance au poëte Simonide. De quatre villes puiſſantes qu'elle contenoit autrefois, on ne voit plus que les ruines de Certhéa ſur leſquelles eſt bâtie Zia, capitale de l'iſle. A juger de l'étendue de Certhéa par celle de ſes veſtiges, elle devoit être conſidérable; car outre les colonnes de marbre & pluſieurs morceaux d'architecture qui ſe voient dans les maiſons des particuliers & dans les rues de la ville, on en trouve encore quantité dans la campagne, & principalement ſur une montagne éloignée d'une lieue du port. En avançant du côté de la mer, j'en vis un plus grand nombre près d'une enceinte de murailles demi-ruinés, qui appartenoient à quelqu'ancienne citadelle. Les habitans nous montrerent le tronc d'une ſtatue pour laquelle ils ont encore une frayeur reſpectueuſe, parce qu'ils croient que c'eſt celle de Néméſis, déeſſe de la vengeance: on voit autour pluſieurs blocs de marbre & quelques morceaux de colonnes & de chapiteaux. L'iſle peut avoir trente lieues de circuit; elle eſt fort renommée pour ſes ſoies, dont les premieres fabriques

ſont attribuées à Pamphile, princeſſe du pays. Cette partie du commerce n'eſt preſque rien aujourd'hui. On y fabrique plus d'étoffes de coton, que d'étoffes de ſoie : on s'applique encore particuliérement à faire des vins qui ſont d'une qualité & d'un goût admirables.

Je ne ſçais que vous dire, Madame, de l'iſle de Macroniſi, qui eſt aſſez grande, mais tellement déſerte & ſtérile, qu'on n'y rencontre que des lézards & des ſauterelles. Macris eſt plus petite, mais pareillement déſerte : on ne trouve dans l'une & dans l'autre aucuns veſtiges d'antiquité. Guara ou Joura a de plus que ces deux iſles une eſpece de rats d'une groſſeur peu commune ; ce ſont probablement les ancêtres de ces rats qui obligerent les habitans de Guara à quitter le pays.

Le voiſinage de l'Eubée, près de laquelle ſont ces iſles, me fit retarder l'exécution du projet que j'avois formé de faire le tour des Cyclades. Je débarquai à Château-roux, fortereſſe conſidérable, ſous le canon de laquelle les galeres Turques ſe retirent ſouvent. Il y avoit autrefois une ville bâtie en ce même lieu. Homere l'appelle *Cariſtos*.

Les Titans, fils de la Terre, y donnerent des loix, entr'autres Briarée, à qui les inſulaires ſacrifierent dans la ſuite comme à un dieu. Le marbre marqueté de Cariſtos étoit fort eſtimé, & on l'appelloit *Cariſtien*. Je paſſai au bourg d'Erétria, autrefois la capitale de l'iſle; elle étoit renommée pour cette terre médicinale qu'on appelloit *Erétrienne*. Enfin j'arrivai à Négrepont qui eſt le lieu d'où je vous écris, me réſervant à vous envoyer ma Lettre, quand j'en trouverai l'occaſion. Il peut arriver que vous en receviez quelquefois pluſieurs le même jour; car vous jugez bien qu'elles ne partent pas réguliérement, comme en France, à meſure qu'on les écrit; j'en ai eu juſqu'à trois dans mon porte-feuille, qui ſont parties par le même vaiſſeau.

Négrepont, qui eſt actuellement la capitale de l'Eubée, n'a que deux milles de circuit; mais elle eſt accompagnée de fauxbourgs conſidérables, où il n'y a que des Grecs. Le nombre d'habitans peut monter à quinze mille. Un des beaux édifices de cette ville eſt le ſerrail du Capitan Pacha ou chef des galeres. Ce palais eſt bâti ſur l'Euripe, & préſente le point de vue le plus agréable

qu'on puiſſe imaginer : il eſt orné de galeries & de portiques de bois rouge verniſſé. Je fus ſurpris du concours prodigieux des gens de la campagne, qui arrivent à Négrepont les jours de marché : ils viennent de toutes les parties de l'iſle, apporter leurs denrées ; ce qui les rend ſi communes, qu'on les a preſque pour rien. Je n'ai jamais vu tant de villages que dans ce pays ; c'eſt ce qui fait que la terre y eſt ſi bien cultivée : elle abonde en fruits de toute eſpece, & principalement en bled, en vin & en huile. L'iſle a de circuit trois cens cinquante milles ; ſa largeur n'eſt guères que de vingt. Elle eſt célebre par le fameux promontoire de Caphanée, au haut duquel Nauplius, roi de cette iſle, alluma des feux pour attirer la flotte des Grecs, qui revenoit de Troye. La ruſe réuſſit : les vaiſſeaux donnerent dans les écueils, & furent preſque tous fracaſſés ; mais Nauplius ayant ſçu que Diomede & Ulyſſe, les principaux auteurs de la mort de ſon fils Palamedes, avoient échappé au naufrage, ſe précipita de dépit dans la mer.

Je dois dire ici deux mots de l'Euripe, fameux détroit de la mer Egée,

qui ſépare l'Aulide & la Béotie de l'Eubée. Ce détroit ſe reſſerre tellement à l'endroit où eſt bâtie la fortereſſe de Négrepont, qu'une galere a peine à y paſſer. C'eſt ſur-tout vers cette partie, qu'on remarque les effets ſurprenants que les anciens & les modernes ont tâché vainement d'expliquer. Pendant dix-huit ou dix-neuf jours de chaque lune, l'Euripe eſt réglé, comme diſent les habitants, c'eſt-à-dire, qu'en vingt-quatre ou vingt-cinq heures, il a deux fois ſon flux & reflux, ainſi que l'Océan; mais, pendant les autres jours, il eſt déréglé; & alors, dans l'eſpace de vingt-quatre ou vingt-cinq heures, il a onze, douze, treize, & même quatorze fois ſon flux & reflux. Je voulus être témoin moi-même de ces changements merveilleux; & étant allé à un moulin qui eſt au bas du château, je vis en moins d'une heure & demie, la roue changer juſqu'à trois fois, ſelon le différent cours de l'eau. Ce qu'il y a encore de ſurprenant, c'eſt qu'entre le temps où l'Euripe monte, & celui où il deſcend, il y a un petit intervalle qui fait paroître l'eau en repos, & comme croupiſſante; de ſorte que les plumes

& la paille reſtent ſur l'eau ſans mouvement, à moins que le vent ne les agite. Il y a des temps où le détroit eſt ſi rapide, qu'il entraîne les vaiſſeaux les plus forts, malgré les vents & les efforts des matelots. Je ne veux point eſſayer ici d'expliquer cette merveille de la nature : je n'ai pas oublié, ce qu'on raconte d'Ariſtote, qui lui-même n'en put connoître la cauſe ; plus ſage que lui, je n'ai eu garde de me précipiter dans l'Euripe, pour être compris, comme on fait dire à ce philoſophe, dans ce que je ne pouvois comprendre.

Le froid de la ſaiſon, joint à un aſſez gros rhume qui tourmente le Docteur, nous obligera peut-être à faire à Négrepont un plus long ſéjour que nous ne nous y étions attendus ; mais ce pays-ci eſt agréable même en hiver ; & je ne ſuis pas fâché de me repoſer des longues & fréquentes courſes que je viens de faire, pour me préparer à de nouvelles.

Je ſuis, &c.

De Négreponte, ce 27 Décembre 1736.

LETTRE XII.

SUITE DE LA GRECE.

DANS un pays tel que la Gréce, tous les lieux que parcourt un voyageur, ſont autant d'objets conſacrés à l'immortalité. Un ſimple ruiſſeau, un rocher, une grotte ont acquis de la célébrité, ou dans les écrits des poëtes, ou par quelque événement mémorable. Ne vous plaignez donc pas, Madame, des détails de ma derniere Lettre; & ſuivez-moi, je vous prie, avec la même complaiſance, dans les lieux qui me reſtent à parcourir.

La premiere iſle où j'abordai, en quittant Négrepont, eſt Scio, que les Turcs appellent *Saches*. Elle eſt ſituée entre les iſles de Mételin & de Samos, & peut avoir cent vingt milles de circuit. Les inſulaires ont été jadis fort puiſſants ſur mer; mais ils furent ſubjugués par les Athéniens, enſuite par les Lacédémoniens, & enfin par les Romains. Ceux-ci poſſéderent cette iſle

juſqu'aux empereurs Grecs, qui la céderent aux Génois, auxquels les Turcs l'enleverent ſous le régne de Sélim. Elle devoit être bien floriſſante, puiſqu'elle contenoit trente-ſix villes qui ſont à préſent converties en autant de villages. La capitale eſt grande & bien conſtruite : ſes édifices ſont réguliérement bâtis, & à pluſieurs étages comme les nôtres : ſon port eſt sûr, & ſon château bien fortifié ; il commande la ville & toute la côte. La grande égliſe eſt d'une architecture gothique fort agréable ; mais le dedans eſt orné de peintures à la Gréque, ſi ridicules & ſi mauvaiſes, qu'il n'y a pas de barbouilleur en France qui n'en fît de plus belles. Ce ſont des figures de ſaints, comme je l'ai remarqué par les noms qui ſont écrits au bas ; car il n'eſt pas poſſible d'en juger autrement. Nous ne vîmes d'antiquités remarquables dans toute l'iſle, que les ruines d'un ancien bâtiment ſitué dans un valon obſcur, à vingt milles de la capitale. Neptune avoit été amoureux d'une nymphe de Scio ; & ce lieu favorable, plus qu'aucun autre, à ſes amours, pouvoit bien avoir été choiſi dans la ſuite, pour lui

élever un temple. Je vis près de-là une ſource dont on dit que l'eau rend inſenſés ceux qui en boivent. Le Docteur oſa tenter l'expérience, & je ne remarquai en lui aucun changement.

Scio eſt une des villes de la Gréce qui ſe diſputent l'honneur d'avoir donné naiſſance au divin Homere. On me fit voir ici un lieu où l'on veut que ce grand poëte ait reçu les premieres leçons de ſon art : c'eſt une eſpece de baſſin d'environ vingt pieds de diametre. On montre auſſi la maiſon où l'on dit qu'habitoit cet auteur de l'Iliade, lorſqu'il compoſa ſes poëſies. La vénération ſinguliere de ces bonnes gens pour tout ce qui a quelque rapport à ce génie ſublime, m'en inſpira à moi-même pour cette reſpectable chaumiere, où j'aimois à croire qu'avoit demeuré un ſi grand homme.

Ce même pays a été la patrie de pluſieurs hommes célebres, entre leſquels on compte Yon, poëte tragique, l'hiſtorien Théopompe, & le ſophiſte Théocrite.

J'ai vu peu d'iſles auſſi fertiles que Scio. Les montagnes même dont elle

eſt couverte dans la partie du nord, ſont toutes cultivées. Je ne m'étonne plus qu'elle fût appellée *un des greniers du peuple Romain.* Les oliviers & les orangers y ſont en grande quantité : ſes vins célebres depuis long-temps, ſont délicieux & forts. On laiſſe ſécher les raiſins pendant pluſieurs jours, après les avoir coupés ; & on les porte enſuite au preſſoir.

Le lentiſque, cet arbre qui produit le maſtic, eſt commun en ce pays. Pendant les grandes chaleurs, on le coupe tranſverſalement ; & on facilite, par ce moyen, la diſtillation de la réſine qui coule goutte-à-goutte, & ſe durcit à l'air en peu de temps. Cette drogue eſt, dit-on, ſtomachale : on s'en ſert dans l'Orient, pour pétrir du pain. Ce pain acquiert, avec le goût de maſtic, une blancheur agréable à la vue. Les femmes & les filles prennent plaiſir à mâcher le maſtic ; elles le pétriſſent avec la langue, le ſoufflent comme des bouteilles qu'elles font crever enſuite dans la bouche avec grand bruit. Quand elles ſont en compagnie, elles regardent comme une galanterie d'approcher leur bouche du nez de quelqu'un

pour le ſurprendre par ce bruit, & lui faire ſentir l'odeur de cette gomme.

Tout le maſtic de la premiere récolte appartient au grand-Seigneur, & doit être livré à l'officier qu'il envoye pour le recueillir. Si quelqu'un étoit convaincu d'en avoir détourné la moindre portion, il ſeroit condamné aux galeres, & dépouillé de tous ſes biens. Les Dames du ſerrail en conſomment la plus grande partie; elles en mâchent preſque continuellement, pour rendre leur haleine plus douce, & fortifier leurs gencives. On en brûle auſſi dans des caſſolettes.

Le gibier abonde dans toute l'étendue de l'Iſle de Scio; & dans certains cantons, les perdrix ſont auſſi communes & auſſi privées que les poules. Pluſieurs perſonnes prennent le ſoin de les élever, & les envoyent le matin dans les champs, pour y chercher leur nourriture. Chaque famille confie les ſiennes à un gardien commun, qui les ramene le ſoir. S'il plaît au maître de faire revenir plutôt celles qui lui appartiennent, il les appelle avec un ſifflet, & à ce ſignal, on les voit reprendre ſans aucun déſordre, le chemin de leur maiſon.

Une des grandes richeſſes de cette iſle étoient les belles carrieres de jaſpe qui y étoient autrefois. Nous n'y en vîmes que de marbre ; mais ce marbre nous parut d'une grande beauté.

Il n y a point d'iſle dans l'Archipel, où l'on vive en plus grande liberté qu'à Scio, & où les femmes ſoient plus belles & plus agréables. Elles tiennent beaucoup des Italiennes, & particuliérement des Génoiſes. On peut les voir & leur parler ; & les mœurs de ce pays leur laiſſent une facilité dont elles abuſent rarement. Les habitants y ſont fort civils, tant entr'eux qu'envers les étrangers. Ils ont auſſi beaucoup de penchant pour la muſique ; les ſoirées des fêtes ſe paſſent en divertiſſements qui ſont communs aux deux ſexes, & ſe prolongent ordinairement juſqu'au jour.

Samos, dont la ville de Cora eſt la capitale, n'eſt ni auſſi grande ni auſſi fertile que Scio : elle abonde cependant en arbres fruitiers, & principalement en oliviers; mais les vignes y ſont très-rares, quoique les pays voiſins en ſoient, pour ainſi dire, tout couverts. Cette iſle s'étend du levant au couchant, & n'a pas plus de quatre-vingt milles

de circuit. La tradition porte que Junon, à qui Samos étoit conſacrée, étoit née dans cette iſle, & qu'elle y fut mariée à Jupiter ; auſſi nous dit-on qu'elle y avoit un temple magnifique, où l'on célebroit, tous les ans, une fête en guiſe de nôces. Ce récit me fit croire que je découvrirois quelques reſtes d'antiquités. Je me fis conduire dans l'endroit où avoit été l'ancienne Samos. Les ruines de cette ville ſont ſi apparentes & ſi étendues, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper : elles ſont poſées ſur une montagne aux environs de laquelle je trouvai quantité de pierres de tombeaux, éparſes çà & là. Le Grec qui nous conduiſoit, me fit remarquer, dans un monceau de ruines, plus élevé, les anciens reſtes du temple de Junon. Je voulus bien le croire, parce qu'en effet c'eſt le ſeul endroit où l'on trouve des baſes & des morceaux de colonnes de marbre. J'eus plus de plaiſir à ſuivre les traces d'un ancien aqueduc bâti de briques ſi fortes & ſi dures, que, depuis deux mille ans, elles ſont encore auſſi entieres que ſi elles ſortoient des mains de l'ouvrier. Je ne vis aucun autre monument qui

pût piquer ma curioſité ; mais une choſe qui frappe les étrangers, & ſur-tout un François accoutumé à l'élégante parure des femmes de ſon pays, c'eſt la mal-propreté & l'extrême négligence des Samiennes ; le ſexe y eſt ſur ce point d'une indifférence & d'une pareſſe inſoutenables.

Samos eſt recommandable dans l'hiſtoire, par la naiſſance d'un philoſophe, d'une ſybille & d'un tyran. L'un eſt le ſavant Pythagore, ce zélé partiſan du ſyſtême de la métempſycoſe ; la ſeconde eſt une de ces femmes célebres qui ont annoncé la venue de Jeſus-Chriſt ; le troiſieme eſt ce fameux tyran Policrate qui, après une vie toute de proſpérités, fit enfin la funeſte expérience, que nul ne doit être eſtimé heureux avant ſa mort.

L'Iſle de Nicaria près de Samos, auſſi-bien que la mer qui l'environne, doit ſon nom au téméraire fils de Dédale, qui, s'étant trop approché du ſoleil, fondit la cire de ſes aîles ; & le malheureux Icare tomba dans la mer, à côté de l'iſle d'Ictieuſe qui fut depuis appellée *Icaria* ou *Nicaria*. Cette iſle qui a environ trente milles de circuit, eſt belle

& fertile ; mais les habitants en ſont ſi pareſſeux, que preſque toutes les terres reſtent en friche. L'air & l'eau y ſont ſi purs & ſi ſains, qu'on peut leur attribuer la longue vie des Nicariens, dont un grand nombre paſſent cent ans. Une choſe qui leur eſt particuliere, c'eſt qu'ils ne ſe ſervent point de lit, & qu'on n'en trouve pas un ſeul dans toute l'iſle. Ils couchent à terre ; une pierre leur tient lieu d'oreiller ; & ils n'ont que leurs habits pour couverture. L'archevêque de Samos y étant venu faire ſa viſite, comme il ignoroit l'uſage du pays, n'avoit pas imaginé d'y faire porter un lit : on y ſuppléa, comme on put, avec de la paille, pour coucher ſa grandeur. Ces inſulaires n'ont jamais d'autre habit que celui qu'ils portent ; & quand il eſt uſé, ils penſent à en faire faire un autre. Vous ne trouveriez pas dans toute l'iſle un morceau de pain hors des heures du repas. Ils ſe contentent de moudre le bled avec de petits moulins, quelque temps avant que de ſe mettre à table, & n'en préparent que pour une ſeule fois. Ils pétriſſent cette farine, en font de la pâte, la cuiſent ſur une pierre plate,

avec du feu deſſous ; & quand le pain eſt fait, le maître de la maiſon le diviſe en parties égales qu'il diſtribue dans ſa famille : une femme enceinte en reçoit une double portion. Leur vin eſt toujours mêlé avec trois quarts d'eau ; & quand ils veulent boire, ils rempliſſent un grand vaſe qui reſſemble à une écuelle, la font paſſer à la ronde, juſqu'à ce que tout le monde ait bu. Ils ne mettent point leur vin dans des tonneaux : ils ont de grands pots qu'ils couvrent de terre ; & lorſqu'ils veulent avoir du vin, ils font un trou au haut du pot, y plongent un roſeau percé par les deux bouts, & le retirent en fermant du doigt le trou d'en haut.

Les maiſons des Nicariens ſont ſimples, ſans parure & ſans meubles. On n'y voit que les quatre murs, & le petit moulin dont je vous ai parlé. Tout ce qu'ils peuvent avoir d'ailleurs, ils le tiennent caché ſous terre. Ils ont fort peu de ſociété entr'eux ; & s'ils ſont obligés de ſe voir pour quelque affaire, ils n'approchent jamais de la porte de la maiſon de ceux qu'ils viſitent : ils s'arrêtent à une diſtance conſidérable, d'où ils crient à pleine tête. Quand on leur a répondu, ils

ils parlent du ſujet qui les amene ; & à moins qu'on ne les preſſe bien fort d'entrer, ils traitent ainſi toutes leurs affaires : auſſi ont-ils la voix ſi forte, qu'ils s'entendent d'un demi-quart de lieue.

Il n'eſt pas que vous n'ayiez oui parler, Madame, de Pathmos, cette iſle célebre, où S. Jean a compoſé l'Apocalypſe : on l'appelle actuellement *Palmoſa*. C'eſt un vrai pays de méditation, par la ſolitude & le vaſte ſilence qui y regne. Quoiqu'elle ait vingt à trente milles de circuit, elle ne contient guere que trois cents habitants. Les arbres, les payſages, la verdure, y ſont preſqu'entiérement inconnus : tout y inſpire une mélancolie triſte, & de ſombres rêveries. Les montagnes ſont nues & dépouillées ; les vallons même ſont arides & ſtériles. L'égliſe de S. Jean eſt bien bâtie, & paſſablement grande ; mais elle excita moins notre curioſité, que l'endroit de l'iſle où l'on prétend que demeuroit ce ſaint apôtre. Le chemin qui y conduit eſt entre des rochers eſcarpés & difficiles. On arrive à un pauvre hermitage bâti ſur la côte d'une montagne, à quelque diſtance d'un couvent de moines Grecs. La chapelle eſt

petite & ornée de peintures, qu'on nous dit être l'hiſtoire de S. Jean. A quelques pas de-là eſt un grand trou creuſé dans le roc, dont la voûte eſt ſoutenue ſur un pilier. C'eſt-là, dit-on, la grotte du Saint, & le lieu où il écrivit ſon Apocalypſe. Je ne pus m'empêcher de rire de la ſimplicité des bonnes gens qui nous accompagnoient : ils nous montrerent, avec grand reſpect, pluſieurs crevaſſes que le temps a pratiquées dans le rocher, & nous raconterent ſérieuſement comment le ſaint Eſprit entroit par ces fentes, pour dicter à S. Jean ſon livre myſtérieux.

Vis-à-vis de Palmoſa eſt une petite iſle appellée *Saint-Minos*, qui a cela de ſingulier, qu'elle eſt comme coupée par le milieu. Un chemin creuſé par la nature, dans la partie la plus élevée de l'iſle, forme cette ſéparation. Une des deux moitiés eſt fertile, & produit pluſieurs ſortes de fruits ; l'autre eſt entiérement ſtérile & pierreuſe. La roche de cette partie eſt de marbre brun, mêlé de coralloïdes d'une blancheur éclatante.

J'eus lieu d'être ſatisfait de mon ſéjour à Naxia, qui eſt une des plus gran-

des des Cyclades & des plus riches : elle fut appellée autrefois *Dionyſia*, du nom de *Denys* ou *Bacchus*, qui y tenoit ſa cour. Depuis on la nomma *Callipolis* & *petite Sicile*, à cauſe de ſa fertilité. En abordant dans cette terre, je m'attendris ſur les malheurs d'Ariadne, abandonnée par le perfide Théſée. Je m'imaginois entendre les plaintes de cette amante déſolée, qui faiſoit retentir les rochers & les rivages de Naxia de ſes gémiſſements, lorſque Bacchus, touché de compaſſion, vint lui offrir ſa main & ſa couronne.

La nouvelle ville de Naxia eſt bâtie ſur les ruines de l'ancienne. C'eſt une des plus belles que j'aie encore vues dans l'Archipel : ſes murailles ſont épaiſſes & flanquées de tours. La citadelle eſt ſituée dans la partie la plus éminente, & m'a paru d'une conſtruction réguliere. Les égliſes y ſont en grand nombre, & la cathédrale ſur-tout eſt belle & ſpacieuſe. Le ſexe y eſt bien différent de ce que je l'ai vu à Samos. L'orgueil & la vanité ſont portés à l'excès parmi les femmes ; & aucune ne marche dans les rues ou à la campagne, qu'avec un étalage ridicule de ſes ajuſ-

tements, & même de ſes meubles. J'allai voir, près du château, les reſtes de la plus haute antiquité. Ce ſont les ruines d'un temple de Bacchus; elles couvrent tout un rocher qui eſt environné des eaux de la mer. La richeſſe des matériaux prouve la magnificence & la beauté de cet édifice. Les morceaux de jaſpe & de porphyre ſont mêlés avec le granite & le marbre le plus riche. Le cadre de la porte qui conduiſoit au temple, eſt encore dans ſon entier: il eſt de trois pieces de marbre fort uni, chacune de dix-huit pieds de longueur, ſur onze d'épaiſſeur. Je n'ai rien vu de ſi noble & de ſi majeſtueux. Naxia eſt fort commerçante, quoiqu'elle manque de port; mais la richeſſe & la fertilité de ſon terroir ſupplée à ce défaut. On a peine à comprendre la quantité prodigieuſe de fruits que produit cette iſle féconde. Ses côteaux ſont couverts d'orangers, de limoniers & de vignes: les plaines ſont ombragées de mûriers, de figuiers, de grenadiers, & les récoltes des grains y ſont très-abondantes. L'induſtrie des Naxiens ne ſe borne pas à la culture des terres. Ils font une grande quantité de ſel, qu'ils vendent à fort

bon compte ; & ils s'occupent encore à travailler la ſoie & le coton qu'ils recueillent dans toutes les parties de leur iſle. Ce ſéjour eſt ſi délicieux, que pluſieurs perſonnes de qualité & des familles diſtinguées d'Allemagne, de Pologne, de France & d'Italie, y ont fixé leur demeure.

J'eus de la peine à quitter un auſſi beau pays ; mais j'en fus conſolé en arrivant à Paros. Cette iſle, quoiqu'elle n'ait qu'environ cinquante milles de circuit, étoit autrefois une des plus conſidérables des Cyclades, & l'alliée des Perſes contre les Grecs ; le fameux Miltiades ayant eu ordre des Athéniens de s'en emparer, ne put en venir à bout. Les rares antiquités dont elle eſt encore à préſent remplie, la rendent très-curieuſe. Les murs du château de Parrechia, qui eſt le nom actuel de la ville, les rues, les édifices publics & particuliers ont été conſtruits avec les ruines de l'ancienne ville. On trouve, à chaque pas, incruſtés dans les murailles, des corniches, des friſes, des chapiteaux de colonnes, & des colonnes même toutes entieres, couchées horizontalement, en guiſe d'un rang

de pierres. Ici, les plus beaux bas-reliefs mêlés avec des corps de ſtatues, ſoutiennent l'entrée d'une maiſon ; là, une belle colonne cannelée compoſe le linteau d'une porte. C'eſt un ſpectacle digne de compaſſion & de larmes, de voir des ouvrages qui ont coûté autrefois tant de ſoins & de travaux, confondus avec les pierres & le ciment. Les colonnes & les ſtatues de marbre devoient naturellement être fort communes dans une iſle d'où l'on tiroit le plus beau marbre de la Grece. Paros n'eſt, à proprement parler, qu'un ſeul rocher de marbre, couvert de quelques pieds de terre. J'allai voir ces carrieres ſi vantées, qui fourniſſoient à preſque toute l'Aſie de quoi décorer les temples des dieux, & honorer la mémoire des grands hommes. Je vis, dans la plus ancienne de toutes, un bas-relief ſuperbe, taillé dans le rocher, dont il n'a pas été ſéparé. Les ſculpteurs de Paros, ou ceux qui y venoient de toute part, avoient de quoi exercer leur génie & leur goût dans ces ſouterreins précieux. Lorſque l'ouvrage étoit achevé, on coupoit le bloc à une profondeur convenable, & l'on voyoit pa-

roître à la fois les plus beaux chef-d'œuvres de l'art & de la nature. Celui dont je parle repréſente une fête de Bacchus : on voit ce dieu, ſous la figure d'un jeune garçon, environné de gens qui danſent & ſe réjouiſſent. C'eſt à Paros, qu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, ſe fit la découverte de ces belles tablettes de marbre, où ſont gravés les événements principaux de l'hiſtoire Grecque, depuis la fondation d'Athènes. Thomas, comte d'Arondel, eut ſoin de les faire tranſporter en Angleterre, où il les dépoſa dans la célebre univerſité d'Oxford. On les appelle indifféremment aujourd'hui *marbres d'Oxford*, *marbres d'Arondel*, & *marbres de Paros*. Cette iſle eſt encore renommée par la naiſſance d'Archiloque, poëte fameux, qui inventa les vers iambiques, & qui, par la force & la véhémence de ſa poëſie, & pour l'honneur du goût, contraignit un certain Lycambe à ſe pendre.

L'iſle d'Antiparos n'eſt ſéparée de cette derniere que d'un mille & demi. C'eſt auſſi un rocher continuel, couvert de quelques pouces de terre, avec

cette différence que ce n'eſt pas un rocher de marbre, comme Paros. On n'y voit qu'un ſeul village & très-peu d'habitants ; mais j'oſe dire que le pays mérite plus qu'aucun autre l'attention des curieux. C'eſt-là qu'eſt cette fameuſe grotte de congélations, ſi vantée par les anciens & par les modernes. Les choſes ſurprenantes qu'on en raconte, nous donnerent envie d'y deſcendre, quoique je ſuſſe à combien de dangers j'allois m'expoſer. Nous prîmes quatre hommes pour nous accompagner ; enſorte qu'avec mon valet & le Grec qui nous ſervoit de guide, nous formions une petite troupe de huit perſonnes. Je vous ai décrit, Madame, le labyrinthe de Créte, & les ſouterreins innombrables dont il eſt compoſé. A préſent que j'ai vu la grotte d'Antiparos, je le regarde comme une promenade aiſée & agréable. Figurez-vous un précipice affreux de plus de mille pieds de profondeur, où l'on ne peut deſcendre qu'avec des cordes ou des échelles. Voilà le premier point de vue ſous lequel je vous prie d'enviſager l'entrepriſe hardie dont je vais vous rendre compte.

Nous entrâmes d'abord ſous une vaſte arcade voûtée, & ſoutenue ſur pluſieurs piliers que la nature a taillés elle-même. Là nous lûmes une inſcription grecque, fort antique, dont voici la traduction : » Sous la magiſtrature de Criton, vin- » rent en ce lieu Ménandre, Socarme, » Ménurate, Antipater, Ippomedon, » Ariſteas, Philcas, Gorgus, Philo- » crates, Oneſime. » A l'extrêmité de la caverne, eſt un chemin étroit que nous ſuivîmes à la lueur de pluſieurs flambeaux, & qui nous conduiſit au bord d'un affreux abyme. Je n'imaginai pas comment nous pourrions aller plus avant ; mais un de nos guides ſaiſiſſant un crampon de fer, qui étoit enfoncé dans le rocher, y attacha une corde ; puis prenant ſon flambeau d'une main, il s'aida de l'autre à gliſſer, & diſparut auſſi-tôt, en nous criant de le ſuivre. Je laiſſai paſſer encore deux de mes gens avant moi ; & je me laiſſai aller avec le Docteur dans ce gouffre, à l'aide d'une corde.

J'eus beaucoup de plaiſir, tandis que les autres deſcendoient après moi, d'entendre leurs voix répétées par une infinité d'échos qui faiſoient enſemble

un bruit terrible. Notre troupe s'étant réunie, nous marchâmes quelques pas dans des rues fort étroites, & arrivâmes à un autre précipice moins eſcarpé, à la vérité, que le premier, mais qui préſentoit plus de difficultés, parce que nous n'avions ni corde ni échelle. Il nous fallut rouler ſur le dos, nous accrochant de notre mieux aux parties du rocher les plus raboteuſes. Dans ce ſecond étage, s'il m'eſt permis de parler ainſi, j'admirai une grande grotte, dont les côtés ſont formés d'une eſpece de porphyre, entremêlé de veines rouges d'un éclat merveilleux. Le pavé étoit d'une autre ſorte de pierre griſe, où je remarquai qu'étoient incruſtés grand nombre de coquillages pétrifiés. Nous n'étions encore qu'au milieu de notre expédition, & il nous reſtoit deux autres précipices à deſcendre avant que d'arriver au terme de nos travaux. Le premier, quoique terrible & dangereux, fut franchi en un inſtant, par le moyen d'une échelle qui ſe rencontra là fort à propos; mais quand ce vint au ſecond, l'échelle ſe trouva trop courte; & ne ſachant quelle pouvoit être la profondeur du gouffre, le courage nous

manqua pour cette fois ; mais comment ſe déterminer à revenir ſur ſes pas, n'ayant rien vu qui pût nous dédommager de nos fatigues ? Nous prîmes le parti d'attacher un bout de corde qui nous reſtoit, à un rocher voiſin, & de nous laiſſer deſcendre juſqu'aux premiers échelons. Enfin j'appris que nous n'avions plus d'abymes à franchir ; mais quand je faiſois réflexion à l'immenſe intervalle qu'il y avoit du lieu où nous étions, au ſéjour de la lumiere, je ne pouvois m'empêcher de m'accuſer de témérité. J'oſe croire, Madame, que c'eſt parce que d'autres avoient eu, comme moi, le courage d'y deſcendre, qu'on a imaginé les fables ſi connues des deſcentes aux enfers.

Nous touchions à la fameuſe grotte qui faiſoit l'objet de ma curioſité. Je fis allumer des flambeaux à tous les coins de la caverne, comme on me l'avoit conſeillé à Parrechia. Quelle fut ma ſurpriſe en entrant dans cette grotte ! L'éclat éblouiſſant qui frappa ma vue, ne me permit pas d'abord de diſtinguer aucun objet. Je crus être tranſporté par quelque charme inviſible dans la cour brillante du ſoleil, ou, au moins, dans

les palais enchantés de Circé ou d'Armide. Mon admiration augmenta, lorſque mes yeux ſe furent, pour ainſi dire, familiariſés avec cette lumiere éclatante. Je vis les côtés, la voûte, & le pavé même de la grotte, formés de cryſtaux tranſparents, avec une ſi belle variété, que je ne crois pas que l'art puiſſe jamais atteindre à cette perfection des ouvrages de la nature. Ce réduit enchanté eſt long de trois cents pieds, & large à-peu-près de même. La voûte eſt élevée d'environ quatre-vingt pieds. L'eau qui ſuinte dans tous les ſouterreins, & qui dépoſe par-tout où elle découle, le minéral appellé *ſpar*, ou plutôt le cryſtal qu'elle renferme, eſt la cauſe & l'origine des merveilles que je vais vous décrire. Le pavé n'eſt pas ſeulement couvert de nappes unies en forme de glace; les gouttes d'eau qui diſtillent de la voûte, ont formé, avec le temps, un boſquet d'arbriſſeaux de cryſtal, que la lumiere réfléchie de nos flambeaux peignoit des plus vives couleurs. Ces arbriſſeaux, ou, ſi vous aimez mieux, ces touffes de petites pointes cryſtallines étoient entremêlées de figures ſaillantes de même matiere, les unes

pyramidales, les autres arrondies vers leur extrêmité. Ailleurs ces figures unies entr'elles & contiguës, formoient une eſpece de muraille, dont les détours multipliés préſentoient l'image charmante d'un labyrinthe. Je portai enſuite mes regards vers la voûte; & je la vis ornée d'une quantité prodigieuſe de pyramydes renverſées. La maſſe & la grandeur de ces ſtalactites tranſparens étoient variées à l'infini. Les rayons de lumiere briſés & rompus, qui en partoient, imitoient parfaitement les couleurs les plus vives de l'iris. Tout ce que j'avois vu juſqu'alors, n'approchoit pas des beautés que préſentoient les côtés de la grotte. Vers le ceintre de la voûte où les eaux n'ont pu facilement ſuivre la concavité qu'elle forme avec les côtés, le temps a produit pluſieurs nappes de cryſtal, ſéparées du mur de la caverne. Ce ſont comme autant de rideaux ondoyés de dix à douze pieds de largeur, dont quelques-uns pendent depuis la voûte juſqu'à terre: on diroit une ſuite de petits cabinets tranſparents, dont la conſtruction inimitable efface tout ce que l'art a jamais produit de plus parfait.

Ne ſemble-t-il pas, Madame, d'après les merveilles que je vous raconte,

qu'on ne puiſſe ſe former une plus belle idée de cette grotte admirable ? Je ſuis pourtant obligé d'avouer que les expreſſions ſont fort au-deſſous de la réalité, & que de pareils chef-d'œuvres ne paroiſſent tels qu'ils ſont, que lorſqu'on les a préſents ſous les yeux.

Le Docteur, à qui rien n'échappoit, me fit obſerver une pyramide iſolée, où je vis une inſcription latine qui me combla de joie. Nous n'étions pas les premiers François qui fuſſions deſcendus dans ce ſouterrein : M. de Nointel, ambaſſadeur de France à la Porte, l'avoit viſité, & avoit fait graver au fond de la premiere caverne ſur cette pyramide l'inſcription dont je vous parle, & dont voici le ſens : " En 1673, Char-„ les-François Olier de Nointel, avec „ une nombreuſe compagnie, eſt venu „ voir cette merveille de la nature, & a „ pénétré dans les réduits les plus ſecrets „ & les plus profonds, ne pouvant ſe „ laſſer de conſidérer tant de prodiges.„

Je ſuis entré dans un aſſez long détail des fatigues que j'ai eſſuyées, en deſcendant dans ces ſouterreins : vous jugez bien, Madame, que nous en éprouvâmes de plus grandes encore pour en ſortir. Je ne les remettrai point ſous

vos yeux ; ces ſortes de détails pourroient enfin vous fatiguer vous-même.

Après avoir quitté Antiparos, on nous mena à Sténoſa, qui mérite plutôt le nom de rocher que celui d'iſle. L'aſpect en eſt déſagréable, & n'offre que des ſables & des creux, à travers leſquels on voit gravir quantité de chevres ſauvages. Niconéria eſt un autre rocher à-peu-près ſemblable, mais plus petit, n'ayant gueres plus de trois milles de circuit. Nous y vîmes auſſi des chevres ; & je ne ſais pas trop comment elles peuvent y ſubſiſter. Il y a, dans toutes ces iſles déſertes, des chapelles érigées en l'honneur de la ſainte Vierge.

L'iſle d'Amorgos eſt plus conſidérable que les précédentes : ſes habitants paſſoient autrefois pour être les meilleurs aſtronomes & géographes de leur temps : ils n'ont à préſent d'autre mérite que d'être de bons laboureurs. C'étoit-là encore que ſe faiſoit la plus belle couleur d'écarlate ; mais ce ſecret n'y eſt pas plus connu à préſent que l'aſtronomie. Si les Amorgiens ne ſont point ſavants, ils ſont du moins laborieux : ils ſavent tirer parti du plus petit coin de terre. Les oliviers croiſſent très-bien

dans leur pays : les moiſſons & les vendanges y ſont abondantes : la principale ville eſt ſituée ſur une hauteur au pied d'un rocher qui préſente de loin, avec la ville, la forme d'un amphithéatre. Il y a, dans l'endroit de l'iſle le plus eſcarpé & le plus inacceſſible, un monaſtere de la ſainte Vierge & une égliſe qui eſt en grande vénération dans le pays. Il faut monter la pente la plus rude qu'il y ait au monde, pour y arriver ; & le danger de la route ſuppoſe beaucoup de dévotion dans les pélerins. Une des choſes remarquables dans cette iſle, eſt l'habillement des femmes : elles ſont, en général, aſſez jolies ; mais elles portent de longues robes à manches pendantes, qui les empêchent de paroître auſſi agréables qu'elles le ſont naturellement.

Je paſſe ſous ſilence Calaïero, Chéro, Skinoſa, tous rochers déſerts, qui ne méritent pas ſeulement qu'on y aborde. J'avois la conſtance de les viſiter, perſuadé qu'on trouve quelquefois dans les lieux les plus déſerts, des choſes rares & curieuſes. Au reſte, ces iſles produiſent quantité de végétaux, &, entr'autres, cette plante appellée *ferule*,

dont le Dieu du vin permettoit à ſes ſectateurs de ſe frapper dans leurs fêtes. J'en arrachai quelques tiges, & je m'en donnai pluſieurs coups que je ſentis à peine, mais qui firent aſſez de bruit.

Raclia eſt un peu plus habitée, quoiqu'elle ſoit preſqu'auſſi aride. Nous y trouvâmes deux freres laïques de couvent d'Amorgos, qui menoient paître, à travers des cailloux & des pierres, les brebis & les chevres du monaſtere.

Je m'empreſſai d'arriver à Ino; & je voulus débarquer à l'endroit même où l'on prétend que repoſent les cendres d'Homere. Ce grand poëte paſſant de Samos à Athènes, tomba malade dans le vaiſſeau; & s'étant fait deſcendre à Ino, il y mourut. Ne pouvant rendre d'autres honneurs à ſa mémoire, je promenai long-temps mes regards ſur une terre qui renferme les reſtes précieux de ce grand homme. En parcourant la côte, pour découvrir quelque indice de ce que je cherchois, j'apperçus neuf blocs de marbre, que je crois avoir été poſés en ce lieu à l'honneur des neuf Muſes qui avoient préſidé à ſes écrits. Je m'avançai enſuite dans

l'iſle, que je trouvai aſſez bien cultivée. La ville paroît avoir été fondée ſur les ruines de l'ancienne Ios, célebre, ſans doute, autrefois, par quelqu'une des aventures d'Io, fille d'Inachus, qui ſous la forme d'une géniſſe, traverſa, depuis Argos, ſa patrie, juſqu'à l'embouchure du Nil, cette partie de la Méditerranée, appellée *Ionienne*.

Je retrouvai à Membliaros, aujourd'hui Namſio, & à Sikino, ce que j'avois vu dans d'autres iſles, c'eſt-à-dire, un pays inculte & un peuple fainéant. On nous dit que Namſio avoit été découverte par les Argonautes qui y avoient bâti un temple en l'honneur d'Apollon. Je ne vous dirai point, Madame, ſi les ruines de ce temple ſubſiſtent encore; ce qu'il y a de vrai, c'eſt que j'ai vu des ruines fort antiques.

Après avoir tourné long-temps autour de Délos, qui eſt le centre des Cyclades, j'arrivai enfin dans cette iſle où l'on dit que Latone pourſuivie par la jalouſie de Junon, mit au monde Apollon & Diane, qu'elle avoit eus de Jupiter. Quoique je ſuſſe bien que tout cela n'étoit qu'une fable,

je ne laiſſai pas de rappeller encore à mon imagination cette iſle flottante que Neptune rendit ſtable en faveur de Latone. On eut depuis un ſi grand reſpect pour la patrie d'Apollon & de Diane, qu'on ne voulut plus qu'aucun mortel y naquît ou y fût enterré. Les femmes groſſes & les morts étoient tranſportés dans une iſle voiſine. Jugez, Madame, quelle vénération on devoit avoir pour un pays conſacré au Dieu du jour & à la Déeſſe de la nuit, c'eſt-à-dire aux deux Divinités que les peuples croyoient avoir continuellement devant leurs yeux. Auſſi les villes de la Grece & les princes de l'Aſie ne mirent-ils aucunes bornes à leurs largeſſes ; les uns l'embellirent, à l'envi, des plus beaux édifices ; les autres l'enrichirent par de magnifiques préſents. On donnoit le nom de *ſacré* au vaiſſeau qui portoit ces offrandes. Le concours des peuples y étoit auſſi conſidérable qu'à Delphes, parce qu'Apollon y rendoit pareillement ſes oracles. En approchant de l'endroit où étoit ſituée l'ancienne ville de Délos, nous vîmes quantité de morceaux de marbre, & de colonnes, les uns enfoncés en terre, les autres étendues ſur

la plaine. Pluſieurs ſont encore dans leur entier, entr'autres, deux de granite, d'un ouvrage fort délicat. Au-delà de ces colonnes, nous apperçûmes toute une colline couverte d'architraves, de corniches, de piédeſtaux de marbre, qui faiſoient autrefois partie de quelque bâtiment magnifique. Je diſtinguai même, en examinant plus attentivement, l'emplacement & les fondements d'un temple d'Apollon. La grandeur & la beauté des pieces de marbre qui s'y voient encore, étoit digne de la majeſté du Dieu qu'on y adoroit. La nouvelle ville, bâtie par Adrien, ne ſe diſtingue pas aujourd'hui de l'ancienne; elle n'offre, non plus que l'autre, que des ruines & des fragments de colonnes.

J'allai enſuite à l'endroit où l'on nous dit qu'étoit le *gymnaſium*. Je vis un grand emplacement quarré rempli de morceaux de granite & de colonnes couchées à terre; il y en a ſix encore debout, qui me parurent avoir dix-huit à vingt pieds de hauteur. Vous avez pu entendre parler, Madame, du fameux temple qu'Eriſicton, fils de Cécrops, premier roi d'Athènes, fit bâtir en

l'honneur d'Apollon, & à l'embelliſſement duquel toutes les puiſſances de la Grece concoururent. Jugez de la grandeur de l'édifice par celle de la ſtatue du Dieu, dont nous remarquâmes quelques fragments. L'une des cuiſſes que je pris ſoin de meſurer, avoit dix pieds de longueur. Ce devoit être un coloſſe prodigieux, qu'on nous dit avoir été taillé d'un ſeul morceau de marbre noir. On rapporte que Nicias, capitaine Athénien, fit élever, dans ce même lieu, un palmier de bronze, dont la chute renverſa & briſa la ſtatue d'Apollon. On trouve, hors de l'enceinte de ce temple, quantité de petits autels de deux pieds de haut ſur trois de diametre. Il n'y a preſque pas de lieu dans l'iſle, qui ne ſoit couvert de quelques ruines ſuperbes. Ici étoit le fameux portique que Philippe, roi de Macédoine, fit élever, & dont on lit encore le nom ſur des marbres qui ſe ſont conſervés; plus loin, ſont les reſtes d'un théatre tout de marbre, de deux cents cinquante pieds d'étendue: il étoit aſſis ſur la pente d'une montagne. Ce que nous vîmes de plus apparent, eſt une vieille tour de neuf pieds

d'épaiſſeur, qui ſervoit à ſoutenir l'édifice. En allant au mont Cinthus, nous apperçûmes pluſieurs morceaux de moſaïque, mêlés avec des colonnes très-bien travaillées. Cette montagne, d'où Apollon a pris le nom de *Cinthien*, eſt d'un aſpect fort déſagréable, comme tout le reſte de l'iſle : elle a cela de particulier, que le marbre dont elle eſt formée, eſt tout entier de granite, que le vulgaire appelle *marbre fondu* ou *fuſible*, à cauſe des taches brillantes qui s'y trouvent. Outre les blocs & les morceaux de granite du pays, nous en vîmes quantité de celui d'Egypte. Il ne ſera pas inutile d'obſerver, une fois pour toutes, que la couleur du granite d'Egypte eſt rouge, parſemée de grains brillants comme du talc, au lieu que celui de Délos eſt griſâtre. Les habitants des iſles voiſines viennent à Délos, comme à une carriere, pour y prendre toutes les pierres qui leur conviennent, & briſent une colonne ou un piédeſtal du plus beau marbre, pour en faire des marches d'eſcalier, ou pour en tirer un mortier ou une ſaliere. Il y a dans ces pays une quantité prodigieuſe de lapins logés magnifiquement dans le marbre.

Tant de magnificence & de richeſſes, qui rendoient Délos un des plus beaux endroits du monde, n'ont pu la garantir des injures du temps. Cette iſle n'eſt plus qu'un rocher déſert, inculte, ſtérile & abandonné.

Le trajet qui ſépare Délos de Rhénia, eſt fort court. Cette iſle s'appelle communément *la grande Délos*, parce qu'elle a plus d'étendue que la précédente; elle eſt auſſi beaucoup plus fertile; ſes plaines ſont couvertes d'une terre graſſe & propre au labourage; mais la crainte des corſaires empêche qu'elle ne ſoit habitée. Le peuple de Mycone, iſle voiſine, y envoie ſes troupeaux, pour les engraiſſer: peut-être feroit-il mieux de laiſſer ſes troupeaux à Mycone, & de venir s'établir à Rhénia. Mycone eſt, à la vérité, aſſez conſidérable, puiſqu'elle a quarante à cinquante milles de circuit; mais elle n'eſt pas des plus fertiles. De tous les grains, il n'y a gueres que l'orge qui y vienne bien. Sur les parties pierreuſes de l'iſle il croît une telle quantité de figuiers, que les habitants en font une des principales branches de leur commerce. La ville eſt mal bâtie, mal ſituée, & les

rues fort mal-propres. Les femmes ſont jolies, mais ſales dans tout leur extérieur, & pareſſeuſes à l'excès; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elles regardent comme un agrément d'avoir les jambes groſſes : pour ſe procurer ce genre de beauté, leur coutume eſt de mettre toujours quatre ou cinq paires de bas les unes ſur les autres. Mycone eſt riche en bétail, & en envoie une partie, comme j'ai dit, à Rhénia, une autre à Tragoniſi & à Stapodia, petites iſles voiſines, qui ne ſont gueres propres qu'à nourrir des chevres.

Metelin, autrefois la fameuſe Leſbos, eſt une des plus grandes iſles de ces contrées, & des plus abondantes en fruits, & ſpécialement en froment. Ses montagnes du côté de l'Orient, ſont chargées de cyprès, de hêtres & d'autres arbres propres à la conſtruction des navires. Elle a cent cinquante milles de circuit; & Caſtro, qui en eſt la capitale, occupe la place de l'ancienne Mytilene, dont elle conſerve quantité de veſtiges. On trouve, dans pluſieurs quartiers de la ville, des morceaux de marbre antiques, & un plus grand nombre encore dans la campagne. Ce ſont

des

des fragments de colonnes cannelées, des chapiteaux, des fraiſes & des bas-reliefs, que le temps & les Barbares ont défigurés. On nous fit voir auſſi le lieu où l'on dit que venoit ſe plaindre, ſur le bord de la mer, la tendre & trop malheureuſe Sapho, rebutée des rigueurs de l'inſenſible Phaon. Je me rappellai quelques-uns des vers dont cette infortunée Lesbienne faiſoit retentir le rivage, & que les filles de Mytilene mêloient aux fêtes lugubres qu'elles célébroient en ſa mémoire. Cette idée, Madame, toute romaneſque qu'elle doit vous paroître, m'attendrit juſqu'aux larmes. Mytilene a donné naiſſance à pluſieurs autres grands perſonnages, tels que Pittacus, Alcée & Arion. Epicure & Ariſtote ont profeſſé dans ſes écoles, & les anciens n'ont parlé de cette ville qu'avec éloge. Les Lesbiens paſſoient auſſi pour les plus grands muſiciens de l'univers. C'eſt à un de ces inſulaires, nommé *Terpandre*, que la Grèce fut redevable de l'invention de la lyre à ſept cordes. Mais leur diſſolution étoit ſi effrénée, qu'elle avoit paſſé en proverbe.

Ténédos, très-petite iſle en compa-

raiſon de Metelin, n'eſt éloignée que de cinq milles de la terre-ferme d'Aſie; elle eſt couverte de hautes montagnes, couronnées de verdure. Sa figure preſque ronde, & les diverſes échancrures ſur leſquelles la ville principale eſt bâtie, préſente de loin un coup d'œil agréable. Avant la guerre de Troye, cette iſle étoit floriſſante. Vous ſavez, Madame, combien elle fut fatale à cette capitale de l'Aſie mineure, lorſque les Grecs, ennuyés d'un ſiege de dix ans, ſe retirerent derriere Ténédos, attendant le ſignal qui devoit annoncer le ſac de cette ville.

La vue d'un pays où s'étoient paſſés tant d'événements mémorables, me fit mettre pied à terre. Je voulus voir de près la patrie d'Hector, & les champs où Troye avoit exiſté; mais quel fut mon étonnement, lorſque cherchant le Xanthe & le Ximoïs, on me montra deux ruiſſeaux preſqu'à ſec! Achille perdit un peu de ſa gloire dans mon eſprit: je ceſſai d'avoir une ſi haute idée de ſon combat contre le Ximoïs, & des efforts de Vulcain pour deſſécher cette petite riviere. Nous vîmes, parmi des broſſailles & des maſures,

quelques pieces de marbre, & un reſte d'arcade, qu'on nous dit avoir ſervi au palais de Priam. Il y a quelques années qu'on voyoit dans le même lieu une aſſez grande quantité de marbre & de fragments de colonnes; mais le Grand-Seigneur les a preſque tous fait enlever; & bientôt il ne reſtera aucun veſtige de cette ville fameuſe qui a partagé tout l'Olympe : encore eſt-il très-incertain ſi ces ruines ſont celles de l'ancienne Ilion, plutôt que les reſtes d'Alexandrie, ou Troas, bâtie par Alexandre le Grand, autour du tombeau d'Achille.

De toutes les iſles conſidérables de la Grece, nous n'avions plus à voir que Stalimene, autrefois Lemnos. Nous fîmes donc voile vers cette iſle, où les poëtes feignent que Vulcain, précipité du haut des cieux par Jupiter, établit une de ſes principales forges. Le ſoufre & l'alun dont elle eſt remplie, & plus que tout cela encore, un volcan qu'on y voyoit autrefois, pourroient bien avoir donné lieu à cette fable. Lemnos eſt très-fertile, ſpécialement en vins. On y trouve une ſorte de terre qu'on nomme *ſigillée*; elle eſt

ſouveraine contre la peſte & les fluxions : on en forme de petites maſſes qui ſont marquées de caracteres Turcs, & le Grand-Seigneur en fait des préſents à nos ambaſſadeurs. On pratiquoit anciennement diverſes cérémonies pour la tirer des entrailles de la terre. On leur en a ſubſtitué d'autres qui s'obſervent encore aujourd'hui. Les principaux de l'iſle, tant Turcs que Chrétiens, & eccléſiaſtiques Grecs, montent tous enſemble vers la colline qui produit la terre ſigillée, & où l'on prétend que ſe fit la fameuſe chûte de Vulcain. Lorſqu'ils ſont arrivés dans l'endroit le plus élevé, cinquante hommes ſe mettent à creuſer, juſqu'à ce qu'ils aient découvert la veine de la terre qu'ils cherchent. Les prêtres en rempliſſent pluſieurs ſacs, & les donnent aux plus conſidérables des Turcs établis pour le gouvernement de l'iſle. Quand on a tiré de cette terre autant que l'on croit en avoir beſoin pour toute l'année, on en fait recouvrir la veine par les mêmes ouvriers, & les Turcs envoient à Conſtantinople une grande partie de ce qu'on en a recueilli, le reſte ſe vend aux Marchands. Il eſt défendu aux inſulaires, ſous peine de la vie,

d'en tranſporter hors de l'iſle. Lorſque cette terre eſt tirée de la colline, on en forme de petits pains ronds, du poids de deux dragmes. Son principal uſage eſt dans les fievres malignes, & contre la morſure des bêtes venimeuſes; on la regarde comme un excellent antidote. On raconte ici que Gallien s'embarqua pour l'iſle de Lemnos, uniquement pour connoître la force & la vertu de cette terre. On ajoute que Philoctete ayant été bleſſé au pied d'une fleche empoiſonnée, ou mordu par une vipere, fut laiſſé à Lemnos, pour y être guéri avec la terre ſigillée. Cette iſle a trente à quarante villages, dont les habitants, preſque tous Grecs, ſont fort à leur aiſe. Les deux villes principales ſont Myrine & Cochine. Myrine eſt bâtie ſur les ruines de l'ancienne Lemnos; Cochine, ſur celles d'Hépheſtria; mais cette derniere eſt preſqu'entiérement ruinée.

N'ayant plus rien de curieux à voir dans les iſles de l'Archipel, nous nous fîmes encore conduire à Metelin, où l'on nous dit que nous ſerions plus à portée de trouver un vaiſſeau pour Conſtantinople.

Vous deſirez, Madame, que je vous entretienne préſentement des Grecs modernes; mais avant que de vous ſatisfaire, il eſt à propos de vous dire un mot des habitants du Péloponneſe, aujourd'hui la Morée, dont j'avois oublié quelques circonſtances. Cette province eſt beaucoup plus policée aujourd'hui, qu'elle ne l'étoit du temps des Vénitiens, qui l'ont perdue en 1715, & l'on y voyage avec autant de ſûreté qu'en France ou en Angleterre. Elle eſt gouvernée par un Pacha qui réſide à Tripoliſſa. J'ai appris de ce Pacha même, qu'elle contient environ ſept cent mille habitants ſoumis au Grand-Seigneur, & cinquante ou ſoixante mille Mainotes, ainſi appellés du petit port de Maina, qu'ils poſſedent au midi du pays de Lacédémone, dans le Golfe de la Colochine, autrefois *golfe Laconique*. Ces peuples ſont les deſcendants des anciens Spartiates; ils habitent les montagnes de la Laconie, & ont ſu, à l'abri de ces monts eſcarpés, ſe maintenir dans une entiere indépendance des Turcs, qui n'ont jamais pu les ſoumettre. A la fin du ſiecle paſſé, ces derniers s'étant emparés de leur port, qu'ils ont perdu

depuis, un grand nombre de familles Mainotes ſe retirerent dans l'iſle de Corſe, où elles ſe ſont confondues avec les habitants du pays. La Corſe étoit bien digne de ſervir d'aſyle aux deſcendants des Spartiates.

Les François font le commerce le plus conſidérable en Morée. Ils y ont onze ou douze maiſons répandues en différents endroits, un conſul général à Coron, & deux vice-conſuls, un à Patras, & l'autre à Naples de Romanie.

A l'égard du caractere & des mœurs des Grecs modernes, on peut dire en général qu'ils ſont avares, perfides, traîtres, vindicatifs, ſuperſtitieux & hypocrites. Si l'on a quelque intérêt à démêler avec eux, il faut ſe bien tenir ſur ſes gardes : ils ſont fourbes & trompeurs comme leurs ancêtres ; & c'eſt à quoi ſe borne aujourd'hui preſque tout leur eſprit ; car on ne trouve plus parmi eux le moindre veſtige de ces belles connoiſſances qui les ont autrefois rendus ſi célebres. Accablés ſous le joug de leurs vainqueurs, ils ont perdu cette vivacité brillante, qui en faiſoit le peuple de l'univers le plus agréable & le plus ſpirituel. Trois ſiecles d'eſclavage n'ont

cependant encore pu humilier leur orgueil ; & ils ſont plus infatués que jamais de leur premiere grandeur. Il n'y a preſque point de Grec un peu aiſé, qui ne ſe croie iſſu de quelqu'une des plus anciennes familles du pays. Rien de plus commun dans les iſles de l'Archipel, & dans quelques endroits du continent, que de trouver de ces prétendus nobles, qui prennent le nom de *Paléologue*, de *Comnene*, de *Laſcaris*, de *Luſignan*, de *Juſtiniani*, &c. Leur pareſſe égale leur orgueil ; mais elle eſt, en quelque ſorte, excuſable ſous une domination où il eſt dangereux de montrer de l'induſtrie, & où la richeſſe n'eſt qu'un titre de plus pour être opprimé. Les Grecs ſont grands fumeurs comme les Turcs ; c'eſt le goût preſque général des gens pareſſeux ou qui s'ennuient.

Ce peuple, quoiqu'aſſervi à un joug très-tyrannique, ne laiſſe pas de ſe gouverner, en quelques lieux, par ſes propres loix. Dans la plupart des petites iſles de l'Archipel, & même dans quelques villes du continent, il y a des magiſtrats particuliers qu'il élit tous les ans, & qui portent l'ancien titre

d'*Archontes*. Ils ſont chargés de l'adminiſtration de la juſtice dans les affaires civiles, & de la levée des impôts ; pour ce qui eſt des cauſes criminelles, la connoiſſance en eſt toujours réſervée aux Turcs.

En pluſieurs endroits, les Grecs ne font point de difficulté de marier leurs filles avec des Turcs, quand ils y trouvent leur avantage. Ils ne ſont pas moins ſujets au tribut que tout Chrétien mâle, ſuivant l'ordre de Mahomet, eſt obligé de payer pour le rachat de ſon ame. Ce tribut eſt proportionné à la fortune de ceux ſur qui on le leve. Il y a différentes taxes : celle des plus riches eſt de trente-trois livres, & huit livres cinq ſols pour le bas peuple. Ils ſont ſujets à cet impôt ſi-tôt qu'ils ont atteint l'âge de quatorze ans ; & ceux qui ne peuvent le payer, ſont quelquefois contraints de ſe faire Mahométans.

Les Grecs ſont à-peu-près habillés comme les Turcs, à l'exception de certaines couleurs qu'ils n'oſent porter ; le vert, par exemple, qui eſt en très-grande vénération parmi les Mahométans. Le turban blanc leur eſt auſſi

défendu. On prétend qu'un Chrétien qui en auroit ſur la tête, ſeroit obligé d'opter entre l'apoſtaſie & la mort. Les turbans rouges ou jaunes leur attireroient auſſi quelque avanie de la part des gens de guerre, qui en portent de ces deux couleurs.

Les femmes Grecques ont d'ordinaire un corps de brocard rouge, ou de drap d'or, qui eſt tout d'une piece avec le jupon. Ce corps eſt ſi étroit & ſi ſerré, qu'elles en paroiſſent ſouvent contrefaites. Leur jupe ne deſcend guere plus bas que le genou; elles ont deſſous un cotillon plus long de deux pouces, qui laiſſe les jambes à découvert. Leur chemiſe & leur caleçon ſont d'étoffe très fine, rayée, & de diverſes couleurs. Elles font de leurs cheveux de longues cadenettes, qu'elles laiſſent pendre ſur leurs épaules, & chargent leur tête de fleurs de toute eſpece. Cet ornement ajoute beaucoup de grace à leur coëffure, qui conſiſte en une toile de coton, ſur laquelle elles étendent, avec art, pluſieurs aunes de mouſſeline blanche & gommée, qui forme un grand turban plat, d'une aune & demie de circonférence.

Les dames Grecques ne ſortent jamais qu'avec un nombreux cortege ; & ſi c'eſt pour aſſiſter à quelque cérémonie, elles ſont ordinairement à cheval. Les loix du pays, & l'humeur jalouſe des hommes, les obligent à une grande retenue. Elles ſortent peu, & reçoivent rarement des viſites. Dans les égliſes, elles ſont ſéparées des hommes : un grand voile leur couvre le viſage & la plus grande partie du corps. Le ſexe eſt aſſez beau parmi les perſonnes d'un certain rang ; mais dans les conditions communes, les femmes ſont fort laides. Ce qu'elles ont de plus agréable, c'eſt la taille ; mais elles s'habillent ſi mal, qu'elles n'en tirent preſque aucun avantage.

Les ajuſtements des femmes Juives ſont les mêmes, excepté la coëffure, ſur laquelle elles attachent une grande plaque d'étain ou de cuivre, qu'elles couvrent d'un ſatin blanc, brodé d'or ou d'argent. Leurs cheveux ſont enfermés dans une bourſe de ſoie. Elles ont, comme les Grecques, une grande quantité de perles au col, aux oreilles & aux bras. Ces dernieres ſont d'une fierté d'autant plus inſupportable, qu'elles

ne ſont ni belles ni jolies. Elles abandonnent leur gorge à ſa pente naturelle ; & le voile léger qui la couvre, en deſſine exactement le contour ; mais les prêtres ſe diſpenſent de s'élever contre cet uſage, dans lequel il n'y a rien à gagner pour la vue, ni à perdre pour la vertu.

Les Turcs, dans les grandes villes, ne permettent point aux Francs de vivre dans la débauche avec les femmes Grecques, à moins qu'ils n'en aient obtenu la permiſſion du Cadi, ce qui ne s'accorde qu'à prix d'argent. Sans cette précaution, on ſeroit arrêté & mis en priſon ; & pour peu qu'on fût à ſon aiſe, il en coûteroit fort cher pour avoir ſa liberté. La femme avec laquelle on auroit été ſurpris, ſeroit elle-même attachée ſur un âne, ayant autour d'elle les entrailles de quelque animal mort ; & dans cet état, on la promeneroit par la ville, en criant qu'elle eſt ainſi traitée pour avoir été trouvée en faute avec tel ou tel. Mais ſi le juge ſent qu'il n'y a rien à gagner, il ne ſe donne pas la peine de faire des recherches : quand, au contraire, il ſoupçonne qu'une fille Grecque entretient un commerce crimi-

nel, il l'enleve de chez elle, & la fait viſiter par des matrones. Si celles-ci la déclarent vierge, on la rend à ſes parents, ſinon elle eſt ſévérement punie, à moins qu'elle ne ſe rachete; ce qui arrive preſque toujours, ſelon l'intention du Cadi; & alors elle eſt reconnue pour honnête fille.

Les jeunes gens, parmi les Grecs, pour témoigner à leurs maîtreſſes toute la force de leur amour, ſe font aux bras des inciſions avec le couteau; les Turcs eux-mêmes ne ſont pas exempts de cette extravagance: j'en ai vu dont les bras étoient tellement déchiquetés, qu'il n'y avoit pas un endroit où l'on ne remarquât quelques cicatrices.

Les Grecs ſe marient comme nous, devant le prêtre; mais ils ont cela de particulier, qu'ils prennent un parrain & une marraine. Après qu'on a paré l'épouſe de ſes plus beaux vêtements, on la mene dans une chambre où ſe trouvent les parents & les amis. Alors on va chercher le *papas*, qui place ſur une table l'image de quelque ſaint. Près de-là ſont deux anneaux, deux petites couronnes faites de laine, & deux cierges allumés. L'époux arrive, & prend la

premiere place. On apporte un grand plat, & le prêtre demande à l'aſſemblée ſi elle n'a pas de préſents à faire. Les uns donnent de l'argent, les autres du linge, de la batterie de cuiſine, ou d'autres uſtenſiles de ménage. L'argent ſe met dans le plat, le reſte dans des paniers; pendant ce temps-là, on brûle de l'encens, ou d'autres parfums, autour des aſſiſtants qui ſont en prieres. L'époux & l'épouſe s'approchent du prêtre; il bénit les anneaux, les met ſucceſſivement au petit doigt de l'homme & de la femme, les retire & les remet à différentes repriſes. Il prend les petites couronnes qu'il leur poſe ſur la tête, les leur ôte de même. Les deux époux ſe tenant par la main, tournent pluſieurs fois autour du parrain & de la marraine; enſuite on apporte un verre de vin, dont le marié & la mariée boivent l'un après l'autre; & le prêtre, après avoir avalé le reſte, caſſe le verre.

Les Grecs regardent le mariage comme un Sacrement; mais ils ne croient pas que ſes nœuds ſoient indiſſolubles. Un mari mécontent de ſa femme, obtient, ſur une ſimple requête, une ſentence de ſéparation,

que le patriarche lui fait payer dix écus. Alors les deux parties peuvent former un autre engagement, ſans que perſonne s'en formaliſe.

Les filles Grecques vivent juſqu'à leur mariage, dans une grande retraite, & ne vont à aucune fête ni cérémonie, ni même au mariage de leurs ſœurs; mais quand elles ont une fois pris un époux, elles ſe dédommagent de cette contrainte, & ſe donnent toute liberté, principalement avec les Francs.

Vous ne ſerez peut-être pas fâchée, Madame, de trouver ici quelques particularités touchant la religion des Grecs, & leur diſcipline eccléſiaſtique. Vous ſaurez que depuis que les Turcs ſe ſont rendus maîtres de Conſtantinople, ils vendent toutes les dignités qui ne peuvent être poſſédées que par les Chrétiens, c'eſt-à-dire, les prélatures & autres charges de l'égliſe. Il y a dans leurs états quatre patriarches Grecs; le premier à Conſtantinople; les trois autres à Antioche, à Alexandrie, & à Jéruſalem. Ils reçoivent tous quatre l'inveſtiture du Grand-Seigneur, ou de ſes miniſtres. Cette dignité s'achete comme tous les autres emplois de l'em-

pire : elle ſe vend aujourd'hui cinquante ou ſoixante mille écus. Les Grecs, pour y mettre l'enchere, n'attendent pas toujours la mort du prélat qui en eſt pourvu. Leurs patriarches ſe détrônent les uns les autres, comme faiſoient leurs enciens empereurs. Il ſuffit qu'un moine ambitieux & intriguant forme ſa cabale avec un certain nombre d'évêques, & convienne du prix avec le grand Viſir. Quelque pauvre que ſoit l'aſpirant, il trouve des fonds dans la bourſe des Juifs, qui lui prêtent à gros intérêts tout l'argent qu'il demande. Quand le marché eſt conclu, il ſe rend avec les évêques de ſa faction chez le premier miniſtre, qui lui fait expédier un brevet, à moins qu'un autre ne lui offre une plus groſſe ſomme. En vertu de cette nouvelle inveſtiture, l'ancien patriarche eſt dépoſſédé, & le nouveau mis à ſa place, avec ordre aux Grecs de lui obéir, & de payer inceſſamment les dettes qu'il a été obligé de faire pour ſa promotion; le tout, ſous peine de coups de bâton, de confiſcation de leurs biens, & de voir fermer toutes les égliſes. Cet ordre eſt envoyé aux métropolitains qui le communiquent à leurs ſuffragants; &

ceux-ci profitent de cette occaſion, pour tirer de leurs prêtres, & des peuples qui dépendent d'eux, non-ſeulement la ſomme impoſée par le patriarche, mais quelque choſe de plus, ſous prétexte de quelques préſents qu'il faut faire au nouveau chef de l'égliſe. Souvent le patriarche, pour accélérer le paiement, charge un Turc du recouvrement des taxes, après les avoir miſes à l'enchere parmi les infideles. L'impitoyable exacteur, en vertu du pouvoir qu'il a reçu, caſſe ou interdit tous les eccléſiaſtiques inſolvables, & augmente le poids des vexations, par les ſommes particulieres qu'il extorque pour ſes peines. Ces concuſſions n'empêchent pas qu'on ne donne au patriarche le titre reſpectable de *Sainteté*, de *très-grande Sainteté*. On ne connoît point celui de *grandeur* pour les évêques, on les appelle *votre béatitude*.

La hiérarchie eccléſiaſtique eſt diſtinguée parmi les Grecs, comme parmi les Latins, en premier & ſecond ordre. Le premier comprend les prélats; le ſecond, les ſimples prêtres. Ceux du premier ordre ne peuvent point ſe marier, & doivent être pris d'entre les

moines qui ont fait vœu de continence. Ainſi, c'eſt le clergé régulier qui compoſe le premier ordre.

Les partriarches & les évêques Grecs doivent obſerver la même regle qu'ils ont profeſſée dans le cloître, autant que la différence des occupations peut le permettre. Ils ne doivent point manger de viande ; & le poiſſon même leur eſt interdit dans les temps de Carême, ainſi que l'huile & le vin.

A l'orgueil près, qui eſt le défaut ordinaire des moines Grecs, ils menent une vie aſſez exemplaire. Ils renoncent au monde, à la bonne chere & aux femmes, & portent ſi loin le précepte de l'abſtinence, que, dans le temps de jeûne, lorſque dans la converſation, ils ſont obligés de prononcer les mots de *viande*, de *poiſſon*, &c. ils ne manquent jamais d'ajouter cette parentheſe: *Sauf le reſpect du ſaint jeûne.* Les ſupérieurs ſont en grande vénération parmi ces religieux ; mais ils n'abuſent point de leur autorité : ils ſont, au contraire, très-modérés dans les pénitences qu'ils impoſent à leurs inférieurs ; on craindroit qu'en les maltraitant, on ne les rebutât, & qu'ils n'abandonnaſſent la

vie monaſtique avec la religion Chrétienne, comme on n'en a que trop d'exemples. Outre l'obligation d'aſſiſter à l'office, les Caloyers ont encore des emplois dans le monaſtere. L'un a ſoin des fruits, l'autre des grains, un autre des troupeaux, &c. ils ſe font aider par les novices : les freres cultivent les biens de la campagne ; les uns & les autres ſont ſi ignorants, qu'ils ſavent à peine lire leur bréviaire.

Il y a auſſi des religieuſes dans l'égliſe Grecque ; mais leur vie eſt beaucoup moins rigide que celle des moines. Ce ſont communément des veuves, & quelquefois des filles pénitentes qui, commençant à être ſur le retour, font vœu de pratiquer des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeuneſſe. Elles vivent en communauté ſous une ſupérieure, qui n'eſt pas des plus ſéveres ; & elles ſe conſacrent ordinairement au ſervice des malades. Les Turcs & les Chrétiens ſont également reçus dans leurs monaſteres ; & il y a de ces bonnes religieuſes, qui pouſſent la complaiſance au-delà même des bornes de la charité Chrétienne.

La vie des hermites eſt très-auſtere ;

pluſieurs s'enterrent volontairement dans le creux d'un rocher, & renoncent abſolument au commerce des hommes. Ils ne vivent que des herbes qu'ils trouvent dans leur ſolitude, ne boivent jamais de vin, & ne mangent qu'une fois le jour : ce qu'ils prennent de nourriture, ſuffit à peine pour les empêcher de mourir ; mais les abſtinences outrées, jointes à la ſolitude dans laquelle ils vivent, leur tourne ſouvent l'eſprit, & les font tomber dans mille extravagances.

Les *papas*, ou prêtres ſéculiers, ſont mariés, ou peuvent l'être ; mais s'ils deviennent veufs, il ne leur eſt pas permis de prendre une ſeconde femme. Leurs veuves ſont également obligées à garder le célibat. Le bréviaire des eccléſiaſtiques ne peut ſe dire qu'en cinq ou ſix heures : auſſi la plupart s'en diſpenſent-ils ; & quand ils voudroient s'acquitter de ce devoir, ils ne ſeroient pas aſſez riches pour acheter les cinq ou ſix *in-folio* où ſe trouvent tous les offices de l'année. Il n'y a que les cloîtres bien réglés où le bréviaire ſe diſe réguliérement.

Le clergé du ſecond ordre com-

prend, comme parmi nous, des clercs, des ſous-diacres, des diacres & des prêtres. Il faut paſſer par tous ces grades, pour parvenir à la dignité ſacerdotale. Mais on peut les recevoir ici en quatre jours; & quelquefois on éleve à la prêtriſe des enfants de quinze ans. Après un examen très-ſuperficiel, l'évêque préſente le poſtulant dans l'égliſe, & demande aux aſſiſtants s'ils le jugent digne du ſacerdoce. Quand les ſuffrages ſe réuniſſent en ſa faveur, il eſt ordonné ſur le champ; mais s'il ſe trouve un ſeul oppoſant, l'ordination eſt refuſée ou ſuſpendue.

J'ai dit plus haut, que les prêtres ſéculiers ont le pouvoir de ſe marier; & voici ce qui s'obſerve à ce ſujet: ils doivent d'abord en avertir l'évêque, lui nommer la fille, & le lieu de ſa demeure, afin qu'il puiſſe s'informer de ſa vie, de ſes mœurs, & principalement de ſa beauté; car la femme d'un prêtre doit être chaſte & belle. Si quelqu'une de ces qualités lui manque, elle ne peut pas eſpérer de devenir *papadia*, c'eſt-à-dire, la femme d'un *papas*. Ce que je dis, Madame, de la beauté de ces femmes de prêtres, ne doit pas

vous étonner : la ſainteté de leur état exige qu'ils ne forment point ailleurs d'autres amours, & que les charmes d'une épouſe les retiennent, à cet égard, dans les bornes du devoir le plus rigoureux. Auſſi, quand il y a quelque jeune beauté dans le quartier, la voix publique la deſtine auſſi-tôt à un homme d'égliſe ; & les parents s'empreſſent de la lui donner. On regarde comme un acte de religion, que les beautés Grecques ſoient conſacrées, ſinon à Dieu, du moins à ſes miniſtres. De-là, lorſqu'on veut louer une femme, on lui dit qu'elle ſurpaſſe en beauté & en vertu la plus ſage, la plus belle *papadia*. Il eſt vrai que ces papadias joignent à des charmes naturels une modeſtie charmante. Le voile blanc qu'elles portent ſur la tête, la propreté de leur habit, la ſimplicité de leurs mœurs & de leurs diſcours ont des attraits ſi puiſſants, qu'elles ſeroient fréquemment expoſées aux plus vives attaques de la galanterie, ſi elles n'étoient défendues par leur vertu.

L'égliſe Grecque, autrefois ſi célebre par ſes docteurs & par ſes martyrs, ſi connue dans l'Apocalypſe &

dans les Epîtres de ſaint Paul ; qui a formé tant de ſaints & tant de défenſeurs de la foi, gémit aujourd'hui ſous la tyrannie des empereurs Mahométans & des Pachas qui gouvernent les provinces. Malgré le ſchiſme qui la ſépare de l'égliſe Romaine, on peut encore admirer dans un grand nombre de Chrétiens, qui font profeſſion de ce rit, la charité, l'abſtinence, la mortification & les autres vertus des premiers ſiecles. Il eſt vrai que leur ignorance eſt ſi grande, que la plupart ne connoiſſent de différence entre leur culte & le nôtre, que dans quelques cérémonies extérieures. Ils ne ſavent ni ce que nous croyons, ni ce qu'ils doivent croire eux-mêmes. Leurs prêtres, loin de les inſtruire, auroient beſoin d'inſtruction. Leur patriarche ne ſonge qu'à ſe maintenir dans ſa dignité, toujours expoſée à de nouvelles encheres. Les évêques ne ſont occupés qu'à amaſſer de quoi vivre ; pluſieurs même de ces *Béatitudes* Grecques ſont ſi miſérables, qu'elles apprennent des métiers pour ſubſiſter. C'eſt peut-être ici le ſeul endroit où les richeſſes des gens d'égliſe ne ſont

point expoſées à l'envie. Les ſimples prêtres ſont toujours vêtus de noir, avec un bonnet de la même couleur, autour duquel il y a une bande de toile blanche. Ces bonnets ont une autre piece de drap noir, qui pend ſur leur dos, le tout d'une maniere ſimple, négligée, & conforme à l'état miſérable où ils ſont réduits par la modicité de leurs revenus & la multitude des taxes & des capitations. Les prêtres & les religieux portent les cheveux longs.

Les eccléſiaſtiques Grecs n'ont point leurs bénéfices en fonds de terre, ni en dîmes, comme les Latins: ils ont ſeulement l'enclos de leurs monaſteres, s'ils ſont évêques, ou de leurs preſbyteres, s'ils ſont curés. Leur revenu principal conſiſte en rétributions, offrandes & honoraires qu'on leur donne pour leurs diverſes fonctions.

L'office divin, qui ſe célebre les dimanches & les fêtes, conſiſte en vêpres, matines & meſſe. Les vêpres ſe diſent le ſoir; mais il n'y a gueres que les eccléſiaſtiques & les religieux qui y aſſiſtent. Les hommes viennent aux matines, que l'on commence ordinairement

dinairement dans les grandes fêtes, dès la nuit ; pour les femmes, elles ſe contentent d'aſſiſter à la meſſe.

Les Grecs ſont fort aſſidus au ſervice divin, & manquent rarement d'apporter avec eux, chacun ſuivant ſon pouvoir, du pain, du vin, des cierges, de l'huile, & autres choſes ſemblables à l'uſage des prêtres. Ils font auſſi beaucoup d'aumônes aux pauvres : ce qui donne occaſion aux Turcs d'abuſer de cette charité ; car ils envoient leurs eſclaves Chrétiens à la porte des égliſes les jours de grandes ſolemnités, & détournent à leur profit ce qu'on donne à ces malheureux. Il eſt vrai que ces aumônes ſont peu conſidérables, parce qu'on ſait que ces pauvres eſclaves n'en profiteroient pas.

Les Grecs célebrent la fête de Pâques avec de grandes démonſtrations de joie. Ce jour-là, lorſqu'on ſe rencontre dans l'égliſe, au lieu du ſalut ordinaire, on n'entend que ces paroles : *Le Seigneur eſt reſſuſcité.* Alors tout le monde s'embraſſe ; & l'on entend de toutes parts tirer des coups de piſtolet

en ſigne d'allégreſſe. Ces réjouiſſances durent juſqu'à la Pentecôte.

Ces peuples ont les mêmes ſacrements que nous ; mais ils les adminiſtrent d'une maniere un peu différente. Je parlerai d'abord de l'Extrême-Onction qui ſe confere à ceux même qui ſont en ſanté. Ils la reçoivent avec la Confeſſion. On leur applique l'huile ſur l'épine du dos, à chaque péché qu'ils déclarent ; & la moindre de ces onctions coûte un écu ; plus les péchés ſont griefs, plus elles ſe paient chérement. Il ne faut que trois bonnes confeſſions, pour faire la fortune d'un prêtre, & mettre un riche pénitent mal à ſon aiſe.

Le Baptême ſe donne ici par immerſion, c'eſt-à-dire, en plongeant trois fois dans l'eau tout le corps de l'enfant ; la premiere, au nom du Pere ; la ſeconde, au nom du Fils ; la troiſieme, au nom du Saint-Eſprit. On donne la Confirmation immédiatement après le Baptême, & enſuite la Communion. Sept jours après, on porte l'enfant à l'égliſe, pour lui donner une ſeconde ablution.

Le peuple, comme les eccléſiaſtiques, obſerve à la rigueur le précepte qui interdit l'uſage des viandes. Ils regardent l'homicide, la fornication, l'adultere comme de légeres fautes, en comparaiſon de la violation de l'abſtinence. Ils ne mangent pas même de poiſſon, & ne vivent, pendant une grande partie de l'année, que d'herbes & de légumes. Ils ont quatre Carêmes par an, celui de Pâques, celui des Apôtres avant la S. Pierre, celui de l'Aſſomption, & celui de la Touſſaint. Le bas peuple ſe reſſent de ces auſtérités : ſa maigreur comparée avec l'embonpoint des Turcs, annonce aſſez que leur nourriture n'eſt pas la même.

La créance de l'égliſe Grecque ne différoit point de celle de l'égliſe Latine, juſqu'au ſchiſme qui ſépare aujourd'hui les deux communions ; & elle eſt encore la même, à quelques articles près, qui regardent plutôt la diſcipline que le dogme ; en ſorte que l'égliſe Romaine n'a jamais traité les Grecs que de Schiſmatiques, & qu'elle les a toujours admis à ſa communion, toutes les fois qu'ils ont voulu y rentrer.

Avant que de quitter le ſéjour de la Grèce, je vais, Madame, vous faire part de quelques obſervations qui m'ont été communiquées ſur la principale ville de cette contrée, par un homme qui a demeuré quinze ans à Athènes, & avec qui le hazard m'a fait faire connoiſſance. Il a eu tout le temps de s'inſtruire des mœurs d'une ville dont je ne vous ai parlé qu'en paſſant, & que je n'ai vue, pour ainſi dire, qu'en courant, plus curieux peut-être de connoître les édifices anciens, que les Athéniens modernes.

„ Ces peuples, jadis célebres par les „ ſciences qu'ils cultiverent, les beaux „ arts qu'ils illuſtrerent, & même quel- „ quefois par leur ingénieuſe frivolité, „ ſont encore de nos jours, dit notre „ obſervateur, tels qu'ils furent autre- „ fois. Leur ſituation a changé; mais „ leur génie eſt le même; & l'on re- „ trouve encore dans Athènes, les gra- „ ces d'Alcibiade, l'éloquence de Dé- „ moſthene, & les vertus de Socrate. „ Opprimés par les Turcs, ils luttent „ avec courage contre les fers du deſ- „ potiſme; & ils ont une ſagacité mer- „ veilleuſe à trouver des moyens pour „ éviter l'augmentation des impôts,

„ dont les autres peuples de la Grèce
„ ſont ſurchargés. Il y a préſentement
„ à Athènes plus d'orateurs qu'il n'y en
„ eut du temps des courſes de Philippe
„ dans la Péloponnèſe ; mais malheu-
„ reuſement il n'y a point, comme au-
„ trefois, d'aſſemblée du peuple, où
„ ils puiſſent défendre & ſoutenir les
„ droits de leur patrie. Ils ne peuvent
„ ſe livrer à leur véhémence que dans
„ les cafés, où ils parlent avec autant
„ de liberté que de chaleur. Ces cafés
„ ſont placés où étoit jadis le portique,
„ ſi fameux par les grands hommes
„ qui alloient s'y inſtruire. Les prêtres
„ d'Athènes ſont preſque tous ſavants ;
„ & il y a parmi eux d'excellents pré-
„ dicateurs.

„ Au peu de goût que les Athéniens
„ modernes ont pour la peinture, on
„ ne diroit pas que leur ville fut autre-
„ fois la patrie d'Apelle & de Zeuxis.
„ La muſique eſt de tous les arts celui
„ qu'ils cultivent avec le plus de ſuc-
„ cès. Ils jouent preſque tous d'un in-
„ ſtrument qui eſt une eſpece de gui-
„ tare. Les femmes ſont ici très-ſédui-
„ ſantes, & les hommes très-galants.
„ Le peuple y eſt plus poli que dans les

J'apprends, Madame, que deux vaiſſeaux vont partir inceſſamment ; l'un pour Marſeille, & il ſe chargera de cette Lettre ; l'autre pour Conſtantinople, qui fait actuellement l'objet de notre curioſité.

Je ſuis, &c.

A Metelin, ce 14 Février 1737.

LETTRE XIII.

LA TURQUIE.

MON premier ſoin, Madame, lorſque j'eus appris que nous allions nous embarquer, fut de m'informer ſi, parmi les paſſagers, il y avoit dans le vaiſſeau quelque perſonne que la curioſité conduiſît à Conſtantinople. J'appris qu'un François, nouvellement ſorti des priſons de Tunis, avoit deſſein de voir la Turquie, avant que de retourner dans ſon pays : je ne balançai point à l'aborder, & croyant qu'il eût beſoin de quelque argent, je lui fis offre des ſervices qui dépendoient de moi. Il me remercia, & me dit qu'outre le prix de ſa rançon, il avoit reçu de ſa famille de quoi ſe conſoler de ſa captivité. Je ſus depuis de lui-même, qu'il étoit chevalier de Malte ; mais il n'avoit garde de ſe faire connoître.

Notre navigation fut heureuſe ; & le vent continuant toujours à nous favoriſer, nous apperçûmes les châteaux

des Dardanelles, qui ſemblent de loin commander à l'Europe & à l'Aſie. Nous entrâmes dans le port de Conſtantinople à travers un nombre prodigieux de vaiſſeaux de toutes les parties du monde. Je conduiſis le chevalier chez un vieux négociant Génois, avec qui mon pere avoit eu un commerce particulier. Vous verrez, Madame, de quelle utilité nous fut cette connoiſſance, & combien elle contribua à nous inſtruire des coutumes & des loix du pays.

Les Turcs, cette nation aujourd'hui ſi puiſſante, dont la domination embraſſe tant de royaumes, eurent, comme les Romains, dont ils détruiſirent l'empire, de très-foibles commencements. Ils ſe prétendent deſcendus d'une colonie de Huns, qui s'établit, vers le quatrieme ſiecle, dans un canton de la Scythie, voiſine du mont Caucaſe, aujourd'hui la petite Tartarie. Toxandre fut le premier de leurs rois, qui les tira de l'oubli, & ſut les rendre redoutables aux Perſans & aux Grecs. Vers la fin du neuvieme ſiecle, cette nation féroce & belliqueuſe ſe répandit dans l'Afrique & dans l'Aſie, ſous le nom de *Saraſins* & de *Turcomans*. Ils ſe ren-

dirent les maîtres de ces vaſtes contrées ; & leurs généraux partagerent entr'eux les provinces conquiſes. Un de leurs plus célebres ſucceſſeurs fut Otman, fondateur du nom & de la puiſſance Ottomane. S'étant emparé d'une partie de la Bithynie, il établit le ſiege de ſon empire à Burſe, capitale de cette province. Amurat & Bajazet, ſes deſcendants, aggrandirent leur royaume par les conquêtes de la Macédoine, de la Phrygie, de la Carie, & de l'Archipel. Fier de ſes heureux ſuccès, Bajazet menaçoit Conſtantinople & toute l'Europe d'une prochaine invaſion, lorſqu'il tomba lui-même ſous la puiſſance du fameux Tamerlan. Moïſe, ſon fils, hérita d'une partie de ſes états. Mahomet II, un des princes de ſon ſang, porta la gloire de ſes armes plus loin qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Il détrôna l'empereur d'Orient, prit Conſtantinople, où il transféra ſa cour, & joignit à cette conquête, une infinité d'autres pays. Depuis ce fameux conquérant, la puiſſance des Turcs s'eſt toujours maintenue ; & l'Europe a ſouvent tremblé ſous l'effort de leurs armes.

Voilà, Madame, ce que j'ai appris de plus certain sur l'origine & les conquêtes de cette nation.

A l'égard de Constantinople, capitale de l'empire, & qui l'étoit déja de celui d'Orient, on croit qu'elle fut bâtie six ou sept cents ans avant la naissance de J. C. par Bizas, chef des Mégariens, & que c'est de-là qu'elle prit d'abord le nom de *Bizance*. D'autres disent que Pausanias en a jetté les premiers fondements, & prétendent que la colonie, dont il étoit le chef, alla consulter l'oracle, pour savoir dans quel lieu elle devoit s'établir. La réponse fut de bâtir une ville vis-à-vis du royaume des aveugles. Cette réponse les jetta d'abord dans l'embarras, ne connoissant aucun peuple d'aveugles dans toute cette contrée; mais bientôt ils comprirent que l'oracle traitoit ainsi les gens de Chalcédoine, qui, étant venus les premiers se fixer dans le Bosphore, n'avoient pas vu que le terrein de Constantinople leur offroit une situation mille fois préférable à celle qu'ils avoient choisie. On construisit donc la nouvelle ville, entre la Propontide, & le golfe que forme le

le Boſphore pour lui ſervir de port.

Lorſque les Romains eurent étendu leurs conquêtes dans l'Aſie, elle conſerva le titre & les privileges de ville libre. Les premiers fondateurs l'avoient fort embellie : l'empereur Sévere la détruiſit ; mais Conſtantin, qui avoit réſolu de l'égaler à Rome, la rétablit, la rendit plus belle & plus grande qu'auparavant, & lui donna ſon nom. Sa ſituation avantageuſe entre l'Aſie & l'Europe, le détermina à y tranſporter le ſiege de ſon empire, & à en faire le centre du commerce de l'univers. Les François & les Vénitiens en avoient fait la conquête ſur les Grecs, qui n'ont ſemblé la reprendre, que pour ſe la laiſſer honteuſement enlever par les Turcs. Le croiſſant a pris la place des aigles Romaines ; & le fier Muſulman occupe, depuis près de quatre cents ans, le trône des anciens maîtres du monde.

Les états du Sultan renferment tant de nations différentes, que chaque pays demanderoit une deſcription particuliere, non-ſeulement des lieux & des productions naturelles, mais encore des mœurs & des uſages des peuples. Cependant,

comme la religion & le gouvernement ſont les mêmes dans toute l'étendue de l'empire, je ferai enſorte, Madame, en parlant de la capitale, de réunir, ſous un même point de vue, tout ce qu'elle a de commun avec les diverſes provinces ſoumiſes à la domination Ottomane.

Nous commençâmes par viſiter le port, dont nous n'étions pas éloignés, & que ſa ſituation avantageuſe rend un des plus floriſſants & des plus fréquentés de l'univers. Les richeſſes des Indes & de la Chine y arrivent par la mer Noire; celles de l'Ethiopie, de l'Egypte & de l'Europe, par la mer Blanche. Il forme un baſſin large d'environ ſix cents pas, profond & sûr dans toute ſon étendue; il eſt défendu, du côté du nord, par Péra ou Galata, ancienne ville de Thrace, qui fait aujourd'hui un des fauxbourgs de Conſtantinople, principalement habité par les Chrétiens: de l'autre côté, la ville le met à couvert des vents du midi, mais, au levant, vers ſon ouverture qui eſt fort large, il eſt expoſé aux vents d'eſt, dont la violence cauſe ſouvent de grands ravages. Ce port a tant de profondeur,

que la proüe des plus gros bâtiments peut toucher à bord, quand ils ſont à l'ancre, de ſorte qu'on ſe paſſeroit aiſément de chaloupe pour aller à terre. Le trajet des fauxbourgs à la ville ſe fait par le moyen des gondoles; on en compte plus de huit mille, qui ne font qu'aller & venir d'un bord à l'autre.

Nous reſtâmes long-temps ſur ce vaſte baſſin, après même en avoir conſidéré la grandeur & la magnificence. Le coup d'œil majeſtueux qu'offre de loin Conſtantinople, attiroit toute notre attention. C'eſt peut-être un ſpectacle unique dans l'univers; on chercheroit en vain une plus belle ſituation. Ses maiſons étagées, ſes palais, ſes jardins, ſes moſquées avec leurs minarets & leurs coupoles, forment un magnifique amphithéatre, dont le circuit comprend plus de dix lieues, en y joignant le port & les fauxbourgs. Il n'eſt pas poſſible d'embraſſer des yeux toute cette étendue. On croit voir ſucceſſivement trois ou quatre villes, dont chacune paroît immenſe. Je ne puis mieux vous les repréſenter, que ſous la figure d'un triangle, battu à droite & à gauche

par les flots, & dont la plus grande étendue eſt du côté de la terre. Sa pointe ſe termine, par les jardins du ſerrail, au Boſphore de Thrace, qui joint la Propontide avec le Pont-Euxin; les autres angles ſont, l'un au midi à quelque diſtance du château des Sept-Tours, & l'autre à l'occident, au fond du port, près de l'endroit où étoit le palais des Blaquernes. Sept collines, comme à Rome, embellies chacune d'une moſquée ſuperbe & de pluſieurs beaux édifices, forment, du levant au couchant, ce vaſte amphithéatre qui annonce de loin la capitale d'un des plus grands empires du monde. La ville eſt environnée d'une double enceinte de murailles fort hautes, flanquées de deux cents cinquante tours; & malgré les déſaſtres qu'y cauſent tous les ans les ouragans & les incendies, le nombre de ſes maiſons égale celui des plus vaſtes cités; mais elles n'ont la plûpart qu'un étage: auſſi le pere du dernier ambaſſadeur Turc à la cour de France, diſoit, à ſon retour, au grand Viſir qui lui demandoit ſi Paris étoit plus grand que Conſtantinople: " Mettez un autre Conſ-
" tantinople ſur celui-ci; mettez-en

„ un troiſieme ſur le ſecond, & un qua-
„ trieme ſur le troiſieme, voilà Paris. „

L'intérieur de Conſtantinople ne répond point à ſes dehors brillants : les rues étroites, ſales & mal pavées, ſeroient fort incommodes, ſur-tout dans les mauvais temps, ſans les trottoirs qui regnent de chaque côté. Il faut en deſcendre, ou ſe ranger ſur le ſeuil des portes, lorſque deux perſonnes ſe trouvent vis-à-vis l'une de l'autre. Un Chrétien cede preſque toujours le pas à un Turc : il deſcend dans la boue, pour le laiſſer paſſer. Je n'ai connu qu'un ſeul Grec inſulaire, qui ait oſé le diſputer. Le Turc qu'il rencontra, ne ſe borna pas aux injures ; il levoit ſon bâton pour le frapper. Le Grec mit la main à ſon poignard, & le menaçoit de le tuer. Le Turc, qui s'apperçut qu'il ne ſeroit pas ſoutenu, plia lâchement, bien réſolu ſans doute de ſe venger cruellement ſur quelqu'autre, ſi l'occaſion s'en préſentoit. C'étoit un coup hardi pour un Chrétien ; il s'expoſoit à mourir ſous le bâton dans une autre circonſtance.

Ces trottoirs mettent les paſſants à couvert de la pluie, parce que les maiſons forment un avant-corps ſur le

rez-de-chauſſée. Elles ſont preſque toutes peintes à l'huile, & bâties de terre & de bois ; ce qui rend les incendies ſi fréquents, qu'il y a lieu de s'étonner que cette ville n'ait pas été déjà pluſieurs fois conſumée par les flammes.

Si on excepte quelques monuments bâtis ſous les empereurs Grecs, preſque tous les autres ſe reſſentent de l'ignorance & de la barbarie de ceux qui les ont conſtruits ; mais ſi les Turcs n'excellent pas dans la décoration extérieure des bâtiments, ils égalent nos meilleurs architectes dans leur diſtribution intérieure, & dans l'art de les rendre agréables & commodes. Ils paroiſſent, eu général, préférer la boiſerie & la ſculpture aux tapiſſeries. Tout eſt peint ou doré ; mais on ne veut que des fleurs & des feuillages. Ce goût, fondé ſur les principes du Mahométiſme, a, plus que toute autre choſe, contribué à mettre en vogue la porcelaine & la fayance, dont les plafonds, les embraſures des fenêtres, & ſouvent toute la façade des kioſques ſont revêtus. Les mêmes préjugés ont, ſans doute, fait rejetter juſqu'à préſent les tapiſſeries à perſonnages, que je n'ai vu dans aucun en-

droit de cet empire. On tapiſſe les appartements en velours, ou avec de belles étoffes brodées. Le parquet eſt couvert de tapis de Perſe, ou de feutre blanc, mêlé de fleurs qui imitent un parterre agréable.

Nous n'avions pas encore viſité les endroits les plus curieux de Conſtantinople, lorſque nous fûmes témoins d'une fête qui s'y célebre toutes les années. C'eſt l'ouverture du ramazan ou carême des Turcs. Mahomet, qui avoit deſſein de rendre ſon culte le plus univerſel, s'attacha ſur-tout à conſerver ce qui lui parut le plus généralement ſuivi dans les trois religions, Payenne, Chrétienne & Judaïque, dont il compoſa la ſienne. Il emprunta des Payens leurs cérémonies funebres, des Juifs leurs purifications, & des Chrétiens leur carême & leur carnaval.

Quoique nous ne duſſions point obſerver le ramazan, nous ne crûmes pas devoir nous priver des plaiſirs qui en étoient comme les avant-coureurs. Le ſignal de ces divertiſſements eſt l'apparition de la nouvelle lune du neuvieme mois de l'année Mahométane. Des crieurs publics l'annoncent au peu-

ple, du haut des égliſes, au ſon des inſtruments de muſique. Auſſi-tôt on allume une infinité de lampes aux minarets des moſquées. Ces minarets ſont de petites tourelles en forme de clochers, qui ont chacune deux ou trois galeries. Les rues & les bazards, ou marchés, ſont pareillement illuminés ; & le peuple ſe livre aux tranſports de la joie la plus vive. Les tambours & les trompettes retentiſſent de toutes parts. L'air paroît enflammé par quantité de feux d'artifice : les chants & les acclamations inſpirent par-tout l'allégreſſe. Il n'y a pas d'étranger qui n'imagine qu'on célebre quelque grand événement. Toutes les boutiques ſont ouvertes, mais principalement les cafés, les bains, les cabarets. C'eſt-là que les fideles Muſulmans vont jurer l'obſervance du jeûne, & que, par leur ivreſſe, ils tâchent d'imiter les accès épileptiques de leur prophête. La religion Mahométane autoriſe ces excès ; & les gens d'égliſe en donnent eux-mêmes l'exemple au peuple. Ne pouvant boire de vin, au moins publiquement, ils prennent des breuvages d'opium, qui operent ſur eux ces

aſſoupiſſements étranges, qu'ils appellent *extaſes*.

Quelques Turcs, de la connoiſſance de notre Génois, voulurent nous faire boire avec eux : nous nous excuſâmes honnêtement ; mais nous ne pûmes réſiſter à l'invitation d'un Officier des Janiſſaires, intime ami de notre hôte, qui nous pria à ſouper avec pluſieurs de ſes camarades. Il donna ordre qu'on apportât du vin. En moins d'une heure, tous nos Turcs furent ivres. Nous les laiſſâmes étendus ſur le plancher ; & ils ne s'apperçurent pas que nous étions diſparus. Nous paſſâmes le reſte de la nuit à voir les extravagances de la populace qui buvoit & mangeoit dans les bazards & dans les places, en attendant le jour.

Le ramazan, ou carême qui ſuit cette fête, dure depuis le commencement d'une lune, juſqu'à ce qu'on voie paroître l'autre : &, pendant tout ce temps, on eſt obligé de jeûner juſqu'au coucher du ſoleil. Ce jeûne eſt ſi rigoureux, que, tant que cet aſtre eſt ſur l'horizon, il n'eſt permis, ni de fumer, ni de prendre du tabac, ni même de ſe rafraîchir les levres d'une ſeule

goutte d'eau, à plus forte raiſon de rien mettre dans ſa bouche. Si quelqu'un, par maladie ou autrement, ne peut obſerver le ramazan au temps marqué, il eſt obligé de ſe conformer au réglement général, lorſque ſa ſanté ou ſes affaires le lui permettent. Il eſt vrai qu'il ſe trouve beaucoup de gens qui, comme parmi nous, ſe diſpenſent du carême, & boivent & mangent dans ce temps-là, comme dans tout autre; mais ils le font en cachette; car un homme qui ſeroit pris en défaut, riſqueroit fort d'avoir la baſtonnade. Cette rigueur eſt bien adoucie, comme je vous l'ai dit, par les divertiſſements & les débauches de la nuit. L'Alcoran porte en termes exprès, qu'on peut manger & boire, juſqu'à ce qu'on puiſſe diſtinguer, à la lumiere du jour, un fil blanc d'avec un noir. Pour empêcher que l'on ne conſacre au repos un temps deſtiné à la nourriture, il y a dans chaque rue, des hommes chargés de réveiller le monde, & d'inviter à haute voix à manger. Ils s'accompagnent du ſon d'une petite tymbale; & l'on étale dans les boutiques toutes ſortes de pâtiſſeries & de confi-

tures, pour prévenir la tentation de manger pendant le jour. Les ouvriers ne paroiſſent occupés qu'à imaginer tout ce qui peut flatter le goût & la ſenſualité. Quand le ramazan approche de ſa fin, c'eſt alors que la licence eſt plus grande. Les cafés ſont ouverts toute la nuit ; & l'on ne voit autre choſe que des muſiciens, des joueurs d'inſtruments, des baladins, & autres gens qui vont divertir les buveurs, par leurs jeux & leurs bouffonneries. Dès que les crieurs, à la pointe du jour, font entendre leurs voix du haut des tours, pour avertir qu'il eſt temps de ſe retirer, tout diſparoît ; le ſilence regne par-tout : il ſemble qu'il n'y ait plus d'habitants dans les villes. Il faut que la néceſſité ſoit urgente, pour ſe déterminer à ſortir ; on ſe livre entiérement au repos. Ce jeûne eſt néanmoins fort incommode aux ouvriers, qui ne peuvent pas faire ſi facilement du jour la nuit.

Je ne dois pas oublier une cérémonie qui s'obſerve au ſerrail pendant ce temps de pénitence. Dans une des chambres du palais, il y a un coffre couvert d'un tapis de velours vert, dans lequel on conſerve une robe qu'on prétend avoir

ſervi à Mahomet. Le Grand-Seigneur la tire lui-même hors du coffre, la baiſe avec reſpect, & la fait plonger dans une grande cuvette d'or, garnie en dehors de pierres précieuſes. Après qu'on l'a retirée & bien preſſée, on remplit de cette eau pluſieurs flacons de cryſtal, ſur leſquels on applique le cachet de l'empereur. On laiſſe enſuite ſécher la robe, juſqu'au vingtieme jour du ramazan; & le Grand-Seigneur vient lui-même la remettre dans le coffre. Le lendemain, il envoie aux principales Sultanes, aux grands de Conſtantinople, & aux plus conſidérables Pachas de l'empire, un de ces flacons cachetés. C'eſt une faveur inſigne de la part du maître; & ceux qui la reçoivent, ſont obligés d'envoyer à ſa Hauteſſe de magnifiques préſents, ſans compter ce qu'il faut donner à ceux qui apportent cette marque de ſa bienveillance. On boit cette eau avec beaucoup de dévotion, parce qu'elle a ſervi à laver la ſale & vieille robe du prophête.

Mais je reviens aux édifices qui embelliſſent la ville de Conſtantinople. Sainte Sophie, bâtie par l'empereur

Juſtin, augmentée par Juſtinien, & dédiée à la ſageſſe divine, eſt celui que l'on vante le plus, & qui, en effet, me paroît le plus régulier. Sous la domination des empereurs Grecs, c'étoit l'égliſe métropolitaine; les Turcs en ont fait la principale de leurs moſquées. Elle eſt ſituée ſur la colline, au bas de laquelle eſt le ſerrail du Grand-Seigneur. Sa longueur eſt d'environ deux cents cinquante pieds ſur deux cents de largeur. Quatre arcs-boutants d'une groſſeur énorme, défigurent ce bel édifice. Ils furent conſtruits par les Turcs, pour ſoutenir le dôme & le garantir des tremblements de terre.

Nous entrâmes ſous un portique large de trente-ſix pieds, & percé par neuf portes magnifiques, dont les battants de bronze ſont délicatement travaillés. Dès qu'on les ouvre, on voit parfaitement toute la moſquée, ſans y entrer. La nef eſt formée par un dôme ſuperbe, qui reçoit la lumiere par vingt-quatre grandes fenêtres. Autour de la corniche, régne une belle baluſtrade enrichie de marbre & de peintures; mais ce que j'ai trouvé de plus beau & de plus curieux, c'eſt la colonnade qui

eſt

eſt au bas du dôme ; elle eſt compoſée de plus de deux cents colonnes de différents marbres, qui ſervent à ſoutenir une large galerie incruſtée de moſaïque. Au-delà de ce même dôme, eſt la partie de l'édifice où les Chrétiens avoient leur ſanctuaire ; on n'y voit plus qu'une niche, dans laquelle eſt renfermé l'Alcoran. J'obſervai que les figures peintes, qui ſont en grand nombre dans cette moſquée, avoient toutes les yeux crevés & le viſage mutilé. Le Génois me dit que la religion Mahométane proſcrivant le culte des images, tout ce qui paroît y avoir quelque rapport, eſt en horreur chez les Turcs. Ils croient que ces repréſentations demanderont, au jour du jugement, leurs ames à ceux qui les ont faites. Quand on réfléchit ſur la jalouſie des Orientaux, on trouve encore d'autres raiſons de cet éloignement pour tout ce qui porte une figure humaine.

On prétend que l'empereur Juſtinien a employé, pour la conſtruction de Sainte Sophie, la ſtatue d'argent qu'Arcadius avoit fait dreſſer à Théodoſe, du poids de ſept mille quatre

cents livres. C'eſt, après S. Pierre de Rome, le plus bel édifice du monde. Des connoiſſeurs prétendent que Sainte Sophie a même quelque choſe de plus majeſtueux : mais elle n'a rien des pompeux ornements dont l'avoient décorée les empereurs Chrétiens, excepté un grand bénitier de marbre, ſur la circonférence duquel ſont encore gravés ces mots en caracteres Grecs : *Niſpon anomimata : mi-monan opſin* ; c'eſt-à-dire : *Lavez vos péchés, & non pas ſeulement votre viſage.* Le merveilleux de cette ſentence, c'eſt que ſi vous la prenez à rebours, & ſi vous joignez les lettres en remontant de la derniere à la premiere, vous trouverez le même ſens & les mêmes mots. Il ne faut rien moins que la préſence d'un ambaſſadeur, pour donner droit aux Chrétiens d'entrer à Sainte Sophie. On ne les y ſouffre en aucun autre temps, à moins qu'ils n'y ſoient introduits furtivement, & en payant. On s'adreſſe pour cela à quelques domeſtiques des prêtres deſtinés à en avoir ſoin.

Les autres moſquées royales, au nombre de ſix ou ſept, ont été conſtruites ſur le modele de Sainte Sophie.

Elles portent les noms des Sultans qui les ont fondées. La Solimanie & la Validé ſont les deux plus belles. La premiere fut bâtie par le grand Soliman, qui employa une partie des richeſſes qu'il avoit enlevées aux Ruſſes, aux Polonois & aux Hongrois. Ce prince y eſt enterré dans une chapelle toujours éclairée d'une multitude de lampes & de flambeaux. Les fenêtres du dôme ſont plus grandes que celles de Sainte Sophie, & l'ordre des colonnes plus régulier.

La Validé fut fondée par la Sultane mere de Mahomet IV. On voit dans cette moſquée une délicateſſe & un art qui ne ſe trouvent point dans toutes les autres. Un grand dôme, accompaagné de quatre demi-dômes en forme de croix, compoſe ce ſuperbe édifice. L'intérieur eſt embelli de lampes d'yvoire, & de luſtres de cryſtal: la voûte eſt revêtue de fayance peinte, & le périſtile eſt de colonnes de marbre blanc entre-mêlé de gris. Il y a des revenus attachés aux moſquées; & cela n'eſt pas étonnant; mais une choſe aſſez ſinguliere, c'eſt que le chef des eunuques noirs deſtinés à la garde des Sultanes,

ait la ſur-intendance de ces lieux ſaints, & diſpoſe de toutes les places qui en dépendent. On ne conçoit pas cette liaiſon des intérêts du ſerrail avec ceux de l'égliſe.

Les moſquées des Turcs ſont toutes ſur le même deſſein, à l'exception de celles qui ont été conſtruites ſous le Sultan Mahamout, préſentement régnant. Les autres ſont revêtues, en beaucoup d'endroits, de plaques de marbre, ſi bien liées, qu'on les croiroit d'une ſeule piece. Un grand dôme ſoutenu par des colonnes; deux ou trois rangs de galeries qui regnent autour; des fontaines où les Muſulmans ſont obligés de ſe laver; de grands chandeliers, avec des cierges d'une groſſeur extraordinaire; des lampes & des luſtres qu'on allume pour la priere du ſoir; des tapis qu'on étend ſur le pavé, en ſont les ſeuls ornements. Elles ſont toujours bâties au milieu d'une eſplanade, où les Turcs ſe promenent. Un Sultan, ſelon la loi, ne peut faire conſtruire aucune moſquée, qu'il n'ait fait quelque conquête conſidérable.

Quand les Turcs entrent dans leurs égliſes, après s'être lavés & déchauſſés,

ils levent les yeux au ciel ; & portant les mains à leur turban, il font une inclination du côté d'une niche où ſe place l'Iman ; puis baiſſant la vue, ils vont ſe mettre à genoux, baiſent trois fois la terre, & font leurs prieres qui ſont accompagnées de différents mouvements, dont les uns ſont de précepte, & les autres de conſeil.

Au ſortir des moſquées royales, nous allâmes viſiter les tombeaux des Sultans : celui d'Amurat s'offrit le premier à notre curioſité. Il eſt ſous un grand dôme couvert de plomb, & ſoutenu par pluſieurs colonnes. Les murs intérieurs ſont incruſtés de fayance. Le cercueil eſt fort élevé, & couvert d'un drap mortuaire, qui tombe en lambeaux : du côté de la tête, eſt un grand chandelier avec un cierge qu'on n'a jamais allumé. Les cercueils de ſes femmes ſont moins grands que celui du Sultan, & beaucoup plus que ceux de ſes enfants, qui ſont tous égaux, comme s'ils étoient morts tous au même âge. Ils ſont ſous le même dôme, & couverts de la même étoffe : on diſtingue les garçons des filles, par des turbans & des mouchoirs. Les cercueils des enfants

d'Achmet ſont au nombre de cent vingt. Mahomet, ſon frere & ſon ſucceſſeur, fit périr tous ces enfants en un jour.

Tous ces tombeaux ont à-peu-près la même forme, & ſont bâtis ſans beaucoup de magnificence, quoique la pompe funebre des Sultans ſoit aſſez majeſtueuſe. Un négociant François, qui avoit été témoin de celle d'un des derniers empereurs morts m'en apprit quelques détails. "J'ai été frappé, me „ dit-il, du convoi de ce monarque. „ Après que ſon corps eut été viſité en „ préſence du chef de la milice, & „ qu'on l'eut embaumé, on fit les pu„ rifications légales; & on récita les „ prieres qui ſont d'uſage chez les Turcs, „ avant que d'enfermer le mort dans „ le cercueil. Tout ce qu'il y a de „ grands ſeigneurs à Conſtantinople, „ s'étoit raſſemblé au ſerrail, à la pre„ miere décharge qu'on fit des canons, „ en divers endroits, pour ſaluer le nou„ veau Sultan, & pour rendre les der„ niers devoirs à ſon prédéceſſeur. Le „ convoi ſortit le ſoir: le corps, cou„ vert d'un drap rouge, tout chamarré „ de lettres d'or, étoit porté par les „ Boſtangis. Le turban du monarque

„ défunt étoit ſur ce drap, l'aigrette
„ baiſſée & pendante. Le Viſir, le
„ Mouphti, l'Aga des Janiſſaires, &
„ tous les grands officiers de l'empire,
„ ſuperbement vêtus, ſuivoient le cer-
„ cueil. On conduiſoit à leur ſuite les
„ chevaux du Sultan, avec leurs plus
„ beaux harnois. Les Janiſſaires, & une
„ multitude innombrable de peuple
„ accompagnoient le cortege. „

Après ces légers détails ſur les cérémonies qui s'obſervent à la mort du prince, le diſcours tomba ſur l'empereur Mahamout, dont le négociant François me paroît avoir bien ſaiſi le caractere. " Jamais Sultan, me dit-il,
„ ne ſut mieux que lui l'art d'aſſervir
„ ſes peuples. Il a à combattre bien des
„ préjugés; le moindre pourroit lui
„ devenir funeſte, s'il avoit moins de
„ prudence & de politique. Les gens
„ de loix prétendent qu'on doit dépo-
„ ſer le Grand-Seigneur, lorſqu'il eſt
„ ſept ans ſans avoir d'enfants. Maha-
„ mout n'en a point; & il n'y a pas
„ même d'apparence qu'il en ait jamais.
„ Il gagne cette partie de ſes ſujets par
„ des ſommes conſidérables, qu'il leur
„ fait diſtribuer réguliérement. Le peu-

„ ple n'eſt pas ſi dangereux; il eſt com-
„ poſé d'artiſans & de marchands: il
„ n'eſt queſtion, pour les contenir, que
„ d'inventer, chaque jour, quelque
„ choſe qui puiſſe ſervir d'appât à leur
„ cupidité; & c'eſt à quoi principale-
„ ment s'applique le Grand-Seigneur.
„ Il eſt ſouvent occupé à faire bâtir
„ de nouvelles moſquées, & à réparer
„ les anciennes. Sous ſon régne, on a
„ conſtruit pluſieurs ſerrails; & l'on
„ en a aggrandi & embelli d'autres.
„ Quiconque apporte des marchandi-
„ ſes de bon goût, en quelque genre
„ que ce ſoit, ou invente quelque
„ moyen propre d'aſſurer la conſom-
„ mation oe celles qu'on avoit déja,
„ peut, de droit, ſolliciter une récom-
„ penſe, qu'on proportionne toujours
„ au ſervice qu'il rend, ou au plaiſir
„ qu'il procure. Ce prince épie la moin-
„ dre occaſion qui ſe préſente de don-
„ ner des fêtes; & c'eſt principalement
„ quelques jours avant le ramazan, que
„ ce monarque ſage & politique étale
„ toute ſa magnificence, parce que
„ c'eſt alors que les émeutes populaires
„ ſont le plus à craindre. Les Turcs,
„ par un principe bizarre de religion,

„ croiroient leur pénitence & leurs jeû-
„ nes inutiles, s'ils laiſſoient ſur le
„ trône des Ottomans, un Sultan in-
„ capable d'en perpétuer la race. En
„ ordonnant des divertiſſements & des
„ travaux publics, Mahamout ne laiſſe
„ preſque pas le temps aux factieux de
„ prendre & de concerter leurs meſu-
„ res, pour aſſurer le ſuccès de leurs
„ complots. Ce qu'on nous dit des fê-
„ tes que donnoit Louis XIV. à Ver-
„ ſailles, n'a rien qui n'ait été égalé
„ ſous le regne de cet empereur : auſſi
„ jamais le commerce n'a-t-il été ſi
„ floriſſant, ni le peuple plus heureux ;
„ & l'on ne s'apperçoit que ce prince
„ ne doit point laiſſer de poſtérité,
„ que par la crainte qu'on a de le per-
„ dre. L'intervalle que l'on met entre
„ chaque fête, laiſſe à peine le temps
„ de faire des préparatifs pour celles
„ qu'on annonce, & ne permet gueres
„ de s'occuper des ſombres projets de
„ la révolte. Dans l'yvreſſe de l'en-
„ chantement où l'on eſt, on man-
„ queroit de complices.

„ Les Janiſſaires, toujours plus in-
„ quiets & plus inconſtants que le reſte
„ de la nation, ne ſongent preſque

„ plus que la guerre doit être leur „ ſphere naturelle : ils exercent preſque „ tous des profeſſions lucratives, qui les „ dédommagent au centuple des vingt- „ cinq piaſtres qu'un nouveau Sultan „ leur feroit diſtribuer à chacun, & des „ richeſſes qu'ils eſpéreroient d'amaſſer „ dans une guerre contre les Chrétiens, „ dont le ſuccès eſt toujours douteux.

„ C'eſt par le crédit des eunuques, que „ toutes les graces émanent du ſerrail. „ Ils ſentent qu'un empereur moins pa- „ cifique aggraveroit leur joug. Ils ſont „ donc les plus ardents à prévenir les „ complots des ſéditieux, & à les détrui- „ re. On les tient eux-mêmes ſans ceſſe „ en haleine. A peine Mahamout a-t-il „ fini un édifice, qu'il en recommence un „ autre. On n'a vu conſtruire ſous aucun „ régne autant de moſquées, ni un plus „ grand nombre de maiſons de plaiſan- „ ce. Ce prince eſt toujours en courſe : „ il quitte un palais, pour ſe tranſpor- „ ter dans un autre ; & par-tout il ſe „ fait accompagner par des fêtes.

„ Le ſéjour du ſerrail n'eſt pas auſſi „ triſte qu'il peut le paroître ſous un prin- „ ce qui a des femmes, moins par goût „ que par habitude. La faveur s'accorde

„ autant au talent de plaire, qu'aux „ charmes de la beauté. La fécondité „ ne donne pas le droit de diſpoſer des „ graces. Si les femmes vivent dans une „ égalité à laquelle doit répugner l'a- „ mour propre, on entretient parmi „ elles l'eſpoir de l'emporter ſur les „ autres par mille moyens qu'on leur „ ſuggere. Cette rivalité les rend ingé- „ nieuſes : chacune s'empreſſe de culti- „ ver le cœur du Sultan ; mais aucune „ d'elles n'oſe ſe flatter d'obtenir la vic- „ toire que donne la beauté ſur un „ amant paſſionné.

„ Les amuſements du ſerrail ſont très- „ variés : une infinité de tours de force „ & de ſoupleſſe, beaucoup de jeux, „ où il faut autant d'adreſſe que de lé- „ gérété ; des eſpeces de parades, où „ l'on repréſente les coutumes des na- „ tions étrangeres ; les momeries que „ le charlataniſme à miſes en uſage dans „ les différentes profeſſions, font paſſer „ agréablement à la cour les inſtants „ qu'elle deſtine à l'amuſement. Aux „ combats des lions, des ours & des „ autres animaux de cette eſpece, ſuc- „ cédent les danſes des Grecs, qui ſa- „ vent imiter celles de tous les peuples

„ connus, dont ils prennent les habille-
„ ments: ce ſpectacle finit par la paſqui-
„ nade des nains ; leur figure ſeule ex-
„ cite à rire : ils n'ont gueres que deux
„ pieds & demi de hauteur : leur nez
„ ſe fait remarquer ; il eſt preſque lui
„ ſeul auſſi long que le reſte du viſage,
„ & le viſage, que le reſte du corps.

„ Le Sultan ſe plaît quelquefois à faire
„ des plaiſanteries aux femmes du ſer-
„ rail : on les appelle aux bains ; & dans
„ ce moment on leur diſtribue à chacu-
„ ne des chemiſes, ſelon l'uſage. On croit
„ que ces chemiſes ſont faites comme
„ les autres ; mais au lieu d'en coudre
„ les différentes parties, elles ne ſont que
„ collées. On ferme les portes du bain,
„ pour empêcher les femmes de s'enfuir;
„ & dès qu'elles ſont entrées dans le
„ grand baſſin, la chemiſe ſe décolle,
„ tombe en morceaux, & laiſſe voir à
„ nud & ſans voile toutes ces belles
„ Odaliſques : les unes rient de la ſurpri-
„ ſe ; les autres témoignent de l'humeur:
„ ce contraſte amuſe le Sultan, qui les
„ regarde au travers d'une jalouſie.

„ La variété des plaiſirs ne prend rien
„ ſur le temps qu'il doit donner aux af-
„ faires ; tout ceſſe, dès que les beſoins

» de l'Etat le demandent. Ce Prince eſt
» ſupérieur aux revers: il dirige les opé-
» rations au milieu des troubles, & dans
» les émeutes imprévues des Janiſſaires,
» avec une préſence d'eſprit ſinguliere.
» Il fait redouter ſon courroux & ſa juſ-
» tice, avec une ſévérité, qui, ſous d'au-
» tres régnes, auroit occaſionné des ré-
» volutions. L'attention qu'il donne au
» détail du gouvernement, pour faire
» régner le bon ordre, & rendre ſes
» peuples heureux, ne l'empêche pas
» de s'appliquer aux affaires & aux né-
» gociations importantes. Il ſait faire
» reſpecter ſa puiſſance : les guerres
» qu'il a ſoutenues preſque en même
» temps, avec ſuccès, en Hongrie, con-
» tre les Impériaux, & ſur les frontieres
» de ſon empire, contre les Perſans,
» ont dû convaincre les nations étran-
» geres & ſes ſujets, que c'étoit moins
» pour languir dans une molle oiſiveté,
» que par un ſyſtême ſage & bien réflé-
» chi, qu'il répugne à l'ardeur impé-
» tueuſe des Janiſſaires, lorſqu'ils de-
» mandent à combattre. Voulant ſe
» faire aimer de ſon peuple, ſans don-
» ner atteinte aux loix du deſpotiſme

» dont ſes ancêtres avoient fait la baſe
» de leur gouvernement, il a ſoin de
» ne paroître en public, que dans une
» pompe capable d'en impoſer. On
» porte ſon turban auprès de lui, afin
» que chacun le ſalue, en inclinant la
» tête. Les acclamations commencent
» alors : on s'approche pour lui préſen-
» ter des placets ; les gardes n'en refu-
» ſent aucun. Les ſeigneurs ſont fort
» exacts à ſe montrer à ſa ſuite. La place
» qu'ils occupent dans ce cortege, fait
» connoître leur crédit ; & le peuple y
» fait attention. C'eſt dans ces circonſ-
» tances qu'on s'apperçoit des change-
» ments qui ſe font dans la faveur du
» monarque ; & il en arrive aſſez ſou-
» vent ſous ce régne, où les favoris ſont
» en grand nombre. Ce Prince leur
» accorde beaucoup d'autorité ; mais il
» les punit du moindre abus qu'ils en
» font. On ne voit jamais long-temps
» les mêmes hommes dans un poſte :
» les principes du gouvernement n'en
» ſont pas moins les mêmes ; peu im-
» porte par qui ſe manifeſtent les vo-
» lontés du Sultan. Il eſt inſtruit de tout
» à propos ; & il eſt difficile de lui en

„ impoſer, ou de lui faire aucun myſ-
„ tere. Cette témérité, ou cette diſſi-
„ mulation, expoſeroit à des châti-
„ ments ſéveres.

„ L'empereur Mahamout s'eſt affran-
„ chi des préjugés populaires qui proſ-
„ crivent en Turquie les buſtes, les
„ ſtatues, les tableaux, & tous les reſ-
„ tes précieux de la belle antiquité que
„ l'on conſerve avec une ſorte de vé-
„ nération dans les cabinets des princes
„ de l'Europe, & des curieux. Mais en
„ ſe relâchant de la rigueur de la loi à cet
„ égard, les Turcs releguent dans les
„ lieux communs tous ces ornements ſi
„ peu faits pour y avoir place. On y voit
„ des mignatures admirables, de beaux
„ magots de porcelaine, des tableaux
„ que nos amateurs payeroient fort cher.
„ Lorſque les Francs leur apportent
„ quelque choſe de rare dans ce genre,
„ ils l'achetent pour ſervir de décora-
„ tion à des lieux qui n'en ont jamais
„ parmi nous. Voilà le cas que ce peu-
„ ple fait des choſes qui ne ſont que
„ belles, ſans être utiles. Les Turcs ho-
„ norent peu toutes ces raretés que leur
„ antiquité ou leur perfection nous ren-
„ dent précieuſes ; ils ſeroient fâchés

„ néanmoins qu'elles puſſent nous être „ de quelque utilité. Qu'un étranger „ s'arrête à conſidérer un édifice, ou „ quelque autre monument remarqua- „ ble, ils ne tardent pas à laiſſer tranſ- „ pirer l'inquiétude qu'ils en ont. On „ eſt heureux, quand leur méfiance ne „ les porte pas à des excès fâcheux. „

L'officier Turc, chez qui nous avions ſoupé une des nuits du carnaval, nous fit dire par le Génois, ſon ami, que nous lui ferions plaiſir d'aller, de temps en temps, manger chez lui. Le beſoin que nous pouvions avoir d'un homme d'autorité, dans une ville où il eſt poſſible de trouver quelquefois une populace groſſiere & inſolente, nous fit accepter ces offres; & nous y allâmes dîner le lendemain. Je dois rendre juſtice aux gens de guerre de ce pays-ci: malgré la férocité naturelle qui ſemble inſéparable de leur profeſſion, ils ſont, pour la plûpart, humains, traitables & polis; le peuple, au contraire, & ſurtout les prêtres & les moines, ſont moins honnêtes envers les étrangers. Le fanatiſme & l'ignorance entretiennent leur ruſticité & leur orgueil; & le plus farouche janiſſaire eſt moins à craindre

pour un Chrétien, que le plus doux des Derviches.

Notre capitaine fit ſervir le dîner, qui conſiſtoit en viandes de mouton rôti, en hachis, en volaille & en différents potages d'excellent riz ; c'eſt ce que quelques-uns appellent du *pillau*. Il y avoit auſſi pluſieurs ſortes de poiſſons, quoique les Turcs en mangent fort peu : mais le capitaine avoit voulu nous régaler. Ce fut encore en notre faveur, qu'on ſervit à boire pendant le repas ; car la coutume de ce peuple eſt de ne boire qu'à la fin. Lorſque les viandes & les ragoûts eurent diſparu, on apporta le deſſert compoſé de laitage, de fruits & de confitures ſéches & liquides. Juſqu'alors on n'avoit bu que du ſorbet, ſorte de boiſſon faite de jus de citron, de ceriſes & d'autres fruits. On remplit les coupes d'une liqueur plus agréable ; & le vin égaya les propos.

Notre hôte nous réitéra ſes ſervices, & nous dit que, durant notre ſéjour à Conſtantinople, il nous enverroit, tous les matins, deux de ſes janiſſaires, pour nous accompagner dans la ville : que, ſi ſes occupations lui laiſſoient des moments libres, il ſe chargeroit

lui-même de nous faire voir ce qu'il y a de plus curieux. Nous éprouvâmes, dès le lendemain, l'effet de ſes promeſſes. Deux janiſſaires vinrent nous prendre de grand matin à Galata ; & comme ce jour-là étoit préciſément le vendredi, qui eſt comme le dimanche parmi nous, nous les priâmes de nous mener à l'Hypodrome, appellé par les Turcs *Atméïdan*, pour être témoins des exercices & des divertiſſements de la jeuneſſe.

Quand nous y arrivâmes, il étoit déja couvert de cavaliers & d'une foule prodigieuſe de ſpectateurs. C'eſt un grand cirque, long de plus de deux cents vingt toiſes, & large de cinquante. Il fut commencé par l'empereur Sévere, & achevé par Conſtantin. Nos combattants étoient ſéparés en deux bandes, aux deux extrémités du cirque. A chaque ſignal, il part deux cavaliers armés chacun d'un bâton : ils ſe rencontrent au milieu de la carriere, & ſe portent l'un à l'autre pluſieurs coups qu'ils parent avec une adreſſe ſinguliere ; ils pourſuivent enſuite leur courſe, en faiſant mille tours de ſoupleſſe. J'en ai vu qui ſautoient légérement de leurs

chevaux, & remontoient avec la même agilité, ſans ceſſer, pour cela, d'aller toujours au grand galop : d'autres paſſent ſous le ventre du cheval qui court de toute ſa force, & ſe remettent ſur la ſelle auſſi facilement.

Ce n'eſt point là le ſeul exercice de la jeuneſſe. Je vis encore dans l'Atméidan, des parties de palet & de lutte. Les Turcs jettent le palet en courant, quoiqu'il ſoit d'une peſanteur extraordinaire. Je ne fus point tenté d'eſſayer aucun de ces jeux. Il faut tant d'adreſſe & de force pour y réuſſir, que nos plus habiles baladins auroient peine à s'y ſignaler.

On voit, dans l'Hypodrome, pluſieurs monuments curieux du temps des empereurs Chrétiens. Celui qui s'eſt le mieux conſervé, eſt un obéliſque à quatre faces, de marbre granite d'Egypte ; il a cinquante pieds d'élévation. On connoît, par les figures & par les caracteres qui ſont gravés ſur la baſe, que cette pyramide fut élevée par les ſoins du grand Théodoſe. Il y a, à quelque diſtance, un autre obéliſque qui pouvoit être à peu près ſemblable au premier. Il eſt aujourd'hui à demi-

ruiné ; & ce qui en reſte, peut à peine faire connoître ce qu'il fut autrefois.

La colonne d'airain, haute de douze pieds, compoſée de trois ſerpents entortillés, de même métal, & dont les têtes vont ſe réunir pour former une couronne, ſe fait remarquer des curieux. Notre ami nous fit voir depuis, deux autres colonnes, l'une de marbre blanc, & l'autre de granite. La premiere eſt au milieu de la ville, & s'appelle *la colonne hiſtorique* : elle peut avoir cent cinquante pieds de haut ; mais le feu l'a fort endommagée. La ſeconde eſt dans la maiſon d'un particulier, &, par cette raiſon, échappe ordinairement à la curioſité des voyageurs. Elle n'eſt haute que de quinze pieds, ornée d'un aigle à chaque angle, & fut érigée en l'honneur de l'empereur Marcien, dont elle ſoutenoit probablement la ſtatue. Le nombre de ces colonnes eſt prodigieux ; les murs de la ville en ſont pleins. Il y en a que nous deſtinerions à orner nos plus beaux édifices, & que l'on confond ici avec les ruines les plus viles. Les Turcs n'ont reſpecté que les plus curieuſes ; ou plutôt ils ne les

ont pas renverſées; car la plupart ſont maſquées ou mutilées.

Notre commerce avec l'officier des Janiſſaires devenoit plus intime; & ſes attentions pour nous offroient de jour en jour de nouveaux motifs à notre reconnoiſſance. Ayant appris que le Grand-Seigneur devoit aller à la chaſſe au vol, & qu'on avoit arrêté cette partie pour le vendredi de la ſemaine ſuivante il nous invita à nous rendre chez lui, dès le matin. Nous y courûmes avec empreſſement, accompagnés des deux Janiſſaires qu'il nous avoit envoyés. Il nous dit, en arrivant, qu'outre le plaiſir de la chaſſe, il nous procureroit celui de voir le Sultan, lorſqu'il iroit à la moſquée. C'eſt la coutume que, tous les vendredis, le Grand-Seigneur aille à la priere publique. Il eſt toujours ſuivi d'une brillante eſcorte: & c'eſt un beau ſpectacle pour un étranger qui n'a pas encore vu le faſte de la cour Ottomane. Vers les dix heures, l'officier nous conduiſit dans la cour du palais, où ſes ſoldats étoient aſſemblés pour la garde de ſa hauteſſe. Nous fûmes long-temps à voir les mouve-

ments des grands, & des capitaines qui attendoient l'ordre pour la marche du cortege. Sur le midi, on donna avis que le Sultan alloit paroître. Auſſi-tôt les Janiſſaires ſe rangerent ſur deux lignes, au nombre de quatre mille : ils étoient tous à pied, & avoient, pour toute arme, une canne à la main. L'Aga, ou le commandant de cette milice, ſuivoit à quelque diſtance de la troupe. Quatre cents Capigis, ou portiers, marchoient auſſi à pied, immédiatement après l'Aga ; venoient enſuite trois cents Chiaoux, ou porteurs de commandements. Ceux-ci étoient montés ſur des chevaux couverts de riches caparaçons : ils étoient eux-mêmes revêtus d'habits précieux d'étoffe d'or & d'argent. Douze ou quinze chevaux du Grand-Seigneur, menés en leſſe, & précédés de deux cents officiers magnifiquement habillés, ſuivoient cette brillante troupe. La beauté des harnois & l'éclat des pierreries attiroient tous les regards. Enfin l'empereur ſortit du palais, au milieu de quatre à cinq cents Soulacs, ou gardes du corps : il montoit un ſuperbe courſier couvert de brocards d'or,

enrichis de perles & de diamants. Les Viſirs, les grands de la cour & les officiers du ſerrail fermoient la marche. Nous ſuivîmes cette pompe juſqu'à Sainte Sophie; alors deux Janiſſaires nous avertirent qu'il étoit temps de ſortir de la ville, ſi nous voulions voir la chaſſe du prince.

Ils nous menerent dans la campagne, à cent pas du grand chemin, & nous placerent ſur une élévation, d'où nous pouvions aiſément découvrir toute la chaſſe. Nous apperçûmes bientôt le Sultan accompagné ſeulement de ſes principaux officiers, & ſuivi de plus de trois cents fauconniers qui portoient chacun pluſieurs faucons. Dès qu'ils eurent ordre de les lâcher, on vit, en un moment, toute la plaine couverte de ces oiſeaux. Cependant l'empereur ne quittoit pas le grand chemin, vers lequel on avoit ſoin de rabattre le gibier. Il ſe retira au bout d'une heure; & nos deux Janiſſaires nous reconduiſirent au logis de leur officier, ſuivant l'ordre qu'ils en avoient reçu. Le reſte du jour ſe paſſa en divertiſſements: & & les plaiſirs de la table ſe prolongerent fort avant dans la nuit.

Je vais, Madame, vous parler du ſerrail, où, excepté le Grand-Seigneur, perſonne, s'il n'eſt eunuque, ou femme, ou officier du Sultan, ne peut pénétrer; ce que j'en ai appris, ne pourra manquer de vous plaire: le ſort de ces aimables recluſes, que la jalouſie des Orientaux condamne à un triſte eſclavage, fait naître dans les cœurs une ſorte d'intérêt. Graces aux ſoins de nos deux amis, tous les lieux du ſerrail qui ne ſont point inacceſſibles, nous les avons parcourus, le chevalier, le Docteur & moi. Je commence par les dehors.

Ce palais bâti ſur la pente d'une colline, forme, avec les jardins qui l'environnent, une eſpece de triangle, dont la pointe deſcend dans la mer. Le terrein qu'il embraſſe, a près d'une lieue de circonférence, & eſt entouré de hautes & fortes murailles. Pluſieurs tours élevées de diſtance en diſtance, du côté de la mer, en défendent l'approche aux vaiſſeaux: elles ſont garnies de pieces de canon, auſſi-bien que le parapet qui régne le long des murs. Sur cette partie du ſerrail qui regarde Galata, on voit un beau pavillon ſoutenu ſur des colonnes de marbre. C'eſt-là que le

le Sultan va ſe diver tir avec ſes femmes, & qu'il s'embarque ſur ſes galiotes pour prendre le plaiſir de la pêche. Les jardins ne préſentent au dehors rien d'agréable : on voit ſeulement quantité de cyprès & de ſycomores, dont la confuſion eſt très-propre à dérober aux yeux les belles habitantes de ce ſéjour voluptueux. L'officier nous aſſura qu'il n'y avoit de remarquable qu'un grand nombre d'arbres fruitiers, plantés çà & là, ſans ordre & ſans ſymmétrie. Il ne diſoit point ceci par oui-dire : il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans ces jardins, parmi les Azamoglans, & en avoit été tiré pour commander une compagnie de Janiſſaires.

Du côté de la mer, eſt un égout où l'on jette les balayures du ſerrail, & qui eſt affermé plus de deux mille francs à une compagnie de pêcheurs. Ces balayures gliſſent rapidement ſur de longs plateaux de bois bien unis, ſans qu'il ſoit poſſible qu'elles puiſſent ſe diſperſer. Les pêcheurs ſe mettent tous les jours dans l'eau, rempliſſent de ces immondices de grands baſſins très-profonds ; & à force de les mouvoir, il n'y reſte plus que les choſes de poids.

Il leur arrive ſouvent d'y trouver des pierreries, des perles, de l'or, de l'argent, & mille petites bijouteries précieuſes. Pluſieurs de ces pêcheurs ſe ſont promptement enrichis à ce métier pénible & difficile en hiver. Les Boſtangis le mépriſent, & ſe contentent de l'affermer.

Ils ſont obligés de ſortir du jardin, lorſqu'on ſonne une cloche pour avertir que ſa Hauteſſe va ſe promener avec ſes femmes; & il y va de la vie à y demeurer. Un Sultan fit mourir un jardinier, pour avoir été trouvé endormi ſous un arbre, quoiqu'il n'eût pas entendu le ſignal qui l'obligeoit à ſortir. Un interprete de Veniſe étoit logé à Conſtantinople, dans une maiſon qui avoit vue ſur les jardins du ſerrail. Un jour il regardoit le Grand-Seigneur & ſes Sultanes, avec une lunette de longue-vue, qu'il avoit fait paſſer par un trou du chaſſis ou du volet de ſa croiſée. Le prince s'en étant apperçu, donna ordre qu'on allât pendre ſur le champ, à la même fenêtre, ce curieux, quel qu'il fût, & ne ſortit point de ſa place qu'il n'eût vu faire l'exécution.

Ces lieux ſont formidables pour les Muſulmans eux-mêmes. On n'oſe en approcher qu'avec le ſaiſiſſement que produit, dans tous les cœurs, un maître que l'on redoute, & qui ſe plaît à voir tout le monde s'anéantir en ſa préſence. Les Sultans ſe rendroient inviſibles, s'il étoit poſſible de l'être, & de régner.

Il n'y a pas plus de goût & de proportion dans les bâtiments, que dans les jardins du ſerrail. C'eſt un aſſemblage informe de différents corps de logis entaſſés les uns ſur les autres La principale entrée eſt un gros pavillon d'une architecture lourde & groſſiere : huit larges croiſées ſont tout l'ornement de cet édifice : au-deſſous des deux du milieu, eſt cette ſublime porte, qui donne ſon nom à la cour Ottomane. Je ne vous dirai point, Madame, à quel titre ; car cette porte eſt la choſe du monde la plus commune & la moins agréable : on la prendroit plus volontiers pour une porte de grange, que pour l'entrée d'un palais. La garde en eſt confiée à cinquante Capigis, ou portiers, armés de cannes.

Nous paſſâmes dans une longue

cour bordée, des deux côtés, de vaſtes corps de logis, où ſont l'infirmerie & le magaſin des armes. Les Capigis ſont chargés d'empêcher qu'on n'y faſſe du bruit; & il n'eſt preſque pas permis d'y parler. Cette cour nous conduiſit dans une autre plus grande & plus quarrée, qui a environ trois cents pas de diametre. C'eſt-là que nous commençâmes à reconnoître le palais d'un grand monarque. A droite, eſt un vaſte édifice, ſurmonté de neuf dômes couverts de plomb, où ſont les cuiſines du ſerrail. Le long de ce bâtiment, & autour de la cour, regne une belle galerie, ſoutenue ſur des colonnes de marbre. A gauche, ſont les écuries de l'empereur; & au fond, eſt la ſalle du Divan ou du conſeil: elle fait partie du bâtiment appellé proprement *le ſerrail*, où ſont les appartements des femmes. Au milieu de la cour eſt un grand baſſin entouré de verdure, & ombragé de cyprès. Les Pachas & les grands ne jettent jamais les yeux ſur cet endroit, ſans une ſecrette horreur. C'eſt-là que le Grand-Seigneur fait couper la tête à ceux dont il eſt mécontent. Le ſilence que

l'on obſerve dans cette ſeconde cour, eſt des plus rigoureux ; elle eſt gardée par cinquante Capigis, comme la premiere.

Il n'eſt permis à perſonne de paſſer plus avant que la ſalle du Divan ; mais le capitaine nous raconta ce que lui en avoient appris quelques eunuques. Il n'y a rien de plus riche ni de plus magnifique que ce ſerrail ſecret : il eſt diviſé en trois parties ; l'appartement du Grand-Seigneur, celui des femmes, & les jardins. Dans le premier eſt un bain magnifique, revêtu de marbre blanc, & environné de pluſieurs petits cabinets auſſi de marbre : il y a dans chacun deux robinets, l'un d'eau chaude, l'autre d'eau froide : ils ſervent pour les eunuques & pour les autres officiers du ſerrail. Le bain des femmes eſt plus ſuperbe encore, & plus commode : les cabinets qui l'entourent, ſont pavés des plus beaux marbres ; toutes les murailles ſont enrichies de peintures, de glaces & de coquillages. L'ambre & le muſc y font renaître ſans ceſſe les plaiſirs de l'amour ; & la volupté ſemble y avoir fixé ſon empire. Les chambres des Sultanes & des filles du ſerrail reſpirent la même

molleſſe : les dorures, les pierreries, les étoffes précieuſes, en ſont le moindre ornement.

Une priſon ſi belle auroit de quoi conſoler les aimables captives qui y ſont renfermées, ſi elles pouvoient au moins ſe flatter d'y paſſer le reſte de leurs jours ; mais leur ſort eſt tellement attaché à celui du Sultan, qu'à peine ce prince a-t-il ceſſé de vivre ou de régner, que les ris & les plaiſirs les abandonnent : on les relegue dans le vieux ſerrail, où elles ont tout le temps de pleurer leur ancien maître.

Ce palais eſt ſitué au milieu de la ville, vis-à-vis de l'Atméïdan. Il fut bâti par Mahomet II, & eſt à-peu-près auſſi vaſte que l'autre. Le Grand-Seigneur va, de temps en temps, s'y divertir ; & il renvoie quelquefois au nouveau ſerrail celles de ces femmes qui lui ont paru les plus aimables. Ce lieu renferme à la fois ce qu'il y a de plus beau & de plus difforme. C'eſt un peuple nombreux, dont une partie, favoriſée des graces & de la nature, eſt deſtinée aux plaiſirs d'un ſeul homme ; l'autre, au contraire, ennemie des ris & des amours, ſert à rendre malheureuſe

une foule de jeunes beautés confiées à ſes ſoins.

De toutes les perſonnes charmantes qui habitent le ſerrail, les unes ſont Sultanes, les autres aſpirent à le devenir; mais aucune ne prend le titre d'*épouſe* ou d'*impératrice*. On prétend que Tamerlan ayant abuſé de ſa victoire, juſqu'à traiter avec la derniere indignité la femme de Bajazeth, le ſouvenir de cet opprobre s'eſt tellement conſervé parmi les Turcs, que, depuis ce temps, les Sultans ne ſe marient plus; ou du moins ces ſortes de mariages ſont fort rares: les monarques Ottomans ſe bornent aux plaiſirs faciles qu'ils trouvent parmi leurs eſclaves.

Les Sultanes ſont celles avec qui le Grand-Seigneur a daigné partager ſa couche impériale, & qui ont augmenté la famille Ottomane: les autres attendent de leurs appas, que le Souverain les juge dignes de la préférence & du mouchoir. Voici en quoi on dit que conſiſte cette cérémonie. Quand le Sultan a réſolu de faire quelque nouvelle conquête, il avertit l'eunuque, ou la vieille qui a l'intendance de ſes plaiſirs. Cette heureuſe nouvelle eſt bientôt

répandue dans toutes les chambres. Les jeunes aſpirantes ſur-tout, ſont dans la plus vive inquiétude. A l'heure marquée, toutes s'aſſemblent dans une longue galerie ; & chacune tâche à l'envi de fixer ſur elle les regards du voluptueux monarque. Elles cherchent à lui plaire par mille amuſements qui ſe ſuccedent les uns aux autres, & auxquels l'inépuiſable fécondité du génie de ces femmes donne toujours l'air de la nouveauté. Les graces qu'elles mettent dans tout ce qu'elles imaginent pour amuſer ſa Hauteſſe, ne repréſentent pas mal ces petits jeux enfantins, que les poëtes ou les peintres font faire aux amours auprès des Nymphes. Catule & Boucher n'ont rien produit de plus agréable. Elles ont toutes le même objet à remplir. On voit ici juſqu'où peuvent aller les reſſources de l'eſprit d'une jeune femme, quand elle veut ſéduire un homme qu'elle n'aime que par vanité. Les graces de la danſe, la mélodie de la voix, l'harmonie des inſtruments, l'élégance des habits, les ſaillies de la converſation, les tranſports, la molleſſe, l'amour, ce que la coquetterie la plus ingénieuſe a inventé de plus voluptueux, tout ſe

réunit ſous les yeux du maître. Le Grand-Seigneur paſſe devant elles ; il voit, il conſidere attentivement, parcourt pluſieurs fois la galerie, juſqu'à ce qu'il ait fixé ſon goût & ſon choix. Il jette un mouchoir à celle dont il eſt le plus ſatisfait ; & cette préférence fait diſparoître, en un clin d'œil, toutes celles qui avoient cru pouvoir y prétendre. Cependant la nouvelle élue baiſe le mouchoir avec reſpect, le cache dans ſon ſein, & ſe diſpoſe à répondre aux deſirs de l'heureux Sultan. Les bains de toute eſpece, les parfums les plus précieux, ne ſont point épargnés. Le ſoir, on la conduit à l'appartement du prince ; & on la fait, diſent quelques-uns, entrer dans le lit par les pieds, pour plus de reſpect. Les habits du Grand-Seigneur, & tout l'argent qui eſt dans ſes poches, appartiennent à cette fille. Mais elle n'eſt pas encore Sultane : il faut, pour cela, qu'elle devienne mere. Alors on lui fait ſa maiſon ; on lui donne un logement particulier, des femmes, des eunuques pour la ſervir, & un revenu conſidérable qu'on lui aſſigne ſur quelque province de l'empire.

On m'a ſouvent dit, à Conſtantinople, que la cérémonie du mouchoir n'eſt plus en uſage ; on veut même que ce ſoit un bruit ſans fondement : d'autres perſonnes m'ont aſſuré que la choſe eſt très-réelle ; & cette opinion eſt, en effet, ſi généralement répandue chez tous les peuples de l'Europe, que ſi cet uſage n'a plus lieu aujourd'hui, on ne peut guere douter qu'il n'ait exiſté.

Il y a dans le ſerrail deux ordres de favorites, les Odaliques, & les Aſaki. Les premieres n'ont été honorées qu'une fois de la couche du Sultan ; les ſecondes ſont celles ſur leſquelles le choix du prince eſt tombé pluſieurs fois. Elles entrent dans le palais impérial, ſans y être mandées ; elles jouiſſent d'un grand crédit à la cour ; & elles ſont ordinairement les diſpenſatrices de toutes les graces. Quand elles deviennent meres d'un fils, l'empereur leur met une couronne ſur la tête, & fait tendre un dais dans leur appartement. La premiere qui lui donne un héritier mâle, a le rang de grande Sultane, & ſes revenus dépendent de la généroſité du maître ; mais il n'y en a aucune qui n'ait au

moins ſept à huit cents mille francs.

On appelle *Sultane Validé*, ou *Sultane mere*, celle dont le fils eſt ſur le trône. Elle perd ce nom, lorſqu'il meurt ou qu'il eſt dépoſé. Les Validés ſont d'autant plus reſpectées dans l'empire, que les Sultans eux-mêmes, ſuivant la loi, ſont obligés d'avoir pour elles une profonde vénération, juſques-là qu'ils ne peuvent, en quelques occaſions, coucher avec une femme, ſans le conſentement de leur mere. S'il en uſe autrement, il lui fait une eſpece d'inſulte, & ſe déshonore lui-même dans l'eſprit des courtiſans. La Validé prend connoiſſance de toutes les affaires du gouvernement, & confere ſouvent avec le grand Viſir & le Mufti, ayant toujours un voile qui lui couvre le viſage.

Les favorites dont l'empereur n'a point eu d'enfant mâle, obtiennent quelquefois la permiſſion de ſortir du ſerrail, pour ſe marier avec quelque Pacha. Elles amaſſent, dans cette vue, le plus d'argent qu'elles peuvent, par leur économie, & par le trafic des charges de l'empire. Elles ſe ſervent, pour leurs intrigues au-dehors, du ſecours de quelques femmes Juives qu'elles font entrer

dans le ſerrail, ſoit pour les conſulter dans leurs maladies, ſoit ſous d'autres prétextes.

On m'a raconté que, ſous la minorité d'Achmet I, une de ces Juives parvint à une ſi haute faveur, que le grand Viſir acheta les ſceaux par ſon entremiſe, & qu'elle influa, de la même maniere, dans le choix du Mufti & de quelques autres miniſtres. Cet abus de l'autorité excita un murmure général; & les janiſſaires exigerent qu'on leur livrât cette femme intrigante, menaçant de briſer les portes du ſerrail, & de l'arracher avec violence du palais, ſi on refuſoit de les ſatisfaire. L'émeute fut ſi grande, qu'on fut obligé de faire ſortir la femme Juive. Ces furieux la dépouillerent, la fuſtigerent cruellement, lui enfoncerent dans la partie une torche allumée, & la traînerent, en cet état, dans tous les quartiers de la ville. Ils finirent par déchirer ſon corps en mille morceaux, qu'ils attacherent aux portes des miniſtres dont elle avoit procuré l'élévation. Sa tête fut clouée ſur celle du palais du grand Viſir, avec cet écriteau: *Voilà la tête qui t'a donné des conſeils.* On pendit ſa main à la maiſon du Mufti, avec ces mots:

Voilà la main qui t'a vendu ta charge. Sa langue fut attachée à la porte du grand-juge de Conſtantinople, avec cet injurieux placard : *Voilà la langue qui t'a dicté mille arrêts injuſtes ;* effroyable mêlange de barbarie, d'inſolence & de juſtice.

Croiriez-vous, Madame, que dans le ſerrail, on obſerve les mêmes réglements & la même police que dans le gouvernement de l'Etat ? Les charges de premier miniſtre, de chancelier, de grand-prévôt, &c. ſont poſſédées par les principales Sultanes. On plaide, on juge, on condamne comme à la ville. Celles qui adminiſtrent la juſtice, uſent ſouvent de rigueur envers leurs rivales ; & il faut alors faire intervenir l'autorité du Souverain. Toutes les actions obſcenes ſont punies de mort. La coupable eſt renfermée dans un ſac, & précipitée dans la mer. Leurs ſupérieures les battent & les fuſtigent pour les moindres fautes. Les poſtes les moins éclatants en apparence, & cependant les plus recherchés, ſont ceux de gardes de la chambre : ils ſont toujours remplis par les plus belles filles. Le jour, elles font ſentinelle à la porte de l'ap-

partement du Grand-Seigneur ; & la nuit, elles couchent ſur de petits lits, dans les chambres voiſines. Ce qui rend ces places conſidérables, c'eſt que celles qui les occupent, ne les quittent gueres, qu'avec l'eſpérance d'être miſes un jour au rang des Sultanes.

Mais de quelques dignités que les femmes du ſerrail ſoient revêtues, elles ſont toutes ſubordonnées à des eunuques ou à de vieilles matrones qui ne les laiſſent jamais ſeules. On appelle ces dernieres *Cadunes*. Ce ſont les gouvernantes des plus jeunes : elles leur apprennent à travailler ; elles s'appliquent à les connoître & à étudier leur caractere, afin d'en rendre un compte fidele à la Cadun-Caïa qui a autorité & ſur elles-mêmes & ſur leurs éleves. Les Cadunes font, le ſoir, la ronde dans les dortoirs, dans les cellules & autour des lits ; il n'y a point de religieuſes mieux gardées. Si elles étoient, par hazard, trop indulgentes, ou, ce qui eſt plus probable, moins aſſidues, les eunuques, qui ſont prépoſés ſur les vieilles comme ſur les jeunes, les puniroient elles-mêmes, ou en avertiroient ſa Hauteſſe.

Lorſque ces filles ſont malades, elles ſont ſecourues par les femmes qui les gouvernent, à moins que l'empereur ne leur envoie ſon médecin. Celui-ci ne peut les voir ni en être vu; il ne lui eſt même permis de leur tâter le pouls, qu'au travers d'une gaze. Les eunuques qui ſont dans la chambre, entr'ouvrent ſeulement les rideaux pour paſſer le bras de la malade.

Ces demi-hommes ſemblent animés d'une haine implacable contre les femmes. Jaloux des moindres plaiſirs qu'elles ſe procurent, ils ne ſongent qu'à les troubler par leur préſence importune, & ne leur permettent qu'à regret d'aller dans les jardins. Au moindre ſignal qu'ils donnent alors, les Boſtangis s'enfuient vers les murailles, & élevent de grandes pieces de toiles, qui forment une eſpece d'enceinte entr'eux & les femmes. Les eunuques ne ſont jamais dans un plus grand embarras; ils vont & viennent comme des furieux, grondant & criant ſans ceſſe, tantôt après les jardiniers, tantôt après celles dont la garde leur eſt commiſe. Ils éloignent d'elles tous les objets qui

peuvent agir ſur leur imagination, juſqu'à leur défendre de regarder certains gros fruits, avec leſquels ils ſont déſeſpérés de n'avoir plus aucune ſorte de reſſemblance. Jugez, Madame, quelle averſion les femmes doivent avoir pour de tels monſtres.

Si je ne craignois de vous effrayer, j'eſſayerois de vous tracer la peinture d'un eunuque ; mais c'eſt aſſez de vous avoir fait connoître leur caractere : j'ajouterai ſeulement, qu'il y en a de noirs & de blancs. Ceux-ci gardent l'extérieur de l'appartement des femmes ; leur chef, nommé *Capi-Aga*, eſt comme le grand-maître du palais impérial, dont tous les miniſtres lui ſont ſubordonnés. Il a une inſpection particuliere ſur les eunuques de ſa couleur & ſur les Ichoglans. C'eſt à lui qu'on adreſſe les placets qu'on veut préſenter à l'empereur. Il n'y a que les eunuques noirs, & encore les plus hideux d'entre ces derniers, qui approchent des femmes. Leur chef s'appelle *Kiſlar-Aga* ou *ſurintendant des filles*. Il a une grande autorité dans le ſerrail ; &, ſous le Sultan Mahamout, aujourd'hui régnant,

c'eſt lui qui gouverne tout l'empire. On prétend que ces deux eſpeces d'eunuques ſont mutilés à fleur de peau, & ne peuvent uriner que comme les femmes, ou avec le ſecours d'une cannulle.

En ſortant de l'appartement des ſultanes, on entre dans un corridor qui traverſe le corps de logis qu'habitent les eunuques, & conduit directement à la priſon des princes, freres, fils, ou parents de l'empereur, qui peuvent aſpirer au trône. Cette priſon reſſemble à une forte citadelle : une grande muraille en forme l'enceinte. On y entre par deux portes exactement gardées en dedans & en dehors. Il y a un aſſez joli jardin avec de belles eaux ; & les princes y ont leur logement & des eunuques pour les ſervir, qui demeurent au rez-de-chauſſée. On n'épargne rien pour rendre leur priſon ſupportable. On s'eſt relâché, depuis long-temps, de la ſévérité avec laquelle on les traitoit : on leur accorde même des femmes pour leur amuſement ; il eſt vrai qu'elles ne ſont plus en état d'avoir des enfants, ou qu'on a grand ſoin de mettre obſtacle à leur fécondité. Ils ont toutes ſortes de maîtres ; on les excite même à ſe per-

fectionner dans tous les exercices qui peuvent convenir à leur rang ; & on ne leur laiſſe rien à deſirer que la liberté. Ils ne ſont pas toujours bornés aux ſeuls appartements du grand ſerrail ; le Sultan les mene quelquefois dans les autres maiſons impériales ; & ces voyages, toujours agréables, leur font illuſion. Il reſte encore ſix princes, fils du dernier empereur.

Il n'y a peut-être jamais eu de ville, où l'ordre fût gardé avec tant d'exactitude, qu'il l'eſt dans le ſerrail. Partout c'eſt le plus grand reſpect des ſubalternes pour leurs officiers, dont ceux-ci leur donnent l'exemple. La ſoumiſſion y eſt aveugle, les châtiments prompts & rigoureux ; & il regne parmi ce nombre prodigieux de gens de tout ſexe & de toute eſpece, une ſi grande tranquillité, qu'on peut, à cet égard, comparer l'intérieur de ce palais aux monaſteres où le ſilence eſt le mieux obſervé. Tel eſt le reſpect que tout le monde a pour le maître, devant qui les premiers officiers n'oſent ſeulement lever les yeux.

Outre les femmes que le Grand-Seigneur entretient pour ſes plaiſirs, il y

a encore dans le ſerrail les pages qu'on appelle *Ichoglans*, parce qu'on les choiſiſſoit autrefois parmi les enfants de tribut qu'on levoit dans les provinces, ou parmi les jeunes captifs qu'on faiſoit à la guerre. On les prend aujourd'hui plus communément dans les familles Turques ; & il ſe trouve beaucoup de particuliers qui briguent ces places pour leurs fils, & donnent même de l'argent pour les obtenir. Avant qu'ils ſoient reçus, ils doivent être préſentés à l'empereur, qui leur fait ſubir un examen rigoureux. On n'admet que de jeunes gens bien faits & de bonne mine. Ils ſont ſous la garde des eunuques blancs, qui les traitent avec la derniere dureté. On leur apprend les langues & les différents exercices du corps ; &, pour la moindre faute, on leur donne la baſtonnade.

Ceux d'entre les Ichoglans, qui ont le moins de diſpoſition, ou qui ne peuvent ſoutenir une ſi grande ſévérité, ſont engagés parmi les Spahis, & y reſtent toute leur vie, comme ſimples ſoldats ; les autres, qui ſe diſtinguent par leur facilité à apprendre, & par leur patience, occupent les premieres

charges du ſerrail, & enſuite celles de l'empire.

Les enfants que les Turcs prennent à la guerre, ou que les princes, tributaires du Grand-Seigneur, ſont obligés de lui fournir, ſont placés dans les jardins du ſerrail; & on les appelle *Azamoglans* ou *enfants ruſtiques*. Ils ne parviennent pas aux premiers emplois comme les Ichoglans. Lorſqu'ils ſont en âge de porter les armes, on les enrolle parmi les janiſſaires; & c'eſt preſque-là tout ce qu'ils peuvent eſpérer. Il n'y a que le Boſtangi-bachi, ou chef des azamoglans, que les devoirs de ſa charge mettent à la ſource des honneurs. Lorſque le Grand-Seigneur veut prendre le plaiſir de la pêche, ou ſeulement celui de la promenade, ſans être obligé de traverſer les rues de Conſtantinople, il s'embarque, à l'extrêmité des jardins du ſerrail, ſur des galiotes que le Boſtangi-bachi a ſoin de tenir prêtes en tout temps. Ces galiotes vont à rames; & les azamoglans ſont les rameurs. Ils ſont récompenſés toutes les fois qu'ils caſſent leurs rames dans cet exercice; & ils ne manquent pas de prendre des pré-

cautions, pour que les rames ne puiſſent réſiſter long-temps à leurs efforts. Tandis que le Grand-Seigneur environné d'une troupe d'eunuques & d'Ichoglans, s'amuſe à exciter ces habiles matelots, le Boſtangi-Bachi a ſeul le droit de s'aſſeoir devant lui, pour gouverner commodément la galiote. Ce même officier eſt encore chargé, par ſa place, d'interroger les priſonniers, de leur arracher, à force de tourments, les ſecrets qu'ils voudroient taire, & de faire exécuter les criminels condamnés à mort. On appelle *fours*, les cachots où il fait enfermer les coupables. Les exécutions ſe paſſent dans les cours ou dans les jardins du ſerrail; &, à chaque tête que l'on fait ſauter, on tire un coup de canon, pour avertir le peuple qu'on a fait juſtice.

Outre les jardiniers du ſerrail, on prend encore dans le corps des Azamoglans, les cuiſiniers du Grand-Seigneur. Ils ſont diſtingués des autres par un bonnet blanc, quoiqu'il ne ſoit pas différent pour la forme. Ils commencent leur travail avant le jour, parce que l'empereur ſe levant quelquefois de grand matin, il peut arriver que

l'appétit lui vienne avant l'heure marquée pour les repas.

L'été comme l'hiver, ce prince dîne ordinairement à dix heures, & ſoupe à ſix. Lorſqu'il ſe ſent preſſé de la faim, on en avertit auſſi-tôt le chef de cuiſine, qui donne ſes ordres aux autres officiers; & il eſt le ſeul qui apporte les plats ſur la table du Sultan. Ce prince s'aſſied en croiſant les jambes; on met ſur ſes genoux une ſerviette pour couvrir ſes habits, & une autre ſur ſon bras gauche, pour s'eſſuyer les doigts & la bouche. On ne coupe pas ſes viandes; il ſe ſert lui-même. Sa table conſiſte en une piece de marroquin qui en eſt auſſi la nappe, ſur laquelle on met trois ou quatre ſortes d'excellents pains, toujours frais, & preſque ſortant du four, comme les Turcs l'aiment. Il n'emploie ni fourchette, ni couteau, mais ſeulement deux cuillers de bois, dont l'une lui ſert pour le potage, & l'autre pour avaler divers ſyrops, compoſés de ſucre & du jus des meilleurs fruits. Il touche ſucceſſivement à tous les mêts; & lorſqu'il ceſſe d'en manger, on les retire auſſi-tôt. Les viandes qu'on lui ſert, ſont

ſi tendres & ſi délicatement préparées, qu'il n'a beſoin que de ſes doigts, pour ſéparer la chair des os. Le ſervice ordinaire eſt compoſé de rôti & de bouilli; mais ce ne ſont que les mêmes viandes qui paroiſſent ſous l'une & l'autre forme. Il n'y manque ni ſauce ni les autres aſſaiſonnements qui ſervent à les rendre plus agréables. Les potages ſont auſſi en grand nombre, & de différentes ſortes. Le deſſert conſiſte en pâtiſſerie & en confitures.

Après avoir dîné, il prend une taſſe de ſorbet, qui eſt apporté devant lui par un Aga; & rarement il boit plus d'un coup dans un repas. Pendant qu'il eſt à table, on garde un profond ſilence autour de lui. C'eſt un proverbe en Turquie, que *les paroles ne doivent venir qu'après les viandes.* Mais il a vis-à-vis de lui une troupe de muets & de nains qui l'amuſent par leurs grimaces & leurs bouffonneries. S'il lui arrive quelquefois de prononcer un mot ou deux, c'eſt pour s'adreſſer à quelqu'un des officiers qui l'environnent, en lui jetant un pain de ſa table; c'eſt la marque d'une haute faveur. L'Aga diſtribue auſſi-tôt le préſent entre ſes compa-

gnons, qui reçoivent chacun leur part avec beaucoup de reſpect, comme le plus grand honneur qu'on puiſſe leur faire. Toute la vaiſſelle qui paroît ſur la table du Grand-Seigneur, eſt d'or dans les temps ordinaires; mais pendant le ramazan, il mange dans de la porcelaine jaune qu'on regarde ici comme la plus précieuſe. Il ne fait alors qu'un ſeul repas, comme le reſte de la nation; mais il ne met aucun changement dans la nature de ſes aliments. On lui ſert rarement du poiſſon, excepté lorſqu'il ſe donne le divertiſſement de la pêche, & qu'il ſe fait un plaiſir de manger ce qu'il a pris. On a des exemples de quantité de Sultans qui ne ſe ſont point fait un ſcrupule de boire du vin; mais on n'en connoît point qui ait violé la loi qui défend la chair de porc.

Les viandes, qui reſtent après le repas de ſa Hauteſſe, ſont portées ſur le champ à la table de ſes officiers; de ſorte que ce ſurcroît de mêts, qui ſe trouve joint à leur propre dîner, leur fait une chere excellente. Pendant qu'ils mangent, le prince s'amuſe avec ſes bouffons, ſans leur parler autrement que par ſignes. Les Sultanes

ſont

ſont ſervies dans le même temps. Quelquefois elles donnent des fêtes à l'empereur, & le traitent avec toute la ſomptuoſité & la délicateſſe la plus recherchée. On ne leur fournit point d'autre vaiſſelle que de la porcelaine blanche ; mais elles ont la liberté de s'en procurer d'or & d'argent, quand elles en veulent faire la dépenſe.

Les muets dont je viens de parler, forment une claſſe particuliere de domeſtiques, dont quelques-uns ſe tiennent toujours dans les premieres chambres, pour être à portée d'exécuter promptement les ordres du prince. On emploie leur miniſtere pour toutes les commiſſions ſecrettes qui ſe font dans le ſerrail. Ils s'expriment par ſignes, & cela avec tant d'intelligence, qu'ils expliquent clairement toutes leurs penſées, juſqu'à raconter de longues hiſtoires avec leurs circonſtances. Ils ont inventé pour la nuit, un langage particulier, qui conſiſte dans le ſimple attouchement des mains.

Outre les deux ſerrails dont j'ai parlé, il y a encore, à une lieue & demie de Conſtantinople, une maiſon royale, nouvellement bâtie, où le Grand-Sei-

gneur va quelquefois se promener avec ses femmes. On la nomme *Sadi-Abath*; & c'est aux François que les Turcs en doivent l'idée. En 1722, Méhémet Effendi étant de retour de son ambassade à la cour de France, parla avec tant d'admiration au grand Visir, des maisons de plaisance de l'empereur des François, que ce seigneur conçut le projet d'en construire une, à leur imitation pour les plaisirs du Grand-Seigneur. Un double vallon formé par deux chaînes de collines, & arrosé d'une petite riviere, est le lieu charmant où est situé ce nouveau palais. Plus de deux cents belles maisons, bâties sur les côteaux d'alentour, présentent de loin la plus belle perspective qu'il soit possible d'imaginer. Elles sont entourées de palissades de bois peint, à l'imitation du Sadi-Abath.

Nous entrâmes dans ce palais, du côté de la riviere, par un berceau couvert de petits dômes, de distance en distance, dont le treillage est une espece de mosaïque à jour. Cette gallerie aboutit à une grande cour, près de laquelle sont plusieurs vergers, dont les compartiments m'ont paru assez justes. Nous

paſſâmes de cette cour dans une autre plus grande, au bout de laquelle ſont les appartements du Grand-Seigneur, & ceux des Sultanes. Le capitaine eut aſſez de crédit pour nous y faire entrer. Les chambres ſont ornées de marbre & de peinture. A la droite du ſerrail, eſt un kioske ou pavillon quarré, d'une magnificence royale : ſon circuit eſt de près de cent pieds. Il eſt tout entier de marbre blanc, lambriſſé d'une moſaïque précieuſe, & ſoutenu ſur pluſieurs colonnes, dont les chapiteaux & les baſes ſont de cuivre doré. La diſtance qu'il y a entre chaque colonne, eſt à jour, & ſe ferme avec des rideaux & des volets. En face du kioske eſt un canal immenſe, revêtu de marbre dans toute ſa longueur, & bordé de platanes qui forment un ombrage délicieux. Nous paſſâmes deux jours à viſiter les maiſons qui environnent ce lieu enchanté ; & nous revînmes à Conſtantinople, où il nous reſtoit encore à voir pluſieurs objets dignes de notre curioſité ; tels ſont entr'autres, le jadicula, l'aqueduc de Soliman, & le grand bazard.

Le jadicula eſt ce fameux château des

Sept-Tours, où le Grand-Seigneur fait enfermer les princes de ſon ſang; ſes miniſtres, les criminels d'état, & quelquefois même les embaſſadeurs. Il eſt ſitué vis-à-vis du ſerrail, près de l'angle de la cité qui regarde l'occident. Sept groſſes tours environnées de fortes murailles, & défendues de pluſieurs pieces de canon, compoſent cette fameuſe baſtille. Elle faiſoit autrefois partie de la porte dorée, ainſi appellée, à cauſe de ſa dorure & de ſes ornements. Cette porte eſt maintenant voiſine de celle qui conduit aux Sept-Tours. Les Turcs l'ont murée & en ont gâté les bas-reliefs. Nous crûmes en appercevoir encore quelques traces, malgré le plâtre dont ils les ont couverts. Nous trouvâmes, à quelques pas de la porte, en dehors, deux grands bas-reliefs de marbre blanc, dont l'un repréſente, je crois, l'Aurore qui vient, un flambeau à la main, réveiller le jeune Céphale. L'autre eſt un grouppe des neufs Muſes, près deſquelles eſt le cheval Pégaſe. Ces deux morceaux ſont délicatement travaillés, &, j'oſe le dire, d'une beauté achevée.

Nous marchâmes quelque temps, le

long des murs, juſqu'au palais du grand Conſtantin, connu ſous le nom de *palais de Blaquernes*. Ce ne ſont plus que des ruines & des pens de muraille, qui ne peuvent donner aucune idée de ce bâtiment. On nous fit voir quelques colonnes de marbre, d'ordre Corinthien, dont les Turcs ont eu ſoin de gâter les chapiteaux.

Je ne dois pas omettre, dans le dénombrement des édifices de cette capitale, les belles cazernes fondées pour les Janiſſaires, les greniers pour l'approviſionnement de la ville, plus de cinq cents écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe, quatre cents caravanſerais pour recevoir les étrangers, trois ou quatre mille moſquées, grandes ou petites, les fontaines, les aqueducs, les bains, & tant d'autres ouvrages conſacrés à l'utilité du peuple. Les Turcs, peu ſomptueux dans leurs bâtiments particuliers, prodiguent la magnificence dans les édifices publics.

L'aqueduc, qui diſtribue l'eau dans tous les quartiers de Conſtantinople, en ſeroit un des plus beaux ornements, ſi on avoit plus de ſoin de le réparer & de l'entretenir. Je ne conçois pas

les cauſes de cette négligence de la part des Turcs ; car, outre la grande utilité de cet aqueduc qui fourniſſoit autrefois de l'eau à neuf cents quarante-ſept fontaines, il fut bâti par un de leurs princes, le grand Soliman ; & le mépris qu'ils affectent pour les ouvrages des Chrétiens, n'eſt plus une raiſon de laiſſer périr cet édifice.

C'eſt une choſe fort curieuſe à voir, que le bazard ou bézeſtan, pour la multitude de peuple dont il eſt toujours rempli. Les jouailliers, les orfevres, les marchands d'étoffes ont leurs boutiques dans différents quartiers de ce marché couvert. On y vend toutes ſortes de denrées rares & précieuſes ; & quand ce bazard eſt illuminé, comme dans les nuits du ramazan, le coup d'œil eſt des plus agréables. Nous vîmes près du bézeſtan, la place aux eſclaves de l'un & de l'autre ſexe. Graces aux ſoins des Juifs & des corſaires Barbareſques, cette marchandiſe abonde à Conſtantinople. Les Turcs vont là, faire emplette d'hommes, de femmes, de filles, de garçons ; & ils ne s'en rapportent jamais à la bonne foi des marchands. Je vis dépouiller, à plu-

ſieurs repriſes, une jeune Georgienne médiocrement belle, pour laquelle les acheteurs ne pouvoient convenir de prix. Cependant elle faiſoit de ſon mieux pour ſe faire valoir, & invitoit par ſes paroles, ceux qu'elle ne pouvoit attirer par ſes charmes.

La vente des eſclaves eſt un négoce dont les femmes Turques de la premiere diſtinction ne rougiſſent pas. Elles achetent de petites filles qu'elles prennent ſoin d'élever elles-mêmes. Elles leur apprennent à chanter, à jouer des inſtruments, à ſe préſenter avec grace, & en font des créatures charmantes. Quelque ſéduiſants que ſoient leurs propos, elles n'ont beſoin que de ſe montrer; leurs yeux, leurs geſtes, tout inſpire la volupté.

Je ſuis, &c.

A Conſtantinople, ce 3 Avril 1737.

LETTRE XIV.

SUITE DE LA TURQUIE.

VOus ſerez peut-être étonnée, Madame, que, depuis notre arrivée à Conſtantinople, je ne vous aie pas encore parlé de notre ambaſſadeur. Ayant appris que nous avions deſſein de faire quelque ſéjour en Turquie, & de parcourir les principales provinces de cet empire, il nous conſeilla de profiter de l'occaſion d'un corps de deux mille Janiſſaires qui avoient ordre d'aller joindre l'armée du Pacha de Bagdad, dont les Perſans menaçoient de faire le ſiege. Je connois particuliérement, continua-t-il, l'officier qui a le commandement de ces troupes; & je me flatte qu'à ma recommandation, il aura pour vous des égards. Cette propoſition nous cauſa beaucoup de joie; car, quelque deſir que nous euſſions de connoître cette contrée de l'Aſie, nous appréhendions trop les dangers de la route. Depuis la guerre que la Porte

avoit à soutenir contre la Perse, les provinces étoient exposées aux ravages des soldats qui passoient de Constantinople à Bagdad. Les habitants des bourgs & des villages, obligés de quitter leurs maisons, avoient pris les armes, pour se défendre contre les troupes, & vivoient, comme elles, de pillage. La circonstance du départ des Janissaires étoit trop favorable, pour la laisser échapper. L'ambassadeur parla, ce jour-là même, au commandant; notre capitaine nous donna aussi des lettres pour des amis qu'il avoit à Bagdad, & nous recommanda aux principaux officiers du détachement.

Le jour arrêté pour notre départ, nous nous embarquâmes, quelques heures avant les troupes, ayant dessein de voir la ville de Scutare, où elles avoient ordre de s'assembler. Nous arrivâmes à l'endroit où étoit autrefois la ville d'Abyde, connue par le naufrage de Léandre. On voit encore, sur le bord de la mer, une petite tour appellée *la tour de Léandre*. Notre chevalier de Malthe nous dit qu'il se sentoit une tendre dévotion pour le tombeau de ce malheureux amant, & nous enga-

gea d'y faire un pélerinage. Ce lieu n'eſt remarquable que par un puits d'eau douce, qu'on nous dit être conſacré aux manes de l'amant infortuné de la tendre Héro. Nous bûmes, à ſa mémoire, de l'eau de ce puits, qui me rappelloit, à moi Provençal, la fontaine de Vaucluſe.

Vis-à-vis du château des Sept-Tours, ſont les ruines de Chalcédoine. Cette ville, renommée par le quatrieme concile général, n'eſt plus maintenant qu'un village. Nous y allâmes pluſieurs fois; mais nous n'eûmes d'autre plaiſir que celui de la promenade. Nous aimions cependant encore à nous rappeller que c'étoit dans cette ville, qu'on avoit autrefois décidé la fameuſe queſtion des deux natures en Jeſus-Chriſt.

Scutare ſe reſſent de la magnificence de la capitale dont elle eſt voiſine. Les anciens rois d'Illyrie y avoient établi leur cour; elle ſert aujourd'hui de réſidence au Pacha de la province d'Albanie. On y voit une moſquée ſuperbe, & des tombeaux de marbre environnés de cyprès.

Les troupes partirent le lendemain de Scutare. Leur chef, nommé *Mahomet Aga*, nous fit toutes ſortes d'a-

mitiés : pluſieurs officiers en uſerent de même ; les Muſulmans ont un reſpect religieux pour leurs compagnons de voyage ; & le droit d'hoſpitalité eſt, pour eux, ſacré & inviolable. Nous ſuivîmes le rivage de la mer juſqu'à un petit village, où nous arrivâmes le troiſieme jour. Je pris les devants avec le Chevalier & quatre Janiſſaires, pour aller à Iſmid. Le Docteur étoit reſté malade à Conſtantinople.

Iſmide, autrefois Nicomédie, eſt ſituée ſur la pente d'une montagne, à l'extrémité d'un golfe qui s'étend fort loin dans l'Aſie. Elle fut bâtie par Nicomede, roi de Bithynie, allié du peuple Romain. C'eſt près de cette ville, qu'Annibal, après avoir évité bien des embûches, choiſit ſa retraite auprès du roi Pruſias. Mais craignant que ce prince ne le livrât aux Romains qui le lui avoient fait demander, il ſe fit mourir par le poiſon qu'il portoit toujours avec lui. Nicomédie fut une des premieres à embraſſer le Chriſtianiſme ; & elle eſt devenue encore plus célebre par la multitude de martyrs qui y ont répandu leur ſang pour la défenſe de la foi. Conſtantin-le-Grand mourut

dans cette ville ; elle n'a rien aujourd'hui qui la diſtingue, que le titre de *capitale de la province*. Son terroir eſt aſſez fertile en grains ; & les forêts voiſines lui fourniſſent beaucoup de bois, dont les habitants font un grand commerce.

Nous profitâmes du peu d'avance que nous avions ſur la troupe ; & nous pouſſâmes juſqu'à Iſinik, après avoir traverſé la riviere de Sangaria, qui eſt le Sangarus des Anciens. Iſmik, ou Nicée, fut d'abord appellée *Antigonie*, du nom de ſon fondateur Antigone. Lyſimaque le changea en celui de Nicée, pour plaire à ſa femme, fille d'Antipater, qui s'appelloit *Nicæa*. Sa magnificence, ſa grandeur ne furent pas les ſeules choſes qui la rendirent célebre : deux conciles généraux qui y ont été tenus, le premier ſous l'empereur Conſtantin, l'autre ſous le pontificat d'Adrien I, l'ont immortaliſée dans les Faſtes de l'Egliſe. C'eſt-là qu'a été foudroyée cette fameuſe héréſie d'Arius, par les évêques raſſemblés de tout le monde Chrétien. Les habitants du pays, quoique Mahométans pour la plupart, parlent encore, avec une ſorte de vénération, de cette nom-

breuſe & reſpectable aſſemblée. Ils n'en ont cependant point une auſſi haute idée que les Chrétiens, en ce qu'ils croient qu'elle n'étoit compoſée que de moines. On voit à Iſmik une ancienne égliſe Grecque, aſſez belle, dont les Turcs ont fait une moſquée. Le principal commerce de cette ville ſe fait en fayance & en poiſſons, qu'elle tire en abondance d'un lac voiſin.

Nous attendîmes le détachement à Boli, capitale d'un petit canton de la Natolie, à une journée & demie de Nicée. Boli eſt environné de hautes montagnes couvertes de ſapins, de platanes, & de quantité d'arbres fruitiers. Il eſt ſitué dans une belle plaine, ſur le bord d'un lac fort poiſſonneux. Les habitants nous firent voir deux fontaines qui coulent, l'une dans un baſſin de pierre, l'autre dans un baſſin de bois: ils diſent que l'eau de la premiere ſe pétrifie, & que celle de la ſeconde diſſout la pierre: ſi cela eſt, c'eſt tout ce qu'il y a de curieux dans cette ville.

Une des choſes, qui m'étonnoient le plus par toute la Turquie, étoit de ne trouver ni gueux ni mendiants dans les rues, comme en France. La charité

envers les pauvres, auſſi recommandée dans l'Alcoran que dans l'Evangile, eſt une vertu plus générale chez les Mahométans, que parmi les Chrétiens. Outre les aumônes particulieres, rien n'eſt ici plus commun que d'employer des ſommes conſidérables à des fondations utiles, à réparer les chemins, à bâtir des fontaines pour la commodité publique, à conſtruire des ponts, des hôpitaux, des caravanſerais, des bains & des moſquées. Ceux qui ne ſont pas aſſez riches pour entreprendre ſeuls ces grands ouvrages, s'aſſocient avec d'autres perſonnes charitables. Pluſieurs ouvriers s'offrent gratuitement, & ſe font un devoir de contribuer à cette bonne œuvre. Dans les villages qui ſont ſur les grandes routes, les payſans expoſent à la porte de leurs maiſons, des cruches d'eau pour déſaltérer les paſſants; d'autres bâtiſſent ſur les chemins, des cabanes de feuillages, & y attendent les voyageurs dans les plus grandes chaleurs, pour leur préſenter des rafraîchiſſements, & les inviter à ſe repoſer. Les riches vont dans les priſons délivrer ceux qui ſont arrêtés pour dettes: on aſſiſte avec ſoin les pauvres hon-

teux : des familles ruinées par des incendies, ſe rétabliſſent par ces charités ; elles n'ont qu'à ſe préſenter à la porte des moſquées ; & ce qu'il y a de plus louable, c'eſt que les Turcs exercent cette vertu ſans avoir égard à la différence de religion : les Chrétiens, les Juifs y ont part auſſi-bien que les Mahométans.

Cette tendreſſe compatiſſante s'étend juſques ſur les animaux. On nourrit les chiens dans les carrefours & dans les rues ; on leur donne de la paille, pour qu'ils ſoient couchés à leur aiſe, & ſouvent on leur bâtit de petites loges pour les mettre à couvert des injures du temps. Il y a dans pluſieurs villes, des fondations établies pour la nourriture d'un certain nombre de ces animaux. D'autres donnent, par ſemaine ou par mois, de l'argent aux boulangers & aux bouchers, pour qu'ils en aient ſoin ; & il ne faut pas croire que ces ſommes ſoient employées à autre choſe. On voit les diſpenſateurs de ces ſortes d'aumônes, à des heures marquées, environnés d'une troupe de chiens, à qui ils diſtribuent tour-à-tour des morceaux de pain & de viande. Cependant les Turcs les

regardent comme des animaux immondes ; & ſi, par hazard, il en vient un ſe jetter contr'eux, ils ſe croient ſouillés, & ſont obligés de ſe laver ; c'eſt ce qui leur fait éviter un chien qui court dans les rues, comme nous, quand nous voyons venir un cheval échappé.

Les Turcs, ainſi que les Egyptiens, ont auſſi beaucoup d'affection pour les chats, ſoit à cauſe de leur utilité, ſoit parce qu'ils prétendent que Mahomet avoit une tendreſſe extrême pour ces animaux, & qu'étant un jour obligé de ſe lever de ſa place, il coupa un pan de ſa robe, ſur laquelle ſon chat étoit couché, pour ne pas troubler ſon repos. Ils s'imaginent auſſi faire une action méritoire, en donnant la liberté à des oiſeaux. Il y en a qui vont, tous les jours de marché, en acheter une certaine quantité, pour les laiſſer envoler. Le même principe les porte encore à humecter les plantes ſeches qu'ils rencontrent ; ils remuent la terre qui eſt autour, afin qu'elles prennent plus de nourriture. Un de leurs Sultans voyant de loin un arbre qui lui parut avoir la figure d'un Derviche, fonda une petite rente pour qu'on en eût ſoin.

Nous continuâmes notre route par Guérédé, bourg renommé pour ſon marroquin, & par Touſia, petite ville preſque toute remplie de corroyeurs & de tanneurs. Nous y reſtâmes trois jours, pour attendre quelques traîneurs qui n'avoient pu ſe rendre encore au détachement.

La premiere place remarquable, où nous ſéjournâmes depuis que nous fûmes ſortis de la Natolie, eſt Amaſia dans la province de Sivas ou Turcomanie. On croit qu'elle fut ainſi appellée du nom d'une princeſſe qui en avoit la ſouveraineté. Amaſia eſt dans un beau vallon entouré de collines & de montagnes fort élevées. Les maiſons y ſont plus belles qu'à Conſtantinople; mais les édifices publics ſont moins vaſtes & moins ſomptueux. L'air y eſt vif & ſalutaire, le peuple ſpirituel & poli. Le territoire abonde en fruits, en grains & en raiſins excellents. Toute la campagne eſt couverte de vergers & de jardins qui rendent le ſéjour de cette ville délicieux. On nous fit voir un chemin taillé dans le roc ſur une montagne voiſine. Cet ouvrage a dû coûter des peines & des travaux immenſes. Voici, à

ce ſujet, quelle eſt la tradition des gens du pays.

Un homme, d'une force extraordinaire, nommé *Ferha*, étant devenu amoureux d'une princeſſe appellée *Chirin*, qui faiſoit ſon ſéjour à Amaſia, entreprit, pour lui plaire, de couper les montagnes, & de conduire, par ce moyen, des eaux dans la ville. Il n'épargna rien pour venir à bout de ſon projet ; & l'ouvrage étoit déjà fort avancé, lorſqu'il apprit que celle qu'il aimoit, lui avoit préféré un de ſes rivaux. De déſeſpoir il ſe caſſa la ête avec ſa maſſue, plus glorieux qu'Hercule qui changea la ſienne en quenouille pour filer aux pieds de ſa maîtreſſe. Strabon, géographe habile, & judicieux hiſtorien, prit naiſſance à Amaſia.

Sur le chemin qui mene de-là à Tocat, autre ville de la province de Sivas, nous apperçûmes pluſieurs bandes de voleurs qui fuyoient précipitamment du côté des montagnes. Nos Janiſſaires leur donnerent la chaſſe, & en prirent quelques-uns qu'ils contraignirent d'indiquer leur retraite. On pilla les ſouterreins où ils cachoient leurs proviſions ; & on ne les lâcha, que quand on ne

put plus rien en tirer. Tocat eſt une grande ville, ouverte de toutes parts, mais défendue par un fort bâti ſur un rocher eſcarpé : elle eſt bien peuplée, & des plus commerçantes de la province ; elle tire de grandes richeſſes des toiles des Indes, qui lui viennent par l'Arabie, & de toutes ſortes de meubles de cuivre, que ſes habitants travaillent fort adroitement.

Il nous fallut traverſer pluſieurs montagnes couvertes de pins ; &, après bien des fatigues, nous arrivâmes à Sivas. J'avois une Lettre pour le Pacha de cette ville, à qui j'allai la préſenter. Il nous combla d'honnêtetés, & ne voulut point que nous euſſions d'autre logement que ſon palais : il retint auſſi le commandant & les principaux officiers de la troupe, & nous donna un repas magnifique. Après le dîner, il nous quitta pour aller s'amuſer avec ſes femmes, tandis que le commandant & moi nous nous entretenions enſemble de l'extrême puiſſance qu'ont les Pachas dans leurs gouvernements. Il eſt vrai qu'ils ſont expoſés à de grandes diſgraces, & que le Sultan les traite avec la derniere hauteur, ſoit qu'il leur parle,

ſoit qu'il leur écrive. Il ſe plaît quelquefois à les humilier par de ſanglants affronts, juſqu'à leur faire donner la baſtonnade pour les moindres fautes. Quels que ſoient les ordres qu'il leur ſignifie, ils doivent obéir, ou ſe réſoudre à une mort certaine. Comme la plupart de ces gouverneurs ſont forcés d'acheter leur emploi, & ne s'y maintiennent que par des préſents, ils ſe dédommagent de ces avances, par les plus cruelles concuſſions. Ces déſordres ſont en quelque ſorte, autoriſés; & le ſeul remede qu'on y apporte, eſt de dépouiller les coupables des richeſſes qu'ils accumulent; ce qui ſe fait de deux manieres, ſoit à leur mort, en s'emparant de leur ſucceſſion qui appartient à l'empereur; ſoit pendant leur vie, en les deſtituant de leur emploi, & en confiſquant leur or, leurs joyaux, leurs eſclaves, & généralement tout ce qu'ils poſſedent. Ces révolutions ſubites ne ſurprennent pas; on y eſt habitué. On ſait que la naiſſance ne donne pas droit de prétendre aux charges: auſſi les Turcs ne parlent-ils preſque jamais de leurs aïeux, à moins qu'il ne s'agiſſe, dans certains cas, de faire valoir leurs

ſervices ; ce qui réuſſit rarement. Mais un revers pareil à celui qui a fait périr leurs peres, peut les élever aux premiers poſtes de l'empire. C'eſt dans ces moments, qu'ils s'attachent à amaſſer des richeſſes, & à en ſouſtraire une partie à la connoiſſance & à l'avidité des envieux ; c'eſt une planche pour ſe garantir d'une ruine totale, s'ils viennent à faire naufrage dans cette mer orageuſe & pleine d'écueils. Ce ſyſtême les met dans la néceſſité de commettre ſouvent des concuſſions & des violences. La vénalité des charges, & les fréquents tributs qu'exigent les protecteurs, à titre de préſent, les excuſent & les juſtifient ; on les voit rarement vieillir dans le même emploi : ceux qui ont de la prudence évitent, autant qu'ils peuvent, de trop s'expoſer au grand jour.

Chaque gouverneur de province a pour adjoints trois grands officiers, ſavoir, le Mufti, le ſecretaire, & le tréſorier. Ce dernier reçoit les impôts & paie les troupes : le ſecretaire expédie les commiſſions & les édits, & fait l'office de chancelier. L'autorité d'un gouverneur eſt ſi grande, non-ſeulement dans l'étendue de ſa pro-

vince, mais même hors de ſes limites que dans tous les lieux où il ſe trouve, il peut commander deſpotiquement, & infliger une peine capitale aux coupables qu'on lui amene.

Nous paſsâmes ce jour & le ſuivant à Sivas; & je profitai de ce temps pour voir les dedans & les dehors de la ville: elle n'eſt conſidérable ni par ſa grandeur ni par ſes richeſſes. Les murs, qui l'environnoient autrefois, ſont entiérement ruinés: ſon voiſinage de l'Arabie y attire beaucoup de caravanes qui viennent de Bagdad ou de Conſtantinople.

Pendant notre ſéjour à Sivas, nous fûmes témoins d'une exécution ſinguliere. C'étoit la punition d'un boulanger qui pour avoir vendu ſon pain à faux poids, fut cloué pendant vingt-quatre heures, par une oreille, à la porte de ſa boutique. Les Turcs ont un ſoin particulier, que toutes les choſes néceſſaires à la vie ſe trouvent en abondance & à bon marché. Il n'y a aucune ordonnance des Sultans, ou des Viſirs, qui ait érigé en maîtriſe le corps des fabriquants d'étoffes. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait à Conſtantinople des communautés nombreuſes, qui ont des réglements émanés du Divan, & des officiers

pour les faire obſerver. Il y a auſſi au Béſeſtan, un homme chargé d'y maintenir le bon ordre, & de veiller à ce que les marchands faſſent leur commerce avec probité & bonne foi. Les fabriquants du pays ſe bornent à imiter ſervilement les étoffes étrangeres; le goût des conſommateurs leur tient lieu de réglement pour la largeur & le choix des matieres, des couleurs & des deſſeins. Chacun fait ce qu'il croit devoir le plus contribuer à la vente de ſes étoffes. Le miniſtere permet également aux ſujets du Sultan, & aux étrangers, de fabriquer & de vendre dans le Béſeſtan, & ailleurs, tout ce qu'ils veulent, ſans les obliger à acheter un privilege, & à ſe faire recevoir marchands. Cette liberté a toujours eu le ſuffrage des plus grands Viſirs; & le public paroît d'autant plus jaloux de la conſerver, qu'elle lui eſt avantageuſe. On ſuppoſe que chaque particulier connoît & doit ſavoir apprécier ce qu'il achete. On ne livre cependant pas les acheteurs à la mauvaiſe foi des commerçants. Il eſt des loix pénales contre ceux qui vendroient de la dorure fauſſe, quand on leur demande de l'or

fin, parce qu'il n'y a que les connoiſſeurs qui puiſſent s'appercevoir de la fraude. Un négociant doit être également ſcrupuleux ſur l'aunage, & très-attentif à ne pas donner une qualité d'étoffe pour une autre, des couleurs fauſſes pour des fines, parce qu'il ſe décrieroit, & ſeroit forcé de reprendre tout ce qu'il auroit vendu, ſuivant une loi de l'Alcoran, qui veut que tout marché frauduleux ſoit de nulle valeur. Les Turcs croient n'avoir beſoin que de deux ſortes de ſurveillants; les uns pour rendre juſtice aux particuliers, trop peu inſtruits pour connoître la défectuoſité des marchandiſes; les autres, pour empêcher les ſujets du Grand-Seigneur de faire uſage des étoffes prohibées. Ils ſe contentent, la premiere fois, de couper en pieces les vêtements de ceux qui en portent, avec menace des galeres, en cas de récidive. On s'habille comme on veut dans l'intérieur des maiſons; mais on eſt forcé de s'obſerver en public. L'empereur n'empêche pas qu'on n'introduiſe, dans ſes Etats, des étoffes étrangeres; elles paient de gros droits; & c'eſt ſon avantage. On ne s'en ſert qu'en ſecret; & par-là l'on défere à la loi; le

le prince & le peuple ſont également ſatisfaits de cet arrangement.

Il y a ici, comme parmi nous, des arts & des métiers érigés en maîtriſe : le charpentier ne peut faire ce qui eſt réſervé aux maçons ; ni le menuiſier ce qui eſt du reſſort des charpentiers, ſans s'expoſer à être punis très-ſévérement. Il eſt défendu à tout Chrétien, de quelque nation qu'il ſoit, d'exercer, à Conſtantinople, ſous peine d'avoir le poing coupé, la profeſſion d'étameur.

Des officiers de police ſont chargés, dans toutes les villes, d'examiner les meſures & les poids. On peut envoyer un enfant au marché, ſans craindre qu'on le trompe. Ces officiers l'arrêtent quelquefois, pour examiner le poids & la qualité des choſes qu'on lui a vendues ; & s'ils s'apperçoivent qu'il a été trompé, ils condamnent le marchand à l'amende ou à la baſtonnade, & le plus ſouvent à l'une & à l'autre. La loi porte que celui qui donnera un oignon de moins, recevra trente coups de bâton ſous la plante des pieds. Quelquefois on fait paſſer le cou du vendeur infidele entre deux groſſes planches échancrées & chargées de ſonnet-

tes ; on le promene en cet équipage par toute la ville ; & chaque fois qu'il demande à ſe repoſer, on lui fait payer une certaine ſomme. On punit du même châtiment les médecins qui, par ignorance, laiſſent mourir leurs malades. Le bruit que font les ſonnettes, avertit les paſſants de ne pas confier leurs jours à des gens qui ne travaillent qu'à les abréger.

Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, que rien n'eſt plus commun en Turquie, que les charlatans qui ſe vantent de guérir toutes ſortes de maladies, avec des recettes qu'ils inventent, ou qu'ils ſe tranſmettent. Une Italienne, qui ſe mêloit ainſi de diſtribuer des médicaments, fut appellée chez la femme d'un Pacha, qui ſe plaignoit d'un ſerrement de cœur. L'Italienne propoſa un lavement ; & comme les Turcs ne connoiſſent point ce remede, les femmes eſclaves, qui étoient autour du lit de leur maîtreſſe, ſe regardoient les unes les autres, & en demandoient l'explication. Elle leur donna, le mieux qu'il lui fut poſſible, une idée de la ſeringue, & de l'uſage qu'elles devoient en faire. Ces femmes éclaterent

de rire, lorſqu'elle eut achevé ſa deſcription. On la pria néanmoins d'apporter ſon remede le lendemain; & comme ce médicament leur parut très-ſingulier, elles crurent devoir s'en défier; &, de concert avec leur maîtreſſe, elles firent le complot d'en faire l'épreuve ſur celle même qui l'avoit propoſé. Celle-ci ne s'attendoit pas à cet accident; & comme elle prévoyoit que ſa malade ſeroit long-temps à ſe réſoudre à prendre ſon lavement, elle l'avoit mis très-chaud dans la ſeringue. Lorſqu'elle fut entrée dans l'appartement, les eſclaves vinrent avec empreſſement pour voir cette machine inconnue, dont elle leur avoit parlé. Elle leur montra comment on s'en ſervoit; & quand elles ſe crurent aſſez ſavantes, leur maîtreſſe leur ordonna d'en faire l'eſſai ſur la femme-docteur. Quatre eſclaves des plus fortes la ſaiſirent, & l'eurent bientôt miſe en ſituation de faire la premiere, l'épreuve de ſon remede. On lui donna le lavement, qui lui brûloit les entrailles; les cris affreux qu'elle pouſſoit, les excitoient à n'en pas laiſſer perdre une goutte. Après cette cruelle opération, on la jetta hors des apparte-

ments, en insultant à sa douleur, par des éclats de rire, qui firent accourir tous les eunuques. Elle passa au milieu d'eux; & comme elle avoit rendu son remede dans l'instant qu'on l'avoit laissée en liberté, la puanteur qu'elle répandoit, augmentoit leur étonnement. Elle ne savoit où se réfugier: les eunuques, instruits par les esclaves, la suivoient en poussant des huées. Elle auroit voulu cacher son aventure; mais tout le monde en fut instruit; & le préjugé contre les lavements, s'accrut toujours davantage parmi les femmes Turques.

Nous employâmes quatre jours pour aller de Sivas à Divrigui, dans la province de Diarbek. Toute cette route étoit infestée de brigands, qui mettoient à contribution les villages & les bourgs. Nos soldats, qui ne cherchoient eux-mêmes qu'à piller, les poursuivoient jusques dans les montagnes; mais les habitants n'y gagnoient pas beaucoup: ils étoient presqu'aussi tourmentés des Janissaires, que des voleurs. Divrigui est situé dans un grand vallon, entrecoupé de plusieurs ruisseaux qui vont se jetter dans l'Euphrate. Il y a quantité

de jardins dans cette ville ; les environs ſont très-fertiles, mais peu cultivés, par la crainte qu'on a des montagnards. Une des principales richeſſes du pays vient des mines de fer & d'aimant, qui y ſont très-abondantes.

Plus avant, entre des montagnes impraticables qu'il nous fallut traverſer, on trouve auſſi des mines d'or & d'argent, dont l'Etat tiroit autrefois un grand profit : elles ſont aujourd'hui mal entretenues, ſoit que le manque de bois, ſoit que la miſere des ouvriers les rendent preſque inutiles. J'eus la curioſité de deſcendre dans celle de Kiebban, après avoir paſſé l'Euphrate qui coule au bas de la mine : je vis quantité de ſouterreins, de chambres, de voûtes, d'ouvriers, mais peu d'or & d'argent. La plus conſidérable de ces mines étoit celle d'Argana, gros bourg au-delà de Kiebban, où l'on fait auſſi d'excellent vin. Nos compagnons de voyage ne s'oublierent point en cet endroit ; ils pillerent les celliers des payſans, enfoncerent les tonneaux, vuiderent les cruches par-tout où ils purent en trouver. Le Tigre baigne le pied de la montagne ſur laquelle eſt ſitué Argana ; mais

il eſt ſi étroit & ſi reſſerré dans cet endroit, qu'il a plutôt l'air d'un ruiſſeau que d'un fleuve.

Au ſortir des montagnes, nous apperçûmes Diarbékir, où nous arrivâmes en peu de temps. Cette ville, appellée autrement *Amid* ou *Caramid*, donne le nom à la province de *Diarbek*, dont elle eſt la capitale : c'eſt l'ancienne Méſopotamie. Elle eſt ſituée dans une plaine charmante, ſur le bord du Tigre. L'enceinte de ſes murailles, qu'un empereur Grec fit bâtir, ſubſiſte encore avec les ſoixante-douze tours dont elles étoient flanquées. Les Turcs les ont relevées en partie, & réparées, auſſi bien que les tours, qu'on dit avoir été conſtruites en l'honneur des ſoixante-douze Diſciples de Jeſus-Chriſt. Outre ces défenſes, il y a encore une forteresſe, dans laquelle le gouverneur a un magnifique ſerrail. Les bords du fleuve ſont couverts de jardins & de parterres, où les habitants vont paſſer les beaux jours dans les plaiſirs & dans les fêtes. On fait ici une quantité prodigieuſe de maroquin rouge, de drap & de toile de la même couleur. Ce qui nous intéreſſa davantage pour le peuple de Diarbékir, c'eſt

ſon humanité, ſa douceur, ſa politeſſe. De toutes les villes de la Turquie, & même de tout l'Orient, celle-ci eſt la ſeule où les femmes jouiſſent d'une liberté honnête ; elles vont à la promenade avec les femmes chrétiennes ; & les maris n'en prennent aucun ombrage.

Nous pourſuivîmes notre route juſqu'à Mardin, petite ville ſur la frontiere du Curdiſtan. Ce n'eſt, à proprement parler, qu'un fort bâti à mi-côte d'une haute montagne, à douze lieues de Diarbékir : ſon aſſiette avantageuſe, jointe aux remparts & aux tours qui l'environnent, le mettent à l'abri de toute inſulte. On dit que ce château arrêta ſeul, pendant ſept ans, l'armée du redoutable Timur ou Tamerlan, & que ce vainqueur de l'Aſie fut contraint d'en lever le ſiege, pour ne point perdre le fruit de ſes conquêtes. Mardin eſt renommée pour ſes prunes, qui ſont d'une très-bonne qualité, & pour quantité d'excellents fruits & de vins que produit ſon territoire : elle eſt voiſine du mont Arar, cette montagne d'Arménie, où l'on dit que l'arche de Noë s'arrêta après le déluge.

Le Curdiſtan eſt, en partie, habité par

un ancien peuple, dont l'origine eſt peu connue. Ce ſont les Yéſides, que les uns font deſcendre des Arabes, les autres des Chaldéens. Ils ſont naturellement portés au brigandage & au vol: & rien ne leur eſt plus ordinaire que d'inſulter les caravanes. La plûpart menent une vie errante, conduiſent leurs troupeaux de montagnes en montagnes, & s'arrêtent dans les lieux où ils trouvent de bons pâturages. Ils habitent ſous des tentes rondes, couvertes d'un feutre noir, & environnées d'une paliſſade de roſeaux & d'épines, qui en défendent l'accès aux bêtes féroces. Ils les arrangent en cercle dans un grand eſpace, au milieu duquel ils placent les troupeaux. Leurs femmes ſont laides, mais hardies, fortes & naturellement farouches. Les hommes ſont vaillants, fiers & cruels. Ils ne ſont ni Chrétiens, ni Mahométans, ni Juifs, ni Idolâtres; on chercheroit inutilement dans l'Aſie un peuple plus groſſier & plus ſtupide. On diviſe celui-ci en deux claſſes de citoyens, dont les uns ſont habillés de noir, & les autres de blanc. Les premiers font profeſſion d'une vie auſtere, qui leur attire une grande conſidération. Lorſque

les blancs & les noirs ſe rencontrent, les blancs baiſent l'habit des noirs, ſans que ceux-ci leur rendent la même civilité. La maniere de ſe ſaluer conſiſte, parmi les noirs, à baiſer la manche de leur robe, ſans proférer une parole ; les autres ſe parlent & ſe font des compliments. Les Yéſides boivent du vin, mangent de la chair de porc, & s'abſtiennent, autant qu'il eſt poſſible, de ſe faire circoncire. Un des points de leur religion, eſt qu'il ne faut pas maudire le diable, parce qu'il eſt, diſent-ils, la créature de Dieu, & qu'il rentrera, peut-être, un jour en grace avec lui. Ils n'ont point de bible, de jeûnes, de fêtes, de temples, ni d'heures réglées pour la priere ; mais leur coutume eſt d'adorer Dieu à la pointe du jour, en joignant les mains. Ils aiment beaucoup les Chrétiens, qu'il appellent leurs *comperes*, & ſe font gloire d'honorer Jeſus-Chriſt, auquel ils attribuent pluſieurs miracles. La curioſité ſeule les attire dans les moſquées ; ils entreroient plus volontiers dans les égliſes, s'ils ne craignoient d'être maltraités par les Turcs. Ils enterrent leurs morts ſans cérémonie ; ſeulement ils chantent quel-

ques cantiques à l'honneur de Jeſus-Chriſt & de la Vierge, & accompagnent leur chant d'un inſtrument à deux cordes, qui a quelque reſſemblance avec nos guitarres. Leur loi ne permet pas de pleurer la mort d'un noir ; au contraire, les parents du défunt doivent ſe réjouir, & paſſer les jours de deuil dans les feſtins & les amuſements, pour célébrer l'entrée du mort dans le ciel. Les noirs ne coupent jamais leur barbe, ſe font un point de religion de n'égorger aucun animal, & portent le ſcrupule juſqu'à éviter, en marchant, de mettre le pied ſur une fourmi, & ſur tout autre inſecte, parce que s'ils étoient, diſent-ils, à la place de ces animaux, ils ne voudroient pas être écraſés : bien différents de ces petits-ſeigneurs François, qui, dans des chars dorés, écraſent les hommes comme des inſectes.

Si une femme Yéſide eſt convaincue d'adultere, ſon pere, ſon frere, ou ſon mari la tue, & maſſacre ſon amant, à moins qu'il ne rachete ſa vie en payant une certaine ſomme. Si cette compenſation n'a pas lieu, le corps du galant eſt expoſé dans la tente du mari ; &

tous ceux qui y entrent, donnent un coup d'épée au cadavre, pour marquer l'horreur qu'ils ont d'un pareil crime.

Lorſque ces peuples ſont invités dans des feſtins, ils mangent avidement, s'endorment quand ils ſont raſſaſiés, & recommencent à manger dès qu'ils ſe réveillent. Ils ne quitteroient jamais la table, ſi leur hôte ne les congédioit, en leur diſant qu'il n'a plus rien à leur donner.

Pendant notre ſéjour à Mardin, nous perdîmes deux de nos Janiſſaires qui furent mordus par des ſerpens. Ces animaux ſont en grand nombre dans ce canton, & ſi dangereux, que l'on meurt à l'inſtant même qu'on eſt bleſſé.

On campa, après huit heures de marche, à Niſibin, petite ville qu'arroſe le fleuve Hermas : elle eſt vantée pour ſes roſes blanches ; & l'on prétend que, dans plus de trente mille jardins qui ſont à Niſibin & dans ſes environs, il ne ſe trouve pas une ſeule roſe rouge. Tout ce que je puis aſſurer, c'eſt que je n'y en ai vu aucune. Niſibin, bâtie par Nemrod, donna naiſſance à l'apôtre S. Jacques qui la protégea, dit-on, contre les Perſes.

Depuis cette ville juſqu'à Eski-Moſul ou le vieux Moſul, on ne trouve ni villages ni habitants ; c'eſt n'eſt plus qu'un déſert aride & ſtérile. En conſéquence, nous fîmes des proviſions pour ſix jours ; c'étoit à-peu-près le temps que nous devions employer à faire cette route. Nous trouvâmes les habitants d'Eski-Moſul dans les divertiſſements & dans la joie, à l'occaſion du Bairam qui eſt la fête la plus ſolemnelle des Turcs, & la fin de leur grand jeûne : elle répond à la Pâque des Chrétiens & au premier jour de l'an.

Dès qu'on apperçoit la nouvelle lune du mois qui ſuit le Ramazan, le bruit des canons en donne avis aux habitants. Les tambours & les trompettes mêlent leurs accords aux acclamations du peuple ; & l'on ſe prépare à la fête. Avant le point du jour, les grands de l'empire, (ſi c'eſt à Conſtantinople) & les principaux officiers ſe rendent à la porte du ſerrail. Le Sultan en ſort ſur les cinq heures du matin, & paſſe au milieu d'eux, pour aller faire ſa priere à Sainte-Sophie. Lorſqu'il eſt de retour de la moſquée, il va ſe placer ſur un trône qui lui eſt

préparé dans la ſalle du Divan ; & là il reçoit les compliments & les préſents du premier Viſir & du Moufti, au nom des grands & du clergé. Ce jour-là, les rues ſont remplies d'une foule prodigieuſe de peuple. Les Turcs qui ſe rencontrent, s'embraſſent & ſe ſouhaitent toutes ſortes de proſpérités : on dit même qu'ils ſe réconcilient avec leurs ennemis, & qu'ils ſe pardonnent les injures.

On tend, dans les places & dans les carrefours, des eſcapolettes ornées de feſtons & de banderolles. Les Turcs ſe plaiſent fort à ce jeu ; &, pour quelque monnoie, ils ſe divertiſſent des heures entieres. Les roues de fortune ſont auſſi de leur goût. Quelque averſion qu'ils aient pour les figures qui, ſelon eux, ſont partie de l'idolâtrie, ils courent en foule aux marionnettes, dont il y a grand nombre à Conſtantinople pendant le Bairam. Je ne parle pas des parties de débauche & de cabaret ; elles précedent & accompagnent tous ces divertiſſements ; & un Turc ne goûte de vrai plaiſir, que dans le vin & avec les femmes. Des bateleurs de toute eſpece contribuent à varier les amuſements de cette fête

qui dure trois jours. Ils repréſentent des comédies & des farces groſſieres. Quelques-uns font mouvoir, derriere une toile tranſparente, de petites figures plattes, qu'ils conduiſent ſi adroitement, que ce ſpectacle eſt beaucoup plus amuſant, que celui de nos marionnettes. Leurs tours de ſoupleſſe ſont prodigieux. Ils danſent ſur des cordes lâches ou tendues, au milieu des épées nues dont elles ſont hériſſées. Couchés à la renverſe ſur le tranchant de deux cimeterres, on leur met ſur la poitrine une groſſe enclume, ſur laquelle pluſieurs hommes frappent à coups redoublés. Ils ſe font auſſi caſſer, ſur la tête, des pierres d'une groſſeur énorme. D'autres prennent avec la main, ou avec les dents, des fers rougis au feu, ou marchent nuds pieds ſur des herſes garnies de pointes d'acier, & ſur des couteaux qui préſentent le fil. Les mêmes baladins apprivoiſent des ſerpents, font danſer des ânes, des chiens & d'autres animaux, & dreſſent de petits oiſeaux à rapporter des pieces d'argent.

Nous vîmes une image de ces divertiſſements à Eski-Moſul. Cette ville, qui n'offre plus que des débris & des

tas de pierres, étoit, dans les premiers siecles du monde, une des plus grandes villes de l'Asie, & s'appelloit *Ninive*. L'Ecriture sainte la nomme *la grande cité*, & lui donne plus de trente lieues de circuit. Ninus, premier roi des Assyriens, en jetta les fondements sur les bords du Tigre, près de mille ans après le déluge. Elle étoit défendue par quinze cents tours hautes de deux cents pieds. Trois chariots pouvoient aller de front sur ses murailles: elle fut détruite, deux cents après, sous le roi Sardanapale, par Arphazad, roi des Mèdes. Les habitants nous montrerent une chapelle qu'ils ont bâtie en l'honneur du prophête Jonas, que Dieu envoya à leurs peres, pour leur prêcher la pénitence. Voici la tradition du pays, au sujet de ce grand événement. Les Ninivites s'étant convertis aux exhortations du prophête, retournerent à leurs désordres, après quarante ans. Dieu renversa la ville de fond en comble; & tous les habitants furent ensevelis sous ses ruines. Je ne vous cacherai pas, Madame, que je me plaisois à parcourir les rues d'une ville, où je me figurois qu'avoit passé cet homme

chargé des ordres du Seigneur : je croyois preſque lui entendre prononcer ces paroles terribles, que, *dans quarante jours, cette ſuperbe cité des Aſſyriens ſeroit détruite.* Je ſentois alors un frémiſſement qu'on ne peut guere éprouver, que ſur les lieux mêmes où ſe ſont paſſés ces redoutables événements.

Moſul, ou la nouvelle Ninive, à huit lieues d'Eski-Moſul, eſt ſituée, comme l'autre, ſur le Tigre ; & c'eſt ce qui la fait prendre quelquefois pour la véritable Ninive. Quantité d'édifices publics & particuliers l'embelliſſent, entr'autres, le palais du Pacha, la moſquée cathédrale & les caravanſerais. Le commerce des habitants, qui eſt conſidérable, ſe fait en toiles de coton & en marchandiſes des Indes.

A quelque diſtance de Moſul, eſt une fortereſſe appellée *Bidlis*, du nom d'un des officiers d'Alexandre. On raconte que ce prince ayant trouvé ce lieu commode & avantageux par ſa ſituation & pour la bonté de ſes eaux, y laiſſa cet officier, & lui ordonna d'y bâtir un fort qui fût imprenable. Le monarque, à ſon retour de Perſe, paſſa

par le même lieu, & voulut viſiter la nouvelle fortereſſe : on lui en ferma les portes. Outré de cet affront, il en fit le ſiege ; mais n'ayant pu venir à bout de ſon entrepriſe, il fut contraint de l'abandonner. Alors Bidlis alla le trouver, lui préſenta les clefs, & dit qu'il avoit réuſſi à bâtir un fort imprenable, puiſqu'Alexandre lui-même n'avoit pu le prendre.

Nous quittâmes Moſul, & ſuivîmes la route de Bagdad par Kierkiouk, où nous arrivâmes après cinq jours de marche. Kierkiouk eſt une ville de moyenne grandeur, où les Pachas du diſtrict de Chéréfour font leur réſidence. Près de là eſt un lieu appellé *le tombeau d'Alexandre*, qui n'a de remarquable que le nom de ce conquérant.

Dans le voiſinage de Kierkiouk, nous rencontrâmes un monaſtere de Derviches qui obſervent la régle la plus rigoureuſe ; car ce que la vraie piété opere parmi les Chrétiens, le fanatiſme le fait, & peut-être au-delà, chez les Turcs. Ceux-ci ont, comme nous, différentes eſpeces de religieux. Leur nombre ſe multiplie continuellement, par les nouveaux établiſſements que

chacun eſt maître de faire à ſa fantaiſie. Le ſeul obſtacle qui s'oppoſeroit à ces fondations, ſeroit le défaut de ſubſiſtance, mais on le leve en permettant la quête aux Derviches, comme nous à nos religieux mendiants.

Les anciens ordres de ces moines Turcs ont, pour la plûpart, des revenus; mais ils ſont ſi mal adminiſtrés, que la plus grande partie tourne au profit des ſupérieurs. Le reſte ſuffit à peine au néceſſaire des ſimples moines, qui, ſans faire vœu de pauvreté, comme les nôtres, vivent cependant plus pauvrement. Ennemis déclarés du travail, l'oiſiveté eſt pour eux le ſouverain bien; fumer, dormir & nettoyer leur pipe, voilà à peu près à quoi ils paſſent leur vie. Quelques-uns ſe donnent en ſpectacle au peuple: d'autres s'appliquent à la magie pour gagner de l'argent. Tous feignent de mépriſer les honneurs & les plaiſirs; & tous tiennent à ces choſes, encore plus que les gens du monde. Ils diſent qu'il ne faut point voler; & ils volent quand l'occaſion ſe préſente. Auſſi les marchands ne laiſſent-ils jamais un moine approcher de leur boutique. Leur habillement reſ-

ſemble à celui des autres Turcs, à la différence d'un bonnet fort large, qu'ils portent ſur la tête, & dont la forme eſt à peu près celle d'un chapeau ſans fond. Les uns ſont vêtus de blanc ; d'autres ne ſont couverts que de haillons, & portent une pique à la main ; d'autres enfin vont preſque nuds. Ces derniers s'attirent la vénération, en contrefaiſant les idiots ; car ici, comme en Egypte, on a un très-grand reſpect pour les inſenſés & les imbécilles. Le ſupérieur des Derviches commande à ſes religieux avec une autorité abſolue. Ils ſont néanmoins toujours libres de ſe retirer, quand ils s'ennuient de ce genre de vie. Malgré cette liberté, il y a en Europe plus de moines apoſtats, qu'on ne voit en Turquie de Derviches défroqués. L'obéiſſance ne leur coûte rien ; la domination du ſupérieur eſt douce : il ſe ſouvient qu'il commande à ſes égaux, qu'il tient d'eux ſon autorité, & qu'ils ne ceſſent pas d'être libres.

La maniere dont prient ces religieux, a quelque choſe de ſingulier. Ils commencent par danſer au ſon de la flûte & du tambourin, en prononçant

le mot de *Dieu*, & en tournant ſur eux-mêmes avec rapidité. Leur voix s'augmente par gradation, ainſi que la viteſſe avec laquelle ils tournent, juſqu'à ce que n'ayant plus de force, ils tombent les uns ſur les autres, le viſage contre terre. Alors le ſupérieur vient à leur ſecours, &, au moyen d'une courte priere, les fait revenir à eux, ou croit le faire.

C'eſt une charge très-onéreuſe pour l'Etat, que la multitude prodigieuſe de ces moines inutiles & fainéants; mais le gouvernement les tolere par crainte, le peuple les ſoutient par ſuperſtition; les honnêtes gens s'en moquent.

A quelques lieues du monaſtere de Kierkiouk, nous vîmes pluſieurs ſources de naphte & une de réſine. J'approchai ſi près de cette derniere, que je penſai m'empêtrer les pieds. Je ne conçois pas trop, Madame, d'où & comment s'eſt formée cette ſource; je laiſſe cet examen aux naturaliſtes: ils ſauront mieux, là-deſſus, vous ſatisfaire, que tout ce que je pourrois vous dire.

Nous nous rendîmes enfin à Bagdad, capitale de l'ancienne Chaldée,

où le Pacha raſſembloit les troupes de ſon gouvernement. Ce pays, plus fameux qu'aucun autre par ſes antiquités ſacrées & profanes, a été la patrie d'Abraham, & forma la principale province de l'empire Aſſyrien. On y voyoit Babylone, la plus vaſte & la plus ſuperbe ville que les hommes aient jamais conſtruite, & dont il reſte aujourd'hui ſi peu de veſtiges, qu'on ignore même le lieu où elle étoit ſituée. Pluſieurs officiers, avec qui nous étions venus de Conſtantinople, nous préſenterent au Pacha, & l'engagerent à nous accorder ſa protection.

Bagdad, quoique bâtie à-peu-près aux mêmes lieux que la fameuſe Babylone, n'eſt pas la même que cette capitale de l'Aſſyrie. Celle-ci étoit aſſiſe ſur l'Euphrate : l'autre eſt maintenant ſur le Tygre : ce qui n'empêche pas qu'elle ne ſoit regardée comme la nouvelle Babylone. Vous ſavez, Madame, que Nemrod, petit-fils de Noë, fut le fondateur de cette ville puiſſante. Sémiramis, veuve de Ninus, roi des Aſſyriens, l'augmenta conſidérablement. Elle fit faire ſes murs de briques cuites, cimentées avec du bitume,

& employa à cet ouvrage immenſe trois cents mille ouvriers pendant un an. La ville avoit quatre cents ſtades de circonférence, & cent portes d'airain avec des foſſés profonds alentour ; mais rien n'étoit comparable à ſes magnifiques jardins, ſuſpendus en l'air, avec un artifice inimitable. Elle fut long-temps la capitale de tout l'Orient; mais Cyrus, roi des Perſes, s'en rendit maître, en détournant le cours de l'Euphrate, & la ruina.

Pour Bagdad, elle fut bâtie par un Calife qui y établit le ſiege des empereurs Arabes. On la nomma *Médinatol-Salam*, c'eſt-à-dire, *ville de paix*. Mais le peuple l'appella *Bagdad*, du nom d'un hermite qui faiſoit ſon ſéjour dans ce lieu ; & ce dernier nom a prévalu, parce que le peuple reſpecte quelquefois plus un dévot, qu'un empereur.

Les Califes y tinrent leur cour pendant l'eſpace de pluſieurs ſiecles : elle paſſa depuis ſous la domination des Perſans, & enfin ſous celle des Turcs qui la poſſedent actuellement. Cette ville eſt environnée de fortes murailles de briques & de cent ſoixante-trois baſtions : ſon circuit eſt de douze mille trois

cents coudées. Le palais du Pacha eſt grand & magnifique : ſes jardins ſont beaucoup plus beaux que ceux du Grand-Seigneur à Conſtantinople : ils ſont plantés d'orangers, de citronniers, de cyprès, dont l'ordre & les proportions forment des promenades charmantes. Les bains, les colleges, les caravanſerais ſont en grand nombre dans Bagdad. Les moſquées ſont preſque toutes enrichies de marbre, de porphyre & d'azur. Ce qu'elles ont de plus curieux, ce ſont leurs minarets : ils ſont tous penchés vers la Mecque ; & le vulgaire ſuperſtitieux aſſure que c'eſt un miracle du ciel en faveur du Prophête. Le commerce des habitants eſt prodigieux, ſoit à cauſe du voiſinage de l'Arabie, des Indes & de la Perſe, ſoit par rapport au paſſage des caravanes qui viennent d'Alep, de Smyrne, & des autres parties occidentales de l'empire Ottoman. Tout cela attire dans cette ville un grand concours d'étrangers. Ses habitants ſont un mêlange de Turcs, de Perſans, d'Arabes, de Juifs, & de Chrétiens Arméniens. Les Latins y ont auſſi un évêque ; & il y a ici deux couvents de moines Catholiques, dont

l'un eſt occupé par des Capucins, & l'autre par des Carmes.

Les bazards de cette ville, ſa citadelle & ſes autres édifices publics ſont aſſez beaux. Le terroir eſt très-fertile; &, outre quantité d'excellents fruits, il produit du riz, du bled, des dattes, des figues, des oranges.

Les Amazones, qui ont fondé tant de villes célebres en Orient, pourroient bien auſſi avoir contribué à la conſtruction de Bagdad. Il ſemble que les femmes de cette ville aient hérité des inclinations de ces fameuſes héroïnes. Elles ne veulent jamais ſortir qu'à cheval : celles qui n'en ont pas le pouvoir, aiment mieux reſter enfermées dans leurs maiſons, que de paroître en public ſans cette monture. Un de nos amis nous fit obſerver une choſe aſſez ſinguliere : les courtiſanes ont toujours les pieds dans l'étrier; c'eſt ce qui les diſtingue des honnêtes femmes qui les mettent dans les courroies, auxquels l'étrier eſt attaché.

Tandis que j'étois dans cette ville, je trouvois tous les jours de nouveaux motifs, qui me perſuadoient qu'elle n'eſt point l'ancienne Babylone, mais plutôt

la

la ville de Séleucie, que la géographie des Anciens place ſur le bord du Tigre, à trois mille ſtades de Babylone. Voici encore ce qui me confirma dans cette opinion. A trois lieues de Bagdad, dans une raſe campagne, entre le Tigre & l'Euphrate, eſt une tour appellée *Mégara* par les habitants du pays, & *Babel* par tous les voyageurs. C'eſt une maſſe ſolide, qui reſſemble plutôt à une montagne qu'à une tour. En la conſidérant avec attention, je crus y appercevoir une forme quarrée, dont les quatre faces regardent les quatre parties du monde. Elle á plus de cent mille pas de circuit; & ſa hauteur actuelle eſt d'environ cent trente pieds. Quand nous eûmes fait le tour de ces auguſtes débris, nous montâmes deſſus, dans l'eſpérance de découvrir quelques veſtiges d'un monument ſi intéreſſant pour le genre humain. Chaque pas que nous faiſions, nous rappelloit l'entrepriſe hardie de nos premiers peres. Nous trouvâmes pluſieurs cavernes, où les Mahométans croient que deux anges, appellés *Harut* & *Marut*, ſont ſuſpendus par les cheveux. Ils diſent que ces eſprits céleſtes ayant été envoyés ſur la

terre, pour examiner les actions des hommes, ne ſongerent qu'à ſéduire les femmes. Dieu, en punition de leurs crimes, les tient enfermés dans ces ſouterreins juſqu'au jour du jugement.

Ce que nous avions vu juſqu'alors, n'étoit pas capable de nous ſatisfaire. Nous dîmes à nos valets de creuſer dans différents endroits que nous leur montrâmes; mais leurs outils ne pouvoient pénétrer plus de deux ou trois pouces en terre. Nous remarquâmes pluſieurs rangs de briques qui nous parurent avoir été ſéchées au ſoleil. J'en pris une, que nous eûmes beaucoup de peine à arracher; & je lui trouvai quatre doigts d'épaiſſeur. Tandis que je faiſois creuſer d'un côté, le Chevalier qui travailloit d'un autre, fit une découverte qu'il me communiqua auſſi-tôt. C'étoit un rang de paille ou de roſeaux hachés, mêlés avec de la poix & du bitume. Ce rang étoit épais de trois doigts; & il y en avoit un de cette matiere après ſept rangs de briques. Notre ardeur & notre application à faire toutes ces recherches, nous empêcherent de nous appercevoir que la plus grande partie du jour étoit écoulée. On nous avertit qu'il

étoit temps de nous retirer ; & nous reprîmes à regret le chemin de Bagdad.

Etant dans cette ville, je fus fort ſurpris de trouver des femmes Turques qui faiſoient leurs prieres dans une égliſe Chrétienne, deſſervie par des Capucins. J'en entendis une qui, étant proſternée devant un autel de la Vierge, ſe frappoit la poitrine, étendoit les bras vers ſon image, & lui adreſſoit ces paroles : « O Marie ! la mere du grand prophete „ Jeſus, je vous conjure, par la vie de „ cet aimable enfant que vous tenez „ dans vos bras, qui eſt la couronne „ de votre tête, & la lumiere de vos „ yeux, d'avoir pitié de moi „. Au ſortir de l'égliſe, je témoignai mon étonnement au pere gardien qui m'accompagnoit, & qui me répondit : « Tous „ les Turcs ne ſont pas également prévenus en faveur de la religion qu'ils „ profeſſent. Pluſieurs familles n'ayant „ originairement embraſſé le Mahométiſme, que par des motifs de crainte „ ou d'intérêt, il y a beaucoup de ces „ nouveaux Mahométans, qui ont un „ penchant ſecret pour le Chriſtianiſme. „ Dans les provinces éloignées de la „ capitale, on voit des Muſulmans qui

„ invoquent nos ſaints avec la même
„ dévotion que ceux de leur culte. Les
„ Turcs de cette contrée puniroient du
„ dernier ſupplice un homme qui blaſ-
„ phêmeroit le nom de Jeſus-Chriſt. Au
„ ſurplus, continua notre Capucin, il
„ y a en Turquie un aſſez grand nom-
„ bre de gens fort indécis en matiere de
„ religion. Quand on les queſtionne ſur
„ cet article, ils répondent froidement:
„ Dieu ſait qui a tort ou raiſon. Un
„ Arménien étant allé viſiter un Turc
„ qui ſe mouroit, ce dernier dit en le
„ voyant: Mon Dieu, ſi j'étois bien
„ perſuadé que la religion de ce Chré-
„ tien fût meilleure que la mienne, je
„ l'embraſſerois de tout mon cœur.

„ Cet eſprit d'incertitude conduit na-
„ turellement à l'incrédulité; auſſi voit-
„ on ici des impies qui rejettent avec le
„ même dédain tous les cultes. Cette
„ ſecte a un grand nombre de partiſans
„ parmi les grands, les gens de loi &
„ les ſavants; mais ils ont du moins
„ le bon eſprit de ne point chercher
„ à faire de proſélytes, & ne s'entre-
„ tiennent de leurs opinions, qu'avec
„ les perſonnes qui penſent comme eux.
„ Ils s'aiment tendrement les uns les

„ autres, & ſe rendent réciproquement
„ tous les ſervices qui dépendent d'eux.
„ S'ils reçoivent chez eux un étranger
„ de leur ſecte, non-ſeulement ils lui
„ font bonne chere ; mais ils lui don-
„ nent, pour paſſer la nuit, une jeune
„ fille ou un jeune garçon, ſelon ſon
„ goût. Voilà, dit le pere Capucin, où
„ aboutit l'irréligion.

„ On compte en Turquie, continua-
„ t-il, plus de ſoixante & douze ſectes.
„ Les unes prétendent que c'eſt atta-
„ quer l'unité de Dieu, que de lui
„ donner d'autres attributs, que celui
„ d'Infini & d'Incompréhenſible. Les
„ autres ſoutiennent qu'il a des orga-
„ nes ſenſibles & matériels. D'autres
„ admettent la liberté de l'homme ;
„ d'autres donnent tout à la prédeſti-
„ nation ; & c'eſt le plus grand nom-
„ bre. Il y en a qui croient l'éternité
„ des peines de l'enfer ; il y en a d'au-
„ tres qui penſent que Dieu ſe laiſſera
„ fléchir. Les uns tiennent pour l'im-
„ mortalité de l'ame ; les autres la re-
„ jettent, &c. Mais cette diverſité de
„ ſentimens ne cauſe ici aucun ſchiſme,
„ parce qu'on s'accorde aſſez univer-
„ ſellement ſur le culte extérieur. „

Nous quittâmes à Bagdad nos compagnons de voyage, qui eurent ordre d'aller ſur les frontieres. N'eſpérant pas de les revoir de long-temps,& craignant d'ailleurs que les Perſans ne vinſſent aſſiéger Bagdad, nous réſolûmes de ne reſter que peu de jours dans cette ville, & de retourner à Conſtantinople. La difficulté étoit de trouver quelque caravane ou quelqu'eſcorte, avec qui nous puiſſions faire une ſi longue route ſans danger. Le Pacha ſe faiſoit informer des voyageurs qui ſe diſpoſoient à partir : mais il y en avoit peu ; car aucun n'oſoit ſe hazarder à quitter la ville ſans quelque occaſion favorable. Après avoir attendu pluſieurs jours, comme les autres, nous prîmes le parti de remonter le Tigre juſqu'à Diarbékir. Si cet expédient nous eût manqué, il nous auroit fallu traverſer les déſerts de Moſul ; & les brigands euſſent eu bon marché de nous. Quelques marchands s'embarquerent auſſi ; & le Pacha fit dire aux maîtres de nos bateaux, qu'ils répondroient de nous ſur leur tête. Cette précaution ne fut pas inutile ; car j'appris que ces gens faiſoient ſouvent échouer les voya-

geurs, afin de profiter de leurs effets.

Je vous avouerai, Madame, que nous n'avons jamais été moins à notre aiſe, que ſur cette nouvelle voiture. Ne croyez pas, je vous prie, que notre bateau fût fermé & couvert; c'étoient de vrais radeaux, formés de groſſes poutres de bois, ſous leſquelles étoient attachées des veſſies. Ainſi, toutes les fois que le fleuve étoit plus rapide, ou que le vent devenoit plus violent, nous ne manquions jamais d'avoir de l'eau juſqu'à mi-jambe. Les incommodités d'une navigation ſi pénible ne nous empêcherent pas de prendre un divertiſſement qui nous plut beaucoup. Au-deſſous de Moſul, le Tigre reçoit dans ſon lit pluſieurs ruiſſeaux de naphte; & cette matiere ſe répand, comme une croûte, ſur toute ſa ſurface. Nous nous amuſions à y mettre le feu; &, en un inſtant, toute la riviere étoit couverte de flammes.

J'étois accablé de ſommeil & de laſſitude, quand nous abordâmes à Diarbékir. Pluſieurs jours de repos auroient à peine ſuffi, pour nous remettre de nos fatigues: cependant il fallut en partir le lendemain. Une nombreuſe

caravane étoit prête à ſe mettre en marche. Nous fîmes chercher des chevaux que nous payâmes bien cher; & nous nous armâmes de fermeté & de patience pour ce nouveau voyage. Il fut plus heureux que nous ne l'avions eſpéré. Différents corps de troupes qui venoient de la Natolie, nous donnerent de fréquentes alertes; mais, pour les voleurs, ils n'oſerent ſe montrer; & juſqu'à Conſtantinople, nous eûmes la fortune & le temps favorables. Nous nous rendîmes dans cette capitale, fort ſatisfaits d'avoir parcouru, ſans danger, des provinces dont l'ancienne célébrité excite la curioſité des voyageurs; & que les malheurs des temps rendoient, ce ſemble, impraticables.

A notre retour dans la capitale, tout un quartier de la ville étoit en feu. Quand il arrive un incendie, ce qui ſe voit très-fréquemment, on en donne le ſignal du haut du minaret de la moſquée la plus voiſine; & des hommes courent dans toutes les rues, une lanterne à la main, avec un gros bâton, dont ils frappent la terre, en criant, *au feu*. Ils indiquent l'endroit où il eſt, & tout le monde accourt; les

uns pour donner du ſecours, les autres par curioſité, & d'autres pour piller. L'Aga des Janiſſaires vient à la tête de ſa troupe ; on apporte les pompes ; les porteurs d'eau ſont exacts à s'y trouver. Le Viſir & tous les grands officiers y aſſiſtent à la ſuite du Sultan lui-même. Cette précaution eſt abſolument néceſſaire ; les mécontents ſaiſiſſent ſouvent ces moments de tumulte & de déſordre pour ſe révolter : auſſi l'empereur Mahamout, toujours chancelant ſur le trône, où il ſe ſoutient malgré les loix, a-t-il les incendies en horreur. Quand les Janiſſaires ne s'en prennent point au Sultan, ils ſe vengent des grands dont ils prétendent avoir lieu de ſe plaindre ; ou du moins il n'eſt guere d'excès qu'ils ne ſe permettent, malgré les exemples fréquents de la ſévérité avec laquelle on punit le vol, le tumulte & les inſultes qu'ils oſent faire au ſexe. La juſtice eſt prompte ; les gardes ſe ſaiſiſſent du coupable : on le conduit ſur le champ au Viſir ; & dans l'inſtant, il ordonne qu'on le prenne par les bras & par les jambes, & qu'on le jette dans le feu. Les femmes devien-

nent communément la proie de cette ſoldateſque, lorſqu'elles ne ſont pas eſcortées par leurs maris ; & ſouvent la crainte de l'infamie les engage à reſter dans leurs maiſons, où la flamme les ſurprend, avant qu'on ſoit venu les en arracher.

Je ſuis, &c.

A Conſtantinople, ce 22 Juillet 1737.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans ce Volume.

LETTRE PREMIERE.
L'Isle de Chypre.

AVERTISSEMENT, *page* v
Le départ du voyageur, ſes adieux, & l'objet de ſon voyage, 9
L'iſle de Chypre, 10
Ses révolutions, 11
Son étendue & ſes habitants, 12
La ville de Paphos, 13
Ancien temple de Vénus, *ibid.*
La ville d'Amathus, 14
Les divinités qu'adoroient ſes habitants, 15
Le promontoire de Capo di Gato, *ibid.*
La ville de Soglia, 16
Fameuſe fontaine d'amour. 17
La ville de Nicotie; ſiege qu'elle a ſoutenu, *ibi*

Huîtres pétrifiées trouvées aux environs de cette ville, 1
La ville de Famagouſte, *ibid*
Cruauté des Turcs dans la priſe de cette ville, 19
Difficulté d'y aborder, *ibid.*
Dégats que font les ſauterelles aux environs de Famagouſte, 20
La ville de Larnica, 21
Le mont Crocé; la plus haute montagne de l'iſle de Chypre, *ibid.*
La fameuſe Madone de Chekka, 22
La ville de Morfou, *ibid.*
Le Lapitho, 23
La ville de Citréa; découverte d'une ſource qui guérit de la gale, *ibid.*
L'ancienne ville de Chypre, 24
Le Mont Olympe, *ibid.*
Le *ladanum* croît aux environs des Leſcara; ce que c'eſt que cette gomme; comment on la recueille; quel eſt ſon uſage, 25
Le ſol de l'iſle de Chypre, 27
Os humains pétrifiés, *ibid.*
La pierre amiantheé qui a paſſé pour incombuſtible, 29
Les vins de l'iſle de Chypre, 30
Mœurs & uſages des habitants de cette iſle, 31
Religion du pays, 32
Son commerce, 33
Déréglement des femmes, *ibid.*
Leur maniere de s'habiller, 34

LETTRE II.

LA SYRIE.

LA ville d'Alexandrette, page 35
La ville d'Alep, ibid.
Ses maisons & ses mosquées, 36
Le mal d'Alep, 39
La vallée du sel, 40
Chasse qui se fait aux environs d'Alep, ibid.
Le monastere de S. Siméon, 41
La ville de Corus, 42
Les ruines de Bambouch, ibid.
La ville d'Antioche, 43
Séleucie, 44
Montagne de Job, ibid.
Climat de la Syrie, 45
Ses productions naturelles, ibid.
Mœurs & usages de ses habitants, 47
Leurs mariages, 48
Leurs céremonies funéraires. 50
Leurs différentes sectes, 52
Leurs repas, 55
Leurs voitures, 57
Leurs habillements, 58

LETTRE III.

SUITE DE LA SYRIE.

DAMAS, capitale de la Syrie, page 60
Ses bâtiments, ses environs, 63

Le pays d'Eden, 62
La maiſon d'Ananie, 63
La montagne où l'on dit qu'Abel fut tué par ſon frere, *ibid.*
La ville de Sidonia, 64
Le mont Liban, *ibid.*
Le monaſtere du Canubin, *ibid.*
La grotte de ſainte Marine, 65
La forêt des cédres, 66
La ville de Balbec, 68
Ses antiquités, 69
Le bourg du Ban, 75
Le bourg d'Eden, 76
Mœurs & uſages des habitants du mont Liban, 77

LETTRE IV.

Suite de la Syrie.

LE vaſte déſert qui environne cette ville, *page* 79
Ruines de Palmyre, 80
Origine de cette ville, 82
Sa ſituation avantageuſe, 83
Le temple du Soleil, 86
Ancien aqueduc, 92
La vallée de ſel, 93
Hiſtoire de Zénobie, reine de Palmyre, 94
Etat actuel de Palmyre, *ibid.*
Mœurs & uſages de ſes habitants, 95

LETTRE V.

L'Egypte.

LE grand Caire, *page* 97
Origine du nom de cette ville, 98
Deſcription de ſes bâtiments, 99
Ses moſquées, 100
Les greniers de Joſeph, 102
Le puits de Joſeph, *ibid.*
Du grand nombre d'aveugles qu'il y a au Caire, 103
Situation de l'ancienne Memphis, 104
Les pyramides d'Egypte, *ibid.*
La fameuſe ſtatue du Sphinx, 112
Le lac Moëris, 113
Alexandrie, 116
Son grand & petit phare, *ibid.*
Ses citernes, 117
L'obéliſque de Cléopâtre, 118
La fameuſe colonne de Pompée, *ibid.*
Murs de l'ancienne Alexandrie, 120
Ses égliſes, *ibid.*
Ses grottes ſépulcrales, 121
Deſcription d'un temple ſouterrein, 122
La nouvelle Alexandrie n'a plus rien de remarquable. 124

LETTRE VI.

Suite de l'Egypte.

Le voyageur avec deux François & leur ſuite, *page* 124
Ils remontent enſemble le Nil, 127
Sakkara, petite ville où ſe fait le commerce des momies, 128
Le labyrinthe des oiſeaux, 129
Le village d'Eſch-Mend-Ell-Arab; conſtruction ſinguliere de ſes maiſons, 130
Schechabald; ſes ruines, 131
Faïume; adreſſe de ſes habitants, 132
Le village de Neſle où ſe font les eunuques, *ibid.*
Le fameux labyrinthe, *ibid.*
Les montagnes d'Abuffolde; leurs échos, 134
Le village de Scheh Haridi, célebre par le tombeau d'un ſaint Mahométan, & ſes guériſons prétendues miraculeuſes, *ibid.*
Luxor, autrefois Thèbes, 136
Ses ruines, 137
Les cataractes du Nil, 142
Le monaſtere de S. Antoine, 144
La maniere d'y entrer, *ibid.*
La mine des émeraudes; 145
Hiſtoire de cette mine, *ibid.*

LETTRE VII.

Suite de l'Egypte.

Son ancienneté, 148
Le pouvoir de ſes Prêtres, 149
Mœurs & uſages de ſes habitants, *ibid.*
Ses révolutions, 154
Elle eſt gouvernée par un Pacha, 155
La milice Egyptienne, 156
Ses juges en matieres de religion, *ibid.*
Mœurs des Arabes Egyptiens, 157
Les Egyptiens ont beaucoup dégénéré, 158
L'habillement des Egyptiens, 159
Suite de leurs mœurs & de leurs uſages, 160
Leurs voitures, 162
Les Derviches des Turcs, 163
Vénération des Turcs pour les idiots, 164
Les ſynagogues des Juifs au Caire, *ibid.*
Les Grecs & les Cophtes, Chrétiens d'Egypte, 165
Leurs mœurs, uſages & croyance, *ibid.*
L'égliſe d'Alexandrie s'accorde avec celle de Rome ſur les principaux points de la religion, 166
Le jeûne d'Héraclius ſinguliérement inſtitué. 167
Ce que c'eſt que le calice de ſuſpicion, *ibid.*
Maniere d'adminiſtrer l'Extrême-Onction dans l'égliſe d'Alexandrie, 168
Autres uſages de l'égliſe Grecque, 169
Gageure ſinguliere de deux porte-faix, 171

Les animaux de l'Egypte, 172
Les poiſſons du Nil. 174
Les crocodiles, *ibid.*
Les viperes, 176
Les oiſeaux d'Egypte, 177
Maniere de faire éclore les poulets, 178
Ibis, divinité des Egyptiens, 179
Superſtition des Turcs d'Egypte au ſujet des chats, *ibid.*
Fertilité de l'Egypte, 180
Bonté de l'eau du Nil, 181
Ce fleuve eſt la ſource des richeſſes de l'Egypte, *ibid.*
Maniere de le traverſer. 182

LETTRE VIII.

Les Etats Barbaresques.

LA Barbarie, autrefois la Mauritanie, 184
Le royaume de Tripoli & ſa capitale, 185
Capez & Elhema; curioſité des environs de ces deux villes, 187
Le royaume de Tunis, 189
La difficulté de s'approcher de ſes frontieres, *ibid.*
Gaſſa, *ibid.*
L'agrément de ſes environs, 190
Les antiquités de Jemme, *ibid.*
Médéa, 191
La ville de Tunis, *ibid.*
Ses révolutions, *ibid.*
Son étendue & ſa ſituation. 192

Deſcription de cette ville, 192
Sa citadelle, 193
La religion du pays, *ibid.*
Les environs de Tunis, 194
Le ſanctuaire de Séydydoude, ſaint révéré des Maures, 195
Aquilaria, où l'on voit une montagne ſinguliere, *ibid.*
Carthage, 196
Utique, 197
Mœurs des habitants de Tunis, 198
Les Maures cultivent peu l'agriculture, *ibid.*
Les chevaux de Barbarie, 199
Les beſtiaux, *ibid.*
Propriété d'une ſorte de mets dont les habitants de Tunis font uſage, 200
Maniere de vivre du peuple, *ibid.*
Commerce des Tuniſiens, 201
Salé & Gademes, & maniere dont commercent les habitants 202
Peuples qui habitent le royaume de Tunis, 203
Loi impoſée aux Chrétiens libres de Tunis, *ibid.*
Danger que l'on court à l'enfreindre, 204
Mœurs des Tuniſiens. 206

LETTRE IX.

Suite des Etats Barbaresques.

LE royaume d'Alger, 208
Bonne, ou l'ancienne Hyppopone, *ibid.*

Conſtantine, 209
Alger, capitale, *ibid.*
Ses révolutions, *ibid.*
Force du royaume d'Alger, 212
Pouvoir de ſon ſouverain, *ibid.*
Deſcription de ſa ville capitale, 213
Diviſion du royaume d'Alger en trois gouvernements, 217
Fez & Maroc, capitales de deux royaumes ſoumis au même Souverain, 218
Deſcription de Fez, *ibid.*
Celle de Maroc, 219
Révolutions de ces deux royaumes, *ibid.*
Etendue de celui de Maroc, 221
Sa fertilité, *ibid.*
Les mines de cuivre ſont une des principales branches du commerce de Maroc avec les Européens, 222
Peuples du royaume de Maroc, *ibid.*
Cruauté de ces peuples & de ceux de Fez, à l'égard des eſclaves Chrétiens, 224
En quoi conſiſte la beauté d'une femme chez les Turcs, & les moyens qu'elles prennent pour ſe la procurer, 225
Mœurs & uſages des Algériens, 226
Leur reſpect pour leurs prêtres, 228
Les différentes nations du royaume d'Alger, 229
Habitations des Maures *ibid.*
Leurs mœurs & leurs uſages, 230
Ceux des Arabes, 231
Ceux des Juifs, *ibid.*
Ceux des Turcs, 232
Suite des mœurs & des uſages des Algériens. 233

LETTRE X.

La Grece.

L'Auteur s'embarque pour Dulcegno, 237
Durazzo, ou Dirrachium, *ibid.*
L'Epire, royaume d'Achilles, 238
Ses révolutions, *ibid.*
L'isle de Corfou, où Ulysse fut jetté par la tempête, *ibid.*
Description de Corfou; sa capitale, 239
Ses environs, *ibid.*
Son étendue, *ibid.*
Promontoires d'Actium & de Nicopolis, 240
L'isle du Val-du-Compere, autrefois Ithaque, 241
Céphalonie, *ibid.*
Zante, ou Zachinte, 242
Son terroir fertile en fruits, *ibid.*
Petite isle de Dulichium, *ibid.*
Les isles Strophades, 243
Le Tenare, *ibid.*
L'isle de Cythere, 244
Misitra, autrefois Lacédémone, 245
Sa fondation, son accroissement, ses ruines, *ibid.*
Napoli, ou l'ancienne Argos, 246
Mycenes, aujourd'hui Agios-Adrianos, 247
La ville & la forêt de Némée, *ibid.*

Corinthe, 248
Ses révolutions, *ibid.*
Mégare, 250
Lepſina, autrefois Eleuſis, *ibid.*
Ses campagnes couvertes de marbres, 251
Athènes, ſon origine; ſes révolutions, 252
Sa ſituation; ſa citadelle, 253
Deſcription du temple de Minerve, 254
Le théatre de Bacchus, 256
La lanterne de Démoſthène, 257
La tour des vents, 258
Le temple de Théſée, 259
Deſcription de l'extérieur de cet édifice, *ibid.*
Le Sadium, 260
Le Pirée, aujourd'hui Porto-Lionne 261
Le nombre des habitants d'Athènes *ibid.*
Leurs mœurs & leurs uſages, *ibid.*
Leur commerce, 262
L'auteur quitte à regret Athènes, *ibid.*
Il arrive à Salamine, *ibid.*
Révolutions de cette ville, *ibid.*
Le fameux rocher Kéras, *ibid.*
L'iſle d'Ægina, 263
Elle a produit beaucoup de grands hommes; proverbe à ce ſujet, 264
Thèbes, capitale de la Béotie, *ibid.*
Ses révolutions, *ibid.*
Livadia, 265
Le mont Parnaſſe, *ibid.*
La fameuſe Delphes, 266
Léphanthe; ſa ſituation avantageuſe; ſon commerce, 267
Patras ou Aroë, *ibid.*
Calydon, 268

LETTRE XI.

Suite de la Grece.

L'Isle de Rhodes, 269
Son étendue, *ibid.*
Son coloſſe, 270
La ville de Rhodes; ſes révolutions, *ibid.*
Sa ſituation, 271
Palais du grand maître, *ibid.*
La porte de S. George, 272
Linde, bourgade de l'iſle, patrie d'Ariſtophane, 273
Fertilité du terroir de Rhodes, *ibid.*
L'iſle de Scarpanto, *ibid.*
Particularités ſur cette iſle, 274
L'iſle de Candie, autrefois l'iſle de Créte, 275
Ses révolutions, *ibid.*
Rhétimo; ſa ſituation agréable, 277
Damaſta, *ibid.*
Le fameux mont Ida, *ibid.*
La difficulté d'y parvenir, 278
Gortyne, 280
Ses ruines magnifiques, *ibid.*
Deſcription d'un labyrinthe. 281
On y trouve une grande quantité de chauves-ſouris, 284
Etendue de l'iſle de Créte, 286
Sa fertilité, *ibid.*
Les femmes de cette iſle, *ibid.*
Les Cyclades, *ibid.*

Santarini, ou Santorin, 287
Stérilité de cette isle, *ibid.*
Formation des quatre petites isles par des volcans, 288
L'isle de Policando; sa fertilité, 289
Description d'une grotte curieuse, *ibid.*
L'isle d'Argentiere; sa stérilité, 290
L'isle de Mélos, à présent Milo, *ibid.*
Description de sa capitale, 291
L'isle d'Hélene, 292
Celle de Cythnos, aujourd'hui Thermia, *ibid.*
Sa fertilité & son commerce, 293
Ruines d'Hébréo-Castro, *ibid.*
Etendue de Thermia, & ses habitants, *ibid.*
L'isle de Syra; son étendue; sa fertilité, *ibid.*
L'isle de Tiné, autrefois Ténos, 294
L'isle d'Andros, 295
La beauté de son terroir, *ibid.*
Les antiquités d'Andros; sa capitale, 296
L'isle de Lia, autrefois Cée ou Céos, 297
Ruines de Certhéa, *ibid.*
Etendue de l'isle, & commerce de ses habitants, *ibid.*
L'isle de Macronisi, 298
Macris, sa ville capitale, *ibid.*
Guara, ou Joura, *ibid.*
Château-roux, *ibid.*
Caristos; son marbre fort estimé, 298
Le bourg d'Eretria, 299
Négrepont; son étendue; le nombre de ses habitants, *ibid.*
Le serrail du Capitan, *ibid.*
Bon marché des denrées de Négrepont, 300

Le

Le fameux promontoire de Caphanée, 300
L'Euripe & ſes phénomenes, *ibid. & ſuiv.*

LETTRE XII.

SUITE DE LA GRECE.

L'ISLE de Scio, 303
Ses révolutions, *ibid.*
Deſcription de ſa capitale, 304
Vénération de ſes habitants pour Homere, 305
Fertilité de Scio, 306
Maniere d'y faire du vin & du pain, 307
Le lentiſque, & autres productions du pays, *ibid.*
Les femmes de Scio, 308
L'iſle de Samos, & Cora, ſa capitale, *ibid.*
Tradition du pays ſur la naiſſance de Junon, 309
Ruines de l'ancienne Samos, *ibid.*
Mal-propreté des Samiennes, 310
Samos a donné naiſſance à des perſonnages célebres, *ibid.*
L'iſle de Nicaria; origine de ſon nom, *ibid.*
Mœurs & coutumes des habitants de cette iſle, 311
Anecdote à ce ſujet, *ibid.*
Façon ſinguliere dont les habitants traitent leurs affaires entr'eux, 312
L'iſle de Pathmos, 313
Ses ſolitudes, *ibid.*
Crédulité de ſes habitants. 314

L'iſle de Saint-Minos, 314
L'iſle de Naxia, *ibid.*
Deſcription de Naxia, ſa capitale, 315
Vanité des femmes de cette ville, *ibid.*
Ses antiquités, 316
Son commerce & ſa fertilité, *ibid.*
L'iſle de Paros, ſon circuit, 317
Ses rares antiquités, *ibid.*
Ses carrieres de marbres, 318
Les marbres de Paros ou d'Arondel, 319
Le poëte Archiloque de Paros, *ibid.*
L'iſle d'Antiparos, *ibid.*
Ses congélations, 320
Deſcription de la grotte d'Antiparos, *ibid.*
M. de Nointel a viſité cette grotte, 326
L'iſle de Sténoſa, 327
L'iſle de Niconéria, *ibid.*
Leur ſtérilité, *ibid.*
L'iſle d'Amorgos, *ibid.*
Ses habitants laborieux, *ibid.*
Habillement des femmes, 328
Plante appellée *ferule*, *ibid.*
L'iſle de Raclia, 329
L'iſle d'Ino, *ibid.*
Tombeau d'Homere, *ibid.*
Namſio & Sikino, pays incultes, 330
L'iſle de Délos, *ibid.*
Ruines de l'ancienne ville de ce nom, 331
Situation de ſon *gymnaſium*, 332
Temple d'Apollon, *ibid.*
Statue de ce dieu, 333
Fameux portique, reſtes d'un théatre, *ibid.*
Le mont Cynthus, 334
L'iſle de Rhénia, 335
Sa fertilité, ſon circuit, *ibid.*

L'iſle de Mycone, 335
Les femmes de cette iſle, 336
L'iſle de Mételin, autrefois la fameuſe Lesbos, *ibid.*
Situation de Caſtro, ſa capitale, autrefois Mytilene, patrie de Sapho, *ibid.*
Elle a encore donné naiſſance à d'autres grands perſonnages, 337
L'iſle de Ténédos, *ibid.*
Le Xanthe & le Ximoïs, 338
L'iſle de Stalimene, autrefois Lemnos, 339
La terre ſigillée, production de l'iſle de Lemnos; maniere de la recueillir, ſes propriétés, *ibid.*
La Morée, ou Péloponneſe, 342
Nombre de ſes habitants, *ibid.*
Leur indépendance, *ibid.*
Caractere des Grecs, 343
Ils s'allient avec les Turcs, 345
Leurs habillements, *ibid.*
Les Turcs ne permettent pas aux Chrétiens de vivre dans la débauche avec les femmes Grecques, 348
Mariage des Grecs, 349
Religion de ce peuple, 351
Comment ſe font leurs patriarches. *ibid.*
De leurs évêques & de leurs prêtres, 353
Moines Grecs, 354
Religieuſes Grecques, 355
Hermites; leur vie auſtere, *ibid.*
Second ordre du Clergé; grades pour parvenir au ſacerdoce, 357
Mariages des prêtres, *ibid.*
Leur ignorance, leur pauvreté, leurs habillements, 359

Piété des Grecs, 359
Comment ils adminiſtrent l'Extrême-Onction, 362
Leur abſtinence & leurs jeûnes, 363
Obſervations ſur Athènes moderne, & ſur les mœurs de ſes habitants, 364

LETTRE XIII.

La Turquie.

ORIGINE des Turcs, 369
Leurs conquêtes, 370
Fondation de Conſtantinople, 371
Ses révolutions, 372
Son port, 373
Belle ſituation de cette ville, 374
Sa circonférence, *ibid.*
Deſcription de l'intérieur de Conſtantinople, 376
Fête célébrée chez les Turcs à l'ouverture du Ramazan, 378
Cérémonie qui s'obſerve au ſerrail durant ce jeûne, 382
L'égliſe métropolitaine de Sainte-Sophie, 383
Deux autres moſquées royales, appellées *la Solimane* & *la Validé*, 387
Tombeaux des Sultans, 389
Pompe funebre des Sultans, 390
Caractere & occupation de Mahamout, Sultan régnant, 391
Politeſſe des officiers Turcs, 400

Férocité du peuple & des derviches à l'égard des étrangers, 400
L'hypodrome, appellé par les Turcs *Atmeidan*, 402
Deſcription de ce lieu de divertiſſement, *ibid.*
Monuments des empereurs Chrétiens, 403
Cortege du Grand Seigneur, lorſqu'il va à la moſquée, 405
La chaſſe du Grand-Seigneur, 407
Son ſerrail, 408
Sa ſituation & ſa circonférence, *ibid.*
Ses fortifications, *ibid.*
Egout où l'on jette les balayures du ſerrail, *ibid.*
Ses jardins, 409
Sévérité avec laquelle on punit ceux qui regardent dans les jardins, 410
Anecdote à ce ſujet, *ibid.*
Bâtiments du ſerrail, 411
Sa garde, *ibid.*
Deſcription du palais occupé par le Grand-Seigneur, 412
Son appartement, celui de ſes femmes, 413
Leur fort, 414
Le vieux ſerrail, *ibid.*
Détail ſur le gouvernement intérieur du ſerrail qu'habite le Sultan, 415
Cérémonie du mouchoir, 417
Différents ordres de femmes au ſerrail, 418
Femmes intrigantes, qui s'introduiſent dans ce palais; anecdote à ce ſujet, 420
Offices des femmes du ſerrail, 421
Offices des eunuques, 423
Priſon des princes, freres & fils du Grand-Seigneur, 425

Grande ſubordination dans tous les ordres du ſerrail, 426
Les Ichoglans, ou pages du Grand-Seigneur, 427
Les Azamoglans, 428
Promenades du Sultan avec le Boſtangi-Bachi, *ibid.*
Le ſervice de table du Grand-Seigneur, 430
Les muets & les nains qui amuſent ce prince tandis qu'il eſt à table, 431
Deſcription d'une maiſon de campagne du Grand Seigneur, près de Conſtantinople, appellée *Sadi Abath*, 434
Le Jadicula, ou le château des Sept-Tours, 435
L'aqueduc de Soliman, 437
Le bazard, ou marché de Conſtantinople, 438
Vente des femmes eſclaves, 439

LETTRE XIV.

SUITE DE LA TURQUIE.

VOYAGE de l'auteur à Bagdad, 440
Scutare, ville de la Natolie, 441
La tour de Léandre, *ibid.*
Chalcédoine, 442
Iſmid, autrefois Nicomédie, 443
Iſmik, ou Nicée, 444
La ville de Boli, 445
Combien les Turcs ſont charitables, 446
Leur tendreſſe pour les animaux, 447

Les villes Turques ſont remplies de chiens, 447
Amaſia, ville dans la province de Sivas, 449
Tradition ſur un chemin taillé dans le roc, 450
La ville de Tocat, des plus commerçantes de la province de Sivas, *ibid.*
Puiſſance des Pachas, & comment ils ſont traités par le Grand-Seigneur, 451
Concuſſions cauſées par la vénalité de leurs charges, 452
Officiers qu'ils ont ſous eux dans chaque province, 453
La ville de Sivas, le rendez-vous de pluſieurs caravanes, 454
Sévérité des officiers de police contre les marchands infideles, *ibid.*
Ordre qui s'obſerve en Turquie dans les marchés publics, & au ſujet des manufactures. 455
Arts & métiers érigés en maîtriſes, & d'autres qui ne le ſont pas, 457
Sévérité contre les médecins ignorants, 458
Les lavements ne ſont point en uſage en Turquie; anecdote plaiſante à ce ſujet, *ibid.*
La ville de Divrigui, 460
Les mines d'or & d'argent de Kiebban & d'Argana, 461
La ville de Diarbékir, qui donne le nom à la province de Diarberck, & où ſe fait le beau marroquin, 462
Les femmes Turques y joüiſſent d'une liberté honnête, 463
La ville de Mardin, renommée par ſon fort & par ſes fruits, *ibid.*

Les Yéſides, habitants du Curdiſtan; leurs mœurs, 463
La ville de Niſibin, vantée pour ſes roſes blanches, 467
La fête du bairam; comment elle ſe célebre chez les Turcs, 468
Les jeux qui ſont alors en uſage, 469
La ville d'Eski-Moſul, ou l'ancienne Ninive, 470
Moſul, ou la nouvelle Ninive, 472
La forteresſe de Bidlis, bâtie par ordre d'Alexandre, *ibid.*
La ville de Kierkiouck, dans le voiſinage de laquelle eſt un monaſtere de Dervis, 473
Remarques ſur ces ſortes de religieux, *ibid.*
Sources de naphte & de réſine, 476
La ville de Bagdad, ſituée dans le pays de l'ancienne Babylone, *ibid.*
Hiſtoire de ces deux villes, 477
Deſcription de Bagdad, 478
Femmes de Bagdad, 480
Anciens reſtes de la tour de Babel, 481
Comment on penſe à Bagdad ſur la religion Chrétienne, 483
Sectes de Déiſtes chez les Turcs, 484
Différentes autres ſectes, 485
Danger de la route de Bagdad à Conſtantinople, 486
Incendie à Conſtantinople; prompt ſecours qu'on y apporte, 488

Fin de la Table du Tome premier.

627217
SBN

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, la troiſieme édition des deux premiers volumes du *Voyageur François*; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 28 Août 1768.

Signé, GUIROY.

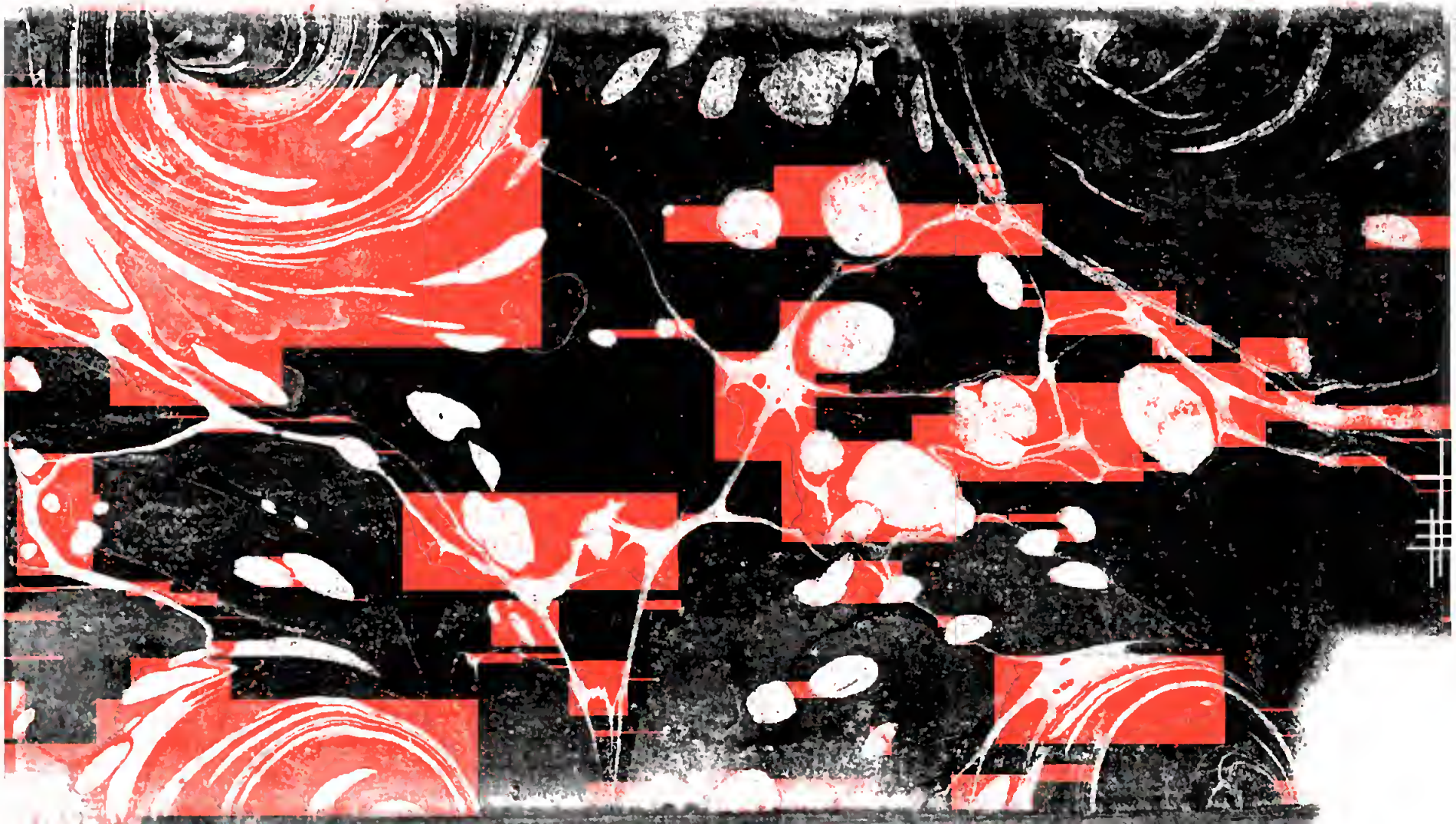
PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur Abbé DELAPORTE nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, qui a pour titre : *Le Voyageur François*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ſondit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera,

& de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur

DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MEAUPEOU, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'au copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le douzieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante quatre, & de notre regne, le cinquantieme.

Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré le préſent Privilege, enſemble la Ceſſion, ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 121, F°. 249, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Février 1765. Signé, LE BRETON, *Syndic*.